



ABIGAIL BARNETTE

FIRST TIME

1 - Ian


ROMANTICA

Abigail Barnette

IAN

FIRST TIME – 1

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élodie Coello

MILADY ROMANTICA

Chapitre premier

Quel abruti a eu l'idée saugrenue d'inventer les *blind dates* ? Franchement, il aurait mérité qu'on l'exécute sur la place publique. Comme au Moyen Âge, écartelé par deux chevaux lancés au galop. Ou bien écrabouillé par une pluie de rochers. Ou encore plongé dans de l'huile bouillante.

Les rendez-vous galants, ce n'était pas mon fort. J'avais attendu la fac pour connaître mon premier véritable rencard. Et encore, il s'était arrêté devant le dortoir de la fille, quand elle m'avait dit :

— On va peut-être arrêter là, non ?

Après avoir tenté de redresser la tour de Pise qu'était ma relation amoureuse pendant les huit dernières années, je n'étais pas sûr de vouloir recommencer à zéro avec une autre femme. Mais celle-ci était « faite pour moi », me disait-on. C'était sûr, j'allais « l'a-do-rer ».

Ben voyons. J'avais la pression, maintenant.

— Elle va craquer pour toi, m'avait assuré Sophie, la femme de mon copain Neil. Vous voulez la même chose, tous les deux.

— Qu'est-ce que je veux, moi ? avais-je demandé pour gagner du temps.

C'était peine perdue, je savais d'avance que j'allais céder à cette idée de *blind date* ridicule.

Mais cette maudite Sophie avait insisté :

— Elle veut fonder une famille, et toi aussi.

Qu'est-ce qui m'a pris de lui confier un truc pareil ?

En même temps, elle disait vrai. En épousant Gena, je pensais qu'on aurait des enfants. Elle affirmait en vouloir. Mais à force de repousser l'échéance, j'avais compris au fil des années qu'être parents n'était pas au programme.

Au début, notre relation de couple me suffisait. Je l'aimais, alors je ne voulais pas lui forcer la main. Mais, justement, le problème était là : j'étais tellement occupé à la rendre heureuse que j'en oubliais mon propre bonheur. Quand je m'en étais finalement soucié, tout s'était écroulé.

J'avais quarante-cinq ans lorsque je l'avais rencontrée, et l'espoir de devenir père s'amenuisait. J'ai compris plus tard qu'elle comptait justement sur mon âge pour être tranquille. Maintenant que nous n'étions plus ensemble, je me retrouvais face à ce vide qui n'avait jamais été comblé.

Être père à cinquante-trois ans, ce ne serait un cadeau ni pour l'enfant ni pour la femme qui accepterait de se reproduire avec moi. Je ne m'étais jamais imaginé père sur le tard. Au contraire, je pensais plutôt que j'allais lancer une balle de baseball à mon fils ou menacer les petits copains de ma gamine d'une mort certaine s'ils s'avisaient de poser la main sur elle. Même si mon enfant naissait ce soir, je serais trop grabataire pour faire un bon père.

Et me voilà aujourd'hui, assis à la table d'un restaurant huppé dans mon deuxième costume inconfortable de la journée, la cravate trop serrée, à me demander si j'étais censé, ou non, faire un enfant à une inconnue qui ne devrait pas tarder. Quand je pense qu'au lieu de me traîner ici j'aurais pu suivre mon programme favori du vendredi soir : rester chez moi, siroter une bière et me branler devant la télé.

Tu l'as cherché, personne ne t'y a forcé.

Certes, mais pour ma défense, Sophie ne m'avait pas laissé le choix. Elle m'avait pris par les sentiments pour que j'accepte de sortir avec sa copine. Comment refuser ? À croire que cette rencontre lui tenait à cœur.

Seulement, voilà, mon dernier rencard datait de Mathusalem. C'était même avant Gena, puisqu'elle et moi avions sauté l'étape du romantisme pour passer directement au « plan cul », comme disent les jeunes d'aujourd'hui. Pour résumer : on s'était rencontrés à une soirée, elle avait passé la nuit chez moi et n'était jamais rentrée chez elle.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Mon rencard avait cinq minutes de retard. Ça restait raisonnable, non ? Mince, si jamais elle me posait un lapin, ce serait l'humiliation absolue. J'avais déjà prévenu le chef de salle que j'attendais quelqu'un, il était trop tard pour feindre un dîner en solo.

Le flibustier qui se faufilait entre les tables dans une piteuse imitation des Monty Python refit justement son apparition. Il allait me demander si je comptais monopoliser sa table encore longtemps. J'étais prêt à poireauter toute la soirée rien que pour l'exaspérer.

C'est là que je l'aperçus.

Le galbe d'une sirène aux écailles scintillantes, à cela près qu'elle avait des jambes. Sa robe verte attirait mon regard tel l'appât du pêcheur. Ses longues boucles dorées cascadaient sur ses épaules et son attirail était digne d'un clip de musique country. Je n'allais pas lui en tenir rigueur.

En revanche, sa gueule d'ange pouvait la faire passer pour une adolescente. Ça, c'était un problème.

J'aurais deux mots à dire à Sophie.

— Monsieur Pratchett ? La demoiselle est arrivée.

La demoiselle en question manqua de bousculer le chef de salle. Il avança brusquement d'un pas et ouvrit la bouche, prêt à lui décocher une remarque cinglante. Je ne m'étais même pas présenté à elle, mais je refusais déjà de laisser le serveur la tailler en pièces. La vulnérabilité qui émanait de cette jeune femme réveillait mon instinct protecteur.

De ma vie entière, je n'avais jamais ressenti ce besoin viscéral de protéger une femme. Bien qu'elle sache sûrement se défendre toute seule, ce qui faisait de moi un rustre aux idées arriérées.

La meilleure défense, c'est l'attaque. Je me levai donc de ma chaise et me décalai de la table. Le chef de salle n'eut d'autre choix que de faire profil bas.

— Pénélope ? demandai-je.

Quelle réponse attendais-je, au juste ? Elle était belle à tomber. Mais je me retenais de lui demander sa pièce d'identité.

Une impression qui se renforça lorsqu'elle me corrigea :

— Penny.

— Ian.

Je lui serrai la main, un peu comme si elle passait un entretien d'embauche. Je battais un record de doigts écrasés dès le premier rendez-vous. Génial.

Le chef de salle lui tira une chaise. Zut, j'aurais dû y penser. Les hommes faisaient-ils toujours ce genre de chose aujourd'hui ? Si oui, je n'allais pas laisser ce type me faire passer pour un plouc. Je le chassai donc de mon chemin lorsque Penny s'assit et lui lançai :

— Laissez-moi faire, je vous prie. J'essaie d'impressionner mademoiselle.

Je crus discerner un petit sourire sur ses lèvres quand je l'aidai à rapprocher sa chaise de la table. Mais méfiance, elle pouvait aussi bien me rire au nez à l'idée de la soirée catastrophique qui s'annonçait. J'appréciais rarement qu'on se moque de moi, mais puisqu'il était déjà évident que ce *blind date* tournerait court, à quoi bon se tracasser à faire des efforts ? Libéré de ce poids, je pus sourire à mon tour.

Penny se couvrit la bouche, comme si elle n'assumait pas que la situation l'amusait.

— Qu'est-ce que vous regardez comme ça ?

— Vous, ricanai-je, détendu.

Foutu pour foutu, il ne me restait plus qu'à être franc avec elle.

— Vous êtes... Hum, disons que je suis surpris.

Un bref instant, son regard se voila d'une émotion inconnue au bataillon, plus froide qu'à son arrivée dans le restaurant. Son sourire, en revanche, était toujours aussi sublime.

— Vraiment ? Qu'est-ce qui vous surprend chez moi ?

La franchise, c'est une chose. L'impolitesse en est une autre. Je frôlais la limite entre les deux, et je me sentais bien parti pour la franchir.

— Eh bien, j'aurais dû m'en douter, puisque vous êtes l'amie de Sophie...

Je m'éclaircis la voix et adoptai une posture aussi neutre que possible pour combattre mon malaise.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous soyez si jeune, voilà.

— Je pensais que Sophie vous aurait parlé de notre... différence d'âge, comme elle l'a fait avec moi.

Penny fit une grimace, comme si l'affront était autant pour elle que pour moi.

— Sophie a dû penser que vous auriez besoin de plus de préparation psychologique, supposai-je.

Je pouvais comprendre Sophie, mais quand même... Elle devait penser que tout quinquagénaire qui se respecte serait ravi de dîner avec quelqu'un comme Penny, mais je ne voyais pas ce qu'elle et moi pouvions avoir en commun. Je m'apprêtais à me pincer le nez, mais réprimai ce réflexe au dernier moment. Il valait peut-être mieux que je lui cache mon agacement.

— Et pourquoi ça ? hésita la jeune femme.

Afin d'épargner ma honte au couple de la table voisine, je me penchai vers elle et murmurai :

— Imaginez un peu la scène, si vous aviez cru retrouver ce soir un homme jeune et séduisant. Au lieu de ça, vous avez droit au vieillard bedonnant et grisonnant. Vous êtes venue en connaissance de cause, ça m'épate.

— Dois-je comprendre que vous me comparez à un jeune homme séduisant ? C'est un compliment bizarre, mais merci.

— Présenté comme ça, effectivement, c'est une drôle de flatterie.

On touchait le fond. Quoi qu'il arrive au cours du repas, ça ne pouvait pas être pire. *Tu parles d'une première impression...*

C'était beaucoup trop tôt. Comment avais-je pu accepter un *blind date* alors que l'encre des signatures sur le contrat du divorce avait à peine séché ? Mes chances de me rabibochoer avec Gena venaient de partir en fumée.

Dans ce genre de situation, rien de tel que l'avis des copains. Or, Neil m'avait donné un excellent conseil : il faut vivre l'instant présent. Mon neveu avait un autre point de vue. D'après Danny, pour se remettre d'un divorce, il faut compter deux mois par année passée avec la personne.

Qu'en savait-il, lui ? Ce prêtre catholique n'y connaissait rien au divorce.

Deux mois par année en couple ? À ce train-là, j'aurais un pied dans la tombe avant de pouvoir sortir avec une femme. Gena avait quitté l'appartement en mars. Rien ne m'empêchait de passer du bon temps. Rien, mis à part ma maladresse face à la gent féminine, apparemment.

Les traits de Penny s'adoucirent lorsqu'elle ajouta :

— Vous n'êtes pas bedonnant.

— Vous ignorez ce qui se cache là-dessous, dis-je en désignant mon torse, luttant pour ne pas en dire plus – en vain. Une épave poisseuse, je vous jure. L'âge ne m'a pas fait de cadeaux.

— Ne dites pas de bêtises, s'amusa-t-elle, les yeux brillants.

Les yeux brillants ? Oui, je ne rêvais pas. J'avais les jambes en coton et son rire cristallin n'arrangeait rien à l'affaire.

Allez, reprends-toi, mon vieux !

Tout l'après-midi, j'avais cherché sur Google les « erreurs à éviter pour un rendez-vous galant ».

Dans la liste des choses à proscrire, je n'avais pas trouvé « ne pas se qualifier d'épave poisseuse ». Mais ça devait aller sans dire.

Le sommelier fit son entrée avec la carte des vins, armé d'une sélection en fonction des plats proposés au menu du soir. La peur que je lisais dans les yeux de Penny me rendit sourd au monologue du serveur. Je reconnaissais cette panique. C'était celle qui traduisait la sensation d'être complètement dépassé.

Nos regards se croisèrent, puis elle détourna timidement le sien.

— Oh, hum... je vous laisse choisir, murmura-t-elle.

— Nous n'allons pas choisir le vin avant les plats, voyons. Monsieur ne faisait que nous proposer ses conseils.

Était-ce condescendant ? Zut, ce n'était pas le but. Je pris la carte des vins des mains du sommelier et reportai mon attention sur Penny.

— Pardonnez mon indiscretion, mais... êtes-vous en âge de boire ?

À voir le rouge écarlate qui teintait ses joues, ma question ne lui plaisait guère.

— Oui, je suis en âge de boire. J'ai vingt-deux ans.

Oh, bon Dieu ! Je vais pourrir en enfer.

Cette jeune fille n'avait rien à faire avec moi pour un repas barbant dans un restaurant guindé. Elle devrait être avec ses copines et jouer au... bowling, ou je ne sais quelle activité de jeunes. Du kayak ?

Malgré moi, je laissai échapper :

— Vingt-deux ans ? C'est jeune.

Autant siffler la chute d'une bombe qui s'écrase au sol.

Lève-toi et fiche le camp, me dis-je. Cette robe lui va à ravir. Je parie qu'elle est aussi belle toute nue, mais méfie-toi. Tu entames la première étape de la crise de la cinquantaine, celle que tu t'étais juré de ne jamais franchir.

Quand je pense que j'avais accusé Neil de traverser cette crise en le voyant coucher avec une femme bien plus jeune que lui dans les toilettes, le soir de son cinquantième anniversaire ! À présent assis en face du double de sa Fée Clochette en plus sexy, je commençais à comprendre mon pote.

Enfin, ça n'avait plus d'importance. Ma présence l'ennuyait à mourir, nous ne tiendrions sans doute même pas jusqu'au dessert. Alors, la ramener chez moi, n'en parlons pas.

— Écoutez, je comprends que notre différence d'âge vous chiffonne. Je ne suis pas vexée, m'assura Penny.

— Oh, mais je ne serais pas vexé non plus si vous décidiez qu'il n'est pas sain de sortir avec un homme qui pourrait être votre père.

Arrête de pointer ça du doigt ! Tu es idiot, ma parole !

M'efforçant de jouer la carte du charme – et je ne m'étais jamais considéré comme charmant, d'où un départ laborieux –, je tentai une nouvelle approche :

— En tout cas, je suis venu rencontrer une femme qui, d'après mon amie, pourrait « me correspondre ».

Allez savoir ce que Sophie avait en tête. Je n'avais littéralement rien à offrir à cette jeune femme. Pourtant, au fond de moi, j'avais envie de fermer les yeux sur ce détail.

— Il serait dommage de rester sur un *a priori* sans essayer de vous connaître.

Il me semblait voir un sourire. Était-ce mon imagination ? Son regard croisa le mien. Jusqu'à présent, je n'avais jamais craqué pour les yeux marron. Les siens me faisaient changer d'avis.

— Moi aussi, j'aimerais... apprendre à vous connaître.

— Parfait.

Ne pas s'emballer. Ce conseil figurait sur toutes les listes répertoriées par Google.

— Bon, pour l'instant, j'aimerais surtout apprendre à connaître le menu de ce restaurant. Ils m'ont apporté la carte pendant que je vous attendais. Je crois qu'ils me poussaient à libérer la table.

Elle fit la grimace.

— Désolée d'être arrivée en retard.

— Non, ne vous excusez pas. À New York, il est difficile d'être ponctuel.

Je pris connaissance de la carte. Quelle idée d'écrire si petit dans une salle mal éclairée !

Ah, à quoi bon se voiler la face ? Ils auraient pu écrire le menu aux murs avec des néons, je n'aurais rien vu : Penny monopolisait toute mon attention. J'observai la façon dont ses yeux parcouraient la liste des plats. Elle me semblait de plus en plus nerveuse. Quand je compris pourquoi, je pris conscience de ma bêtise. Sophie pouvait avoir toute la générosité du monde pour ses copines, mais Penny ne pourrait jamais payer une seule assiette de ce restaurant. Pas sans revoir toutes ses ambitions financières à la baisse.

Je tapotai le haut de sa carte avec le bout de mon doigt. Elle me regarda d'un air de gosse prise sur le fait avec une fausse carte d'identité.

Ta comparaison est écœurante, me tançai-je aussitôt.

— À mon grand regret, il m'arrive d'être parfois vieux jeu. Par exemple, puisque j'ai choisi le restaurant, je vous invite.

— Hum, merci, dit-elle avant de vite baisser les yeux.

Elle devait croire que je cherchais uniquement à négocier l'issue de la soirée, à savoir le sexe. Or, cette femme était pour moi inaccessible, je n'avais aucun espoir de ce côté-là.

Je tapotai encore sa carte, et, quand elle croisa mon regard, je lui précisai :

— Sachez que je ne vous invite pas pour orienter la soirée vers le sexe.

Ian Pratchett : tu es stupide.

— Ce... ce n'est pas ce que j'ai compris, chuchota-t-elle d'une toute petite voix, les joues écarlates. C'est terriblement gênant.

— Je sais, excusez-moi. Ce n'est pas ce que je voulais dire, j'ai été maladroit. Bordel... Bon, écoutez. Mon dernier rencard remonte à très, très loin. Je ne voulais pas que vous vous fassiez une fausse idée de mes intentions. J'ai cherché des conseils sur Internet et ils disent...

— Vous avez cherché des conseils pour un rencard ?

Les lèvres plissées, Penny réprimait un rire.

— Oui, admis-je, décidé à jouer la carte de la franchise jusqu'au bout. Je ne suis pas sûr qu'il s'agissait vraiment de bons conseils.

— Citez-m'en quelques-uns, je vous donnerai mon avis.

Penny reposa son menu et croisa les bras sur la table.

— Pour ce qui est des rencards, j'en connais un rayon, ajouta-t-elle. Je sors tout le temps avec des hommes, parfois deux fois avec le même.

Je parcourus une dernière fois la carte pour arrêter mon choix.

— Bien, puisque vous êtes une experte. En premier lieu, il est interdit de parler de ses ex.

— Excellent conseil. N'évoquez jamais ce sujet avant... très longtemps. En tout cas, moi, je ne veux pas en entendre parler.

Elle se mit à rire, puis, soudain, se ravisa en faisant la moue.

— Oh, excusez-moi ! C'est tellement déplacé.

— Non, ce n'est rien...

Le serveur me coupa dans mon élan.

— Avez-vous fait votre choix ? demanda-t-il avec un regard insistant.

Nous devons être sa dernière commande avant la pause clope. Je reconnaissais l'angoisse qui émanait de lui, étant moi-même ancien fumeur depuis peu.

Je désignai Penny.

— Si mademoiselle a choisi.

— Oh, vous d'abord, insista-t-elle en se mordant la lèvre sans détacher les yeux du menu.

Ses lèvres charnues étaient recouvertes d'un rouge scintillant. J'aurais aimé pouvoir dessiner son portrait à cet instant. Quant à la douleur physique que son simple réflexe inconscient provoquait en moi, je serais incapable de le coucher sur papier.

Si seulement tu avais vingt ans de moins.

— Monsieur ? souffla le serveur.

Je détournai le regard de Penny. Le zouave me prenait pour un vieil obsédé. Son jugement se dégageait de tous ses pores. Je me vis forcé de fuir son regard.

— Je prendrai du poulpe à l'escabèche.

Un petit cri étranglé s'échappa de la gorge de Penny. Je me penchai vers elle.

— Il y a un problème ?

— Non, non.

Penny secoua la tête en forçant un sourire à plusieurs reprises avant de jeter l'éponge.

— C'est juste que... j'aime beaucoup les céphalopodes.

Le poulpe est donc un céphalopode, ravi de l'apprendre.

C'était la première fois que je rencontrais une amatrice de mollusques.

— Vraiment ?

Elle acquiesça.

— Je participe à une œuvre caritative pour la conservation de l'habitat naturel de la pieuvre géante du Pacifique. *L'Enteroctopus dofleini*, ça vous parle ? J'aime tous les céphalopodes, mais surtout les pieuvres. J'en ai une tatouée sur le corps.

Je dus enfoncer mes ongles dans mes paumes pour me retenir de lui demander où se trouvait ce charmant tatouage exactement. Ce serait grossier. Et puis, à quoi bon le savoir ? De toute façon, je n'allais jamais le voir.

— Dans ce cas, je change d'avis. Voyons voir... Je prendrai finalement les pappardelles au homard.

— Et mademoiselle ? demanda le serveur.

Penny lui tendit la carte du bout des doigts, comme si elle était couverte de graisse.

— Les cuisses de grenouille, s'il vous plaît.

— Très bon choix. Et pour le vin, que préférez-vous ?

— Que suggérez-vous pour accompagner les cuisses de grenouille ?

Une question légitime, certes, mais j'eus toutefois l'impression que Penny me soupçonnait de me payer sa tête. Derrière son expression neutre et détendue, je percevais un brin d'agacement. L'imbécile qui avait voulu manger son animal préféré se moquait à présent ouvertement de son choix de menu.

Vraiment, la soirée n'allait pas en s'arrangeant.

— Vous voulez bien nous laisser un moment ? réclamai-je au serveur, qui opina de la tête avec un air agacé en s'éloignant.

Bah, il s'en remettrait.

Je voulus sourire à Penny. Elle me répondit par un regard affligé, celui qu'on aurait en souffrant des braillements du fils de son patron lancé dans une imitation désaccordée d'une chanson de Abba, et ce, tout le long d'un repas d'affaires interminable.

Parfois, il faut savoir prendre des mesures draconiennes.

Je me penchai sur la table et lui fis signe d'en faire autant pour une confiance top secrète. Perplexe, elle inclina la tête, et je lui chuchotai :

— Je crois que c'est le pire rencard de ma vie et il me semble que nous sommes dans le même bateau. Que diriez-vous de tout reprendre à zéro ? Allons ailleurs, dans un endroit où l'étiquette ne nous imposerait pas de bonnes manières et où nous pourrions être nous-mêmes.

Son regard s'illumina et un sourire transforma lentement son expression. Un miracle m'apparaissait juste au moment où je commençais à désespérer. J'avais la gorge sèche, le cœur battant et les mains moites. Aucune femme ne m'avait fait cet effet depuis des années. De manière générale, je n'avais jamais été impressionné par la gent féminine. Jusqu'à ce soir.

À croire que j'étais dans de beaux draps.

Chapitre 2

Après réflexion, il me vint une solution à la fois simple et romantique.

Simple parce que nous prîmes le taxi pour rejoindre son quartier et commander de la nourriture chinoise à emporter – une idée de Penny. Romantique parce que nous nous installâmes dans le parc au bout de la rue. Ce n'était pas le cadre du siècle, mais, après tout, elle avait vingt ans. Ne trouvait-elle pas sexy et spontané de pique-niquer dans un parc à la nuit tombée ?

Finalement, même un type de mon âge y trouvait son compte. Il nous avait suffi de quitter le restaurant guindé pour retrouver le sourire, et pourtant, le pari était loin d'être gagné. À présent que la pression retombait, la langue de Penny se déliait.

Je dirais même qu'elle ne s'arrêtait plus.

— Ensuite, pour mes dix-sept ans, on m'a retiré les dents de sagesse. J'étais sous Percocet. On vous a déjà prescrit du Percocet ?

— Hum, vous me perdez, admis-je, mes baguettes chinoises en suspens devant ma bouche. Vous parliez de Shakespeare il y a une minute à peine.

J'avais connu plus facile que de picorer dans des boîtes en carton en équilibre sur mes genoux, assis sur un banc tordu dans un parc obscur.

Penny fit la moue.

— Je suis trop bavarde. Désolée.

— Non, vous l'êtes juste comme il faut. Un peu plus, et j'aurais les oreilles en surchauffe, mais pour l'instant, vous êtes au bon niveau.

Ses lèvres m'offrirent un sourire timide.

— Si je récapitule, poursuivis-je, je sais à présent le nom du chat que vous avez abandonné pour partir à l'université, et le parfum de sirop pour la toux que vous préférez est la cerise. Mais vous oubliez l'essentiel.

Je marquai une pause et pris le gobelet de soda posé à côté de moi.

— Parlez-moi de votre famille.

Ses sourcils se redressèrent. Elle agita les pieds, le nez dans sa boîte en carton.

— Bon. N'allez pas me dire que je vous fais de la peine, mais voilà, je suis fille unique et mes parents entretenaient peu de liens avec leurs proches. Ma famille se résume donc à nous trois.

Bref, le paradis sur terre. Pour moi, en tout cas. Visiblement, les gens portaient rarement un regard optimiste sur leur propre situation.

— Me faire de la peine ? Au contraire ! Vous savez, à la naissance de mon plus jeune frère, je rêvais de vivre seul dans une cave.

Penny chassa une mèche de cheveux. Elle avait le cou long et fin.

J'avais envie de le toucher.

Sa question me sortit de ma torpeur.

— Pourquoi ? Vous avez une si grande famille ?

J'eus un mal de chien à repousser les pensées que m'inspirait ce cou interminable.

— Je suis le quatrième de neuf enfants.

— Neuf ?

Elle porta une main à sa bouche pour ne pas recracher son poulet *kung pao*. Habitué, je hochai vaguement la tête.

— Quatre garçons et cinq filles.

— Waouh. Ils vivent tous en... Vous venez d'Écosse, c'est bien ça ?

Elle but une gorgée de sa boisson. Ses lèvres roses et lustrées se refermèrent sur la paille comme elles le feraient autour de ma verge.

Reprends-toi, bougre de zouave !

— Oui, je viens d'Écosse. Et oui, mes frères et sœurs vivent encore tous là-bas, sauf une.

Un pieux mensonge. J'en avais perdu deux il y avait bien longtemps, mais n'en dis rien. « Ne pas évoquer les morts de sa famille » ne figurait pas sur la liste des sujets à éviter, mais voyons, un peu de jugeote.

— Vous êtes arrivé quand ? s'enquit Penny. Aux États-Unis, je veux dire. Pas à New York.

— Hum, il y a environ...

Je n'y avais pas pensé depuis si longtemps qu'il me fallut compter.

— Vingt-sept ans, je crois. Oui, ça fait vingt-sept ans.

— Vraiment ? On peut rester sur le sol américain aussi longtemps ? s'étonna-t-elle en reposant son gobelet. Vingt-sept ans... Je n'étais même pas née.

Aïe, ça picote. Mieux valait ne pas relever.

— Les autorités ne pouvaient pas nous faire partir, mon père était Américain.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Vous avez la double nationalité ? Cool, je n'en ai encore jamais rencontré. Vous êtes mon premier.

— Je suis votre premier ? J'espère que ça vous a plu.

Ma plaisanterie tomba à plat. Pourtant, c'était clairement stipulé dans la liste : pas de blague sur le sexe.

Pour éviter de retrouver le malaise de notre début de soirée, je rejoignis un terrain neutre.

— Parlez-moi de vous. D'où venez-vous ?

— De Pennsylvanie. Harrisburg, pour être précise. Une ville de snobs triste à mourir. Et puis, New York m'est tombée dessus.

Son visage s'illumina comme si elle évoquait son premier amour.

— En cinq ans à peine, j'ai subi une transformation.

— Une deuxième tête vous est poussée ? plaisantai-je. Ou, au contraire, vous avez décidé de couper celle qui servait le moins ?

— Oui, voilà. J'ai retiré la plus laide des deux, sourit-elle, plissant le nez. Non, disons que j'ai changé. Avant, ma personnalité était façonnée par les gens qui m'entouraient. En arrivant ici, j'ai fait table rase de mon ancien moi. Je n'avais plus à changer ma personnalité pour coller à notre vieille clique. Nous étions un groupe de véritables mégères, comme les Plastiques...

— Les Plastiques ? m'étonnai-je.

— Oui, vous savez, les filles dans *Lolita malgré moi*.

Si elle attendait que je m'exclame « Ah, oui ! », elle pouvait patienter longtemps, je n'avais aucune idée de ce dont elle me parlait, mais elle continua sur sa lancée, laissant déferler un torrent de paroles.

— C'est un film. Bref, pour faire court, je m'adaptais tout le temps : pour être acceptée dans le groupe, pour décrocher de bonnes notes, pour faire plaisir à mes parents... Depuis que je suis à New York, je peux enfin devenir la femme que je veux.

Penny hochait doucement la tête, un petit sourire en coin et ajouta :

— Un jour, je saurai qui est cette femme.

— Désolé de briser vos rêves, mais vous faites fausse route.

C'était sorti tout seul. Je ne voulais pas lui faire peur, mais quel pied de laisser filtrer un peu de cette crise de la cinquantaine qui me tirait les entrailles ! Cette femme ne me reverrait probablement jamais. Elle pouvait bien me juger, je m'en fichais.

— Regardez-moi, par exemple. Cinquante-trois ans, récemment divorcé, aucun de mes objectifs de vie accompli, et j'ai accepté un *blind date*.

— Eh, moi aussi, je l'ai accepté ! me rappela Penny.

— Oui, peut-être, mais dans le seul but de passer un bon moment et de rencontrer quelqu'un avec qui le courant passe bien. Moi, je passe la soirée tétanisé à l'idée que vous puissiez rire de moi.

Quand elle se mit effectivement à glousser, je repris :

— Vous voyez ? Ça commence déjà.

— Mince, voilà ce qui m'attend à cinquante-trois ans ?

Quand elle riait, son petit nez se plissait.

Penny me contempla un instant, qui s'éternisa juste assez pour qu'elle reporte son attention sur son repas, le sourire aux lèvres.

— Vous savez, je vous trouve beaucoup plus sympa ici que dans un restaurant guindé.

Comment se débrouillait-elle pour faire passer une telle remarque pour un compliment ? En même temps, j'étais flatté qu'elle me trouve « sympa ».

Je m'éclaircis la voix. Décidément, le vieux cachalot que j'étais ne pouvait pas rester cool une seconde de plus.

— Et moi, je vous trouve insupportable avec votre visage d'ange et votre rire contagieux. Je ne m'étais pas autant amusé depuis longtemps et ça m'agace.

Parmi les conseils dénichés sur le Net, il était noté de ne pas accumuler les compliments. Trop tard.

Elle regarda ses genoux, mais je surpris le sourire qu'elle s'empessa de dissimuler en relevant la tête vers moi. Ses yeux, en revanche, souriaient toujours.

— Sophie m'a dit que vous étiez un artiste ?

— Argh !

Un bruit sorti tel quel. Même si j'adorais le dessin plus que tout le reste, je détestais en parler. C'était mon activité intime, comme de me branler. Les gens savaient que je dessinais, mais je ne voulais partager ma passion avec personne.

Penny fut rapide à la détente.

— J'ai eu tort de poser la question ?

— Non, non.

Mon estomac se retournait dès que je devais parler de mon art à quelqu'un, mais, pour cette fois, je ferais un effort.

Avec un haussement d'épaules et un geste raffiné, elle piqua une cosse de pois de sa boîte en carton.

— Quel genre d'art pratiquez-vous ? La peinture, la sculpture...

— Le dessin. Des portraits, surtout.

Je me voyais déjà traçant les ombres autour des traits fins de son visage.

— Ah, vous dessinez les gens, opina Penny, remuant sa nourriture avec ses baguettes. Et vous êtes doué ?

La question tant redoutée.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Si je répondais : « Ouais, je suis une pointure », je serais vantard. Mais si je répondais : « Non, je suis un pignouf », ce serait quémander des compliments. Dans les deux cas, je passe pour un cornichon.

Mais ferme-la, Ian !

J'avais passé la soirée à contrôler mon vocabulaire, mais bon sang, elle me mettait tellement à l'aise que je baissais la garde. « Pignouf » et « cornichon » dans la même phrase, la solution parfaite pour faire fuir la nouvelle génération.

Penny se mit à pouffer en se cachant le visage.

— Je n'ai jamais entendu quelqu'un parler comme vous, encore moins pour un premier rencard.

— Et encore, j'essaie de me tenir. Au moins, vous savez la vérité : je parle comme un charretier.

Pourvu qu'elle le prenne comme un aveu sincère, et non comme une répartie. Penny laissa son plat sur le banc et fouilla dans le sac posé entre nous afin d'en sortir deux biscuits chinois et un changement de sujet largement bienvenu.

— Bon, voyons ce que nous réserve l'avenir.

— On ne sait pas lire le chinois. Si ça se trouve, ils nous traitent de porcs-épics, ou se contentent d'écrire une suite de chiffres en mandarin.

Je fis tout de même craquer le biscuit qu'elle me tendait et sortis le bout de papier.

— Je préfère vous prévenir, je prends ces choses-là très au sérieux, me prévint-elle en déballant le sien.

— Quelles choses ? Les biscuits chinois ?

Était-ce mauvais signe ? Ou simplement attendrissant ?

— J'ai choisi ce restaurant ce soir spécialement pour avoir mon message, affirma-t-elle en craquant son biscuit. Ça vous plaît ?

Si ça me plaît ? Je suis ravi.

Assis dans ce parc, sous la lumière blafarde de ces affreux lampadaires, elle était le rayon de soleil me réchauffant la figure un premier jour de printemps.

Mais il valait mieux tempérer mon propos.

— Oui, très content. Je pourrais même commencer à y croire, à ces messages.

Je dégageai le papier coincé dans la moitié de biscuit et lus ma prévision. Mon cœur manqua un rebond.

L'amour de votre vit apparaîtra sur votre sentier au cours de l'été.

Et merde.

— Le mien dit : « Quand pèse un malaise, l'humour intervient », lut Penny. Et le vôtre ?

Je voulus replier le papier, convaincu que même l'humour n'apaiserait pas un tel moment de gêne.

— Rien, c'est débile. En plus, il y a une faute d'orthographe.

— Il y en a souvent, argua Penny en voulant récupérer le papier au bout de mon bras tendu.

Ce petit jeu eut pour conséquence un rapprochement imprévu : elle posa la main sur mon genou pour garder l'équilibre tout en cherchant à attraper ma prédiction.

— Non, insistai-je, le bras bien haut. Je refuse de vous montrer mes chiffres fétiches. Vous allez me voler mon prix au loto.

Sa poitrine vint s'appuyer accidentellement contre mon torse. Mes sens s'aiguïsèrent. Elle n'était pas cette petite fée au verbe incisif et à la jolie robe moulante. C'était une femme en chair et en os... *Une chair que je croquerais volontiers.* J'étais si étourdi par ses seins pressés contre mon torse et mon bras que j'en oubliais le papier. Penny me le chipa fièrement et retrouva sa place sur le banc. Ses boucles blondes rebondirent dans le mouvement.

Qu'est-ce qui m'arrivait ? Je n'avais pas été aussi troublé par le corps d'une femme depuis mes vingt

ans.

Les sourcils froncés, elle lut la prédiction imprimée à l'encre rouge, puis ricana :

— Eh bien, il faut qu'elle se dépêche. On est déjà le 21 août.

Elle se tourna vers moi et son rire se tut. Son sourire se changea en une expression obscure, mélange de choc, de doute et d'un éclair de possibilité. Le silence se fit interminable.

— Excusez-moi, monsieur. Monsieur !

Une silhouette remontait le chemin vers nous, un type dodu dont la tête ronde faisait penser à un œuf de Pâques recouvert d'une casquette noire. *Faites qu'il vienne nous agresser ! L'issue parfaite pour échapper à cette mauvaise passe.*

— Oh, oh, fit Penny, les yeux écarquillés.

— Police départementale, se présenta le trublion pour nous montrer qu'on ne l'impressionnait pas. Ce parc est fermé du coucher du soleil jusqu'à 7 heures le lendemain matin, vous n'étiez pas au courant ?

— Non, je ne savais pas.

Si, je le savais. Piteux menteur que j'étais ! L'agent devinait forcément que j'avais lu le panneau sur la grille, ce qui ne m'avait pas empêché de venir me promener dans le parc. Je me levai et tendis les mains.

— Désolés, monsieur l'agent. On s'en va.

Son regard se posa sur Penny, puis revint sur moi quand il lui demanda :

— M'selle, vous avez quel âge ?

— Vingt-deux ans, répondit Penny, la main plongée dans son sac à main. Vous voulez voir ma pièce d'identité ?

— Non, ça ira, fit le policier en continuant de lui parler sans me lâcher du regard. C'est un rencard, à ce que je vois.

— Oui, un *blind date*, précisa-t-elle.

J'eus la désagréable impression de lire dans les pensées de l'agent.

— Une amie commune nous a arrangé un rencard, continua Penny sur sa lancée.

Elle était sourde aux cris que je lui envoyais par la pensée : « Fermez-la avant que je n'atterrisse au trou pour le week-end ! »

— Une amie ? Vous voulez bien me dire quel genre d'amie ?

Je sentais déjà les menottes se refermer sur mes poignets.

— On travaille ensemble, s'enfonçait Penny avec un grand sourire.

Sa naïveté me ferait arrêter pour consommation des services d'une gagneuse. Elle me regarda, se retourna vers le policier, puis son expression changea. Elle avait compris. *Pas trop tôt.*

— Oh, non, non, non ! s'exclama-t-elle en se redressant, agitant les mains. Je ne suis pas une prostituée. Enfin, je n'ai rien contre la prostitution. Bien que ce soit illégal. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi on l'interdit dans la mesure où l'éthique de chacun est respectée ainsi que la sécurité... Pardon, je me tais, monsieur... officier. Est-ce impoli de vous dire « monsieur » ? Je n'avais encore jamais parlé à un policier dans l'exercice de ses fonctions. Hum, vous allez m'arrêter ?

Pendant que Penny bavassait, j'eus le temps de me calmer et de rassembler un pouvoir extraordinaire. Celui de trouver, quelque part au fond de ma raison, les mots bien formulés qui nous sortiraient de cette mauvaise passe.

— Penny travaille pour un magazine dont la patronne est une amie. Elle nous a arrangé un rencard. Il n'y a rien de plus, monsieur l'agent.

Nous regardant à tour de rôle, il abandonna ses soupçons à contrecœur.

— Un parc fermé, vous trouvez ça romantique ?

— Non, je l’ai d’abord invitée dans un restaurant huppé où nous nous ennuyions à mourir. L’idée du parc nous plaisait mieux. Jusque-là, en tout cas, ça se passait plutôt bien.

Ce n’était pas innocent. Si mon beau discours ne charmait pas l’agent, il pouvait au moins séduire Penny, et elle paierait ma caution pour me sortir de prison.

— Continuez votre soirée ailleurs, grommela le policier en éclairant le chemin avec sa torche. Je repasse par là dans cinq minutes. Entre-temps, disparaissez de ma vue.

— On ne demande pas mieux, acquiesça Penny.

Je me promis à cet instant de ne jamais emmener cette fille jouer Bonnie pour un braquage de banque. Elle ferait tout foirer.

— On s’en va, répétai-je.

Je pris Penny par le bras pour la mener vers le banc. Ses poils se redressèrent sous mes doigts.

— Vous avez froid ? lui soufflai-je.

— Non. Hum, enfin si. Un peu.

Elle se frotta les bras.

— Je vous offre ma veste ?

Je la retirais déjà. Penny me sourit, les joues rouges.

— Merci, vous êtes galant.

— Oui, j’ai appris la courtoisie au treizième siècle, rétorquai-je avec sarcasme en posant ma veste sur ses épaules. Venez, fichons le camp avant que Starsky ne revienne.

Nous remballâmes les restes de notre dîner avant de jeter un dernier regard à la scène du crime, histoire de nous éviter une amende pour pollution de la voie publique. Une fois le tout à la poubelle, nous quittâmes le parc d’un pas vif.

— On ne risque plus rien, supposa Penny quand nous rejoignîmes le trottoir. Mais évitez de réclamer mes services de prostituée.

— Je vous ai déjà promis de ne rien tenter, je suis un homme de parole.

À ma grande surprise, cette altercation avec les forces de l’ordre avait encore amélioré notre soirée. Au moins, nous aurions une bonne histoire à raconter aux copains.

Je fourrai ma main dans ma poche et en ressortis le message de son biscuit.

— Tenez. Finalement, le vôtre aura dit la vérité.

— Nous repenserons à ce soir en riant, affirma-t-elle, le sourire en coin. Vous avez gardé le vôtre ?

— Non…

Elle leva un sourcil.

— Comment ferez-vous demain quand l’amour de votre vie croisera votre chemin ? Vous aurez besoin d’une preuve.

— Je vous raccompagne ?

Je n’avais pas envie que la soirée se termine. Malgré notre comportement criminel et ma bourde avec les pieuvres, j’avais passé un agréable moment avec Penny. Mais il se faisait tard et le site Internet recommandait de ne pas éterniser un premier rencard.

Penny habitait non loin du parc. Je passai le trajet à me demander si je devais lui offrir mon bras. Nous parlâmes de tout et de rien un moment, puis elle se tut. On s’arrêta devant une porte coincée entre une sandwicherie et un teinturier, tous les deux fermés avec leurs grilles de fer rabattues devant les vitrines.

J’eus un élan de nostalgie pour mon premier appartement à New York, ce petit studio dégoûtant que nous partagions à trois avec un type et sa petite amie. Nous luttions contre l’invasion de cafards – si gros qu’ils ne passaient pas sous la plaque chauffante. Sans parler de la douche si froide que mon premier

hiver dans la Grosse Pomme avait été marqué d'une pneumonie.

Je connaissais mal Penny, mais je l'appréciais déjà assez pour ne pas vouloir la laisser vivre dans ce genre de taudis.

— Nous y sommes, dit-elle en montrant la porte, puis elle fit glisser ma veste pour me la rendre.

Je la rejetai sur une épaule en la retenant avec un doigt passé dans l'étiquette du col.

— Penny... J'étais sincère quand je disais avoir passé une excellente soirée. Même l'épisode de Starsky était amusant.

— Oui, c'était drôle.

Le sourire crispé, elle acquiesça. Une fossette creusait sa joue. Une seule.

Elle était sublime. J'avais une envie folle de l'embrasser, mais j'avais un doute. N'ayant pas eu de rencard depuis une éternité, j'ignorais si les femmes attendaient toujours un baiser sur le seuil de leur porte. Elle n'allait pas porter plainte pour harcèlement sexuel... si ?

Penny me regardait toujours de ses grands yeux noisette, avec son visage de porcelaine digne d'une princesse de Disney. Son regard se posa un bref instant sur mes lèvres. *Et puis, merde !*

J'enclenchai le mouvement vers elle. Penny recula et se pencha en arrière, telle Neo dans *Matrix*.

Ma lecture de ses signaux marquait un royal plantage.

Elle fit encore un pas en arrière.

— Non ! Non, non, désolée, je... Ce n'est pas vous. (*Ah ouais, sans blague ?*) C'est moi. J'ai très, très mauvaise haleine, grimaça-t-elle, profondément gênée. En fait, je l'ai fait exprès. Pour ne pas céder à la tentation, j'ai mangé du chou épicé.

— Ah.

Une minute... Comment étais-je censé le prendre ? Était-ce qu'elle avait envie de m'embrasser ou qu'un sniper était sagement embusqué derrière sa porte ?

— C'est juste que... Je vous aime bien, Ian. Vous disiez être vieux jeu pour l'addition au restaurant. Eh bien, moi, je suis vieux jeu pour ça : j'aime y aller doucement. Très doucement. Je vous le dis par respect pour vous, au cas où vous auriez l'intention de... m'appeler.

— Ce que j'ai eu en tête, pendant une seconde, c'était la douleur d'une bombe de poivre dans la figure.

D'y penser, j'en avais les larmes aux yeux et dus me les frotter avec deux doigts.

— Pourquoi vous bombarderais-je avec du poivre ? s'enquit Penny, un brin amusée.

Moi-même, j'avais envie de rire.

— Un baiser teinté de bombe au poivre aurait marqué le bouquet final idéal pour une soirée catastrophique du début à la fin.

Elle baissa les yeux et sourit.

— Ce n'était pas catastrophique du tout.

Je me raclai la gorge.

— J'ai perdu mes repères. Les rencards, ce n'est plus ce que c'était et j'ai peut-être franchi quelques limites. Mais vous voulez prendre votre temps et ça me va.

Non, ça ne te va pas du tout, bougre d'hypocrite ! Je n'avais jamais pris mon temps pour une femme, ou, en tout cas, pas sexuellement. La main dans la culotte des filles derrière l'école dès mes onze ans, puis dépuclé à quatorze, et depuis, je n'avais pas ralenti. Mais après tout, pour une femme comme Penny, j'étais prêt à attendre.

— Vous savez, à part l'épisode du policier, je me suis beaucoup amusée ce soir, admit-elle, tapotant le trottoir du bout du pied. Vous aimeriez remettre ça ?

Oui, je remettrais ça là, tout de suite, hurlai-je en pensée, mais il n'y avait pas de meilleure réplique

pour effrayer une demoiselle le premier soir.

— Oh, ça devrait pouvoir se négocier, acquiesçai-je, raisonnable.

Son visage s'illumina.

— Bon, très bien. Soyez vieux jeu, appelez-moi.

— Pas de textos, promis-je.

Je détestais les textos. De ce côté-là, je n'étais pas vieux jeu. J'étais vieux tout court. Un sourire béat voulut étirer mes lèvres, mais je le contins comme je le pus. Je rêvais de lever le poing en héros comme Judd Nelson à la fin de *The Breakfast Club*.

— Merci pour cette soirée... disons, mémorable. Oui, c'était une soirée mémorable.

— Avec plaisir.

Je restai planté là, pensant la regarder s'éloigner. Mais elle ne partit pas. Elle fit face à la porte, puis se retourna vers moi, prise d'une pensée soudaine. Elle attrapa ma cravate, la tira vers le bas, et embrassa ma joue.

— Bonne nuit, me chuchota-t-elle, les joues d'un rouge à peine plus clair que les miennes.

J'attendis qu'elle ouvre sa porte et agite la main. On aurait cru qu'un de ces cupidons de dessin animé m'avait enfoncé sa flèche droit dans le front. De petites étoiles et des oiseaux me tournaient autour du crâne.

Je pris un taxi sur Lafayette, ravi de me soulager les pattes, et sortis le papier de ma poche. J'avais menti, il était toujours là.

L'amour de votre vit apparaîtra sur votre sentier au cours de l'été.

Il y avait deux issues à cette soirée : soit elle m'apporterait un lot de soucis colossal, soit elle serait le meilleur « pire rencard » de toute ma vie.

Chapitre 3

Depuis mon enfance baignée dans l'éducation catholique, je redoutais les dimanches matin. En particulier lorsque j'avais passé la veille à griffonner un dessin raté avec six autres imbéciles.

Tu n'es pas forcé d'aller à la messe, me disait ma raison. Si tu n'y vas pas, le ciel te tombera sur la tête, me soufflait mon cœur.

Dès que je traversais la route, je regardais bien des deux côtés, hanté par la voix de ma génitrice, qui me faisait la morale depuis sa tombe : « Si tu n'as pas une petite heure pour notre Seigneur, il n'en aura pas pour toi quand tu seras dans le besoin. »

Voilà pourquoi, malgré une courte nuit, je me retrouvai à nouer une cravate de plus, en pleine lutte intérieure.

J'avais passé la nuit au bureau. J'avais toujours un truc à y faire, et le canapé y était sacrément confortable. Ces derniers temps, je préférais dormir là-bas plutôt que chez moi. L'appartement regorgeait de souvenirs douloureux. Un tas de vieilles choses me renvoyaient l'échec de mon mariage. À l'époque où nous montions notre boîte, nous avions rénové un étage entier de gratte-ciel, au centre-ville. Les grandes fenêtres baignaient l'appartement de lumière. Debout près de ma planche à dessin, j'allumai ma lampe de bureau, l'éteignis, la rallumai. Il régnait une ambiance lugubre avec ces murs gris clair et cette décoration épurée, mais je n'avais rien choisi. C'étaient les goûts de Gena.

Quoi que je fasse, tout me ramenait à elle.

À la lumière du jour, en particulier un dimanche matin, la réalité venait percer la bulle de bonheur qui m'entourait depuis mon rencard avec Penny. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Elle avait trente ans de moins, bordel ! Pas dix, ni même vingt – encore, vingt ans, ça passait –, mais trente ! En plus, elle voulait y aller doucement. Que penserait-elle de moi si elle savait les penchants pervers auxquels je m'étais adonné dans ma vie ? Et qu'est-ce que ça veut dire « aller doucement » quand on a vingt-deux ans ?

J'avais besoin de conseils, si possible de la part d'un jeune. J'appelai donc mon neveu Danny. Il avait vingt-six ans. Il saurait ce que signifiait « aller doucement ».

— T'as conscience qu'on est dimanche ? soupira-t-il en guise de bonjour. C'est l'heure de pointe, pour nous.

— Je sais, j'allais partir moi aussi.

Jetant un coup d'œil à ma montre, je tâtai ma poche pour m'assurer que mon chapelet s'y trouvait toujours. J'étais en avance pour la messe, mais en retard pour le confessionnal.

— Quoi ? Tu pars seulement maintenant ? Oncle Ian, la messe commence dans une demi-heure.

L'accent de Danny avait presque disparu depuis qu'il avait débarqué en Amérique pour ses dix ans, mais son exaspération était écossaise pure souche.

Me frottant le visage, j'attendis la marée de reproches qui suivrait. Quelle plaie de devoir supporter les sermons d'un neveu plus ecclésiastique que soi-même.

— Je pensais aller à Saint-Andrew, cette semaine.

— Pitié, dis-moi que tu n'es pas encore au bureau. Dis-moi que t'as ramené cette fille chez toi, celle que tu vois en ce moment, grommela Danny.

— Non, je ne l'ai pas ramenée chez moi. Je l'ai vue vendredi. Et puis, quel genre de prêtre suggère des trucs pareils ?

Mentir à un prêtre, ce n'est pas bon. Sur l'échelle des péchés, ce n'est pas comme de mentir à monsieur Tout-le-Monde, mais bien pire.

— Je suis au bureau.

Danny poussa un soupir.

— J'aurais préféré que tu passes la nuit avec cette fille.

— Justement, c'est pour ça que j'appelle, Danny, dis-je en insistant bien sur son prénom pour qu'il comprenne que Dieu ne devait pas interférer dans nos affaires. Et à ce propos, je n'ai pas le temps de passer au confessionnal, je te demande un peu d'indulgence.

— On ne sèche pas la confession comme ça, tu le sais très bien. Tu diras une prière pour ma mère et je t'absoudrai. Bon, parle-moi de la fille.

Daniel était essoufflé, il devait partir enfiler son habit de cérémonie, je ne le retiendrais pas longtemps.

— Au début, c'était laborieux, puis ça s'est finalement bien terminé. Mais en fait, j'ai un souci, marmonnai-je, conscient que Danny n'avait pas de temps à perdre. Elle a vingt-deux ans et elle veut y aller doucement.

— C'est-à-dire, doucement ?

— Aucune idée. J'espérais que tu saurais m'éclairer.

— Tu as conscience que je suis prêtre, pas vrai ? me piqua-t-il de ce sarcasme typiquement Pratchett.

— Pas depuis ta naissance, lui rappelai-je. Et j'imagine que tu laisses ton col au placard le vendredi soir.

— Le jeudi, me corrigea-t-il dans sa barbe.

— Je ne sais pas comment y aller doucement. Elle est tellement... Je ne voudrais pas dire « pure », ce serait passer pour un tordu. Cette fille, c'est un sucre d'orge. Quand elle sourit, elle a une fossette qui se creuse. Juste une, sur la joue. Je te jure, un vrai rayon de soleil.

— Dans ce cas, je te conseille de ne plus jamais l'approcher. Je t'ai déjà entendu te confesser.

— Le problème, c'est que je lui ai promis de l'appeler, repris-je avant d'opter pour plus de clarté. Elle m'a dit qu'elle en avait envie. Moi, j'ai envie de l'appeler, c'est sûr. Alors, je le fais ?

— Tu fais quoi ? Oncle Ian, c'est le neveu qui te parle, pas le prêtre. Tu ne peux pas fréquenter une femme si jeune qui veut prendre son temps. Au risque de te juger, je tiens à te dire qu'en matière de péchés, tu es haut gradé alors qu'elle passe à peine le concours d'entrée.

— Sache que je n'ai pas baisé depuis que Gena m'a quitté, rétorquai-je en regardant encore ma montre. Tu sais quoi ? Je vais faire comme toi. Je vais me vouer au célibat.

— Ah ouais ? Je suis curieux de voir le résultat.

Derrière lui, j'entendis quelqu'un appeler le père Daniel. Il couvrit le micro pour répondre, puis sa voix revint claire.

— Je dois te laisser, mais ta pénitence mérite d'être alourdie. Tu devras t'asseoir et prendre un peu de hauteur. Imagine un peu, un type de ton âge envisage une relation avec une jeune femme de vingt-deux ans et, en plus, demande conseil à son neveu.

— Bon, j'ai l'avis de mon neveu. Maintenant, qu'en pense mon prêtre ?

J'enfilai ma veste et me dirigeai vers l'entrée déserte de mon bureau.

— Ton prêtre trouverait fou que tu t'investisses avec elle. Et il te conseille de prier. Beaucoup.

— Dans ce cas, je rejette ton absolution. J'appellerai cette fille. Ne le prends pas mal, mais je l'aime bien, je veux voir où ça nous mène.

J'enclenchai le système d'alarme en quittant l'étage de mes locaux.

— Quoi que tu décides, sois franc avec elle dès le début, m'avertit Danny. Conseil de neveu. Hum,

non, de prêtre. Bref, des deux.

— Tu déjeunes chez ta mère à midi ?

De mon côté, je n'étais pas sûr d'aller voir ma sœur aujourd'hui. Elle devinerait que j'étais sorti avec une fille. Elle avait un sixième sens pour se mêler des affaires des autres.

— Non, l'un de mes élèves en confirmation joue en concert à l'East River Park, j'ai promis d'y aller. Tu veux me rejoindre ? Rendez-vous à 14 heures là-bas. Emporte à manger, je te laisse m'inviter.

— Ça marche, acquiesçai-je dans l'ascenseur vers le rez-de-chaussée. Bon, je m'en vais. Bonne messe. Et comme on dit, *merde*.

— De ton côté, évite de te faire écraser par un bus. T'irais droit en enfer, me recommanda-t-il avant de raccrocher.

Une fois dans la rue, j'appelai un taxi. Plutôt me faire arracher une dent que de tourner cent ans en quête d'une place de parking. En route vers l'église, je passai le trajet à ruminer ce que venait de me dire Danny. Je devais réfléchir à ce qu'impliquerait une relation avec une femme aussi jeune. Mais surtout, je devais réfléchir à l'implication du sexe dans ladite relation.

Le chauffeur se gara en double file et je le payai grassement. Sur le trottoir face à l'édifice, je repensai aux conseils listés sur Internet. Danny me recommandait de prendre le temps d'y réfléchir, mais, sur le Web, on me disait de ne pas attendre trop longtemps si la fille me plaisait. En revanche, aucun de ces sites n'avait de conseils pour un type intéressé par une femme de trente ans de moins que lui. Il existait des sites Internet spécifiques pour le sujet, d'après mes recherches sur Google la veille au soir, mais je les trouvais tous affolants. Hors de question de suivre leurs recommandations.

Danny avait sans doute raison. L'aide devait me venir d'en haut. Les prières ne m'avaient jamais fait de mal. Enfin, si. Avec Gena. Et avec ma copine précédente. Et un nombre incalculable d'autres fois. Mais généralement, c'était dû à mon côté têtu qui refusait de suivre les pistes qui m'étaient tracées.

J'ai besoin d'un signe, priai-je en silence. *Juste un signe, n'importe quoi*.

Deux grands-mères me précédaient à l'entrée de l'église, marchant avec une lenteur digne de deux tortues de mer devant la file d'attente à la sécurité sociale des carapaces mollasses. Je m'impatientais derrière elles, ne marchant pas vraiment, mais faisant un grand pas de temps à autre en attendant que le chemin se dégage à côté pour les dépasser sans les bousculer. L'une fouilla dans son sac à main en grommelant qu'elle n'avait pas donné assez pour la collecte de la semaine dernière.

Et puis, il arriva.

La vieille dame s'exclama, et un petit sac en plastique rempli de rouleaux de pièces de monnaie lui échappa des mains. L'un des rouleaux éclata sur le sol, éparpillant des centimes à mes pieds – cinquante pièces en tout.

Je voulais un signe, en voilà un.

— Bon, pour résumer, articulai-je en froissant le papier de mon sandwich pour le fourrer dans l'emballage de mon repas avec le reste des déchets, tu n'as pas vraiment insulté sœur Beth.

— Bien sûr que non ! Franchement, quelle idée, s'indigna Danny en prenant une gorgée de soda. Je n'insulterai jamais une bonne sœur. Mais en rêve, je ne m'en prive pas. Elle croit diriger l'Église. Je ne parle pas que de Saint-Basil, mais de l'Église en général.

C'était une belle journée pour prendre l'air et discuter de nonnes qu'on rêve d'insulter. Je retroussai mes manches et admirai le détroit. Le pont de Williamsburg enjambait la rivière, soulignant la ceinture de gratte-ciel à l'horizon. J'avais eu le moral dans les chaussettes toute la journée, allez savoir pourquoi. Je pris alors conscience que, pour la première fois depuis le départ de Gena, je portais un regard optimiste sur l'avenir. Mon mariage était un fiasco, mais la vie continuait. J'étais capable de rencontrer de

nouvelles personnes et de refaire ma vie. Je pouvais même retrouver le bonheur. Si ce n'était pas avec Penny, ce serait avec une autre.

Mais pour l'instant, je devais me focaliser sur mon bonheur au plus près de Penny.

Danny regarda son téléphone.

— Bon, je dois filer. Tu m'accompagnes ?

Je haussai les épaules.

— Pourquoi pas ? C'est une belle journée pour marcher.

Je profitai de passer devant une poubelle pour y jeter mes déchets. Sans aller jusqu'à dire que l'air était fleuri – nous étions à New York, mine de rien –, le soleil de l'après-midi s'accordait à mon humeur. Il faisait doux pour un mois d'août. Les gens sortaient se promener, couraient et faisaient du vélo.

Une petite blonde, les cheveux attachés en queue de cheval, courait vers nous, sa poitrine maintenue fermement par une brassière violette qu'elle n'avait pas cru bon de recouvrir d'un tee-shirt. Son petit short de course était juste assez moulant pour offrir une vue imprenable sur son fessier. Si j'avais prêté plus attention à son visage au lieu de jouer au vieux lubrique, j'aurais reconnu Penny avant qu'elle ne me surprenne à la reluquer.

Elle ralentit à notre hauteur et retira ses écouteurs.

— Penny, bafouillai-je avec un effort surhumain pour ne pas regarder ses seins. C'est une surprise inattendue.

— Une surprise est forcément inattendue, sinon ce n'est plus une surprise, me nargua Danny.

J'aiguillai à présent mon effort de superhéros pour dominer une envie de frapper un prêtre dans le bide sous les yeux de la femme que je voulais inviter à un deuxième rendez-vous.

— Cet imbécile sarcastique, c'est mon neveu Danny, le présentai-je en espérant qu'elle comprenne que je niais d'avance tout ce qu'il pourrait dire pour me nuire.

Elle haussa les sourcils. Danny m'avait dit un jour que les gens étaient souvent choqués d'apprendre qu'un prêtre pouvait avoir une vie sociale et familiale en dehors de sa paroisse. Penny en était la preuve vivante. Elle offrit toutefois une poignée de main à Danny.

— Oh, ravie de vous rencontrer.

J'invitai mon neveu à prendre congé :

— Et si tu foutais le camp pour nous laisser seuls un moment ?

— Le plaisir était pour moi, répondit Danny à la jeune femme avant de me regarder, le sourcil levé. Il a parlé de vous toute la journée.

Le traître ! Ce n'était pas parce qu'il était privé de petite amie qu'il devait saboter mes chances d'en avoir une.

La température parut grimper en même temps que ma gêne profonde.

— Pas toute la journée, tu exagères.

À voir son sourire flatté, Penny n'était pas peu fière d'avoir nourri notre conversation. Elle désigna ma cravate.

— Vous n'avez qu'un seul costume ? Ou est-ce celui que vous réservez aux parcs ?

Pouvais-je vraiment me risquer à parler de vêtements devant cette jeune femme presque nue ? Après tout, elle avait bien raison de parcourir la ville en mini-short avec un corps pareil. Des mèches rebelles s'échappaient de sa queue de cheval pour venir se glisser au creux de son décolleté...

Lève les yeux, Pratchett !

— Hein ?

De quoi parlions-nous, déjà ?

De fringues. Un peu de concentration, mon vieux.

— Oh, non. En fait, j'étais à la messe. Mais maintenant, j'ai l'impression d'être tiré à quatre épingles.

Le climat politique actuel étant ce qu'il était, admettre une croyance religieuse revenait à pénétrer sur un champ de mines. Je me mis donc à paniquer lorsqu'elle répondit :

— Bon, je vais devoir vous...

— Oui ! Désolé, je ne voulais pas compromettre votre exercice de fitness cardiovasculaire.

Tu lui as fichu la trouille avec ton catholicisme et elle va partir en courant... au sens propre du terme. C'est ta dernière chance, alors arrête de cracher ta maîtrise des synonymes !

— Mais attendez, puisque vous êtes là... Je pensais vous appeler ce soir, parce que, si je l'avais fait hier, je serais passé pour un cachalot au désespoir. Comme ça fait deux jours, je peux profiter de vous croiser pour vous en parler tout de suite, pas vrai ?

Nom d'un Zapotèque ! Il suffisait de me planter un décolleté sous le nez pour que je perde mes moyens. Je devais détourner le regard, et vite, si je voulais refaire circuler le sang jusqu'à mon cerveau.

— Puis-je vous inviter à sortir à nouveau avec moi ? Si vous n'avez rien de prévu samedi, je me disais qu'on pourrait pique-niquer ensemble. Légalement et de jour, cette fois-ci.

Elle m'offrit un rire franc qui accentuait cette unique fossette.

— Samedi, je suis libre comme l'air. J'adorerais venir pique-niquer avec vous.

Je ne pensais pas lui proposer un rencard en pleine journée. L'idée m'était venue de la façon dont le soleil se reflétait sur ses cheveux. Ils étaient dorés, presque cuivrés. En tout cas, elle avait dit oui. C'était tout ce qui comptait. Ça, et le sourire qu'elle me décochait. Elle n'avait pas juste envie de venir, elle « adorerait ».

— Super. Je vous appelle dans la semaine pour les détails.

Du genre : qui amenait quoi pour déjeuner, où nous retrouver et qui avait un panier en osier. Cet aspect logistique attendrait plus tard, lorsque mes méninges se remettraient à fonctionner.

— Parfait, acquiesça Penny, pointant son pouce par-dessus son épaule. Bon, je vais...

— Oui, profitez bien. Je vous appelle.

Au cas où elle n'aurait pas compris les sept cents premières fois que tu as promis de l'appeler.

Je m'efforçai de ne pas la suivre des yeux alors qu'elle s'éloignait au pas de course. Si je l'avais regardée, c'était uniquement la faute de mon pénis. Elle se retourna brièvement et me prit sur le fait. À quoi bon se cacher ? Je répondis par un hochement de tête à son petit signe de la main.

Danny manqua de trébucher quand il me rejoignit. Son regard était, tout comme le mien, braqué sur Penny. J'en pris note : à la première occasion, je lui passerais un savon.

— Alors, c'est elle ? beugla-t-il sans prendre la peine de baisser d'un ton en la pointant du doigt. C'est la fille avec qui tu es sorti vendredi soir ? Bon sang, Ian !

Un passant leva le nez pour nous lancer un regard noir, et je fis signe à Danny de se taire.

— Vous voulez bien la boucler, *mon père* ?

— Tu crois vraiment y aller doucement avec une nana pareille ? fit-il d'un air triste. Tu m'étonnes. Même moi, je serais patient pour un tel avion.

— Tu ne serais patient pour personne. Je te rappelle que tu as donné la clé de ta ceinture de chasteté au grand barbu.

Quant à moi, au contraire, j'avais laissé ma sexualité s'exprimer librement quand je le voulais et avec qui je le voulais depuis presque quarante ans. On n'efface pas le passé d'un claquement de doigts. Penny enflammait ma libido. À vingt-deux ans, si une femme de cinquante-trois ans m'avait proposé un rencard, j'aurais... Bon, j'aurais sans doute accepté par curiosité. Mauvais exemple. En tout cas, il n'y avait aucune raison pour que Penny ait envie de sortir en ma compagnie. Encore moins une deuxième fois.

En écho à mon tourment, Danny poussa un profond soupir.

— Je suis mitigé, oncle Ian. Pas de doute, tu lui fais de l'effet. Elle doit avoir une mauvaise vue. Ou un faible pour les papas.

Je n'y avais pas pensé. Maintenant qu'il en parlait, son interprétation me plaisait moyennement. Et si elle avait vraiment un faible pour les papas ? Si c'était la seule chose qui l'attirait chez moi, je n'étais pas d'accord du tout. Pour l'instant, j'avais surtout l'intention de savourer l'idée que je lui plaisais.

Je me contentai de croire que Penny craquait pour mon côté bel homme et mon intelligence débordante. Pour le reste, on verrait plus tard.

Chapitre 4

Grâce à Penny, mon dimanche s'était terminé sur une note romantique. Mais, à mon retour au bureau lundi matin, je retrouvai le souk qu'était mon environnement de travail. On croit souvent qu'un architecte passe ses journées à dessiner des bâtiments. Ce n'était pourtant qu'une infime partie de mon boulot ; j'étais surtout maître d'œuvre et cofondateur de la Pratchett & Baker. Or, puisque mon nom était écrit en grand sur la façade, je n'avais pas envie d'être cité dans un article dont le titre serait : « L'effondrement d'un immeuble compte des dizaines de victimes. » Mon rôle consistait donc avant tout à superviser le travail de mes employés pour qu'ils réparent leurs bourdes.

À la pause déjeuner, j'étais lessivé. Je refermai la porte du bureau et m'effondrai sur mon canapé. Une main sur les yeux, je décidai de faire le mort.

Si je mourais, on arrêterait enfin de me donner des choses à faire.

— « Toc-toc », lança mon associé, Burt, qui trouva bon d'ouvrir la porte en grand au lieu de frapper.

— Je croyais l'avoir verrouillée, grommelai-je.

— Alors, on a arrangé Ingham ?

Comme je ne me levais pas pour le rejoindre, il posa une fesse sur le coin de mon bureau.

Burt Baker aurait pu poser pour une publicité vantant les mérites du Viagra. Avec ses cheveux blancs et brillants façon Jean-Louis David et ses dents achetées chez le meilleur dentiste de Manhattan, c'était l'associé idéal. Son allure fonctionnait mieux pour les clients que mes sourcils froncés et ma tronche d'Écossais. Certains jours, en revanche, je le trouvais trop Bisounours sur les bords. Aujourd'hui, par exemple.

— Parfaitement. Si par « arrangé » tu entends qu'on a perdu toutes les chances de décrocher un permis avec ces foutus plans, marmonnai-je, redoutant ce que j'allais ajouter. On va devoir remonter les bretelles de Kyle.

Se grattant le menton, Burt poussa un soupir avant de murmurer :

— La production a dérapé.

— Sans blague.

J'étais de mauvais poil. Burt ne méritait pas que je passe mes nerfs sur lui, mais, après tout, il avait fait l'erreur de venir me voir dans mon bureau.

— Son équipe a fait une boulette et rien ne m'assure qu'il ne recommencera pas.

— Ingham était une galère, admit Burt. Tu dois être déçu.

— Non, tu crois ? m'esclaffai-je, amer.

— Tu devrais changer d'air, ça te ferait du bien. Va prendre le soleil sur une plage.

— Tu as raison, je vais partir à Tahiti en tapis volant.

Il commençait à me donner la migraine.

— Je pensais plutôt à... Nassau.

Une telle précision, c'était suspect. Je me redressai sur le canapé pour lui lancer un regard de biais.

— Ah ouais ?

— Carrie Glynn, ça te dit quelque chose ? me demanda Burt.

J'aurais dû m'en douter. Burt ne venait jamais dans mon bureau innocemment. S'il était là, c'était qu'il avait quelque chose à me dire.

Carrie Glynn. Je voyais parfaitement.

— Bien sûr, oui. On était tous les deux stagiaires chez Stafford dans les années 1980.

— Eh bien, figure-toi qu'elle ne t'a pas oublié non plus, sourit Burt comme un benêt. Tu étais un homme à femmes, à ce qu'il paraît.

— C'est vrai qu'il n'y a pas eu que Carrie à cette époque, mais de là à me faire appeler homme à femmes... Tu lui as parlé ?

Burt hocha la tête.

— Elle ne travaille plus pour Stafford. Elle est dans l'hôtellerie, maintenant. Et elle cherche une boîte avec qui lancer un nouvel établissement.

Il me laissa un moment pour digérer l'information.

— Elle a pensé à nous ? m'enquis-je, bien que la réponse aille de soi.

Mon associé avait un tel goût pour le suspense qu'il pouvait faire durer ce genre de discussion pendant des heures.

Il opina de la tête.

— Tu pourrais diriger l'équipe sur ce projet. Ça implique un déménagement temporaire, mais, si l'un de nous doit se lancer dans ce contrat, c'est bien toi.

— Une chose est sûre, on n'enverra pas Kyle sur ce coup-là.

L'idée d'un séjour aux Bahamas ne me déplaisait pas.

— En ce moment, Carrie est basée à Madrid, mais...

— Elle roule sur l'or, ma parole !

Burt éclata de rire.

— Puisqu'elle a envie de partager un bout de cet or avec nous, je ne vais pas m'en plaindre. Bref, je te disais qu'elle habite à Madrid, mais elle rentre à New York à la fin du mois de novembre. D'ici là, tu pourrais lui passer un coup de téléphone et discuter du projet.

— Oui, pourquoi pas.

Et puis, c'était l'occasion de reprendre contact avec Carrie. Même si elle décidait de ne pas nous confier le bébé, nous resterions toujours en bons termes. Pourquoi ne pas faire profiter la boîte de cette vieille amitié ?

— Parfait, fit Burt en se levant pour se diriger vers la sortie, puis il marqua une pause sur le seuil. Vas-y doucement avec Kyle. Il s'est planté, mais il est conscient de son erreur et fait tout pour se rattraper.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Je n'ai pas été sympa avec lui. Je vais relâcher la pression.

— Bonne idée.

Une fois Burt reparti, je programmai le réveil de mon téléphone pour une sieste de dix minutes et me recouchai, laissant mes pensées dériver vers les palmiers et le sable chaud.

Je ne pensais pas qu'organiser un pique-nique serait si compliqué. Avec la même énergie, j'aurais planifié le lancement d'une navette dans l'espace. En même temps, je n'allais pas me plaindre. Toute excuse pour appeler Penny était bonne à prendre.

Il n'y avait pas plus cliché qu'un rendez-vous galant à Central Park un samedi du mois d'août, mais nous avons convenu de nous retrouver à 14 heures près de la mare au pied du château. Romantique, n'est-ce pas ?

J'avais dégoté l'endroit parfait pour étaler ma couverture. Tandis que j'installais le panier, Penny m'appela.

— Je nous ai trouvé le coin idéal, mais dépêchez-vous, lui dis-je. Un groupe de jeunes *hipsters* me lorgnent avec des bouquins contre le capitalisme.

Elle gloussa – j’imaginai son sourire.

— Je ne suis pas loin. Levez-vous pour que je vous repère.

Je fronçai les sourcils.

— Je suis déjà debout. Où êtes-vous ?

Je sursautai quand on me tapota l’épaule. En me retournant, je découvris le sourire de Penny, pile celui que je me figurais. Elle me tendit le sac en papier qu’elle tenait par les anses.

— Des fruits et de l’eau, comme vous me l’aviez demandé.

— Et moi, de quoi recouvrir l’herbe pour vous asseoir, et des sandwiches, listai-je en reprenant ses mots de notre conversation téléphonique.

Ses cheveux étaient attachés en une couette qui cascadaient en boucles dans son dos. Son maquillage était léger. Vivre avec Gena m’avait enseigné une leçon capitale concernant les femmes et le maquillage : lorsqu’un homme pense qu’une femme n’est pas maquillée, il y a de fortes chances qu’elle le soit. Nous sommes de piètres observateurs. Ou est-ce notre tendance à les croire sublimes en toutes circonstances ?

C’était le cas de Penny, j’en étais convaincu. Même avec la grippe, elle serait magnifique.

— Vous êtes très jolie, me censurai-je.

Si je lui avais dit ce que j’avais en tête, elle aurait couru au poste pour réclamer une injonction restrictive.

Son visage rayonna.

— Merci. Vous êtes très charmant, vous aussi. Je suis contente que vous ayez mis le costume de croque-mort au placard.

— De croque-mort ?

En effet, j’avais fait plus sobre aujourd’hui avec un jean et une chemise en lin dont j’avais retroussé les manches, mais je ne pensais pas que mon costume lui avait inspiré un personnage aussi morbide.

— Vous êtes un peu sévère, non ?

— Mais non, ça peut être sexy, un croque-mort.

Sexy ? Elle devait avoir besoin de lunettes. Instinctivement, je passai un bras autour de ses épaules.

— Venez, asseyons-nous. J’ai lutté pour ne pas engloutir les deux sandwiches en vous attendant.

— Vous auriez eu soif, et c’est moi qui avais l’eau.

Comme elle s’appuyait contre mon flanc, je me dis que mon instinct m’avait bien guidé. Penny s’assit sur la couverture en arrangeant sa jolie robe jaune sur ses cuisses. C’était ce genre de robe dont les bretelles se nouent sur les épaules. Tellement tentant... Comment font les femmes pour porter des fringues pareilles dans un monde de mâles aux mains baladeuses ?

— J’ai apporté des fraises et des pêches, déclara-t-elle en sortant les fruits du sac, et elle plissa le nez en observant une nectarine. Zut, je croyais avoir pris des pêches. On n’a jamais fini d’apprendre.

— Surtout pour les pêches et les nectarines, je n’ai jamais compris la différence, argumentai-je en lui prenant le fruit des mains. Ce n’est pas grave, je préfère les nectarines de toute façon.

— Où sont ces merveilles ? Vous m’avez vanté vos sandwiches toute la semaine.

Elle attrapa le panier qu’elle plaça entre nous. J’en sortis deux paquets de papier aluminium. Ils étaient encore chauds.

— Poulet cubain grillé. Vous disiez aimer le poulet, vous voilà servie.

Elle déballa délicatement le sandwich, puis respira profondément l’odeur de viande.

— Tant pis pour les bonnes manières. Je vais le dévorer.

— Ce n’est pas moi qui vous le reprocherai.

J'étais affamé. Le stress m'avait noué l'estomac, je n'avais rien mangé. Cette semaine, nous avons discuté plusieurs fois au téléphone pour de brèves mises au point techniques concernant ce pique-nique. Chaque fois, j'avais eu des papillons dans le ventre comme quand j'étais gamin. Ce rendez-vous au parc m'avait donné les mains moites, plus encore que la première fois où je les avais glissées sous le tee-shirt d'une fille.

Elle mordit dans le sandwich, ferma les yeux et poussa un soupir. Ce n'était pas le bruit orgasmique qu'on fait en se régaland d'une bouchée. C'était un son plus aigu, comme si le sandwich lui apportait un plaisir presque trop intense. En la voyant faire, je ne pus chasser l'image de ce visage en extase pendant que je la martelais comme une bête sauvage.

Je n'ai jamais bandé aussi vite.

Heureusement, j'eus le temps d'ajuster ma position avant qu'elle ne rouvre les paupières. Du bout de l'auriculaire, elle chassa un morceau de viande oublié au coin de ses lèvres.

— Oh, mon Dieu ! Ce sandwich est une expérience occulte.

— Je vous avais prévenue.

J'avais été si transcendé en la voyant manger que j'avais oublié d'en faire autant. Je mordis dans mon pain. Ce goût divin méritait un grognement, mais je préfèrai m'abstenir.

— Où les avez-vous achetés ?

Elle sortit une bouteille d'eau du sac, qu'elle m'offrit avant d'en ouvrir une pour elle.

— L'épicerie de mon quartier propose des sandwiches à tomber par terre, expliquai-je après avoir dégluti une bouchée. Leur panini au portobello est un poème.

— Où habitez-vous ? s'enquit-elle en dégustant son repas.

— À Brooklyn, dans le coin de Dumbo.

Je trouvais cet acronyme ridicule, mais c'était toujours plus simple que de donner le nom américain complet – Down Under the Manhattan Bridge Overpass – ou de traduire que je vivais littéralement sous un pont.

— Vous êtes sérieux ? s'exclama-t-elle, sautillant sur place. Je travaille à Brooklyn !

— Oui, je suis au courant.

Son excitation m'amusait. Elle avait encore la candeur d'une fille de la campagne qui débarque en ville. Je me souvenais encore de la sensation magique qu'on ressent lorsqu'on vient définitivement poser ses bagages à New York.

— Vous avez remarqué le bâtiment gris avec le clocher ? C'est une ancienne usine textile transformée en logements.

— Je ne savais pas que c'était une usine, mais vous voulez parler de la grande tour carrée avec un toit vert ? Vous vivez par là ?

— Oui, c'est mon clocher.

Sans vouloir me vanter, j'étais plutôt fier de mon acquisition. Je l'avais achetée pour une bouchée de pain avant de la reconstruire à mon goût, dans un style propre et moderne.

Penny ouvrit de grands yeux ronds.

— Vous habitez dans la tour ? C'est trop cool !

Comme je n'avais pas envie de répondre : « Ouais, je prends un panard d'enfer à admirer le lever de soleil depuis les quatre faces de l'horloge démesurée du clocher qui me sert de baraque », je me contentai d'acquiescer.

— J'adorerais visiter cet endroit un jour, annonça-t-elle, avant de reprendre un air timide. Enfin... si ça vous tente.

— Je crois que ça pourrait bien me tenter, oui.

La question étant de savoir si j'avais le cœur bien accroché. Je n'y avais encore jamais pensé depuis le départ de Gena. Comment réagirais-je le jour où une autre femme pénétrerait dans ce lieu qui était naguère notre cocon ? Risquais-je de fondre en larmes devant Penny ?

— Ian ?

Zut, voilà que mes pensées dérivaiement vers Gena.

— Désolé, m'empressai-je de répondre sans trouver d'excuse pour mon moment d'égarement.

Les yeux plissés, elle fit la moue.

Voilà, c'est le moment où elle va s'en aller.

Au lieu de ça, elle me dit :

— Vous avez l'air tendu. Ne me dites pas que vous avez encore lu ces conseils stupides pour les rendez-vous galants.

Bénie soit-elle, qui m'offrait l'occasion rêvée de changer de sujet. Effectivement, j'en avais relu et ils étaient pires encore que ceux de la dernière fois.

— Si, malheureusement.

Elle leva un sourcil.

— Vous devriez m'en féliciter, insistai-je avec un semblant d'ironie. Vous n'avez pas conscience de la difficulté de trouver des conseils pour un deuxième rendez-vous.

Penny se pencha vers moi.

— Vous avez décroché le deuxième rencard. Ce qui veut dire que vous vous êtes plutôt bien débrouillé lors du premier.

— Vraiment ? m'étonnai-je. Je suis complètement nul pour ces choses-là.

— Mais non, vous vous en sortez comme un chef. Mais où trouvez-vous ces conseils ? fit-elle en sortant son téléphone. Attendez, je vais regarder. Qu'avez-vous tapé sur Google ?

Il me fallait retenir les termes les moins embarrassants. Par exemple, j'oubliais tout de suite « comment impressionner une jeune femme » et « conseils de drague pour quinquagénaires ».

— « Erreurs à éviter au deuxième rendez-vous ».

Je n'arrivais pas à la regarder dans les yeux. Elle me montra l'écran de son téléphone.

— Sur quel site avez-vous cliqué ?

Je me mettais dans de sales draps... Tant pis, je sélectionnai le premier résultat.

— Pourquoi êtes-vous si curieuse ?

— Parce que nous n'allons respecter aucune de ces règles.

En étudiant l'article un moment, elle se mordilla la lèvre, puis leva les yeux pour ajouter :

— Comme ça, vous serez plus détendu.

— Ah oui, parce que le pire sera derrière nous.

C'était une bonne idée, bien que la perspective d'aborder tous les sujets tabous soit loin de m'enchanter. Avant de reprendre sa lecture, Penny mordit dans son sandwich.

— « Ne pas parler d'argent ». Très bien, Ian. Je gagne trente mille dollars par an.

Trente mille ? Et elle parvenait à remplir son frigo ? Lorsqu'elle connaîtrait mon salaire, elle me prendrait pour un monstre.

— Je, hum... Je gagne trois cents.

— Trois cent mille dollars à l'année ?

Elle semblait plus surprise qu'impressionnée.

— Je croyais que les architectes gagnaient autour de quatre-vingt mille... oups. Bon, je l'avoue, je suis curieuse : je me suis renseignée sur Internet. Désolée.

— Ne vous excusez pas. C'est l'une des premières questions qu'on me pose, d'habitude. Ça, et puis :

« Et donc, hum, vous dessinez des immeubles, c'est ça ? » imitai-je sur le ton d'un Américain abruti. Je suis cofondateur de ma boîte, ce qui veut dire que nos opérations commerciales ont des retombées sur mon salaire qu'elles n'ont pas sur celui d'autres architectes.

— En tout cas, vous gagnez plus que moi. Bon, très bien. Sujet suivant... (Elle inclina la tête.)

« Éviter le mot en B ». Ils parlent de bébés, pas des Beatles, pas vrai ?

Ce point était délicat, même si Sophie m'avait assuré que Penny comptait fonder une famille. Ce serait brûler les étapes, nous n'en étions qu'au deuxième rendez-vous. Mais Penny semblait décidée à ne pas respecter les règles.

— Vous en voulez, me semble-t-il.

— Oui, admit Penny. Et Sophie m'a dit que vous aussi.

— Exact. Ce qui nous fait passer directement au sujet à éviter numéro trois, puisque c'est la raison pour laquelle mon ex-femme et moi avons divorcé.

Je mordis de plus belle dans mon sandwich. Les cornichons étaient divins et je n'avais pas la moindre douleur à la poitrine à cette mention banale de Gena, que je qualifiais d'ex-femme.

— Aïe, fit Penny, et je compris pourquoi ce numéro trois était surligné en rouge, puis elle prit une profonde inspiration avant de poser sa question. Combien en voulez-vous ?

— Des ex-femmes ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Mais non, des enfants. Combien voulez-vous d'enfants ?

— Moins que mes parents.

Sujet épineux que je m'empressai de dissiper en précisant :

— Trois ou quatre grand maximum. Mais un seul, ce serait déjà magnifique. Et vous ?

— Je dirais trois. À partir de quatre, ce serait l'anarchie pour se faire respecter.

— Oui, je suis d'accord.

Une question me brûlait les lèvres, mais j'hésitai à la poser. Sa réponse risquait de rendre futile toute tentative de poursuivre ce lien magnifique qui se créait entre nous. Non, j'avais fait cette erreur une fois. Je devais savoir s'il était légitime ou non que je m'attache à la jeune Penny. Tant pis, je la posai.

— D'après vous, quand pensez-vous les avoir, ces enfants ?

Elle poussa un soupir, comme si elle redoutait sa propre réponse.

— Je suis encore jeune, je compte en profiter, mais j'aimerais les avoir tôt. Disons dans deux ou trois ans.

— Ah, ça ne marchera jamais entre nous, déclarai-je avec un sourire pour qu'elle comprenne l'humour. Moi, je comptais attendre quinze ans.

— Oh, ne dites pas de bêtises, s'indigna Penny en riant. Bon, soyons sérieux. C'est une question importante si nous venions à...

— Oui, vous avez raison, c'est important.

Étions-nous en train de nous mettre d'accord sur la date à laquelle nous voulions faire des enfants ? Il faut croire que oui. Si le sujet est considéré comme tabou, ce n'est pas un hasard.

— Vous savez, repris-je, je pense que si je m'engageais dans une relation sérieuse d'ici environ un an et que tout se passait bien... je serais prêt à lancer la machine. Je ne suis plus tout jeune, j'ai fêté mes cinquante-trois ans en juillet. L'horloge tourne.

Ma réponse parut la ravir, mais son sourire se transforma vite en grise mine lorsqu'elle lut la ligne suivante.

— Bien, le trois est fait, passons au quatre. « Ne pas parler de sexe. »

— Nous venons de le faire d'une manière détournée, lui fis-je remarquer. À moins que vous ne soyez

pas au courant de la façon dont on fait les bébés, auquel cas j'aurai une nouvelle choquante à vous annoncer.

Nos regards se croisèrent, et, pour le coup, je ne voyais pas dans le sien la moindre note d'humour.

— Écoutez, Ian. J'ai quelque chose à vous dire qui pourrait tout gâcher.

— Bien, me méfiai-je. J'imagine que si c'est vraiment grave, il vaut mieux le savoir tout de suite, pas vrai ?

Moi-même, j'en doutais. S'asseoir là, à côté de Penny, c'était un peu comme être en orbite autour d'une étoile. Je ne croyais pas au coup de foudre, mais j'estimais qu'on peut sentir le potentiel d'une relation dès le premier regard. Or, avec Penny, je me voyais facilement vivre une histoire. Quoi qu'elle ait à me dire, je m'efforcerais de ne pas la juger.

Elle prit une profonde inspiration qui me rendit particulièrement nerveux, puis se lança :

— Je suis toujours vierge.

Chapitre 5

J'avais dû mal entendre.

— Je vous demande pardon ?

Ses pommettes s'empourprèrent comme deux gyrophares. Elle baissa les yeux en tripotant sa serviette en papier.

— Je suis toujours vierge.

— Ah.

Que répondre à cela ? Il me semblait n'avoir jamais rencontré de vierge au-delà de vingt ans. Ou en tout cas, pas que je le sache.

— Eh bien, je ne voudrais pas tout gâcher non plus, mais... moi, je ne suis pas vierge du tout.

Son petit rire sec laissait penser qu'elle était mal à l'aise.

— Celle-ci, on me la fait souvent.

— Je suis désolé, je ne voulais pas vous vexer.

Je m'engageais en terrain miné. Comment ne pas me mêler de ce qui ne me regardait pas ? Nous nous connaissions à peine, mais, pour moi, il y avait une différence entre « y aller doucement » et « ne pas y aller du tout ».

— Puis-je me permettre de vous demander pourquoi ?

— Je vous en prie. C'est tout simple : je n'ai pas trouvé celui avec qui j'avais envie de coucher. Je ne suis pas une grenouille de bénitier et je n'attends pas d'être mariée, seulement celui qui m'en donnera envie, murmura-t-elle en haussant les épaules. Si vous ne pouvez l'envisager dans une relation, je comprendrai. C'était le problème de mon ex-petit ami. Je crois qu'il s'était donné la mission de conquérir ma virginité.

— Il avait l'air naze, votre copain.

Je jugeais ce garçon sans réfléchir alors que, moi-même, je n'étais pas sûr d'aimer l'idée d'un vœu de chasteté au sein d'un couple. Je n'avais jamais eu à me poser la question avec mes partenaires. Le sexe avait toujours fait partie du marché.

— Désolé, c'était déplacé.

— Non, vous avez raison, il était naze. C'est juste que j'ai mis longtemps à m'en apercevoir. Voilà, maintenant, vous savez pourquoi je tenais tant à ce que nous prenions notre temps. Encore une fois, je vous assure que je ne le prendrais pas mal si...

Si ? Ce *si* était énorme. D'un côté, j'étais un grand féru de sexe. De l'autre, je n'avais couché avec personne depuis ma rupture avec Gena. Donc, quelques mois de plus ou de moins... Je n'en avais même pas eu envie, sans doute à cause de la dépression dans laquelle j'étais tombé après qu'elle m'avait quitté. Si je pouvais ajouter un troisième côté, je dirais qu'entre l'idée de ne plus jamais revoir Penny et l'hypothèse selon laquelle je serais privé de sexe quelques mois de plus, mon choix était vite fait. À ma grande surprise.

— Eh bien, au cas où vous ne l'auriez pas compris dimanche dernier, je suis catholique. Or, l'abstinence avant le mariage est une notion que je suis censé pratiquer.

Ses sourcils se dressèrent.

— Oh. Je pensais que ce serait rédhibitoire. Ça l'a souvent été.

— Mais non. Je vous ai dit que j'étais prêt à y aller doucement, il n'était donc pas dans le programme immédiat de coucher avec vous.

Je bus un peu d'eau. Parler de sexe avec Penny, même pour faire vœu de chasteté, avait tendance à me dessécher la gorge. Je redevais adolescent en ce sens que l'angoisse et la timidité me rendaient maladroit, mais sans les attributs physiques du jeune âge.

— Bien. Ravie d'apprendre que nous sommes sur la même longueur d'onde, annonça Penny avec un sourire en coin. À propos, j'ai un don pour la masturbation, histoire de vous donner de quoi patienter.

Je recrachai l'eau sur ma chemise.

— Nom d'un cornichon ! Prévenez avant de dire des trucs pareils !

Elle éclata de rire.

— Bon, nous pouvons passer à la suivante puisque vous l'avez déjà évoquée : éviter de parler de religion.

— Techniquement, c'est vous qui l'avez évoquée en venant courir pile en travers de mon chemin dimanche dernier. Et vous, vous êtes croyante ? Plutôt du genre spirituelle ? Ou druide ?

— Non. Je voulais faire des études pour être druidesse, mais je bloquais à l'étape du sacrifice humain.

Plongeant la main dans le sac, elle sortit une nectarine.

— Je ne suis ni croyante ni spirituelle. Je n'ai pas reçu d'éducation religieuse, il ne m'est donc jamais venu à l'esprit de choisir une religion. Au lycée, je suis allée dans une colonie de vacances biblique avec une copine, mais ça ne m'a pas fait changer d'avis. En revanche, je suis très superstitieuse.

— Je comprends. Au moins, vous n'êtes pas non plus protestante impie.

Confronté à son air perplexe, j'ajoutai :

— C'est une blague catholique.

— Ah, je vois. C'est à cause d'Henri VIII.

Une façon polie de me dire qu'elle ne comprenait pas ma plaisanterie. Elle frotta sa nectarine sur sa jupe comme s'il s'agissait d'une pomme, puis je l'observai porter le fruit à sa bouche, fasciné par la façon dont ses lèvres roses en aspiraient le jus.

— Oui, hum, fis-je en me raclant la gorge. Avons-nous fait le tour de l'article ?

— Non, il reste les animaux, lut-elle en haussant les épaules. Apparemment, les hommes ne doivent pas parler de chat pour un premier rendez-vous. C'est déplacé. Comme si toutes les femmes qui ont un chat étaient forcément des folles de matous.

— J'ai un chat et je ne suis pas une folle de matous. Vous me direz, je ne suis pas une femme non plus.

Voilà pourquoi ils déconseillaient de parler de félins au premier rendez-vous. Il y avait forcément d'autres hommes que moi qui possédaient un chat de leur propre gré, mais, dans mon entourage, j'étais bel et bien le seul.

— Vous avez un chat ? J'adooore les chats ! s'exclama Penny, avant de prendre un air grave. Oups... Je comprends à présent pourquoi ils déconseillent d'aborder ce sujet.

— Ambroise est un excellent compagnon, et je pèse mes mots. Il n'a jamais pissé dans mes chaussures.

Pris d'une pensée soudaine, je regardai ma chemise et en retirai un long poil gris d'un geste que j'espérais discret.

— Enfin, il est génial si on fait abstraction des poils. Putain, j'en ai plus qu'assez de le brosser, ce foutu chat.

— Eh, vous dites des gros mots !

À croire qu'elle me félicitait d'avoir franchi une sorte d'obstacle. Il n'empêche, je ressentis le besoin

de m'excuser.

— Oups, désolé. C'est vrai, je peux être grossier quand je m'y mets. J'essaierai de faire des efforts.

— Non, ça ne me dérange pas du tout. Au contraire, c'est la preuve que vous êtes à l'aise. Tous ces sujets tabous nous ont peut-être fait du bien, finalement.

Elle laissa son téléphone tomber sur la couverture et mordit de plus belle dans sa nectarine, puis elle lécha le bout de son doigt. Bon sang, était-elle seulement consciente de l'effet de ce geste sur moi ? On ne peut pas se lécher les doigts et se balader tranquillement dans ce corps de rêve sans être consciente de sa beauté, ce n'est pas possible.

— Alors, vous vous sentez mieux maintenant que nous avons fait toutes les erreurs à ne pas commettre ?

Sachant ce que je venais d'apprendre sur elle...

— Oui. Honnêtement, je ne comprends pas pourquoi ils en font des sujets tabous. Au contraire, cela permet de se débarrasser de certains points noirs dès le départ.

— Mais imaginez un peu si nous avions parlé de tout ça le premier soir, me fit-elle remarquer en levant le sourcil. Au restaurant, quand vous vouliez tuer un céphalopode.

— Ce poulpe était sans doute déjà mort, vous savez. J'ignorais que vous nourrissiez une telle passion pour ces bêtes. C'est possible, d'ailleurs, d'adorer ces bestioles ?

L'aveu de son tatouage me revint soudain à l'esprit. Je ne pensai plus qu'à ça. Après tout, puisque nous avons parlé de Dieu et de sexe, rien ne nous empêchait d'évoquer les tatouages.

— En parlant de poulpes... Il faut que je sache où se trouve votre tatouage.

— Faux. Rien ne vous force à le savoir. En revanche, vous pouvez avoir « envie » de savoir où il se trouve, me corrigea-t-elle sèchement.

Sur ce, elle tripota sa jupe, son autre main occupée avec la nectarine. Je pris celle qui était libre entre les miennes. La poitrine de Penny se souleva et je remarquai une légère dilatation de ses pupilles. Ses lèvres s'entrouvrirent.

— Penny, lui soufflai-je en m'efforçant de garder mon sérieux. S'il vous plaît, puis-je savoir où se trouve ce tatouage de poulpe ?

En riant, elle libéra sa main.

— Bon, d'accord. C'est une pieuvre tatouée sur ma hanche droite, devant. Elle fait environ trois centimètres.

Maintenant que l'image pouvait se former dans mon esprit, je regrettais d'avoir posé la question.

L'ombre de cette petite bête qui pointait le bout de son nez juste au-dessus de l'élastique d'une culotte en coton... ça m'obsédait. Non, pas une culotte en coton. Plutôt un string de dentelle rose, histoire de chasser une vision trop perverse. En tout cas, je me voyais lui retirer le vêtement, puis déposer un baiser sur l'illustration qui ornait l'os de sa hanche avant de descendre un peu plus au sud. Son dos se cambrait sous mes doigts et son ventre frémissait...

— Vous avez des tatouages ? s'enquit Penny, la tête penchée sur le côté. Vous avez le profil d'un type tatoué.

— Il y a un profil pour ces trucs-là ? Non, je n'en ai aucun. (Je regrettais de la décevoir.) Je n'en ai jamais ressenti le besoin.

— Et moi qui m'imaginai toutes sortes de traces d'un passé de rebelle sexy caché sous ce costard-cravate élégant.

Elle mordit une dernière fois dans son fruit et enveloppa le trognon d'une serviette en papier.

— Le rebelle que j'étais se contentait de faire de mauvaises blagues à tout le monde pendant mes années de fac. Rien de bien sexy.

Il a ensuite expérimenté quarante ans de déviances sexuelles. Mais ça, il valait mieux le garder pour moi.

Penny se pencha en arrière sur ses mains et admira le ciel.

— C'était une excellente idée. Dommage qu'il y ait tant de monde.

— Vous trouvez qu'il y a du monde ?

Je regardai autour de nous. Un couple était assis sur la pelouse non loin de là et griffonnait des croquis du château du Belvédère dans des carnets. De l'autre côté, deux jeunes mères – ou baby-sitters, on ne sait plus à New York – tenaient leurs bébés pour qu'ils se redressent sur leurs petits pieds dans l'herbe. Les pistes cyclables grouillaient de vélos et de piétons. Je n'avais rien remarqué. J'étais trop absorbé par Penny. Elle me désigna le panier posé entre nous et le posa plus loin avant de s'approcher.

— Regardez, il reste de la place pour s'allonger. La dernière fois que j'ai fait ça, c'était en Pennsylvanie.

Après avoir gigoté un moment, elle se retrouva allongée sur la couverture, sa jupe soigneusement serrée autour des cuisses et les mains croisées sur son ventre. Elle me regarda, puis désigna d'un geste du menton le ciel constellé d'épais nuages épars.

— Il faut regarder là-haut.

Aïe, c'était la panique. Je n'avais jamais vérifié ma théorie dans un miroir, mais il me semblait que la position allongée n'était pas mon meilleur profil. J'obéis toutefois à ses directives et m'installai à côté d'elle, complexé par mon ventre. C'était décidé. Dès le lendemain, je m'inscrirais dans une salle de sport.

— Vous voulez jouer à trouver des formes dans les nuages ?

— Exactement. Selon ce que vous découvrez, je saurai si vous êtes un pervers ou pas.

Elle poussa un petit soupir. Soudain, elle leva la main vers le ciel et s'exclama :

— Oh, regardez celui-là ! On dirait une paire de seins !

— J'aurais plutôt dit un cône de glaces. De nous deux, ce n'est pas moi le pervers. Bon sang, tous ces nuages... On dirait une bande dessinée.

— C'est parce que ce sont des cumulus, dit-elle avant de se reprendre. Oups, désolée. Je ne veux pas passer pour une je-sais-tout.

Je tournai la tête vers elle.

— Je vous rassure, vous n'en avez pas l'air. Mais dans les faits, c'est vrai que vous savez tout. Regardez, les poulpes, par exemple.

— Les céphalopodes, me corrigea-t-elle.

Puis, sans me regarder, elle fit une grimace.

— Désolée... Ce que je peux être pénible !

Sa façon de s'excuser spontanément me laissait penser qu'elle avait l'habitude de se reprocher son trop-plein de savoir. En effet, elle était intelligente, c'en était presque intimidant. D'où son besoin de s'excuser, sans doute.

Quel porc-épic mal embouché lui avait fait prendre l'habitude de s'excuser tout le temps ? Son naze de petit copain ? Ses parents ? En la regardant, je me demandais qui aurait l'idée de vouloir altérer la lumière qui émanait de sa connaissance.

— Non, je vous arrête tout de suite.

Elle tourna enfin la tête vers moi. Je me redressai sur un coude – en espérant qu'elle n'ait pas entendu mon épaule craquer – et m'expliquai :

— Il n'y a rien de mal à être intelligente, Penny. Bon sang, j'ai cinquante-trois ans et je ne sais pas reconnaître les nuages. Je ne connais même pas leurs noms. J'aurais dit « cumulonimbus ».

— On ajoute « nimbus » s'il y a un risque de précipitations.

Aussitôt, sa lèvre fut coincée entre ses dents comme pour s'empêcher d'en dire davantage. L'envie de la toucher se fit aussi forte sur le plan physique que mental. J'avais besoin de lui apporter du réconfort pour qu'elle n'ait plus cet air de solitude sur le visage. Elle me sourit comme si elle s'attendait à un rejet de ma part.

À quoi bon tourner autour du pot cent ans ?

— Penny... Puis-je vous embrasser ?

Sa poitrine se souleva sur une expiration, qu'elle ne libéra pas tout de suite. Elle opina lentement de la tête.

— Oui, s'il vous plaît.

Oui, s'il vous plaît.

Ces mots m'inspirèrent des réactions inappropriées dans un parc public. Je roulai sur le côté, posai un bras autour de sa taille et me redressai sur un coude pour la surplomber. Penny avait les yeux écarquillés. Ses pupilles recouvraient presque toute la surface de ses iris marron. Les lèvres entrouvertes, elle posa une main sur mon épaule et vint à la rencontre de ma bouche. Ce simple contact aurait pu en rester là. Je n'avais pas d'autre ambition que de l'effleurer pour prendre la température. J'aurais pu me satisfaire de ses lèvres douces comme la soie. Ce souvenir m'aurait réchauffé le cœur un bon moment. Mais Penny inclina légèrement la tête et ouvrit la bouche contre la mienne. Nom d'un zigomar ! Comment étais-je censé réagir ?

Sa langue vint taquiner ma lèvre inférieure. Elle avait le goût de nectarine. J'en voulais plus. Lorsque je touchai sa langue avec la mienne, elle enfouit la main dans mes cheveux.

Je raffole des premiers baisers. Ils provoquent un tel feu d'artifice dans mon système nerveux que j'en frissonne depuis les lèvres jusqu'au service trois pièces, étourdi par toute cette production d'endorphine. Ce baiser-là en particulier était... explosif.

— Hum hum ! Excusez-moi !

Penny se redressa d'un bond. Moi, je levai les yeux. Les jeunes mères assises plus loin nous lançaient des regards écoeurés. Penny se mit à rougir comme une pivoine et ajusta nerveusement sa queue de cheval.

Moi aussi, j'avais besoin d'ajuster quelque chose, mais pas tant que la mafia en tenue de yoga me foudroyait du regard. Je m'assis sur la couverture en espérant que ma queue fasse profil bas.

— Oui, excusez-vous, leur lançai-je en désignant Penny. La demoiselle et moi-même étions occupés.

— Vous savez qu'il y a des chambres pour vous occuper comme vous le faites, monsieur ? C'est public, ici.

Celle qui nous avait interrompus avait un chignon de cheveux blonds et un tee-shirt noir qui scandait « Sérénité ». Pourtant, cette femme inspirait tout sauf la quiétude.

— Et vous, vous savez que ce ne sont pas vos affaires ?

C'était la réponse la plus polie qui me venait à l'esprit. L'autre mère se leva, reposant son nourrisson sur sa hanche, et la première suivit l'exemple en ramassant furieusement le sac de langes posé par terre. La deuxième attachait son gamin dans une poussette bien trop grande pour le petit. Un véritable char d'assaut, le machin. Puis, elle me hurla :

— Vous pourriez être son père ! Vous devriez avoir honte.

Et merde.

Bien sûr, j'avais réfléchi à l'image que Penny et moi pouvions renvoyer. La boule au ventre, j'avais même repensé à notre altercation avec un représentant de la loi la semaine précédente. La conclusion était la suivante : dès que je sortirais avec Penny en public, les gens nous prendraient pour un couple illégitime

ou, pire encore, pour un père et sa fille. En théorie, je pensais pouvoir m'y faire. C'était sans compter le pourcentage de cachalots sans cervelle qui occupaient la ville de New York, tous prêts à rentrer dans le lard de quiconque transgresserait leur morale. Vraiment, face à de tels emplâtres, il valait mieux que je me censure. Et puis, il y avait deux bébés dans le périmètre et une jeune femme que j'avais l'intention d'embrasser une deuxième fois, tôt ou tard.

Penny fut plus rapide.

Tournant vivement la tête vers les mères, elle leur lança un regard mortel qui me rappelait la chanson des yeux revolver. À la place des deux sorcières, j'en aurais eu froid dans le dos.

— Emportez vos mochetés de gosses loin d'ici et allez vous faire foutre !

Oh, mon Dieu ! Je n'étais pas loin de faire le signe de croix.

Je pensais que les femmes seraient folles de rage, mais leur colère se manifesta par une sorte de paralysie stupéfaite. Sans un mot de plus, elles disparurent dans le flot de piétons qui envahissait les pistes cyclables.

— Eh bien, soupirai-je, un brin effrayé par Penny.

Elle cacha son visage dans ses mains.

— Oh... Je suis désolée. C'était affreusement déplacé et immature.

— Disons que vous n'étiez pas forcée d'insulter leurs bébés, c'était un peu fort. Vous savez, s'il y avait entre nous... ah, murmurai-je en quête d'un moyen subtil de m'exprimer, effleurant son bras avec le dos de mes doigts. Je sais qu'on vient à peine de se rencontrer, mais j'espère que nous continuerons de nous fréquenter. Si c'est le cas, les gens porteront toujours un regard critique sur notre relation.

Elle se frottait le bras. Comme il ne faisait pas froid, ce devait être un geste nerveux.

— Je sais. Les gens seront toujours grossiers, c'est comme ça. Mais je vous aime bien. Enfin... je t'aime bien, Ian. On pourrait se tutoyer, non ? J'aimerais beaucoup continuer de te voir. Et de te peloter, ajouta-t-elle en riant.

— C'est une offre qui ne se refuse pas, déclarai-je, raclant ma gorge soudain sèche. Je t'aime bien aussi. Voilà, sur ce point, nous sommes quittes.

Ces échanges prudes n'auraient pas dû m'exciter, et pourtant, quand je la vis baisser les yeux pour dissimuler sa réaction à ma déclaration d'affection, j'eus une envie soudaine de l'embrasser de plus belle. Et ce deuxième baiser n'aurait rien à voir avec le premier. Il le ferait même passer pour un baisemain chaste qu'offrirait un athée au pape par simple marque de politesse.

— Zut, j'ai gâché notre pique-nique.

— Ce sont des maraudes qui l'ont gâché, la rassurai-je. Tiens, d'ailleurs, non, rien n'est gâché. Nous pouvons toujours passer un bon moment.

— Oui, c'est vrai, affirma-t-elle avant de marquer une longue pause. Ou bien, nous pourrions... aller chez moi pour nous peloter, comme je le disais tout à l'heure.

Nom d'un mufle !

J'en avais envie. J'en avais même mal aux dents. Et aux couilles, ce qui ne risquait pas de s'arranger si je continuais de l'embrasser.

— Je croyais que tu voulais prendre ton temps.

— Je ne t'ai pas non plus proposé de me faire la totale, me rappela-t-elle, le sourcil levé.

Non, je ne pouvais pas aller chez elle. Entre nous, ça pouvait vraiment marcher. Qu'ils aillent au diable, ces trente ans qui nous séparaient et rendaient la chose potentiellement improbable. J'étais allé jusqu'à suivre les conseils de Danny et prier pour que ça fonctionne. Pour moi, le seul fait de passer du temps avec Penny était un signe. Mais même si l'univers conspirait à nous réunir pour une relation sérieuse, Penny avait raison de vouloir y aller doucement. Pour toutes mes relations précédentes, j'avais

brûlé les étapes, et, à cinquante balais, je me retrouvais tout seul. Le message était clair : il était temps de changer de tactique.

Restait à savoir comment refuser sa proposition sans la vexer.

— Je suis tenté. Plus que tenté, j'en meurs d'envie. Mais tu disais vouloir prendre ton temps et c'est une chose que je respecte.

Je levai les yeux vers les adolescents occupés à dessiner au bord du cours d'eau. L'inspiration me vint.

— J'ai une idée. Attends-moi là, je reviens.

Les jeunes avaient une dégaine digne des années 1990 avec leurs chemises de flanelle, leurs bonnets de laine et leurs sacs à dos amochés.

Chaque fois que je vois revenir une mode que j'ai connue dans ma jeunesse, j'ai envie de me frapper la tête contre un mur.

— Salut, les jeunes, les interpelai-je en m'approchant.

Pourvu qu'ils soient sympathiques et matures, et pas le genre à avoir grandi avec une nounou qui ne savait pas leur dire non. Comme ils levaient sur moi un regard curieux et ne me demandaient pas d'aller me faire paître, je le pris comme un signe encourageant. Je désignai le carnet que tenait la gamine à ma gauche. Un anneau lui perçait la lèvre. Elle avait des taches de rousseur et des cheveux roux coupés court.

— J'ai vu que vous dessiniez. C'est très bon, au fait, bravo. Vous étudiez les beaux-arts ?

— Merci. Ouais, je suis à Pratt.

Elle tourna le cahier à spirales dans ma direction. Les dessins architecturaux me passaient au-dessus de la tête pendant mes jours de repos, mais je devais admettre que cette jeune fille avait du talent.

— Moi, j'étais à Exeter, à Oxford.

Pendant un court laps de temps.

Le souvenir vague de cette période noire devenait plus facile à supporter avec les années.

— Au fait, je m'appelle Ian.

— Lexi, dit la fille. Et lui, c'est Nate.

— Lexi, Nate, enchanté. Vous voyez la jeune femme qui est là-bas ?

Le garçon lança un bref coup d'œil par-dessus son épaule. Il avait un bouc et des cheveux blonds qui lui tombaient dans les yeux.

— Ouais ?

— J'ai rencard avec elle et je cherche à l'impressionner. Je me demandais si vous accepteriez de me vendre votre carnet.

Comme la fille se crispait, je m'empressai d'ajouter :

— Pas les pages pleines. Seulement quelques feuilles blanches et un crayon. Je peux vous proposer...

Je sortis mon portefeuille et examinai son contenu. Un seul billet. Zut.

— Bon, j'ai cent dollars...

La fille me prit le billet des mains.

— Vendu ! lança-t-elle.

— Merci, c'est gentil.

Le geste mesuré, elle arracha les premières pages et me tendit le reste du carnet.

L'autre me proposa le crayon coincé derrière son oreille. Quand je l'acceptai, il me dit :

— Bonne chance. Les nanas adorent qu'on leur tire le portrait.

— Ouais, c'est bien vrai, acquiesça l'autre.

— Oui, et bonne chance à vous dans vos études.

Je leur serrai la main avant de m'éloigner. Penny m'attendait, debout au bord de notre couverture, et

m'observait en souriant.

— Que se passe-t-il ?

— Oh, rien, ce sont mes nouveaux copains, Nate et Lexi. Lexi a eu la gentillesse de me vendre son carnet. Qu'en penses-tu ? Tu veux bien que je te dessine ? demandai-je en levant mon crayon.

Un petit cri s'échappa de ses lèvres.

— Waouh ! Oui, bien sûr. Tu as payé pour faire mon portrait ? C'est flatteur.

Je haussai les épaules.

— C'est un bon investissement. J'ai désormais une bonne excuse pour te lorgner sans passer pour un pervers.

Je ne mentais pas, mais j'étais content qu'elle le prenne comme une plaisanterie. Le sourire aux lèvres, elle s'assit en tailleur, sa jupe recouvrant sagement ses cuisses, le dos bien droit. Oh, mazette, je voyais ses seins pointer sous sa robe ! Il m'en fallait peu pour faire glisser ses bretelles sur ses bras et baisser son haut jusqu'à sa taille, puis épouser de mes paumes l'arrondi délicat de sa poitrine et effleurer des pouces les pointes insolentes. Je n'étais pas loin d'abandonner l'idée du dessin pour aller directement chez elle.

— Si tu tiens à me dessiner, fais-moi un nez plus petit que l'original, réclama Penny en ajustant sa jupe sur ses jambes.

— Hors de question. Ton nez est parfait.

J'ouvris le carnet et examinai minutieusement son visage. Il n'y avait pas que son nez que je trouvais parfait. Ses traits étaient aussi symétriques qu'un visage au naturel et sans chirurgie peut le permettre : elle avait un œil à peine plus haut que l'autre et légèrement plus petit, sa mâchoire me semblait plus saillante d'un côté, et puis il y avait cette fossette sur laquelle j'avais envie de déposer un baiser dès qu'elle apparaissait. Ce sont ces petits détails qui rendent un portrait réaliste, même un simple croquis.

Naturellement, pour la personne qui posait, ces imperfections minimes étaient rarement perçues comme des atouts beauté, et d'avoir quelqu'un qui vous dévisage longuement devait certainement mettre mal à l'aise. Penny exprima ce sentiment par une grimace affolée. Je souris.

— Détends-toi. Ce n'est pas le portrait de la reine d'Angleterre.

— On ne m'a encore jamais dessinée, ça me met les nerfs en pelote.

— À qui le dis-tu. C'est moi qui ai la pression, je te rappelle.

Ce qui est affreux, c'est lorsque le modèle trouve que le portrait n'est pas à son avantage, ou, pire encore, quand le modèle prétend trouver le dessin beau uniquement pour faire plaisir à l'artiste.

Mais j'avais l'habitude de chasser ces angoisses inutiles. Je commençai par une esquisse grossière de la forme de son crâne. S'ensuivirent les grandes lignes de sa mâchoire. Ses yeux trouvèrent rapidement leur place dans le haut du cercle qui avait lancé mon dessin. Puis, le bout du nez. L'espace qui séparait la lèvre inférieure du menton. L'emplacement de sa fossette solitaire. Je luttais pour garder mes yeux sur la page. Généralement, j'avais la mauvaise habitude de regarder à peine mon modèle et d'anticiper tous ses traits avant de vérifier l'original. Mais avec Penny, aucun risque. Je connaissais son visage par cœur. Mon attirance pour elle me décontenançait. Je chassai la sueur de mon front avec le dos de mon bras. Les hommes peuvent-ils vraiment avoir des bouffées de chaleur ?

— J'essaie de me taire, m'informa Penny au bout d'un long silence. Je ne veux pas te déconcentrer.

J'ajoutai une ombre à la jonction de son oreille et de sa joue.

— Ne t'inquiète pas, ma puce. De toute façon, j'ai bientôt terminé.

— « Ma puce » ? répéta-t-elle dans un rire.

J'ai dit ça, moi ? Quelle honte !

— Eh bien oui, c'est comme « ma chère » ou « ma jolie », me défendis-je pour, finalement,

m'enfoncer de plus belle. Hum... ça m'a échappé, désolé. J'accumule les erreurs pour ce deuxième rendez-vous.

— Non, je le vois plutôt comme un signe d'aisance. Tu te sens si bien avec moi que tu me donnes un petit nom. Mais pourquoi « ma puce » ?

— Si je te le dis, je vais passer pour un pot de colle et te pousserai à la fuite.

Zut, j'avais trop allongé le philtrum creusé entre sa lèvre supérieure et son nez. Je retournai le crayon et gommaï mon erreur.

— Non, je ne fuirai pas, c'est promis. Si je ne suis pas partie en courant quand tu t'apprêtais à dévorer un céphalopode inoffensif, je ne vais pas le faire aujourd'hui.

Mon petit doigt me disait que ni elle ni moi n'étions prêts à prendre la fuite dans l'immédiat. Je lui donnai donc sa réponse.

— C'est le petit nom que mon père donnait à ma mère. C'est très commun, finalement.

Pourtant, je ne l'avais jamais utilisé pour personne. Par exemple, j'appelais Gena « ma petite pêche ». Ce qui me fit penser à la nectarine que venait de dévorer Penny. Elle pensait avoir acheté des pêches. Serait-ce un signe ?

Et le biscuit chinois de l'autre soir, comment étais-je censé l'interpréter ? Décidément, la superstition de Penny était contagieuse. La Bible faisait mention de sortes de devins, mais, malgré mon éducation catholique, on trouvait dans ce bouquin un tas de choses sur lesquelles je fermais les yeux. Une petite question ne pouvait pas faire de mal.

— Dis-moi, tu te dis superstitieuse. Pour quoi, par exemple, en dehors des biscuits chinois ?

— L'horoscope, la numérologie, tous ces trucs-là. Je crois aux signes. Toi aussi, pas vrai ? Si tu es catholique, tu crois forcément aux signes qu'envoie Dieu.

— C'est vrai, même s'il m'arrive de les ignorer. Je suis convaincu qu'une force supérieure me pousse dans une certaine direction.

Vers toi, par exemple.

— Quand il m'arrive une chose insensée, repris-je, je prends du recul et je m'aperçois que rien n'est dû au hasard, comme si un schéma se répétait.

— Oui, je vois ce que tu veux dire.

Comme elle n'arrivait pas à réprimer son sourire, elle le laissa rayonner librement. Je compris que nous étions sur la même longueur d'onde. Elle et moi ensemble, c'était complètement improbable. Je devrais même me punir pour les pensées qu'une femme aussi jeune m'inspirait. Elle-même devait se demander ce qui l'intéressait chez moi. Pourtant, sans aucune raison cohérente, nous étions irrémédiablement attirés l'un par l'autre. Alors, si des forces mystérieuses opéraient là-haut, nous en étions la preuve vivante.

— Les horoscopes ? répétais-je pour alléger l'atmosphère. Je suis Cancer. Et toi ?

— Scorpion. Je suis née un 31 octobre. Petite, je l'ai mal pris lorsqu'on m'a expliqué que les gens se déguisaient et distribuaient des bonbons pour une raison qui datait de bien avant mon anniversaire.

Penny poussa un petit soupir, consciente de sa naïveté de l'époque. J'eus un petit rire, puis fronçai les sourcils. Une ombre me déplaisait sur mon dessin.

— En tout cas, ça explique que tu sois superstitieuse. Et les étoiles, que nous prédisent-elles ?

— Tu veux parler de notre compatibilité amoureuse ? Pour tout te dire, les Cancer et les Scorpion vont très bien ensemble. Tu dois être têtu et avoir un avis arrêté sur tout, mais c'est mon cas aussi. Et puis, ces deux signes ont de l'énergie à revendre pour la construction d'un foyer. Entre nous, les choses risquent d'être assez... intenses.

— C'est une mauvaise chose ?

— Non, pas du tout. Je suis Mars, et toi, tu es la Lune. Ton signe favorise l’amour et l’alimentation constante d’une relation. Quant au mien, il mise tout sur la passion et le romantisme.

— Sur ce point-là, ne t’octroie pas tous les droits. Moi aussi, je sais être romantique.

— Oui, je l’ai remarqué, dit-elle, et son sourire creusa de petites rides au coin de ses yeux. Personne n’a encore fait un truc aussi romantique pour moi.

— Je n’ai pas de mérite, ce n’est rien du tout.

Certes, *Titanic* avait fait une fleur aux artistes en rendant le portrait romantique, mais, pour moi, ce n’était rien d’extraordinaire. Je voulais dessiner Penny, c’était aussi simple que cela.

Je tournai le carnet vers elle.

— Ça y est, j’ai fini.

Je brûlais d’envie de lui demander son avis et de m’excuser pour la qualité médiocre de mon croquis, mais préfèrai m’abstenir. Il était temps d’apprendre à ne plus dénigrer mon travail. En silence, j’observai sa réaction d’un regard plus perçant encore que pour cerner ses traits tout à l’heure. Sa bouche s’entrouvrit pour une inspiration. Ses yeux parcouraient nerveusement la page et sa main touchait sa joue comme pour la comparer à celle qui était couchée sur le papier.

— Mon Dieu, Ian, c’est... Je ne sais pas quoi dire.

— C’est si terrible que ça ?

Les vieilles habitudes ont la peau dure.

— C’est incroyable, souffla-t-elle en levant les yeux vers moi, puis elle eut un rire sec. Je ne savais pas que j’étais si jolie.

— Bien sûr que si, tu le sais très bien, me moquai-je.

Elle opina.

— C’est vrai, je suis canon. Mais ce dessin est sublime. Je peux le garder ?

— Bien sûr.

Même si le portrait était plutôt réussi, je préférerais la version originale de Penny.

Le carnet serré contre sa poitrine, elle se pencha pour déposer un baiser sur ma joue.

— Je l’adore ! Merci.

C’était les cent dollars les mieux dépensés de toute ma vie.

Chapitre 6

Ce qui me surprenait, ce n'était pas tant le naturel avec lequel je passais la journée avec Penny, mais plutôt la vitesse à laquelle cette journée s'écoulait. Onze heures en tout. Ce devait être un record pour un deuxième rendez-vous qui n'impliquait ni une nuit de sommeil ni un kidnapping. Notre programme avait compris une promenade – durant laquelle, soi-disant, ses chaussures à talons ne lui massacraient pas les orteils, à *d'autres !* –, puis un verre en terrasse qui avait naturellement été suivi d'un dîner. J'avais pris ma voiture en ville, chose que je détestais faire, mais qui, pour une fois, ne me dérangeait pas. Une fois garés au bord du trottoir devant son immeuble, on ne se dit pas au revoir. Non, on resta là à papoter. Le soleil s'était couché et les piétons se faisaient rares sur le trottoir.

Discuter avec Penny était d'une facilité déconcertante. Elle posait des questions et s'intéressait aux réponses. Lorsqu'elle ne comprenait pas, elle n'hésitait pas à me le dire, ce qui me poussait à en faire autant. Comme elle avait voulu savoir la différence entre un ingénieur en génie civil et un architecte de production, je n'avais pas eu peur de lui demander pourquoi le magazine de Sophie paraissait un mois à l'avance et nécessitait des semaines de préparation. Entre nous, il n'y avait aucun silence gêné, nous absorbions tout ce que nous pouvions l'un de l'autre.

Quand je vis l'heure sur le tableau de bord, j'étais comme l'enfant qui doit quitter la fête d'anniversaire avant les autres.

— Je regrette de devoir abrégé la soirée, mais j'ai la messe à 10 heures. Danny me tuera si je n'y vais pas.

— Abréger la soirée ? s'amusa-t-elle avec ce rire qui m'ensorcelait depuis le premier jour. Ian, nous ne nous sommes pas quittés depuis 14 heures cet après-midi. Je suis sûre que c'est encore une erreur à éviter de tes listes pour célibataires.

— Certaines erreurs sont faites pour être commises.

Et certains clichés sortiront de ta bouche sans que tu aies le temps de les taire.

J'éteignis le moteur de la voiture et me préparai au choc thermique. La climatisation m'avait fait oublier la chaleur et l'humidité de cette soirée du mois d'août.

— Viens, je t'accompagne jusqu'à ta porte.

Une porte qui se trouvait bien trop proche pour justifier que je l'escorte. J'avais envie de l'embrasser encore une fois, et, à sa façon d'incliner la tête en contournant ma voiture, Penny l'avait bien compris. Dans la journée, j'avais souvent eu envie de lui prendre la main ou, dans mes accès de folie, de la pousser contre un arbre et de ravir son joli corps de femme. Mais elle voulait prendre son temps. Un baiser en guise de bonsoir, ce n'était pas se précipiter, si ?

En passant devant moi, elle chercha ses clés dans son sac à main, puis se mit à froncer les sourcils d'un air grave. Zut ! Avais-je dit ou fait quelque chose de mal ? Ou pire, avais-je oublié de dire ou de faire quelque chose qu'elle attendait de moi ?

— Tu as l'air triste.

— Je repensais à cette journée. On s'est vraiment amusés.

Elle marqua une pause, prête à poursuivre, mais se ravisa. Comme ses traits étaient encore tirés, je ne voyais pas où elle voulait en venir.

— Si c'est censé me rassurer...

— Non, répondit-elle presque trop vite avant de faire la grimace. J’ai passé un très bon moment et j’espère que ça continuera. Je suis curieuse de savoir comment ça finira.

Une piqûre de sédatif pour éléphant dans mon système nerveux n’aurait pas mieux fonctionné. Toute la journée, je m’étais entiché de cette fille. Nous avons parlé de tabous et de sujets personnels dans le parc, nous avons ri tout l’après-midi et je ne m’étais pas aperçu que chaque instant passé avec elle appuyait un peu plus fort sur l’accélérateur de mes émotions. À présent, j’avais le cœur lancé à cent à l’heure, et il m’en restait encore sous le capot.

Et mince, après tout, je n’étais plus tout jeune ! Si le biscuit chinois disait vrai, Penny était la femme de ma vie. J’avais attendu trop longtemps pour freiner maintenant.

— Ce n’est pas obligé de finir.

Appuyé contre le mur, je prenais de la place devant elle, mais Penny ne reculait pas. Physiquement, elle était menue, mais sa personnalité était aussi explosive qu’un feu d’artifice. Elle leva les yeux vers moi et s’humecta la lèvre. Son goût était encore frais dans ma mémoire. Je me penchai lentement vers elle.

— Ce n’est pas raisonnable, cette histoire, lui soufflai-je.

— Non, je suis beaucoup trop jeune pour toi.

Son souffle me frôla. Elle posa les mains sur mon torse, s’agrippa à ma chemise et m’attira contre elle. Nos bouches se rencontrèrent comme si c’était la centième fois. J’espérais qu’on le ferait bien plus de cent fois. Je n’étais pas seulement flatté par son attirance pour moi. J’étais drogué. Il m’en fallait plus. Je passai un bras autour de sa taille. Heureusement, j’étais encore appuyé contre le mur, car nos pieds s’enchevêtrèrent et nous aurions pu trébucher.

J’entendis claquer une portière de voiture, ce qui me fit redresser brusquement la tête de crainte que la police ne devienne le leitmotiv de nos soirées.

Penny serra ma chemise plus fort et me supplia à demi-mot :

— Personne ne nous voit. Et quand bien même, on s’en fiche.

Après tout, c’étaient ses voisins, pas les miens. J’attrapai son corps et elle se laissa fondre dans mes bras comme si mon baiser avait aspiré toutes ses forces.

Un fracas strident fit sursauter Penny qui regarda derrière moi en s’écriant :

— Rosa !

Une femme brune se penchait pour ramasser ses clés.

— Désolée, j’ai essayé de passer discrètement.

La fameuse Rosa me lança un regard aussi glacial que calculateur. J’avais la très nette impression qu’elle me reprochait des choses.

— Continue, ne t’occupe pas de moi, lança-t-elle à Penny avant de disparaître dans l’immeuble.

Je reculai d’un pas en me grattant la nuque.

— Tu te souviens de ces signes du ciel dont on parlait ?

— Oui, ils te rappellent clairement que tu dois te lever tôt demain pour la messe, soupira Penny. C’était ma colocataire. Je te la présenterai un de ces jours, quand tu ne seras pas occupé à me peloter.

Ah, la fameuse copine trop protectrice. Quelques années en arrière, la seule idée d’une Rosa m’aurait hérissé les poils. Ses conseils risquaient de freiner ma relation avec Penny, j’avais déjà connu ça. Mais j’étais rassuré que Penny ait une amie sur qui compter, quelqu’un pour la protéger. Il fallait le faire exprès pour ne pas voir qu’elle cachait un passé sentimental douloureux derrière ses airs joyeux. Ce n’était pas une raison pour relâcher mon self-control.

— Je ne te pelotais pas.

— Je te charrie, Ian, sourit Penny en se dressant sur la pointe des pieds. Un petit dernier ?

Un grognement se coïncida dans ma gorge. Je l'embrassai sans trop m'attarder. Plus le baiser durerait, plus il serait difficile de tourner les talons.

— Je t'appelle demain.

Avec le dos de mes doigts, je caressai sa joue. C'était plus fort que moi, une envie qui me rongait de l'intérieur. Ce simple geste suffisait à me soulager.

— À moins que ce ne soit trop tôt, doutai-je.

— Non, pas du tout.

Et si j'appelle dans un quart d'heure, c'est trop tôt ?

— Super. À demain au téléphone, alors.

Je ne pus résister à l'appel d'un bref baiser, chaste, lèvres closes, digne d'une jolie comédie familiale. Et puis, je me retournai.

— Attends ! m'appela-t-elle quand j'ouvris la portière de ma voiture. Tu as un deuxième prénom ?

Drôle de question. Je fis volte-face et la trouvai déjà un pied dans le hall de son immeuble, un sourire malicieux au coin des lèvres.

— David, lui répondis-je. Pourquoi ?

— Pour préparer nos faire-part de mariage, rétorqua-t-elle avec un rire qui me confirmait qu'elle n'était pas près d'enfiler une robe blanche.

Pour un deuxième rendez-vous, elle n'avait pas froid aux yeux. Cette fille avait de l'humour.

— Parfois, tu me fais peur, la taquinai-je en m'installant derrière mon volant.

En réalité, si Penny l'avait dit sérieusement, je n'aurais pas eu peur du tout. Bien au contraire.

Les repas du dimanche chez ma sœur avaient pris une autre teinte depuis mon divorce. Un mélange d'inquiétude paranoïaque et de jugement gratuit. Mon hystérique de frangine pouvait allumer un cierge pour moi en me déclarant son amour fraternel et, l'instant d'après, se lancer dans une diatribe sans fondement.

— Danny m'a dit que tu voyais quelqu'un, lança-t-elle en posant un saladier de purée de pommes de terre au milieu de la table.

J'étais là depuis un quart d'heure. Je me demandais quand le sujet allait tomber.

Dans ma famille, les secrets filtraient comme l'eau dans une passoire. Et encore, heureusement que Danny était tenu à la discrétion absolue à l'égard des aveux du confessionnal, sans quoi sa mère en saurait beaucoup trop.

Annie était déçue de l'échec de mon mariage. Moi-même, je n'étais pas fier. Mais si elle avait su la véritable cause du départ de Gena, elle aurait haï mon ex-femme. Je gérais déjà mal ma colère contre Gena, autant ne pas y ajouter celle de ma sœur.

— C'est la même fille que la fois où...

Sa voix mourut dans un murmure.

— Non, non. Ça, c'était un coup d'un soir, il y a longtemps. Une erreur. Je reste un homme, tu sais.

Impossible de regarder Annie dans les yeux.

Elle poussa un soupir et repartit en cuisine, me laissant seul à table avec son mari. Bill était une armoire à glace qui avait pris du ventre à la quarantaine. Ses petits yeux noirs étaient enfoncés sous des paupières tombantes et ses sourcils froncés lui donnaient un air de brute, mais, en réalité, c'était un adorable nounours. Une sorte de Hagrid rasé de frais.

Tapotant la nappe en dentelle du bout des doigts, il me dit d'une petite voix mâtinée d'un fort accent new-yorkais :

— J'ai fait un crumble aux pommes. Tu aimes ça, pas vrai ?

J'acquiesçai.

— Ouais.

Ses petits yeux balayèrent la chaise à côté de moi, celle qu'occupait souvent Gena au début de notre relation. Après notre mariage, sa présence chez ma sœur s'était faite rare.

— Tu sais, fit Bill, marquant une brève pause. Tu n'es pas le premier à tromper ta femme. Je ne dis pas que c'est bien, mais tu ne vas pas te flageller toute ta vie.

— Ce sont les autres qui me flagellent.

Regard appuyé sur les portes battantes de la cuisine.

— Les femmes ont plus de mal à l'accepter, soupira mon beau-frère. Je sais que tu aimais Gena. Tu as eu un moment de faiblesse, rien de plus. Après ça, tu as essayé de te racheter. Si Annie ne l'a pas compris, Dieu oui.

Mentir à Bill était pire que tout. Il me prenait pour un pauvre type largué par sa femme malgré ses efforts pour sauver son couple. En réalité, j'étais un pauvre type qui, par pur égoïsme, n'avait pas retenu sa femme lorsqu'elle était partie.

— Désolé du retard ! claironna Danny dans le couloir.

Annie et Bill vivaient dans une maison minuscule avec un étage. Quelques pas séparaient l'entrée du salon. Danny retira son col blanc et ouvrit les premiers boutons de sa chemise en grommelant :

— Un degré de plus, et l'on ferait cuire les tartes sur le trottoir.

Bill secoua la tête.

— Pas de tarte, aujourd'hui. C'est un crumble aux pommes.

Comme son père occupait le bout de table, Danny s'assit en face de moi. Physiquement, le petit tenait plus de sa mère que de son père, et heureusement. Rien contre Bill, bien sûr. Danny était le digne héritier de notre lignée : silhouette svelte et tignasse noire. Mis à part ses yeux noirs *made in Bill*, il avait les manières et les expressions d'Annie.

— Tu aurais pu tenir ta langue un peu plus longtemps, ta mère est déjà au courant pour Penny. Je ne l'ai pas encore demandée en mariage, fis-je remarquer à Danny tandis qu'il prenait place à table.

Je gardais un ton léger, mais, au fond, j'étais agacé.

Annie reparut avec le jambon et s'immisça dans la conversation avec un naturel déconcertant.

— Parle-nous de cette fille. Comment est-elle ?

— Magnifique, répondit instinctivement Danny. Trop bien pour Ian.

— Ouais, ce n'est pas faux, marmonnai-je.

Annie fronça les sourcils.

— Gena était magnifique. Ce n'est peut-être pas ce qu'il te faut.

— Elle est aussi intelligente et très gentille, ajoutai-je, sur la défensive.

En marquant une pause, je compris que ma sœur attendait peut-être le détail que Danny n'aurait pas manqué de lui préciser.

— Et elle est un peu plus jeune que moi.

— De trente ans ! explosa Annie. Tu es conscient qu'elle finira par vieillir ?

Je le savais ! Danny ne savait pas tenir sa langue.

— J'espère bien, fis-je mine de m'indigner.

— Ne fais pas le malin avec moi, gronda Annie en retirant sèchement son tablier qu'elle flanqua sur le dossier de sa chaise. Danny ! Va chercher les petits pois et une cuillère pour les patates.

Conscient qu'elle voulait l'éloigner, Danny quitta la pièce avec la moue d'un enfant exclu de la conversation.

La colère d'Annie retomba sur moi.

— N’oublie pas ton sens des priorités, Ian. Je te le dis parce que je t’aime, tu es mon frère. Avant de chercher une autre femme, tu dois te nettoyer de tes péchés aux yeux de Dieu.

— Ian et le Seigneur s’entendent très bien. Ne te mêle pas de cette relation-là, riposta Danny, de retour au salon avec le saladier de petits pois sous le bras.

Il apportait également une bière dans une main et une louche en argent dans l’autre.

— Et toi, tu n’es pas forcé de te mêler de la nôtre, soupirai-je pour éviter que la discussion ne tourne au pugilat.

Annie et moi nous aimions très fort, mais, avec nos caractères bien trempés, nous avons tendance à nous briser le cœur mutuellement depuis l’enfance.

— Je suis sorti deux fois avec cette fille. Elle est charmante et on s’apprécie beaucoup. Plutôt que de me rappeler que mes histoires de cœur sont merd... hum, compliquées, je vous propose de vous mêler de vos affaires.

Les lèvres d’Annie étaient plissées en une ligne mince.

— Comme tu voudras.

Puis, tournant un regard foudroyant vers Danny, qui venait de la trahir, elle lui aboya :

— Dis les grâces, toi !

Après le déjeuner dominical, j’avais l’habitude de regarder poliment la chaîne des sports américains avec Bill. En cette saison, c’était l’escrime. Annie avait baissé les armes pour le reste du repas, mais le sujet planait comme une épée de Damoclès entre elle et moi.

Je sortis dans le jardin pour fumer une cigarette. Annie était supposée avoir arrêté de fumer l’année dernière, mais le paquet de Marlboro enfoncé dans la gueule du crapaud en céramique au pied du perron me permettait d’en douter. Je sortis un dollar de ma poche, roulai le billet et le glissai dans le paquet à la place de la cigarette que je lui piquai. Ma sœur avait même pensé à laisser un briquet dans la bouche de la bestiole. Du Annie tout craché, toujours parée à la moindre éventualité.

J’inspirai une longue bouffée. Entre ce geste familier réconfortant et le poison qui m’emplissait les poumons, j’avais presque envie de gémir. J’avais arrêté – pour de vrai, pas comme ma sœur –, mais il m’arrivait d’en griller une de temps à autre. C’était ridicule. Je connaissais bien ce petit jeu : juste une clope qui mène à une autre, puis une autre et, en un rien de temps, on se retrouve à un paquet par jour.

— Je croyais que tu avais arrêté.

La voix d’Annie me fit sursauter. Elle rompait ma délicieuse contemplation parfumée à la nicotine. Elle se pencha vers son crapaud, récupéra une cigarette et mon dollar, qu’elle me fourra dans la main.

— Garde ça, en gage de paix.

— Et en gage de couverture. Tu diras à Bill que c’est moi qui ai craqué dans mon coin. C’est ça ?

Je la connaissais par cœur.

— Tu m’as démasquée.

Elle alluma sa cigarette, jetant un coup d’œil vers la porte derrière elle, puis s’assit sur le perron, tirant sur son tee-shirt en réaction à la chaleur.

— Ian...

— Non, la coupai-je, trop fatigué pour remettre le couvert. Arrête, tu veux ? Je sais que tu me reproches mes choix. Mais je fiche ma vie en l’air si ça me chante. Si c’est ma façon de faire ma crise de la cinquantaine...

— Je n’ai jamais dit ça, me rappela-t-elle calmement.

— Non, mais moi, je le dis.

Je soufflai un nuage de fumée avant de reprendre.

— Je suis sorti deux fois avec elle. Je l’aime bien, mais il n’y a rien de sérieux entre nous.

— Tu aimerais que ce soit sérieux ?

Dans sa voix, on retrouvait le mélange d'inquiétude et de reproche caractéristique de notre mère.

Annie posait « la » question. Me projetais-je dans une relation à long terme avec Penny ? Me voyais-je tomber amoureux d'elle ? L'épouser ? La baiser, ça oui, je l'imaginais, mais me réveiller à ses côtés chaque matin... Était-ce trop tôt pour s'interroger ainsi ?

Je pris le temps de réfléchir à la question de ma sœur tout en respirant mon gramme de goudron.

— Oui. Je ne sais pas si ce sera sérieux, mais j'aimerais que ça le devienne. Elle est tellement...

— Jeune ?

Un regard noir.

— Tu fais fausse route, Annie. Quand je suis avec elle, je ne me sens pas plus jeune.

— Tu te sens comment, alors ?

Aurait-elle étudié la psycho ? N'empêche que, d'y réfléchir, j'éprouvais de drôles de sensations.

— Bon. C'est cliché, je sais, mais j'ai l'impression de la connaître depuis toujours.

Tirant une latte de sa cigarette, Annie parut suspicieuse.

— Tu as couché avec elle ?

— Non.

À quoi bon m'indigner de sa curiosité ? Ça ne ferait que nourrir sa psychose.

— Pour tout te dire, elle ne couche avec personne. Elle n'a jamais trouvé celui avec qui elle avait envie de le faire.

Était-ce trop intime pour en parler à ma sœur ? Avec un peu de recul, je me demandais si cette confiance ne risquait pas d'offenser Penny.

Ses yeux s'ouvrirent en grand.

— Et toi, comment le vis-tu ?

— J'ai envie de coucher avec elle, mais si je ne suis pas le bon, alors tant pis.

Une pensée qui pesait lourd sur mes épaules.

— Tu t'embarques dans une sale histoire, Ian. Tu n'as plus vingt ans, tu risques de ne pas tenir le rythme, voulut-elle m'avertir, mais le cœur y était moins que tout à l'heure. Tu es adulte, personne n'a à te dicter ta conduite. Mais ne fais pas de mal à cette jeune fille. À cet âge-là, elle peut avoir des difficultés à rejeter un homme. Un peu comme si elle se sentait obligée.

Je hochai la tête, même si je n'avais pas envie de comprendre les sous-entendus. Si Annie parlait en connaissance de cause et avait subi les assauts sexuels d'un crétin des Alpes, je risquais d'aller le chercher pour lui ficher mon poing dans la figure. Même si, des années plus tard, j'aurais quelques difficultés à le retrouver. Dans la famille, on était soudés. Ou en tout cas, ceux d'entre nous qui n'avaient pas encore cassé leur pipe.

— Oui, bon. C'est une fille adorable, je ferai mon possible pour ne pas lui faire de mal.

Ce qui me donna soudain l'envie de la protéger d'un balourd qui pourrait passer après moi et lui briser le cœur.

Mazette. Je m'avançais un peu trop à mon goût.

Il me fallait parler à Penny, et vite. Cette conversation lui avait donné davantage de substance dans mon inconscient. Comme si notre lien se renforçait. Quelle frustration de ne pouvoir lui en parler directement ! Au mieux, je risquais de passer pour un désespéré et, au pire, pour un déséquilibré.

— Écoute, Annie. Tu diras à Bill que je dois rentrer. J'ai mal au crâne.

J'écrasai le mégot sur la dalle de ciment et le catapultai par-dessus la clôture chez le voisin, dans son carré d'herbe grand comme un timbre-poste. L'allée était déjà couverte de mégots. Je me demandais si Bill et Annie avaient un accord avec leur voisin.

J'embrassai ma sœur, la remerciai pour le repas et rejoignis ma voiture garée dans l'allée. En remontant jusqu'à la route, je lançai un regard à mon portable accroché au tableau de bord et sélectionnai le bouton grâce auquel Siri me demandait en quoi elle pouvait m'être utile.

— Appelle Penny.

Je pris une profonde inspiration en attendant que la technologie réponde à ma requête.

— Il est trop tôt pour attribuer une sonnerie à ton numéro ?

Toutes les enceintes de la voiture retransmettaient la voix de Penny et je sursautai. Moi qui m'attendais à un simple « Allô ».

— Aurions-nous commencé une conversation que j'aurais oubliée ? demandai-je, sur mes gardes.

Ou peut-être était-elle en ligne avec une autre personne. Quelqu'un qui mériterait d'avoir sa propre sonnerie.

Pitié, faites que je me trompe.

— Tu te moques de moi ? fit-elle.

Un ressort grinça.

Je l'imaginai au lit, ne portant qu'une culotte, de celles qui ressemblent à des mini-shorts, et un débardeur en coton blanc sans soutien-gorge dessous.

— Tu me le fais tout le temps, dit-elle encore.

Son accusation me tira de mes pensées lascives.

— Moi ?

De quoi parlions-nous, déjà ? Ah oui, des conversations qu'on commence en plein milieu.

— Non, je ne fais pas ça, repris-je. Ma sœur le fait, mais pas moi.

Elle rit. Mon Dieu, ce rire...

— Si, tu le fais aussi. Je n'arrive pas à croire que personne ne t'ait jamais fait la remarque.

— Ils devaient trouver ça cool. Tu ne sais pas apprécier ce qui est charmant, voilà tout.

Mon humour habituellement taquin et sexy parut bien fade à mes oreilles. La plaisanterie tomba à plat.

— Ça ne va pas, Ian ? Tu m'as l'air... différent, s'inquiéta Penny.

Je poussai un soupir. L'appel ne se déroulait pas comme prévu. Je pensais poursuivre le jeu de la séduction et tester la solidité du lien qui se formait entre nous. Au lieu de ça, je ne sentais aucune alchimie, mais un sentiment d'épuisement mental.

— La journée a été longue, ça me fait du bien d'entendre ta voix.

Un bref silence, avant qu'elle ne réponde.

— À moi aussi, ça me fait du bien.

Pourvu que ce soit sincère. Elle pouvait aussi bien le dire par réflexe face à ma sale manie de dépasser les limites de la bienséance.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demanda Penny.

— Je rentre chez moi, où j'ai l'intention de boire quelques bières avant de m'effondrer sur le canapé.

Et d'apaiser ma panique à l'égard des sentiments troublants que je commençais à développer pour cette jeune femme.

— Tu as un caleçon de bain chez toi ?

Cette manie de changer de sujet me donnait la migraine.

— Hum... oui. Pourquoi ?

Encore une drôle de question. Elle gloussa.

— Va le récupérer et retrouve-moi chez moi. Nous allons vivre une aventure.

— Il est question d'eau dans cette aventure ?

Pitié, pas une soirée de jeunes au bord d'une piscine avec de la musique trop forte et des gamins ivres

à la limite de la noyade.

— Oui, il est question d'eau. Il est aussi question de te faire enlever le haut, alors je te préviens, le mot « bedonnant » est proscrit. J'ai vu tes photos sur Facebook, tu n'as pas à te plaindre.

Comment des photos de moi torse nu avaient-elles atterri sur Facebook ? Je me rappelai alors le voyage en Grèce avec Gena. Notre « dernière folie avant le bébé ».

Peut-on vraiment être aveugle à ce point ?

Gena appartenait au passé. Penny, possiblement en maillot de bain, appartenait à mon présent immédiat.

— L'idée de me mettre à moitié nu ne m'emballe pas des masses. En revanche, j'imagine que tu le seras aussi, et rien que pour cette raison, tu as toute mon attention.

Ma plaisanterie me fit glousser.

— Contente-toi de venir, m'ordonna Penny. Fais-moi confiance, ce sera parfait.

Nous raccrochâmes, et je me demandai à quel genre d'aventure elle pouvait bien faire référence. Y avait-il une piscine sur les toits de son immeuble ? Ce ne serait pas vraiment insolite. Voulait-elle faire du stop jusqu'à la plage ? Ça m'étonnerait. Au moins, elle n'avait pas peur de jouer la carte de la spontanéité avec moi, ce qui me réjouissait.

Depuis Canarsie jusqu'à Dumbo puis Little Italy, la route était longue et laborieuse. Je fis donc un bref arrêt chez moi, juste le temps de retrouver mon maillot au fond d'un tiroir et de faire un saut à la salle de bains pour me brosser les dents et me débarrasser de l'haleine de cigarette. Ensuite, retour dans la voiture, où j'espérais ne pas sentir la sueur avec ces vêtements que je portais depuis la messe.

Tout le long du trajet, je fantasmai sur la silhouette de Penny en bikini. J'étais prêt à parier qu'elle avait ce que Gena appelait un tankini, ou bien un maillot une pièce façon pin-up. Je me garai le long du trottoir et marchai jusqu'à l'interphone d'aspect vétuste. En appuyant sur le bouton, j'eus peur de recevoir une décharge électrique.

— Je descends ! lança Penny dans le haut-parleur grésillant.

Je marchai tranquillement vers ma voiture et l'attendis, appuyé à ma portière. L'immeuble faisait quatre étages, probablement sans ascenseur. *A priori*, j'allais attendre un moment.

Une attente qui en valait la peine. Penny apparut à la porte, retirant les lunettes de soleil enfoncées sur sa tête pour les chausser telle une star de musique pop des années 1990. Son accoutrement confirmait cette période. Elle portait un mini-short rose et – bénie soit-elle ! – le débardeur en coton qui avait nourri mon fantasme. En revanche, elle avait mis un soutien-gorge, et la vue de cette bretelle qui apparaissait sur son épaule était presque plus excitante que dans mon rêve éveillé.

Je m'aperçus que j'avais les yeux braqués sur ses jambes à peu près au moment où elle s'aperçut que j'avais les yeux braqués sur ses jambes. L'air coupable, je relevai brusquement le menton et décidai d'assumer mon geste.

— Bien, où se déroule cette aventure où il est question de maillot de bain ?

Penny releva ses lunettes pour battre des cils.

— Violation de propriété privée, ça te parle ?

Finalement, Annie avait peut-être raison. Je n'allais jamais pouvoir tenir la cadence.

Chapitre 7

D'après Penny, la piscine de l'Hôtel de l'ONU était la plus facile d'accès de tout Manhattan. Elle m'impressionnait. À son âge, il ne me serait jamais venu à l'esprit d'entrer par effraction dans la piscine d'un grand hôtel new-yorkais. J'avais toujours acheté mon entrée à 30 dollars – qui, depuis, avait dû grimper à 300. Mais pour Penny, l'effraction était sans doute sa seule option.

En approchant du bâtiment, elle m'expliqua son plan d'attaque pour la énième fois. Elle était la Panthère rose de la piscine.

— On traverse le hall d'entrée, l'air de rien, puis on monte l'escalier jusqu'au centre de fitness. Là, on se sépare aux vestiaires qui mènent directement à la piscine. C'est facile.

— Avoue-le, tu as déjà braqué une banque, la soupçonnai-je.

Au fond de moi, je croisais les doigts pour que cet hôtel ne porte la mention « ONU » que parce qu'il était situé en face du siège de l'organisation, non parce qu'il y était politiquement lié. Sinon, nous risquions la prison pour acte terroriste.

— Tout se passera bien, me rassura-t-elle. Je le fais tout le temps. J'aime bien commettre des entorses au règlement quand je sais que je ne risque rien de grave. Plus jeune, j'étais une adolescente sans histoires. Il faut bien se rattraper un jour.

Aucun doute là-dessus. Son côté rebelle, je l'avais perçu dans sa façon de crier contre les jeunes mères dans le parc. C'était la veille, me suis-je soudain rappelé. Étrange comme Penny m'avait manqué. Une semaine semblait avoir passé.

Dieu soit loué pour la sainte invention de l'air conditionné. Je réglai mon pas sur celui de Penny, non sans mal, car elle trottait comme une gazelle. La structure de ce hall d'entrée me donnait la migraine. Imaginons qu'un vieux centre commercial des années 1980 fricote avec un casino décrépi en bordure de Las Vegas. La grosse non désirée de ce flirt passager donnerait l'Hôtel de l'ONU.

— Dans les années 1970, les concepteurs de Disney devaient imaginer que le futur ressemblerait à ça, observai-je à voix basse.

Je ne voulais pas que ma critique assumée de cette architecture contestable attire trop l'attention sur nous. Un petit sourire éclaira le visage de Penny.

— Si tu venais souvent, tu apprendrais à apprécier les lieux.

Permits-moi d'en douter.

Mais son enthousiasme me faisait craquer. En la suivant vers l'ascenseur – auquel on accédait après avoir traversé un couloir de miroirs à en avoir la nausée –, je repensais à sa réponse.

— Mais dis-moi, tu viens souvent ici ?

— Environ deux fois par mois, affirma Penny en appelant l'ascenseur. Personne ne m'a jamais rien dit. Il y a tellement de passages que le personnel ne doit pas me reconnaître.

Qu'elle était naïve ! Bien sûr, elle ne voyait rien d'étrange dans le fait qu'une jeune femme séduisante vienne régulièrement dans un hôtel dont elle n'est pas cliente.

— Ils... hum, m'interrompis-je pour me racler la gorge. Ils te reconnaissent sûrement. Seulement, ils doivent se dire que tu viens simplement « rendre visite » à « certains » clients.

Malgré l'emphase dont j'enveloppais ces mots, Penny mit une seconde avant de comprendre. Puis, elle se mit à rire.

— Oh, non ! Tu as raison. Bah, j'ai connu pire qu'un quiproquo sur mon activité professionnelle.

Une femme de mon âge – que dis-je, de dix ans de moins – serait probablement montée au créneau pour se défendre d'un tel outrage, mais pas Penny. Non, pour elle, ce n'était rien de plus qu'un simple quiproquo.

— Tu as raison, il n'y a pas mort d'homme, admis-je.

Tandis que les portes de la cabine se refermaient sur nous, je me mis en tête d'apprendre à mieux la connaître et lui posai la question :

— Que veux-tu dire par « j'ai connu pire » ?

Les yeux braqués sur les chiffres qui s'illuminaient à mesure que nous grimpions les étages, elle m'expliqua :

— Eh bien, on se trompe souvent sur mon compte. Par exemple, quand on apprend que je suis vierge, on me prend souvent pour une grenouille de bénitier. En revanche, des mecs m'ont traitée de salope lorsqu'ils ont compris que je n'allais pas coucher avec eux.

— Ils te traitent de salope alors que tu refuses le sexe ? Mais quel imbécile de nyctalope aurait une idée pareille !

Et voilà que je redevais protecteur avec elle.

— Sans vouloir te choquer, toutes les femmes sur terre se sont fait traiter de salopes, ça ne surprend plus personne.

Sur un « ding », les portes de l'ascenseur s'ouvrirent au vingt-septième étage. Nous suivîmes le panneau indiquant la salle de fitness.

— Et toi ? me lança-t-elle par-dessus son épaule. Quel genre d'*a priori* as-tu déjà subi ?

Eh bien, ma sœur est convaincue que j'ai trompé ma femme, mais pour ça, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même

J'allais bien me garder d'en parler à Penny.

— Autour de moi, certaines personnes sont convaincues que j'accumule les conquêtes. J'ai hérité d'une réputation d'homme à femmes.

— Je t'imagine en costard entouré de jeunes déesses blondes, marmonna sèchement Penny en me lançant un regard en coin.

Je lui fis un clin d'œil.

— Regarde-toi. Il y a un peu de vrai, non ?

Ses joues devinrent écarlates. Je pris conscience à quel point j'aimais la faire rougir.

— Nous y voilà, fit-elle devant un comptoir de réception désert, puis elle me désigna les panneaux des vestiaires. Tu entres par ici et moi par là. On se retrouve de l'autre côté.

J'avais fait le trajet jusqu'ici. Ce serait idiot de m'arrêter maintenant.

Les casiers n'étaient pas fermés à clé, mais il n'y avait pas un chat : qui viendrait me voler mes chaussures ? Je laissai tomber mon sac de sport sur un banc et évitai de croiser le miroir le temps de quitter mes vêtements.

Penny avait raison : pour un quinquagénaire, je n'avais pas à me plaindre de mon corps. Mais je m'inquiétais de savoir qu'elle approuvait ma silhouette en se basant sur des photos de Facebook qui dataient de plus d'un an. Depuis que Gena m'avait quitté, je n'étais pas féru des salles de sport. Le Ian bronzé et souriant qui se surpassait sur le tapis de course et utilisait régulièrement son banc de musculation n'avait plus grand-chose en commun avec le Ian d'aujourd'hui en caleçon de bain.

Comme l'avait promis Penny, la piscine intérieure était déserte, chose idiote en cette journée caniculaire. Nous ne devions pas être les seuls en ville à nous infiltrer dans les piscines pour nous rafraîchir. La texture du sol était étrange sous mes pieds. Et puis, une sorte d'auvent en toile blanche se

dressait en pointe jusqu'au plafond haut, à mi-chemin entre la bâche de protection et la toile d'une tente de belle envergure. En revanche, l'eau était bonne. Je m'y glissai jusqu'au torse en guise de camouflage avant l'arrivée de Penny.

— Tu es déjà dans l'eau ?

Je me retournai. Ce que je m'apprêtais à répondre resta coincé dans ma gorge.

Au fil des années, j'avais fréquenté toutes sortes de belles créatures. Certaines rendues sublimes par la qualité des moments passés ensemble. D'autres, magnifiques malgré mes sentiments à leur égard. Mais Penny...

Ses jambes paraissaient interminables, n'en déplaise à sa taille menue. Le bas de son maillot n'était pas plus mince qu'un autre, mais, sur elle, il semblait minuscule. Sans doute en raison de toute cette peau qu'il me dévoilait d'un coup. Il y avait de petits nœuds sur les hanches. Un choix forcément volontaire, on n'achète pas innocemment un maillot qui réclame d'être dénoué. En tout cas, conscient ou non, ce maillot me rendait fou. Quant au soutien-gorge... Nom d'un polygraphe ! Cette poitrine était bien trop parfaite pour être réelle. Le tissu à pois rouges – le *petit bout* de tissu, pour être exact – évoquait le sud des États-Unis et le personnage de Daisy Duke dans *Shérif, fais-moi peur*.

C'est là que je l'ai vu. Au creux de sa hanche droite, à peine recouvert par la taille basse de son slip : le tatouage d'une pieuvre.

Dépêche-toi de dire quelque chose et arrête de la regarder comme un idiot, la salive au coin de la bouche, tel un pervers embusqué dans les buissons.

La première chose qui me vint, ce fut :

— Arrête de frimer.

Penny sourit en baissant la tête, l'air gêné. Tiens, elle avait détaché ses cheveux. Le geste timide, elle ramena une mèche derrière son oreille.

— Désolée, fit-elle. Il faut bien que quelqu'un soit la plus jolie fille de la pièce.

Je balayai d'un regard la piscine déserte.

— Je dirais plutôt de tout l'hôtel. Que dis-je, de la ville tout entière.

— Je te rappelle que Beyoncé vit à New York. Mais bon, j'apprécie le compliment.

Sur ce, elle descendit l'échelle dans un ralenti digne de la scène de Phoebe Cates dans *Ça chauffe au lycée Ridgemont*. Je retins mon souffle, convaincu de ne pouvoir le reprendre que lorsqu'elle aurait les deux pieds au fond de la piscine.

Quand elle fut immergée, l'eau commença à peine à recouvrir sa poitrine. Le défi : ne pas la lorgner.

— C'est agréable, non ? susurra-t-elle en s'enfonçant jusqu'aux épaules. Ce n'est pas bondé comme toutes ces piscines publiques hors de prix.

— Oui, on n'est pas collés au bras moite de son voisin.

En dehors du luxe terni de cet endroit, je comprenais pourquoi Penny aimait venir ici. Le vingt-septième étage offrait une vue imprenable sur la ville, et ce, depuis plusieurs pans du bâtiment. Cette ouverture apportait un éclairage magnifique à la piscine. C'était comme d'être à l'extérieur sans les coups de soleil.

Penny plongea sous l'eau, puis ressortit la tête en se lissant les cheveux en arrière.

— Tu sais nager ?

— Tu aurais pu me poser la question avant de me faire venir, non ? rétorquai-je en lui désignant le bord. Un mètre cinquante, ce n'est pas très profond, je devrais pouvoir m'en sortir.

— Bien sûr que tu t'en sortiras, fit-elle en levant la main au niveau de ses yeux. Moi, en revanche, je risque d'avoir des soucis.

— Je ne te laisserai pas te noyer, promis.

Je n'avais pas envie de me mouiller les cheveux devant elle. Les femmes se mouillent la tête et restent sexy sans se soucier de la forme étrange que prendra leur chevelure. Les hommes ne peuvent pas en dire autant. En même temps, je pouvais difficilement envisager une séance de nage sans plonger la tête, soyons réalistes.

J'imitai donc Penny et m'immergeai entièrement, profitant de l'occasion pour jeter un bref coup d'œil à ses jambes. Pâlies par la clarté translucide de l'eau, elles étaient en mouvement continu et formaient un banc de bulles argentées qui venaient éclater à la surface. L'espace d'un instant, j'oubliai presque que nous étions entrés par effraction. D'ailleurs, j'oubliais tout ce qui n'avait pas de rapport avec Penny.

— Si je me noyais, tu me sauverais ? répéta-t-elle en faisant la planche à la surface de l'eau. Pour moi, c'est l'un des cinq critères indispensables chez un petit ami. L'instinct de survie.

Penny avait la chair de poule et ses mamelons pointaient sous son maillot. Avec un soupir de bonheur, elle se laissa un instant flotter, paupières closes.

C'est ça, ferme les yeux !

Dans un caleçon de bain, on a peu de chance de dissimuler une érection malvenue.

Je reculai vers la partie plus profonde de la piscine.

— Pour moi, une femme doit avoir un critère : savoir flotter sur l'eau. Combien de temps peux-tu tenir comme ça ?

Avec un petit rire, elle bascula pour se remettre à la verticale.

— Un petit moment. Mais je n'essaierais pas de traverser la Manche en faisant la planche.

— Si je comprends bien, j'ai au moins un critère pour prétendre au titre de petit ami.

— Bien sûr. Les rencards sont là pour ça, non ? On sort avec quelqu'un une première fois et, si on l'apprécie, une deuxième, puis une troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on décide ou non d'une relation exclusive. À partir de là, c'est le début du long terme.

— Puis vient l'emménagement, et quelques années plus tard, on se marie, on prend des directions opposées, et on divorce.

Elle n'avait pas envie de l'entendre. Personne n'en a envie. Seulement, voilà, je venais de déverser ma tristesse sur cette jeune femme qui n'avait rien demandé.

— Je suis désolé. Je te l'ai dit tout à l'heure, ça a été une...

— Rude journée, devina-t-elle avec une compassion qui me laissait pantois. Crois-moi, après ce que j'ai vécu avec Brad, j'étais prête à abandonner toute tentative avec le sexe opposé jusqu'à ce que Sophie nous arrange un rendez-vous. Par contre, je ne suis pas d'accord avec ta vision ternie de l'évolution d'une relation sur le long terme.

— Comment as-tu perdu ton pessimisme ?

— Disons qu'à la base, je n'ai jamais été pessimiste, affirma-t-elle en appuyant son propos par un sourire à peine forcé. Je suis convaincue que je rencontrerai un jour l'homme de ma vie. Si je n'avais pas cette conviction, je n'aurais jamais accepté ce rendez-vous avec toi.

— Si tu le dis. En tout cas, je suis ravi que tu l'aies accepté.

— Moi aussi, dit-elle.

Et j'avais terriblement envie de la croire.

Penny avait ce quelque chose d'un rêve dont je serais forcé de me réveiller. Je pensais que Gena serait la dernière femme de ma vie, mais quelques heures en compagnie de Penny avaient suffi à me faire changer d'avis sur un sujet que je croyais pourtant définitif.

D'où ma réaction épidermique aux accusations de ma sœur. Elle n'approuvait pas que je fréquente une femme aussi jeune, certes. De mon côté, j'avais plutôt l'impression qu'elle désapprouvait le fait que je fréquente une femme tout court, quelle qu'elle soit.

En tout cas, dans l'immédiat, une seule m'intéressait, et c'était Penny.

Elle soupira en s'approchant lascivement à la brasse.

— N'est-ce pas plus agréable que d'être chacun sur son canapé, seul chez soi ?

C'était plus agréable, et bien plus excitant.

— En tout cas, la vue est bien meilleure, lui concédai-je.

— La vue sur les toits de la ville ? Ben voyons. Je t'ai cerné, tu sais, me taquina-t-elle d'un ton coquin.

Elle devait rester sur la pointe des pieds pour garder la tête hors de l'eau.

— Tu m'as démasqué.

Pliant les genoux pour me mettre à sa hauteur, je la pris par la main et l'attirai vers moi. Elle se laissa faire, glissant ses doigts sur mes bras pour les poser sur mes épaules.

— Quand je venais ici, au début, j'avais peur que l'hôtel soit directement affilié à l'ONU, me confia-t-elle avec un gloussement gêné.

Je la pris par la taille, effleurant sa peau nue, et nous fis tourner dans l'eau en un cercle lent.

— Je me suis posé la même question en arrivant.

— Rassure-toi, à part se faire jeter dehors, on ne risque rien. Et puis, j'ai rodé mon discours : tu es représentant politique en voyage international.

— Je peux choisir le pays ?

Comment nourrir la conversation alors qu'elle frôlait mes flancs avec ses jambes en s'allongeant en arrière ? Elle fit mine d'y réfléchir.

— Hum, le choix le plus logique serait l'Écosse. C'est le rôle que tu saurais le mieux jouer, désolée.

— L'Écosse n'a pas de représentant politique au sein de l'ONU. Nous faisons partie du Royaume-Uni.

Tu tiens vraiment à lui donner un cours de géopolitique pendant que son corps bute contre toi sous la surface de l'eau tel un... un requin sexy ?

C'était officiel : je n'avais plus une goutte de sang pour irriguer mon cerveau.

— Tant mieux. Dans ce cas, je vous désigne au poste de représentant écossais, susurra-t-elle en me prenant la main pour m'immerger plus en profondeur. Dites-moi, représentant écossais, que pensez-vous de la représentante américaine ?

J'en pense que ma bite menace d'exploser.

— Le représentant écossais aime beaucoup la représentante américaine.

Elle se figea en face de moi, les bras autour de mon cou.

— La représentante américaine appelle à une résolution pour annoncer à l'assemblée que l'Écosse ne l'a toujours pas embrassée malgré tous les signaux lumineux que lui a envoyés l'Amérique.

— Tu m'as envoyé des signaux ?

Bon sang, je ne l'avais même pas vue venir. Pour la draguer, je n'étais pas doué.

— Oui, avec mon baratin politique sexy, fit-elle en admirant le plafond, puis elle m'attrapa par la nuque et m'attira vers elle.

Depuis hier, j'avais essayé un millier de fois de me rappeler la sensation de sa bouche contre la mienne au moment où elle s'était agrippée à ma chemise. Que serait-il arrivé si sa colocataire n'avait pas interrompu notre étreinte ? Le souvenir de ce baiser n'était pas limpide dans ma mémoire, mais je m'en souvenais comme d'un vieil ami.

Penny était encore accrochée à mon cou et se pressa de plus belle contre moi. J'avais dit vrai à ma sœur : Penny ne me donnait pas le sentiment de rajeunir. En revanche, sa poitrine écrasée contre mon torse me donnait envie de rajeunir. J'aurais tout donné pour avoir vingt ans à cet instant.

Non, pas vingt. C'est nul d'avoir vingt ans. Disons plutôt trente-cinq ans. Au pire, quarante-cinq, quand j'avais encore une gaule solide.

Elle s'écarta pour reprendre son souffle. Une goutte d'eau était suspendue au bout de son nez. Elle ne desserrait pas son étreinte. L'alchimie était palpable entre nous, si palpable d'ailleurs que j'en avais presque peur. Ses croyances en la véracité des biscuits chinois n'étaient peut-être pas sans fondement, finalement.

Muet comme une carpe, je n'arrivais pas à détourner le regard du sien. Si j'ouvrais la bouche, je risquais de tout gâcher. Penny revint à la charge, mais cette fois, lorsque sa langue rencontra la mienne, elle referma les jambes autour de ma taille. De toute évidence, elle agissait par instinct, sans y réfléchir, mais elle ne pouvait ignorer mon membre dur comme fer entre nos deux corps.

Ses yeux s'ouvrirent brusquement et elle s'écarta en poussant un petit cri.

— Oh, mon Dieu ! Je suis désolée, je me suis laissé emporter.

— Non, ne t'inquiète pas, marmonnai-je en me grattant la nuque. C'est gênant, rien de plus. Il me faudrait lire un bon vieux manuel scolaire pour calmer cette trique d'enfer.

En riant, elle cacha son visage dans ses mains.

— Bon, je crois que le contexte aquatique est aphrodisiaque. Nous ferions mieux de sortir.

— Je suis d'accord, même si je regrette que notre aventure tourne court.

Si la piscine était dangereuse, ne parlons pas de la proposition qui me venait à l'esprit. Mais tant pis, j'avais envie de la lui soumettre :

— Et si je t'invitais à dîner chez moi ?

Pour passer pour un vieux lubrique, suivez l'exemple...

— Laisse-moi deviner : tu vas me concocter un petit plat pour endormir mes soupçons, et « bam » ! Dans cinq ans, nous voilà mariés et tu ne remets plus jamais les pieds aux fourneaux.

D'un air de défi, elle leva le sourcil.

— Faux. Soyons clairs dès le début. Marié ou non, je ne cuisine pas. Je pensais plutôt commander un repas à nous faire livrer.

En tant que célibataire, n'étais-je pas censé avoir les poils qui se hérissaient à la mention du mot « mariage » ? Le fait d'avoir été marié devait me rassurer. Ça n'a rien du piège où l'on promet rires et sexe à volonté pour enfermer un homme dans une cage dès lors qu'on lui passe la bague au doigt. Malgré la fin tragique de ma relation avec Gena, j'avais aimé être marié. J'avais même honte d'admettre qu'il fut un temps où je craignais cette institution.

Le sourire aux lèvres, Penny y réfléchit une minute.

— C'est d'accord. Je suis curieuse de découvrir l'intérieur de ce clocher.

Au fond, j'étais soulagé qu'elle ne me soupçonne pas d'avoir tout manigancé pour l'attirer dans mes filets.

— Bah, il n'y a que des poulies et des roues dentées. Par contre, il te faudra faire attention où tu mettras les pieds si tu ne veux pas y perdre une chaussure.

Pointant du pouce derrière son épaule, elle me lança :

— Je vais me changer.

Je la regardai remonter l'échelle. Le bas de son maillot mouillé était plaqué contre ses fesses. Sans y penser, Penny glissa un doigt sous le bord de sa culotte pour l'ajuster, disparaissant vers les vestiaires. Les femmes le font exprès, j'en étais convaincu.

Mais elle venait chez moi, nous allions devoir être sages.

Promis, juré, je ne tenterais rien de déplacé.

Je passai le trajet à me demander quelles traces compromettantes risquaient de traîner dans mon appartement. Me tiendrait-elle rigueur des bouteilles de bière débordant de la poubelle destinée au verre, que je n'avais pas vidée depuis des lustres ? Et l'ordinateur portable, j'espère qu'il n'était pas ouvert sur une page de site porno.

— Je suis surexcitée, s'exalta-t-elle tandis que l'ascenseur nous portait dans mon clocher. Tu n'as pas idée du nombre de fois où je suis passée devant cette tour en me demandant à quoi ressemblait l'intérieur.

— J'espère que la réalité sera à la hauteur de tes attentes. Mais n'oublie pas que tu t'apprêtes à pénétrer dans l'antre d'un homme triste et solitaire.

Mince, je me souvenais d'un jean que j'avais laissé traîner sur le dossier du canapé. Si je pouvais me glisser rapidement dans le salon avant Penny...

— Ma mère disait toujours à ses invités : « C'est moi que vous venez voir, pas ma maison. » Mais quand les rôles s'inversaient, elle critiquait leur décoration pendant tout le trajet du retour en voiture, soupira-t-elle. Promis, je ne te ferai pas ce coup-là. Même si je meurs d'envie de voir l'intérieur de ta tour, c'est pour toi que je suis ici.

Les portes s'ouvrirent sur le premier étage, entièrement ouvert façon loft décroissant.

— Waouh ! Tu as tout rénové toi-même ?

— J'ai tout dessiné, la corrigé-je. Des personnes bien plus compétentes ont réalisé le projet.

Derrière ma modestie, j'étais conscient que mon appartement était impressionnant. Trois étages entouraient un ascenseur privé entièrement vitré, dont la cage s'élevait au milieu de la pièce, entouré d'un escalier flottant. Tous deux menaient au-delà des étages deux et trois, jusqu'à une terrasse partiellement couverte et remise au goût du jour. De tous côtés, l'appartement offrait une vue imprenable sur la ville, y compris sur les ponts de Brooklyn et de Williamsburg. Les jours sans nuages, on apercevait même la statue de la Liberté à l'horizon.

Penny descendit minutieusement les marches jusqu'au salon, où un canapé en U faisait face à l'une des quatre immenses baies vitrées ouvertes sur les quatre imposants cadrans suspendus à chaque façade de la tour.

— Elles sont vraiment à l'heure ?

Le pas timide, elle s'approcha de la fenêtre comme si elle craignait de tomber.

— Absolument. Un adorable technicien, Andrew, vient à l'occasion remonter le mécanisme installé dans une pièce spécifique, où je ne vais jamais.

Je repérai le jean et profitai de ce qu'elle soit obnubilée par un cadran pour rapidement soulever le plaid jeté sur le dossier du canapé et y fourrer le vêtement à l'abri des regards.

Penny se retourna et s'approcha du fauteuil en y promenant les doigts avec une langueur qui me laissait songeur. Son geste était-il innocent ou volontairement aguichant ?

— Tes décorateurs d'intérieur ont su y faire.

Oh, non...

Un bug informatique enraya le système d'exploitation de mon cerveau. Je baissai les yeux, conscient de ne pouvoir cacher ma torpeur. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas réfléchi au fait qu'aucune femme n'avait franchi le seuil de cette tour depuis ma rupture avec Gena. Nous avions emménagé ici ensemble. Cet endroit était le théâtre d'une relation vouée à l'échec.

J'aurais pu y penser avant d'inviter Penny.

Malgré l'instinct qui hurlait au fond de moi de ne surtout rien lui dire, je me mis à bafouiller :

— Ma...

Rattrapage de dernière minute pour tout de même éviter de dire « femme ».

— Gena, hum... mon ex-femme, a tout décoré.

Si mon léger écart l'agaçait, Penny n'en laissa rien paraître.

— Ah bon ? Elle a du goût.

Puisqu'elle faisait comme si de rien n'était, je pouvais en faire autant.

— Oui, elle est douée.

En de nombreux domaines, d'ailleurs. Dès que Gena maîtrisait son affaire, elle abandonnait tout pour passer à une autre activité, et ainsi de suite.

— Certes, elle manque d'assiduité, mais elle est douée. (*Arrête de parler de ton ex, espèce de moule à gaufres !*) Je ne dis pas ça par amertume, elle...

Ridicule. Comment espérais-je démarrer une histoire avec Penny alors que le fiasco de ma relation précédente me hantait encore jour et nuit ? Penny était au courant de mon récent divorce, et elle-même sortait tout juste d'une rupture difficile. Je me frottai le visage, fatigué. La piscine avait absorbé toute mon énergie.

— Je suis désolé. Je dois t'avouer quelque chose. Tu es la première femme à venir ici depuis Gena. J'espère ne pas dépasser les limites en te disant ça.

— Non, non, me rassura-t-elle. Merci d'avoir choisi l'honnêteté. Je préfère ça à un comportement étrange toute la soirée.

J'avais envie de la toucher. C'était un tel soulagement de la voir accepter l'énorme valise de casseroles que je venais de poser à ses pieds ! Elle n'était pas troublée d'entendre parler de mon ex ni de se trouver dans notre ancien cocon conjugal. Maintenant qu'elle avait assisté en direct à l'exercice de ma fracture sentimentale, Penny n'avait aucunement l'air de vouloir s'enfuir en courant.

Une fine mèche s'était échappée de sa tresse pour venir frôler sa joue. Je fis un pas en avant et la ramenai derrière son oreille. Ce contact trop bref me picota les doigts.

— Je ne vois pas l'intérêt de te mentir. Déjà hier, l'honnêteté a plutôt bien fonctionné.

— Écoute, je voulais te dire que je suis contente d'être venue.

Son corps oscillait légèrement vers moi, et je ne pus résister à la tentation. Je caressai doucement sa joue, puis plongeai. Bien sûr, je mourais d'envie de dévorer sa bouche jusqu'à l'apnée, mais ce serait un coup à manquer de commander notre repas. Je me contentai donc de déposer un chaste baiser au coin de ses lèvres plissées, les mains enfoncées dans mes poches pour m'obliger à rester sage.

— Bon. Le dîner.

Elle cligna des yeux d'un air absent, comme sortie d'un rêve.

De quoi flatter mon ego de mâle.

Je désignai la cuisine d'un geste du menton.

— Les dépliants sont là-bas.

Penny m'emboîta le pas. C'était la seule pièce que je détestais vraiment. Je n'aimais pas les cuisines en couloir. Malheureusement, ce design était le seul à correspondre à l'architecture de la pièce. J'avais dû faire des compromis par souci d'harmonie. J'étais toutefois parvenu à la garder entièrement ouverte, mis à part la hotte au-dessus de la cuisinière qui bénéficiait d'un orifice spécifique dans le plafond.

— Où ça, dans le frigo ? se moqua-t-elle.

Par chance, elle ne me vit pas faire la grimace.

— Tu vas rire, mais je les garde dans le placard.

J'en ouvris un et sortis un petit tas de prospectus accumulés ces derniers mois. Depuis quelque temps, dès que je mangeais dans un restaurant du quartier, je récupérais leur brochure en sortant, un peu comme on ferait ses courses.

Penny le comprit en constatant le contenu de mes placards : un bocal de beurre de cacahuète, un fond de macaronis qui ne suffirait même pas pour un seul estomac et des dattes dénoyautées qui avaient sans

doute fait le dernier déménagement. Je n'avais pas vérifié leur date de péremption.

— Ian..., fit Penny, hésitante. Comment fais-tu pour te nourrir ?

— Généralement, je commande des plats à livrer.

C'était pathétique. Et encore, elle découvrait mon placard le plus rempli de tout l'appartement.

— Et puis, il y a le beurre de cacahuète, me défendis-je.

Les sourcils froncés, elle examina le comptoir.

— Tu as du pain, au moins ?

Mes chaussures attirèrent brusquement mon attention, comme à l'époque où ma mère me grondait quand j'étais petit.

— Non, pas vraiment.

— J'espère, alors, que tu te sers à la cuillère, pas aux doigts.

À l'entendre, on croirait à un désastre.

Pour elle, ce devait en être un.

Je ne pouvais pas me laisser faire sur mon propre territoire.

— Bien sûr que j'utilise une cuillère.

Illustrant mon propos, j'ouvris la poubelle dans laquelle gisaient environ soixante cuillères en plastique de mon service de cent unités rangé dans le tiroir des couverts.

J'allais préciser qu'un grand nombre d'entre elles m'avait servi à touiller mon café, mais c'était peine perdue.

— Tu es un cas désespéré, se moqua-t-elle tendrement.

Je ris à mon tour. Il valait mieux ça plutôt que de pleurer sur ce qu'était devenue ma vie misérable. Il avait fallu qu'une tierce personne s'aventure dans les ruines de mon mariage pour que je prenne conscience de ma bêtise. Décidément, je devenais l'exemple à ne pas suivre pour un premier rencard.

— Tu l'aurais découvert tôt ou tard, de toute façon.

— Tu as raison. Là encore, merci d'être franc. Sinon, ce serait bizarre.

Ce bougre de sourire... Il n'y avait rien de plus beau sur terre.

Je voulais déjà le revoir. Visiblement, la taquinerie fonctionnait bien pour le provoquer.

— Tu es bizarre pour deux, je te laisse cet honneur.

Bingo ! Un sourire.

Pour choisir le restaurant, ce fut compliqué. Nous voulions tous les deux faire plaisir à l'autre. Finalement, notre choix s'arrêta sur le traiteur italien, même si j'avais la sensation que ni l'un ni l'autre ne l'aurait mis en pole position.

En attendant le livreur, je lui fis faire le tour du propriétaire. Comme elle avait déjà presque tout vu du premier étage – en même temps, il suffisait de balayer le loft d'un regard –, j'envisageai de lui faire découvrir mon studio au deuxième étage.

En général, je n'aimais pas montrer cette pièce aux gens ni parler de mes dessins, sauf s'ils étaient tracés sur papier bleu dans le but d'une construction architecturale. Ce n'était pas par fausse modestie, j'étais conscient d'être doué. Justement, le problème était là. Quand on est doué, les gens veulent comprendre pourquoi on ne gagne pas d'argent grâce à notre talent. Pour faire plaisir à Gena, j'avais participé à quelques expositions et vendu certaines toiles. Mon ego avait apprécié, mais le dessin devait rester un passe-temps. Si ça devenait mon travail, j'en perdrais la tête.

Deux options s'offraient à moi : faire visiter à Penny mon studio, ou ma chambre. Que je le veuille ou non, la chambre serait certainement perçue comme une invitation au péché. J'optai donc pour le studio.

Tous mes doutes s'envolèrent en voyant Penny déambuler en silence dans la grande pièce modestement meublée. À l'affût du moindre détail, elle étudia l'agencement de ma table à dessin vis-à-

vis des fenêtres incrustées dans le toit mansardé.

— Pourquoi ne pas avoir installé de lumière là-haut, au-dessus du bureau ? demanda-t-elle en désignant ma table. Je peux regarder ?

Mon sang ne fit qu'un tour. J'avais oublié le dessin en cours.

— Hum, oui.

J'espérais qu'elle prendrait mon hésitation pour un élan de pudeur à l'égard de mon travail. D'instinct, je rétorquai :

— Pas de lumière au plafond. Ma tête ferait de l'ombre sur mon papier.

— Oh, je n'y avais pas pensé, admit Penny en observant le dessin. C'est un proche ?

Il faut dire qu'on se ressemblait.

— C'est mon frère Robby quand il avait vingt ans. J'essaie de le dessiner de mémoire, mais je ne suis pas satisfait du résultat. Je pense récupérer une photo de lui comme modèle.

Pour ça, il me faudrait avoir la force d'en réclamer une à Annie. Chaque fois que je tombais sur une photo de mon frère, je revoyais l'état dans lequel il était à mon arrivée sur les lieux.

Le dessiner de mémoire était mon seul moyen de me concentrer sur ce à quoi il ressemblait avant d'avoir la moitié du crâne en friche. Cette histoire, je n'avais pas prévu de la partager avec Penny.

— Vous vous ressemblez tous, entre frères et sœurs ? me demanda-t-elle, allégeant mon humeur.

— J'ai hérité de mon père, comme la plupart d'entre nous, sauf ma sœur Annie, qui tient plutôt de ma mère.

Je voulais quitter la pièce. Maintenant que nous avons évoqué Robby, le studio était comme hanté. Le plus naturellement du monde, je me tournai vers la porte et Penny me suivit.

— Au troisième étage, c'est ma chambre, dis-je sans réfléchir.

— Non, pas cet escalier de l'enfer, c'est beaucoup trop haut pour moi, s'empressa-t-elle de bafouiller.

Juste en face de nous se dressait l'ascenseur. Je compris le message. Or, il me tenait à cœur de lui assurer que je ne tenterais pas de l'attirer dans mon lit par je ne sais quelle technique sordide.

— Dans ce cas, prenons l'ascenseur pour redescendre.

Qu'elle ait peur des marches ou non, une excellente idée me vint à l'arrivée du livreur. J'allais emmener Penny voir le bijou de cet appartement, la raison qui m'avait poussé à l'acheter. Une fois le livreur reparti, je pris les emballages en plastique et laissai Penny se charger des deux bouteilles de bière et des couverts.

— On va emporter tout ça là-haut.

Elle me suivit jusqu'à l'ascenseur.

— Là-haut ?

Avec mon coude, j'appuyai sur le bouton.

— Oui, sur la terrasse.

— La terrasse ?

— Oui, une sorte de belvédère. Tu verras, la vue n'est pas mal.

Je sous-évaluais volontairement cet endroit. En réalité, cette terrasse était sublime. C'était une petite boîte encastrée au sommet de la tour, partiellement protégée par des murs de verre, des rambardes et un toit fait d'épais blocs de Plexiglas.

En passant devant le troisième étage, Penny s'exclama :

— C'est Ambroise ?

Je ne l'avais pas vu, mais je ne serais pas surpris qu'il se trouve par là. Ambroise n'aimait pas les inconnus.

— S'il y a un chat dans mon appartement, j'espère que c'est Ambroise.

— C'est magnifique ! s'exclama Penny en arrivant sur la terrasse.

Cette fin de soirée se teintait d'une lumière idéalement romantique. La chaleur caniculaire s'était progressivement adoucie et le crépuscule offrait un violet tenace qui contrastait à merveille avec le jaune orangé de la ville.

Ce salon de jardin était un choix de Gena. Je ne le trouvais pas pratique pour un sou : une marquise et une chaise longue à l'armature de bois noir laqué, toutes deux recouvertes d'un tissu en lin blanc, ainsi qu'une table basse carrée et noire. En même temps, des chaises pliantes et une table de pique-nique n'auraient pas impressionné Penny.

Je posai notre repas sur la table et m'excusai auprès d'elle, car nous allions devoir nous pencher en avant pour déguster nos plats.

— Ce n'est pas le top pour dîner, mais l'ambiance en vaut la peine.

— Je trouve ça génial, affirma Penny en s'installant sur la chaise. De toute façon, je mange souvent assise par terre devant ma table basse quand je suis chez moi.

Pendant le repas, Penny me raconta l'histoire de son départ du Midwest pour conquérir New York. En échange, j'illustrai son récit de ma propre expérience et de l'étrange sensation que m'avait apportée le contraste entre l'Écosse et New York. Nous avons eu la même impression en arrivant dans la Grosse Pomme : c'était comme d'atterrir sur une nouvelle planète. Penny parla ensuite de ses amis. Nous nous trouvâmes alors un nouveau point commun : celui de nous considérer à la fois extravertis et réservés.

Au cours de cette conversation centrée sur nos amis proches, elle finit par me poser une question que je redoutais sans le savoir.

— Comment as-tu rencontré Sophie ?

J'avais enroulé mes spaghettis à la bolognaise autour de ma fourchette et m'apprêtais à les engloutir, quand sa question me coupa dans mon élan. Instinctivement, je mentis par omission :

— J'étais à la fac avec son mari pendant un temps.

— Vraiment ? Où ça ?

Pris au piège. Savait-elle déjà que j'avais couché avec Sophie ? Je ne pouvais pas lui poser la question directement, ce serait prendre le risque de vendre la mèche. Et puis, on n'aborde pas ce genre de sujet l'air de rien. Il valait mieux en rester aux faits, c'était plus sûr.

— À Exeter. J'ai fait les beaux-arts.

Reprenant une bouchée de spaghettis, je fis comme si mon plat occupait toute mon attention.

— Et des beaux-arts, tu es passé à... l'architecture ?

Longue gorgée de bière. L'architecture m'avait été imposée. Après la mort de mon frère et de ma sœur, j'avais été bouleversé par la soudaine révolte qui agitait ma famille. Une nouvelle responsabilité m'incombait à l'égard de ma mère. L'art était un fantasme inaccessible. Il me fallait un vrai travail.

— Oui, entre les deux il n'y a qu'un pas. Mais certaines circonstances familiales m'ont poussé à changer de carrière.

— Ah.

Penny marqua une pause. Elle était forcément au courant de quelque chose.

— Et donc, Neil a étudié l'art ?

Nom d'un cornichon !

Bon, je n'avais plus le choix.

— Non, le commerce. À l'époque, on s'est rencontrés à travers un club. Je ne suis pas sûr de vouloir te dire quel genre.

— Il va pourtant falloir. Tu en as trop dit ou pas assez.

— Ça risque de changer tes sentiments pour moi, voulus-je l'avertir.

Pourvu que je me trompe ! Pitié, faites que je me trompe. Mon passé sexuel n'avait jamais été un obstacle à mon avenir sexuel jusqu'ici. Je commençais à avoir des sueurs froides.

Penny eut un petit rire, parfaitement inconsciente de la direction que prenait notre conversation.

— Ian. Je suis déjà tombée sous ton charme. À moins que tu m'avoues des penchants néonazis, je ne changerai pas d'avis.

Elle était tombée sous mon charme ? L'élan de joie qui étreignit mon cœur fut de courte durée. Il me restait un aveu à lui faire, et pas des moindres. J'opinaï de la tête puis baissai les yeux, mais je dus me résoudre à la regarder en face si je voulais être pris au sérieux.

— C'était un club libertin.

Elle se figea, les yeux écarquillés et les joues écarlates. Lorsqu'elle voulut parler, les mots se coincèrent dans sa gorge.

— Ah... oh.

— Oui, je sais. J'ai fait quelques expériences dans ma jeunesse.

J'avais le regard fuyant, la conversation me mettait mal à l'aise. Je regrettais celle de tout à l'heure, où nous débattions naïvement sur la différence entre les termes « faire la fête » et « être de la fête ».

Comme le silence pesait, je commençai à paniquer. Allais-je devoir lui expliquer en quoi consistait un club échangiste ? Les facs formaient ce genre de groupuscules en secret depuis la nuit des temps. Il me semblait d'ailleurs que celui de Harvard était officialisé depuis récemment. Quant à Oxford, il s'agissait uniquement d'un bouche-à-oreille scrupuleusement privé.

— Ne... ne te reproche rien, marmonna Penny. Tous les goûts et les couleurs sont dans la nature. Mais ça ne veut pas dire que je...

— Ce n'est pas indispensable à une relation, m'empressai-je de la rassurer.

La dernière chose à faire, c'était bien de la laisser croire que je cachais des menottes derrière mon lit.

— Et puis, on ne couche pas ensemble, pas vrai ?

— Pour l'instant. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ?

Ma gorge se fit sèche. Je déglutis.

Elle poursuivit :

— Et puis, j'aurais peut-être envie un jour de tenter des choses coquines. Dis-moi, quelles sont tes « déviances » préférées ?

J'étais au bord de l'apoplexie.

— Je ne suis pas fan des martinets ou des chaînes (bien que mon cerveau soit bloqué sur l'image de Penny en tenue de cuir), mais, par le passé, j'ai bien aimé l'échangisme et les partouzes.

— Si je comprends bien, tu aimes coucher avec d'autres personnes alors que tu es en couple.

Sa phrase finit sur une note aiguë, presque tendue.

— Oui, mon ex-femme et moi avons ce goût en commun, mais nous le faisons toujours ensemble. Jamais dans deux pièces séparées.

Pour une personne totalement novice, ce n'était pas le genre de détail à préciser. Je voulus m'expliquer :

— Nous ne sortions pas individuellement avec d'autres personnes. Nous n'étions pas un couple libre. C'était plutôt une sorte d'expérience partagée.

— Si on... Si on était ensemble...

— Je ne voudrais te partager avec personne.

Cette idée me révoltait. Je me souvenais de la première fois que Gena avait évoqué l'idée de

l'échangisme, quelques années en arrière. Elle m'avait expliqué la différence entre échangisme et couple libre. Nous n'étions pas allés plus loin que ces soirées torrides passées ensemble avec d'autres personnes. En revanche, les rendez-vous galants et autres liens affectueux tissés en dehors de notre couple étaient proscrits. Sinon, je serais devenu fou de jalousie.

Je fus rassuré de constater que Penny saisissait la nuance.

— Je vois. Je n'aimerais pas voir mon homme s'engager auprès d'une autre. Pour ce qui est du sexe, je ne m'imagine pas non plus coucher avec un autre homme que toi, ni même te regarder baiser une autre. Enfin, je dis ça par pur souci d'honnêteté.

Mon soulagement fut vite balayé par une terrible évidence : c'était le moment ou jamais de lui avouer avoir couché avec Sophie. Je n'étais pas assez cruel pour la laisser dans l'ignorance. Les mâchoires serrées, je sentis mon estomac se tordre. L'aventure allait peut-être s'arrêter là. Dommage, j'aurais tout donné pour la continuer.

— Dans ce cas, par pur souci d'honnêteté, j'ai autre chose à te dire.

— On dirait que c'est grave.

— Oui, ça l'est, grommelai-je en la regardant droit dans les yeux pour avoir sa réaction en direct. J'ai couché avec Sophie.

D'abord, la perplexité. Et puis, l'horreur. À force de lui parler de sexe, j'avais fini par croire qu'elle comprendrait.

— Sophie... Ma patronne, Sophie ?

— Oui. Au printemps, quand Gena et moi étions encore ensemble, lors d'une...

Je me raclai la gorge.

— D'une soirée échangiste, devina Penny.

Je sus alors qu'elle comprenait. Mais comprendre et accepter sont deux bestioles bien distinctes. Un peu comme les poulpes et les... bêtes avec moins de pattes. De ses grands yeux écarquillés, elle me regardait avec une souffrance grandissante.

Je n'imaginai que trop bien ce qu'elle avait envie de me cracher au visage. Qu'elle le fasse. Au moins, on saurait à quoi s'en tenir.

— Penny ?

— Écoute, je ne vais pas te dire que je m'en fiche. Ce serait mentir. Seulement, j'aurais aimé que tu m'en parles plus tôt.

Je hochai la tête.

— Oui, mais je n'arrivais pas à trouver le bon moment.

— Sophie aurait dû me prévenir avant d'arranger ce *blind date*.

Dans sa voix chevrotante, je perçus qu'elle en voulait plus à sa patronne qu'à moi. Pour l'instant, impossible de savoir où cette histoire allait nous mener.

Il y avait bien un moyen de savoir ce qu'elle en pensait vraiment. Une simple question.

— Si tu l'avais su plus tôt, serais-tu quand même entrée dans ce restaurant guindé, la semaine dernière ? Aurais-tu suivi le conseil du biscuit chinois ?

Je voulus sourire pour alléger l'ambiance. En vain.

Le restaurant. Le biscuit chinois. C'était à peine une semaine en arrière. On ne peut pas s'enticher de quelqu'un en seulement une semaine, si ?

Alors, pourquoi avais-je l'impression de perdre quelque chose de fort ?

— Honnêtement ? Non. Je ne pense pas que j'aurais accepté ce rencard.

Bon Dieu, ça fait mal. Tu t'es laissé charmer bien trop vite, mon vieux. À peine de retour sur le marché de la séduction et tu fonces déjà vers les buts.

— Et maintenant ? insistai-je. Est-ce que ça change quelque chose entre nous ?

Elle réfléchit un long moment. Je lui aurais donné une éternité pour y songer si, en échange, j'étais sûr de la garder auprès de moi. Elle prit une profonde inspiration, et je me préparai au pire.

— Non. Ça ne change rien à ce que je ressens pour toi.

Mes mains tremblaient. Je brûlais d'envie de la toucher, ne serait-ce que pour m'assurer qu'elle était bien réelle, que le lien tissé entre nous était encore solide.

— Eh bien, quel soulagement. Je t'apprécie énormément, Penny. Je ne veux pas te faire de mal.

— Moi non plus, murmura-t-elle. J'aurai deux mots à dire à Sophie. Je tiens à mettre les choses au clair entre elle et moi. Mais je ne veux pas arrêter ce qu'on a construit, toi et moi.

— Tant mieux.

Je fis une pause. Que voulait-elle mettre au clair, au juste ? J'avais ma petite idée.

— Une chose est sûre, je ne coucherai plus avec Sophie. Les circonstances étaient très particulières ce soir-là. Je n'ai pas l'intention de voir une autre femme, Penny. Quitte à prendre un peu d'avance, je tiens à te dire que je ne veux voir personne d'autre que toi pour le moment.

Voilà. À peine une semaine après l'avoir rencontrée, je lui déclarais déjà ma monogamie. Les vieilles habitudes ont la peau dure.

— Tu n'as pas à t'excuser de ton passé, affirma-t-elle, presque sévère. Bon, c'est vrai que j'aurais pu l'apprendre différemment... Non, oublie ça. Il n'y a pas de hasards dans la vie.

— Je suis bien d'accord.

Bon, Penny ne m'avait pas retourné ma promesse d'exclusivité. Mais je refusais de me prendre le chou à l'imaginer avec un autre homme. Un peu de recul, que diable.

Elle porta la bouteille à ses lèvres et sirota sa bière en tournant la tête vers Manhattan. Son long cou ondulait à chaque gorgée. J'avais la gorge sèche.

— Ma puce, murmurai-je, usant volontairement de cette marque de tendresse. Viens par là.

Penny reposa sa bière et se leva pour me rejoindre. Les mains dans ses poches arrière, elle s'arrêta devant moi.

— Moi non plus, je n'ai pas envie de voir ailleurs. En ce moment, je suis... disons, intéressée par un seul homme en particulier.

Je repris brusquement confiance en moi. La partie n'était pas terminée.

— Il a bien de la veine, ce type-là.

— Oui, c'est vrai, murmura-t-elle.

Elle se pencha pour effleurer mes lèvres d'un baiser et je la sentis sourire.

Un sacré petit veinard !

Chapitre 8

Je passais en revue les rectifications apportées à un plan schématisé qui me prenait le chou depuis une semaine, lorsque mon téléphone se mit à sonner. C'était Penny, elle m'appelait en plein travail un mercredi après-midi. Ce n'était pas le moment idéal pour prendre un appel privé, mais, pour Penny, j'étais prêt à faire une exception.

J'appuyai sur le bouton vert et lui lançai dans la foulée :

— Sinon, un truc chouette, ce serait d'aller au bowling samedi soir. Il y en a un super près de chez moi. On pourrait dîner, louer les chaussures... Quoi de plus sexy que des godasses rouge et vert ?

Elle gloussa. J'adorais ce petit bruit.

— C'est d'accord, mais je n'appelais pas pour ça, rétorqua Penny. Qu'est-ce que tu as prévu à midi ?

Un coup d'œil à l'horloge.

— Je ne pensais pas prendre de pause déjeuner aujourd'hui, mais mon petit doigt me dit que quelqu'un va me faire changer d'avis.

— Dans le mille. Délia m'a offert une demi-heure de plus aujourd'hui parce que je suis restée travailler tard hier soir. Alors j'ai pensé : « Tiens, pourquoi pas ? Ian aura peut-être envie de manger un morceau avec moi. »

— Ian adorerait manger un morceau avec toi. Du coup, Ian risque de finir tard ce soir, mais tant pis, Ian est prêt à tous les sacrifices.

— Parfait, à partir du moment où Ian arrête tout de suite de parler de lui à la troisième personne.

Trish, ma secrétaire, frappa à la vitre qui jouxtait la porte de mon bureau. Je levai un doigt.

— Penny a-t-elle une idée de l'heure et de l'adresse pour midi ?

— Je ne sais pas où tu travailles, il vaut mieux que tu choisisses.

— Hum, voyons... Je suis dans le Midtown, c'est un peu loin pour toi. Pourquoi ne pas nous retrouver à mi-chemin ?

Je fronçai les sourcils, agacé par Trish qui continuait de toquer à la vitre. Elle leva deux doigts, ce qui correspondait à la petite lumière clignotante de notre téléphone multi-lignes.

— Une employée me fait de grands gestes, je vais devoir te laisser. Choisis une adresse et je te rappelle tout à l'heure. D'accord ?

— D'accord, répondit Penny d'une voix enjouée. À tout de suite.

— J'ai hâte.

Après avoir raccroché, je saisis le combiné sur mon bureau. En parallèle, je lus le message de Trish qui clignotait sur l'écran de mon ordinateur :

Carrie Glynn sur la ligne deux.

Je décrochai.

— Allô, Carrie ? Ça faisait longtemps.

— Oui, je me cachais loin d'un odieux personnage écossais pour qu'il ne me retrouve jamais.

Le rire de Carrie n'avait pas changé. En revanche, sa voix était plus grave, rocailleuse, sans doute le résultat d'un abus de gin et des cigares dont elle raffolait à l'époque où nous travaillions ensemble. Nous

étions dans une boîte régie par un univers masculin, et Carrie avait toujours lutté pour s'imposer.

— Comment vas-tu ? me demanda-t-elle.

— Plutôt bien. J'ai lancé ma propre boîte avec un copain, on a quelques gros contrats.

Je ne jouais jamais les modestes avec mes confrères du métier. La personne pouvait m'embaucher dans un futur proche, sait-on jamais. La clé du succès : les contacts.

— Et toi ? Il paraît que tu as arrêté de dessiner des vis et des tasseaux ?

— Ne m'en parle pas, c'était le purgatoire, grommela-t-elle. Je ne dessine plus rien. Désormais, si je prends un stylo, c'est pour signer les chèques des pauvres types dans ton genre que je paie pour faire le sale boulot.

— Il paraît. Gestionnaire dans l'immobilier, c'est ça ?

— Je gère la deuxième plus grande chaîne de stations tourisme des Caraïbes. Bientôt première en lice.

Je la voyais de là, enfoncée dans son fauteuil, dégageant cette assurance typique que tous les stagiaires comme moi lui enviaient, trente ans en arrière. À l'époque, elle avait la coupe de Lady Di et une certaine quantité de cocaïne toujours sous la main. Elle avait le profil pour se faire une place parmi les magnats du business. Si elle avait choisi la carrière d'une prof d'anglais au lycée, elle aurait fini à la tête d'un empire multimillionnaire de manuels scolaires.

— Soyons lucides, tu ne m'appelles pas depuis Madrid uniquement pour parler du bon vieux temps. Que puis-je pour toi ?

Si Carrie était toujours celle que j'avais connue, elle me suivrait droit au but.

— Tu peux me dessiner un hôtel de luxe, répliqua-t-elle, fidèle au souvenir que je gardais de sa franchise. Nous entamons un remodelage radical de nos établissements. Ils commençaient à tous se ressembler. Nous profitons de l'ouverture d'un nouveau club de vacances...

Ou multipropriété, traduisis-je mentalement son jargon commercial.

— ... pour offrir à nos clients une expérience unique. Pour l'instant, nous nous implantons à Nassau, où notre principal concurrent reste l'écrasante entreprise de cygnes et de dauphins.

Son dédain me fit sourire.

— Penses-tu que le projet soit susceptible de t'intéresser ?

S'il était intéressant ? Oui. Si j'avais l'intention d'y participer ? Ça restait à voir.

— Je suis flatté que tu penses à moi, mais ma boîte ne fait pas dans le divertissement. Nous avons quelques hôtels à notre actif, mais de l'échelle d'une station vacances de luxe...

— Je ne fais pas appel à ta boîte, Ian, je fais appel à toi, dit-elle sans détour. Bien sûr, le chèque serait pour ton entreprise, et, crois-moi, il serait généreux.

— Oh, je n'en doute pas, intervins-je.

— Je ne lance pas le projet à l'aveugle pour faire plaisir à un vieil ami avec qui j'ai passé quelques nuits honorables, insista Carrie en riant.

Honorables ? Aïe, ça pique.

J'ignorais si elle cherchait à flatter mes prouesses d'antan ou si elle frappait volontairement mon talon d'Achille pour orienter la négociation en sa faveur.

— Je n'oserais pas t'accuser d'une telle erreur, affirmai-je en prenant un stylo qui traînait, histoire de faire quelque chose de mes doigts. Sans vouloir parler d'argent...

— Autour de huit chiffres au compteur, c'est bon pour toi ?

— J'ai dit que je ne voulais pas parler d'argent.

Il me fallut faire un effort pour dissimuler mon agacement. Si j'avais cherché à faire fortune, je ne me serais pas lancé dans l'architecture. Ma réussite financière dépassait toutes mes attentes. Hors de

question de m'embourber dans un projet que j'allais rater sous prétexte que le chèque était attrayant.

Même si cet argent serait le bienvenu dans les caisses de mon entreprise grandissante. Rien que pour les primes de mes employés...

— Tu sais quoi ? Je vais t'envoyer la documentation du projet. Comme ça, tu imagineras l'envergure de la propriété, et s'il te vient la moindre idée...

Le problème, ce n'était pas d'avoir une idée. C'était de gérer mes dizaines d'idées. Je voyais déjà un lieu folklorique où se mêleraient colonnes, arches et palmiers...

— On parle de quel genre de délais ? m'enquis-je en tripotant un paquet de post-it que je me mis à gribouiller.

— L'idéal serait une ouverture pour Noël 2019, dit-elle sur le ton de la confiance, comme si elle fabulait un aller-retour pour la lune.

— C'est serré, observai-je. Quand comptes-tu lancer le chantier ?

— Février 2017.

Un aller-retour pour la lune... en charrette, semblait-elle préciser. Mais son assurance ne faiblissait pas.

— Lorsque je me lance dans un projet, je le mène à bien, Ian. Pour y parvenir, je peux avoir le bras long. Nous aurions besoin des premiers croquis au mois de mai prochain et ta venue à Nassau dès juillet pour déposer les permis.

— Ce n'est pas rien, dis-je, enfonçant des portes ouvertes. Très bien, Carrie, tu m'as convaincu, je vais y jeter un coup d'œil. Mais je ne te promets rien.

J'allais le regretter. Mais bon, je devais bien ça à Burt. Cet imbécile devait se languir de baptiser le yacht que cet argent lui paierait.

La conversation se tourna poliment vers des banalités pendant une dizaine de minutes, puis nous raccrochâmes. Je récupérai mon portable pour appeler Penny.

Penny. N'était-ce pas un élément à prendre en compte dans cette décision ? Burt avait tout de même évoqué la possibilité de déménager dix-huit mois pour ce projet. Penny serait-elle prête à vivre une relation à distance pendant ce laps de temps ? Elle parlait de fonder une famille bientôt. J'imaginai mal mettre une relation toute récente en pause pendant deux ans.

Bon, nous n'en étions pas encore là. En juillet, je n'aurais peut-être plus de contact avec Penny, qui sait ? Pourvu que si. Et je n'avais pas encore accepté le contrat de Carrie.

Dans mon répertoire, je cliquai sur le numéro de Penny.

Je n'allais pas me tracasser avant de prendre une décision. Pour l'instant, j'avais autre chose en tête.

Nouveau coup d'œil à mon portable, à l'affût d'un éventuel message de Penny, puis je me faufilai dans la salle de bains pour une dernière vérification dans le miroir. J'avais opté pour un jean et une chemise noire, dont j'avais retroussé les manches. Je ne voulais pas ressembler à un croque-mort, comme elle me l'avait déjà reproché, sans passer non plus pour un vieux crétin cherchant à faire plus jeune que son âge. L'incident du parc m'avait suffi.

Et puis, comme Penny croyait passer la soirée au bowling, je devais rester classique. Si elle savait d'avance où je l'emmenais, elle serait capable de se mettre une pression d'enfer et d'arriver en robe de soirée.

Sur mon téléphone, je lus l'e-mail pour revoir les instructions. Nous serions accueillis à l'entrée du personnel de l'Aquarium de New York par un certain Jim, ou une certaine Vivian, pour être guidés jusqu'à l'attraction principale.

La sonnette retentit. Je répondis à Penny que j'arrivais tout de suite, éteignis les lumières et montai

dans l'ascenseur.

Penny m'attendait sur le trottoir. Son jean moulant mériterait d'être interdit par la loi. Quant à son tee-shirt violet, il avait un décolleté plongeant laissant apercevoir la naissance de la vallée entre ses seins ronds comme des petits pains.

Et moi, je lorgnai le tout sans aucune discrétion. Je me ressaisis et passai un bras autour de sa taille pour lui offrir un baiser sur la joue.

— Tu es magnifique, comme toujours.

— Merci, rayonna Penny. Et moi, j'aime bien ta coiffure en pétard.

Je passai les doigts dans mes cheveux.

— En pétard ?

Mon Dieu, avais-je l'air d'un type récemment divorcé qui piquait les idées mode des *boys bands* dans *Closer* ?

— Dans le bon sens du terme, évidemment, s'empressa-t-elle d'ajouter pour ne pas me vexer. La coiffure parfaite pour un bowling, par exemple.

— Ah oui, en parlant de bowling...

C'était le moment de lui présenter mon programme romantique de la soirée.

Enfin, toutes les femmes ne trouveraient pas mon idée romantique, mais ce n'était forcément pas le cas de Penny.

Je ne pus retenir un grand sourire.

— J'ai changé de plan.

— Je t'écoute, fit-elle, méfiante, tandis que nous nous dirigeons vers la voiture.

— Que penses-tu des aquariums ?

— Hum, je les adore. (Traduction : *question idiote*.) Mais ils ferment à 20 heures le samedi.

— Exact. Mais figure-toi que je connais l'un des principaux mécènes de l'Aquarium de New York.

Burt n'était pas un simple mécène. Il avait consacré sa fortune à cet endroit. C'est pourquoi, lorsque notre conversation s'était dirigée vers la passion que Penny vouait aux céphalopodes, Burt avait proposé de me faire une fleur.

— Ils viennent de faire l'acquisition d'une pieuvre géante du Pacifique.

Elle attendit une seconde, silencieuse et pleine d'espoir.

— Et ?

— Et j'ai pensé que tu aurais envie de la voir, ajoutai-je nonchalamment pour la taquiner. Mais bon, nous pouvons toujours aller au bowling, si tu préfères.

— Non ! s'écria-t-elle. Je ne... Ian, est-ce que je suis présentable ?

— Présentable ? Pour la pieuvre, tu veux dire ?

J'avais envie de ricaner, mais, en même temps, sa folie me faisait craquer. Je m'approchai d'elle et posai les mains sur ses avant-bras. Derrière l'excuse de ce geste d'encouragement, je cachais tout simplement l'envie de toucher sa peau sous les manches courtes de son tee-shirt.

— Si les poulpes étaient attirés par les humains – et après tout, pourquoi pas ? –, je suis sûr que celui-ci te trouvera sexy, et je serai bien d'accord avec lui.

Mon discours était bancal. Pourtant, j'avais passé la semaine à tourner et retourner le scénario de cette excursion aquatique dans ma tête. Au moindre moment de creux au bureau, mes pensées s'étaient tendues vers l'érotisme suprême de sa peau mouillée contre la mienne, du goût divin de sa bouche, de ses jambes refermées autour de ma taille.

Et chaque fois, je m'étais récité le *Notre Père*, puisque l'*Ave Maria* aurait été particulièrement déplacé.

Si Penny était outrée que je la qualifie de sexy pour un poulpe, elle n'en laissa rien voir et se contenta de frotter ses paumes sur ses cuisses.

— Bon, allons la voir.

Durant le trajet, on aurait dit qu'elle s'apprêtait à rencontrer le président. Nous parlions de tout et de rien, comme si Penny ne pensait pas du tout à la pieuvre : elle me racontait sa semaine de travail, puis me questionnait sur la mienne. Mes réponses semblaient l'intéresser, mais, depuis mon siège, je sentais une tension latente sur ma droite. J'avais presque envie de lui dire que tout allait bien, qu'elle avait le droit d'être excitée par cette première rencontre avec son animal préféré.

Je ne pensais pas qu'on pouvait vraiment avoir un animal préféré. Gena aimait beaucoup les pandas, mais ça n'allait pas jusqu'à la folie de vouloir en rencontrer un à tout prix, alors vouloir l'impressionner ? Encore moins.

Après tout, je n'y connaissais rien, les pieuvres étaient peut-être exigeantes.

Burt m'avait mis en contact avec un certain Jim Bronner, que j'avais eu au téléphone. Celui-ci nous retrouva à l'entrée du personnel. Avec sa moustache blanche et son anorak bleu qui remontait quand il me tendait la main, il me faisait penser à Scruffy, le concierge de la série *Futurama*.

— Vous devez être l'ami de Burt ? Et cette charmante demoiselle, votre...

S'il disait « fille », je plongerais la tête la première dans l'aquarium des requins.

— Rencard, le coupai-je. Penny Parker, grande amatrice de pieuvres.

Penny se jeta presque entre nous pour serrer des deux mains celle de Jim.

— Bonsoir ! C'est un honneur de faire votre connaissance.

Le pauvre avait de la chance que son bras soit bien accroché à l'épaule ; elle le secouait comme un pommier.

— Je ne travaille pas vraiment avec la pieuvre, lui expliqua-t-il en retirant sa main aussi poliment que possible.

— Exact, acquiesçai-je. Jim Bronner est plutôt responsable du côté financier de cet établissement.

— Votre ami connaît l'un de nos plus grands mécènes, précisa Jim. Bien, suivez-moi.

Il nous fit traverser un long couloir un poil glauque à mon goût. Si l'on m'avait dit que c'était une prison, je l'aurais cru.

— Elle n'a pas encore rejoint son poste d'exposition, vous allez pouvoir l'observer de près.

— De près ? répéta Penny en me lançant un regard en coin.

Je n'avais jamais autant fait plaisir à une femme. Pourtant, j'en avais réjoui plus d'une, et rarement habillées.

Je lui décochai un sourire et lançai à Jim :

— Elle est un peu nerveuse.

— Pourquoi ça ? s'enquit-il en passant son badge devant une borne magnétique.

— Elle a peur que la pieuvre soit habillée comme elle et la force à repartir se changer.

Le rire strident de Penny eut l'effet d'une drogue sur mon système nerveux. Elle était heureuse, et c'était grâce à moi. Des drogues, j'en avais tenté quelques-unes dans mes jeunes années, mais aucune ne m'avait apporté une telle sensation de bien-être.

Enfin si, les champignons. Bref, c'était façon de parler.

Jim nous guida vers la zone de « Quarantaine des poissons », un nom qui m'évoquait une clinique de fortune pour une barrière de corail touchée par une épidémie foudroyante. La pièce se résumait en réalité à quatre murs de béton, des canalisations au sol, des éviers industriels et, quelque part, un immense compresseur qui bourdonnait derrière les murs. Un long poste de travail occupait un pan de mur, et la personne chargée du rangement de ce comptoir avait manifestement mieux à faire. L'entretien des rangées

d'aquariums muraux devait prendre un temps fou, sans compter les autres, plus imposants, installés au centre de la pièce. Penchée au-dessus de l'un d'eux, une femme à la peau hâlée et aux cheveux gris plongeait la main dans l'eau jusqu'au coude.

— Vivian ? appela Jim en criant pour couvrir le ronronnement des filtres.

Elle sursauta et se mit à rire.

— Je ne vous ai pas entendus entrer. Le bouchon de mon marqueur est tombé dans l'eau, je n'arrive pas à le récupérer. Et ces bestioles ne font rien pour m'aider.

Il s'agissait de deux petits poissons jaunes bien décidés à mordre le gant qui venait envahir leur habitat temporaire.

— Viens m'aider, demanda-t-elle à Jim. J'ai besoin de ton bras.

Elle retira son gant de latex avec un claquement et le jeta dans un évier, puis se tourna vers nous, tout sourire.

— Vous venez voir notre nouveau bébé ?

— C'est un bébé ? s'enquit Penny d'un air méfiant.

Sa réaction jurait avec l'idée que je me faisais des femmes et des bébés animaux. N'étaient-elles pas censées adorer ça ?

Vivian s'expliqua.

— Non, elle fait plus d'un mètre vingt, mais nous sommes aussi excités que si c'était un nouveau-né.

Elle vint nous serrer la main avec celle qu'elle n'avait pas recouverte d'un gant trempé de liquide poisseux.

— Enchantée, Vivian Jackson, responsable des soins des animaux de l'Aquarium.

— C'est vous qui allez nous présenter la pieuvre ? Je suis ravie de vous rencontrer ! s'exclama Penny.

— Hum, merci. Lorsque j'ai appris que M. Baker nous envoyait des visiteurs, je n'ai pas résisté, il fallait que je vienne vous rencontrer.

— Merci mille fois, madame Jackson...

Penny s'interrompit. Elle tremblait comme devant une star internationale.

— Appelez-moi Vivian, insista la vétérinaire. De toute façon, je devais passer ce soir pour donner son antibiotique à ma petite tortue.

Tandis que je me demandais si « donner son antibiotique à ma petite tortue » n'avait pas un sens caché, Vivian nous conduisit jusqu'à la pieuvre. En chemin, Penny me prit la main. Un simple geste qui me serra la poitrine. C'était comme un réflexe qu'elle avait sans y penser. J'étais à côté d'elle, et donc, elle me prenait la main. Mes doigts se refermèrent sur les siens et je lui donnai un petit coup de coude taquin.

L'aquarium de la pieuvre, posé par terre, était recouvert de tout un système de protection digne de la NSA. Des tuyaux en plastique retenaient de minces filets en guise de couvercle au-dessus du réservoir et minutieusement lestés. Même David Copperfield n'aurait pas eu l'idée d'un système de protection aussi ingénieux.

Je touchai l'un des tuyaux du bout des doigts.

— C'est très sécurisé. Serait-ce le Hannibal Lecter des céphalopodes ?

— Ils s'échappent très facilement, d'où les filets, m'expliqua Penny par réflexe, puis elle s'excusa timidement auprès de Vivian.

— Non, vous avez raison, insista la vétérinaire. Son poste d'exposition sera bien mieux sécurisé, mais pour l'instant nous évitons tant bien que mal une éventuelle tentative d'évasion.

Elle défit les mousquetons qui retenaient une partie du filet.

— Voyons si nous arrivons à la faire sortir de sa cachette.

L'aquarium était triste à mourir, il n'y avait pas grand-chose à l'intérieur. Comme tous les aquariums, d'ailleurs. On aurait cru des cellules de prison pour poissons en garde à vue. Au moins, la pieuvre avait droit à quelques brins d'algues et un fond de cailloux.

Un mètre vingt.

Tout à l'heure, je ne m'en étais pas formalisé, je n'imaginai pas à quoi pouvait ressembler un mètre vingt de mollusque. Mais finalement, elle se repérait vite. La pieuvre avait presque la même couleur bleu et rouille que les roches auxquelles elle s'accrochait. Quand elle s'en écarta, ses tentacules n'en finirent plus de s'étirer. La chose se déroulait éternellement, une masse visqueuse sans queue ni tête, jusqu'à ce qu'une grosse boule émerge.

— Je vous présente Monty, roucoula Vivian.

Toujours accrochée à moi, Penny me serra le bras sans remarquer sa force. S'il m'avait fallu une amputation, Penny aurait été le garrot parfait.

Digne d'une version miniature de Cthulhu, Monty sortit de son sommeil de mort, se plaqua contre la vitre, puis se hissa de ses deux affreux tentacules à toute vitesse. Je fis un bond en arrière.

— Oh, mon Dieu ! m'exclamai-je.

Penny eut l'air outrée, à croire que je venais de vomir aux pieds de la reine d'Angleterre.

— Ian, tu lui fais peur !

Moi, je lui faisais peur ?

Penny me laissa pour s'approcher de l'aquarium, se pencha au-dessus de l'eau et chuchota :

— Je suis désolée, madame.

Génial, je me faisais devancer par un personnage à huit membres. En même temps, si on faisait la course, elle me devancerait forcément... Bref.

En tout cas, j'étais ravi de voir Penny en extase pour son premier véritable face-à-face avec l'affreux monstre qu'elle aimait – allez savoir ce qu'elle lui trouvait.

J'eus envie de rire.

— Tu n'es pas forcée de l'appeler « madame ».

— Regarde comme elle est belle, s'extasiait Penny en tendant la main vers la bête.

Vivian sourit.

— Allez-y, touchez-la. Vous ne risquez rien.

Penny se pencha encore, son visage caché par des mèches de cheveux qui dansaient autour d'elle. On entendit un bruit de bulles dans l'eau, puis un tentacule s'éleva. Affolé, je regardai la chose toucher Penny. L'instinct me poussait à me précipiter pour emporter la jeune femme hors d'atteinte, mais, puisque Vivian ne bondissait pas pour attaquer la bestiole à coups de harpon, je me dis qu'il était temps de me détendre.

Penny se crispa et le tentacule s'agrippa à elle.

— Waouh, quelle force !

— Elle ne risque pas d'attirer Penny dans l'aquarium, j'espère.

J'avais besoin qu'on me rassure. Je n'étais pas du genre bagarreur, mais, s'il fallait frapper une pieuvre pour sauver une vie, j'étais prêt à le faire. Enfin, si j'osais la toucher... Cette chose m'écœurerait. Or, pour sauver Penny, il me faudrait outrepasser mon dégoût.

Elle lui parlait comme à un nourrisson ou à un petit chiot mignon.

— Il dit n'importe quoi. Tu ne me ferais pas de mal, pas vrai ?

Vivian secoua la tête.

— La pieuvre n'a pas assez de force, affirma-t-elle. Toutefois... Il ne faudrait pas qu'elle vous serre

trop fort, elle risquerait de faire contrepoids et de s'enfuir de son aquarium.

Sur ce, la vétérinaire libéra le poignet de Penny du tentacule de Monty.

— Et vous ? me dit Vivian. Vous voulez toucher Monty ?

Je levai les mains et fis un pas ou deux en arrière. Vivian n'allait tout de même pas me lancer une pieuvre au visage, si ? Je préférais ne prendre aucun risque.

— Non, non, ça va.

Ma terreur abjecte n'eut pas l'air d'échapper à Penny, qui justifia banalement :

— Ce n'est pas son truc.

Cette bestiole n'allait pas me poursuivre sur la terre ferme, et pourtant, je la craignais comme le loup blanc. N'importe qui se serait fichu de moi – moi le premier. Mais pas Penny. C'était la bonté incarnée. Sauf envers les jeunes mamans de Central Park, mais ça, c'était une autre histoire.

— Il vous accompagne à l'Aquarium un samedi soir alors que ce n'est pas son truc ? s'étonna la vétérinaire en ma faveur. Belle preuve d'affection. Ne le laissez pas s'échapper, il est bon à marier.

Plutôt que de préciser que nous venions de nous rencontrer, Penny se contenta de se tourner vers moi, le sourire aux lèvres. Je lui souris en retour, un réflexe naturel dès qu'elle était dans les parages. Ses yeux s'emplirent de larmes et elle s'empressa de détourner le regard.

— Ça ne va pas ? m'inquiétai-je en m'efforçant de ne pas rire.

Séchant ses larmes d'un revers de la main – celle qui n'était pas retenue par des ventouses –, elle murmura :

— Si, si, au contraire. Je ne m'étais pas sentie aussi bien depuis une éternité.

Mon Dieu, pourvu que ce soit grâce à moi, et pas seulement grâce à Monty. Il m'était arrivé que des rivaux aussi romantiques que des bigorneaux séchés me piquent mes copines, mais, au moins, tous étaient humains.

Je perdis la notion du temps pendant que Penny tissait des liens – au sens propre comme au sens figuré – avec Monty. Les ventouses de la bête marquaient sa peau de cercles violacés, ce qui semblait ravir Penny. Lorsque le poulpe se lassa de tâter la jeune femme pour envisager une échappée – décidément, il n'avait aucun goût –, Vivian lui proposa d'écœurants morceaux de poisson, qu'il emporta majestueusement avec lui pour les savourer à l'abri des regards.

— Par pitié, proposez-lui de se laver les mains, soufflai-je à Vivian tandis que Penny secouait ses bras humides. Elle ne risque pas une infection ?

Après qu'elle se fut lavé les mains une première fois, puis une seconde pour apaiser ma conscience, la vétérinaire nous raccompagna vers la sortie.

— Cette soirée entre directement dans le top cinq des plus beaux moments de ma vie, s'extasia la jeune femme.

— Je suis ravie d'avoir participé à sa réalisation, sourit Vivian, avant de marquer une pause. Au fait, nous cherchons des bénévoles pour faire office de guides touristiques au sein de l'Aquarium. Cela pourrait vous intéresser ?

— Hum, oui, un jour peut-être.

Sa touche de tristesse laissait planer le fantôme d'un vieux rêve oublié. Travailler pour un magazine de mode n'était peut-être pas son premier choix de carrière, finalement.

Je préfèrai ne pas évoquer le sujet de peur de ternir son humeur rayonnante. En retrouvant la voiture, Penny me prit la main, puis passa devant moi.

— Aucun homme ne m'a jamais offert un aussi beau cadeau. Je ne mérite pas...

— Si, tu es toi-même et ça me suffit. Et puis, je voulais te remercier de m'avoir donné une chance, laissai-je échapper avant de le regretter.

En même temps, que pouvais-je dire d'autre ? Si j'avais supplié Burt de me donner un coup de pouce pour ce rencard, c'était pour la rendre au moins aussi heureuse que je l'étais en sa présence. Certes, il me faudrait quatre membres supplémentaires avant de faire concurrence à Monty, mais, si Penny était prête à se contenter d'un humain, je voulais que ce soit moi.

Elle se dressa sur la pointe des pieds, entrouvrit les lèvres, et je ne pus résister. Dès lors que nos bouches se touchèrent, je la pris dans mes bras, c'était plus fort que moi. Sans elle, ils étaient comme vides. Je l'attirai contre moi en m'efforçant de ne pas la serrer trop fort. Seul Monty pourrait la comprimer et s'en sortir sans un reproche.

Pendant le dîner, les céphalopodes occupèrent toute la conversation. Bien sûr, elle essaya de changer de sujet, mais Monty revenait toujours sur le tapis et je ne fis rien pour l'en empêcher. Je ne me lasserais jamais de la voir excitée comme une puce en me sachant en partie responsable de son bonheur.

Dans la voiture, elle ne s'en remettait toujours pas.

— Ce sont des mères extrêmement dévouées. La pieuvre géante du Pacifique va créer un nid dans un petit recoin où elle pourra déposer ses dix mille œufs. Puis elle les accrochera à la paroi et passera les six mois suivants à les nettoyer, les agencer, si bien qu'elle en oubliera de se nourrir et de se reposer. Si elle n'est pas morte lorsque les œufs éclosent, elle ne vit pas bien longtemps après.

Nous nous arrêtâmes à un feu rouge, et la voiture d'à côté continua d'avancer lentement jusqu'à la ligne. Je détestais les chauffeurs qui faisaient ça. Je me mis donc dans la tête de démarrer avant lui pour l'enrager. L'esprit ailleurs, je lançai à Penny sans y penser :

— Pourquoi ? Ses bébés la dévorent ?

Autant lui demander si elle avait changé de silhouette depuis le collègue.

— Mais non, voyons !

— Désolé, je ne voulais pas te vexer.

Sa réaction excessive m'amusait beaucoup.

— Non, ils ne la dévorent pas, idiot. Tu devrais approfondir ta culture des céphalopodes sur YouTube. Tu verras, ce sont des animaux fascinants.

Sur ce, elle s'enfonça dans son siège avec un petit soupir satisfait.

Je n'avais jamais rencontré de femme aussi étrange, aussi drôle et adorable que Penny. Que faisait-elle avec moi, au juste ? J'aurais mieux fait de la dissuader de me fréquenter. De mon côté, je craquais petit à petit pour elle. À ce rythme-là, j'atteindrais l'étape ultime de l'affection en un rien de temps.

— Moi, c'est toi que je trouve fascinante, Penny Parker, affirmai-je avec un clin d'œil.

Mieux valait me taire. Un mot de plus, et elle risquerait de se douter que je tombais fou amoureux d'elle.

Chapitre 9

Encore sonné par ma prise de conscience à l'égard de mes sentiments pour Penny, je pris la route de mon appartement par automatisme. Nous n'avions pas choisi de destination particulière après le restaurant. La technique idéale pour passer pour le goujat qui fait le coup de la panne.

— Tu n'as peur de rien, dis-moi.

Le sourire sexy de Penny dissipa mon malaise en un éclair.

Elle le prenait bien ? Parfait, autant aller jusqu'au bout. Je jouai au type cool et détendu, une main au sommet du volant, et haussai les épaules.

— On est samedi soir. Il y a forcément un programme intéressant à la télévision.

Son sourire se dissipa.

— Ne va pas me faire croire qu'on monte chez toi pour regarder la télévision.

Bon sang ! Le sexe n'était pas au programme pour ce soir, évidemment, mais mon manche n'avait pas l'air au courant.

— Tu m'as démasqué. Je l'avoue, je caressais l'espoir de te couvrir de suçons. Apparemment, tu as l'air d'apprécier ça.

D'un geste évasif, je désignai son bras marqué par Monty.

— Arrête de dire des bêtises et fais-moi grimper dans ta tour.

Je ne demandais pas mieux.

Une fois chez moi, elle accepta que j'entame une bouteille de vin. Elle aurait pu me soupçonner de vouloir l'enivrer pour profiter de son corps. Quand elle s'éclipsa dans la salle de bains, je me mis à paniquer. Qu'est-ce qu'une femme comme Penny attendait d'un homme de mon âge pour une soirée à la maison ? La romance, ce n'était pas mon truc. Et si le vin passait pour cliché ? Ou désespéré ? Ou, au contraire, pas assez osé ? Le prendrait-elle comme un affront si je ne mettais pas les petits plats dans les grands ?

Je m'approchai de l'interrupteur et tamisai légèrement la lumière de tout l'étage. Le silence me pesait, j'allumai donc mon téléphone et le branchai au système de son intégré, puis me coupai dans mon élan. Quel genre de musique choisir ? Mes goûts étaient à cent lieues de l'actualité musicale.

J'optai pour une playlist de chansons romantiques au tempo lent rassemblées durant ma période larmoyante après mon divorce. La plupart dataient des années 1980, mais, selon la culture musicale de Penny, je pouvais toujours faire passer ces morceaux pour des titres si tendance et marginaux qu'elle ne pourrait pas les connaître.

Calme-toi, m'ordonnait la partie raisonnable de ma conscience, celle qui refusait de me voir sombrer dans la folie. *Si elle a accepté de monter, c'est qu'elle t'aime bien, non ? Elle est dans la salle de bains, sans doute occupée à retoucher son maquillage et à s'inquiéter comme toi du moindre faux pas.*

Domage que cette petite voix ne vienne pas me hurler plus souvent dans les oreilles en situation de crise, elle était de bon conseil.

Penny reparut au moment où j'apportais le vin au salon. Je posai la bouteille sur la table basse et lui tendis un verre.

— J'espère que tu aimes le chardonnay, c'est tout ce que j'ai.

— C'est toujours mieux qu'un verre de beurre de cacahuète.

Elle avala une gorgée délicate. Lors de sa dernière visite, elle avait bu une bouteille entière de bière sans autre forme de procès. J'en pris note : la prochaine fois, favoriser la bière.

Pour l'heure, je m'assis sur le canapé et tapotai la place libre à côté de moi.

— Tu viens profiter de la plus belle vue de tout New York ?

Elle me rejoignit et se lova contre mon flanc, comme si c'était sa place depuis toujours. Mon bras posé naturellement autour d'elle, je commençais à croire au destin, moi aussi.

Sa tête était calée sur mon épaule.

— Oui, la plus belle vue de tout New York, la meilleure position, et la plus belle soirée.

— Je suis content que ça te plaise, articulai-je laborieusement, sachant que chaque souffle se coinçait dans ma gorge. Maintenant, je n'arriverai jamais à faire mieux.

— Tu as mis la barre un peu haut pour moi, fit-elle mine de se plaindre. Comment veux-tu que je sois à la hauteur alors que tu viens de réaliser mon plus grand rêve ?

Était-ce vraiment si important pour elle ? Si j'avais su, j'aurais davantage mis les formes.

— Je ne pensais pas que ça te toucherait à ce point, mais c'est un honneur pour moi d'y avoir participé.

Après un silence confortable, elle me demanda :

— Je peux te dire quelque chose ? J'ai peur que ce soit un peu tôt, mais bon...

— Oui ?

Dans ma tête, tous les voyants rouges indiquaient un danger imminent. Par le passé, de nombreuses femmes avaient brûlé les étapes, en particulier pour ces célèbres mots qu'il ne faut pas prononcer avant de les avoir mûrement réfléchis. Chaque fois, je les avais répétés en retour, parce que je le pensais à l'époque, ou par obligation. Avec Penny, ç'aurait été sincère, je serais idiot de prétendre le contraire, mais ces femmes que j'avais aimées aussi étaient sorties de ma vie. Je ne voulais pas reproduire les mêmes erreurs avec Penny. Sans compter son âge ; c'était une jeune femme réfléchie, mais je craignais tout de même que ses sentiments pour moi ne changent sur un coup de tête. Le corps en tension, je me tins prêt à entendre ces mots qui allaient me frapper au visage *un peu tôt*, pour reprendre ses termes.

Elle tourna la tête et leva les yeux vers moi d'un air songeur.

— Tu es vraiment un mec super.

Soulagé, je basculai la tête en avant, les muscles détendus, et me sentis rougir à son compliment.

— C'est vrai, insista-t-elle, comme si elle percevait le doute qui m'habitait. Tu es drôle, charmant, avec une pointe d'accent sexy...

Je poussai un grognement et reposai mon verre sur la table basse. Sa liste de qualités jurait avec mon manque cruel de confiance en moi.

— Sexy ? Oui, si tu craques pour Picsou.

Ma critique lui passa au-dessus de la tête.

— Et tu m'as fait un cadeau magnifique et touchant. Je sais que tu n'attends rien en retour.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Enfin... bien sûr, je n'attends rien, mais qu'est-ce qui te le prouve ?

— Tu n'es pas doué pour jouer au type fier et assuré, affirma-t-elle d'une traite en prenant ma main posée sur son épaule. Tu es un homme bien, Ian, et ça se voit. Même lorsque tu te caches derrière des critiques que tu t'imposes.

Un sourire se dessina sur mes lèvres. Penny m'avait cerné avec une précision presque embarrassante.

— Très bien, tu m'as démasqué. Ce soir, je voulais te faire plaisir, c'est tout.

— Voilà pourquoi je n'ai pas peur que les choses aillent trop vite entre nous.

Au moins, ça en faisait une sur deux.

— Moi qui craignais une déclaration autrement plus sérieuse, tu me rassures.

— Je sais à quoi tu t’attendais, ça m’a amusée de te cuisiner.

Moi aussi, je voulais la cuisiner. De préférence avec ma tête entre ses cuisses. Mais ce n’était pas au menu pour ce soir, j’allais devoir changer de tactique.

— Penny, il faut que je te pose une question.

Je gardai une voix grave pour maintenir le ton de notre conversation et la regardai droit dans les yeux en caressant doucement le dos de sa main.

— Es-tu chatouilleuse ?

Sans lui laisser le temps de répondre, je passai à l’attaque. Ses côtés étant les plus accessibles, je maintins sa main qui tenait la mienne et, de l’autre, j’agitai mes doigts contre cette fine bande de peau. Elle ne pouvait pas se défendre, trop occupée à ne pas renverser son vin sur mon canapé. Qu’elle le renverse, je m’en fichais. De toute façon, je n’avais jamais aimé ce canapé. Pour moi, son rire éclatant valait tous les meubles du monde.

Mais ça, elle ne le savait pas.

— Le vin ! Le vin !

— Oh, zut, je l’avais oublié, mentis-je.

Je la libérai et récupérai mon verre pour en siroter une longue gorgée avant de le reposer sur la table. Puis je pris le sien et le posai près du mien, juste le temps de regagner sa confiance... que je perdis dans la seconde. Il faut dire que je venais de me jeter sur elle afin de la chatouiller pour de bon. Penny poussa de petits cris en essayant de se débattre.

— Tu voulais me voir gigoter, si je me souviens bien ? Eh bien, moi aussi. Chacun son tour.

Elle glissa sur les coussins du canapé, allongée sur le côté, et je la suivis sans pitié pour ne m’arrêter que lorsqu’elle chercha désespérément à reprendre son souffle, les coudes fermement serrés de chaque côté en guise de bouclier.

— Il y a d’autres moyens de me faire gigoter ! s’exclama-t-elle en riant.

Je pris alors conscience que j’étais sur elle, un genou entre ses cuisses, et qu’elle m’offrait une vue imprenable sur sa poitrine, que la gravité faisait divinement gonfler dans son décolleté.

La température grimpa en flèche. Ma bouche descendit vers la sienne et Penny se redressa pour venir à ma rencontre. Elle glissa les doigts dans mes cheveux et me maintint plaqué contre elle.

Embrasser Penny, c’était un peu comme embrasser le soleil. Elle s’embrasait sous mon corps, faisait bouillonner le sang dans mes veines et m’éblouissait à m’en rendre aveugle. Mais je me fichais de m’y brûler les ailes. Je me redressai sur le canapé et l’emportai avec moi. Le mouvement n’avait rien de gracieux, mais je finis les deux pieds à plat sur le sol et les genoux de Penny logés de chaque côté de mes cuisses. Sa bouche m’enivrait, je n’en avais jamais assez. Je promenai mes mains sur sa peau et suivis la ligne de son cou en remontant jusqu’à l’os délicat de sa mâchoire.

J’avais envie de cette femme. Pas seulement sur le plan sexuel. Je voulais qu’elle m’appartienne dans le sens le plus néandertalien du terme. Mais je voulais la mériter. Il était donc hors de question de briser sa confiance maintenant alors qu’elle venait de me l’offrir sans rien attendre en retour.

Comme elle me repoussait doucement, je m’écartai à contrecœur.

— Ce n’est pas pour ce soir, on est bien d’accord ?

Le contraire ne me serait pas venu à l’esprit. Penny avait été claire dès le début sur le fait qu’elle ne prenait pas le sexe à la légère et que baiser n’était pas au programme entre nous. Ça n’allait pas changer après quatre rendez-vous.

— Bien sûr. J’ai compris.

Le soulagement chassa les mauvaises ombres qui durcissaient son visage. Je m’attendais presque à l’entendre soupirer. À croire qu’elle s’était préparée à une négociation ou, pire, à une dispute. Je voyais

dans sa réaction qu'elle avait déjà souffert de mauvais comportements de la part d'autres hommes. Elle en avait l'habitude. Quelle tristesse !

— Tant mieux. Mais... rien ne m'empêche de te faire du bien.

Elle caressa mon torse à travers ma chemise et défit le premier bouton. Un souvenir me revint brutalement : au parc, elle disait avoir un don pour la masturbation.

Était-ce son plan pour la soirée ? Non... si ?

Ne réclame pas, mon vieux.

— Tu me fais déjà un bien fou, ma puce. Je prends un panard d'enfer.

Mes lèvres réclamaient son cou magnifique. Je l'embrassai à la base, ce triangle qui liait son épaule à sa clavicule. Penny poussa un petit cri, puis s'indigna :

— Tu as très bien compris ce que je voulais dire... Alors, je peux ?

Je ne m'étais donc pas trompé ! Un soupir m'échappa.

— Fichtre, Penny, comment veux-tu que je refuse ?

Comment ? C'était impossible, voilà ma réponse. Rares étaient les occasions où je refusais qu'une femme touche à mon pénis. Alors, une femme à la fois chaude, drôle et sincère ? Là, impossible de résister.

Retroussant son tee-shirt, je faufilai mes mains dans son dos et trouvai l'agrafe de son soutien-gorge. Je le pinçai doucement.

— C'est trop tôt ?

— Non, pas du tout. Je peux le retirer, si tu veux, me rassura Penny.

L'agrafe céda sous mes doigts. Rien de tel que l'expérience pour perfectionner son geste. À quoi pensais-je, nom d'un cachalot ! Pourvu qu'elle ne lise pas dans mes yeux. Après ma révélation au sujet de Sophie et moi, je n'avais pas envie que Penny réfléchisse à mes précédentes conquêtes dans un moment pareil.

Moi aussi, je devais arrêter d'y penser. La seule femme qui m'intéressait était dans mes bras. Ses cheveux blonds et soyeux m'effleuraient le visage. J'essayai d'imprégner ma mémoire de leur parfum.

— Tu sens la fleur.

Penny releva la tête et la mèche s'échappa de ma prise. Pour dessiner son portrait, j'avais tout particulièrement apprécié ses oreilles. Elles étaient à peine trop grandes, et cette imperfection nourrissait sa beauté. Leur courbe était tentante. Je cédaï et suivis leur ligne avec mes lèvres, puis en mordillai le lobe. Son soupir me surprit, rauque et sourd, à l'opposé total de sa voix de clochettes. Si sa voix me faisait penser à de la barbe à papa, son soupir évoquait plutôt l'épaisseur d'un vieux whisky. De quoi me faire bander en un éclair.

— J'en ai envie depuis notre après-midi dans le parc, murmurai-je en faisant courir ma langue dans son cou.

— Et depuis la piscine ? s'amusa-t-elle, le souffle court.

— Oui, aussi. Mercredi, quand je t'ai embrassée sur la joue, c'était la première fois que je refrénais une pulsion pareille.

— Eh bien, s'il te plaît, ne te retiens plus, susurra-t-elle.

Comme si je pouvais me retenir. Mes mains quittèrent son dos pour venir se faufiler sous son soutien-gorge dégrafé. Elle avait une poitrine ronde et juste assez généreuse pour remplir mes paumes. Un frisson la secoua.

Ma bouche explora son cou sans relâche. Elle avait la peau si douce que je ne pus retenir un gémissement de délice. Je croisai son regard. Ce n'était pas l'envie qui me manquait de relever son tee-shirt pour prendre son mamelon à pleine bouche, mais nous avions toute la nuit devant nous.

Au diable la messe de demain.

Mon engouement religieux semblait d'une moindre importance que la belle blonde assise sur mes genoux. Et puis, Dieu lui-même pouvait-il vraiment me le reprocher ? Après tout, c'était bien lui qui avait créé Penny à l'image de la perfection. L'une de ses plus belles créations.

Un petit sourire aux lèvres, elle encadra mon visage et se pencha vers moi. Toutes mes craintes s'envolèrent dans ce baiser. Il dura une éternité, le temps de se savourer l'un l'autre et d'endurcir l'attirance qui nous rapprochait. J'ignorais ce qui la poussait vers moi, mais, en tout cas, je n'allais pas m'en plaindre.

Elle tira sur ma chemise et grommela :

— Je peux la déboutonner ?

— Je t'en prie.

Deux autres boutons cédèrent et les mains de Penny s'empressèrent d'explorer mon torse. Elle déposa un chemin de baisers sur toutes les surfaces de peau à sa portée. Ses soupirs se mêlaient à ses caresses frissonnantes. Son corps me répondait avec une intensité enivrante. J'aimais frôler l'arrondi de ses seins et former de petits cercles autour de ses mamelons avec mes pouces. Le temps filait à toute allure, nous étions perdus dans notre étreinte, ses cuisses serrant fébrilement les miennes et son corps basculant d'avant en arrière.

Le pire était de supporter le frottement de nos parties à travers l'épaisseur de nos jeans. Penny s'écarta, chassant ses mèches humides de sueur de son visage, et passa une jambe par-dessus les miennes pour s'asseoir à mes côtés et poser une main sur la bosse, qui tressaillit sous son toucher.

— C'est toi qui ouvres la braguette, réclama-t-elle. Je ne veux pas risquer de te mutiler.

La perspective de connaître le même sort que Ben Stiller dans *Mary à tout prix* était loin de m'enchanter.

— J'espère que ça ne t'est pas déjà arrivé, on dirait que tu parles en connaissance de cause.

— Non, simple précaution.

Ses yeux ne quittaient pas mes mains à l'œuvre. Si elle continuait comme ça, mes doigts allaient finir par brûler. J'étais aussi stressé que le premier jour où j'avais dévoilé mon artillerie devant une fille. C'était il y a longtemps, très longtemps.

— C'est toujours un moment très angoissant.

— Je te promets de ne pas me moquer, fit Penny d'un air grave.

Cette jeune femme frôlait la perfection, mais sa répartie était parfois grinçante.

— Hum... merci, tu me rassures.

— Non, tu m'as mal comprise... Bref.

Avec un petit rire, Penny me jugea inapte à me dévoiler tout seul et plongea elle-même la main dans mon caleçon. Mes poumons manquèrent d'implorer sous la pression de l'inspiration que je pris au moment où ses doigts se refermèrent autour de ma verge. Mon désir était à la fois comblé et décuplé.

— Tu vois ? Il n'y a pas de quoi en faire un drame.

Elle agita ses doigts et releva à peine ma chemise, puis s'exclama :

— C'est pas vrai ! Tu n'es pas circoncis ?

C'était la première fois que mon gland suscitait un tel enthousiasme chez une Américaine.

— Pourquoi ? C'est si génial que ça ? lançai-je avec un bruit que j'aurais voulu faire passer pour un petit rire assuré.

— Oui, c'est la première fois que je ne suis pas avec un circoncis.

Tout en parlant, elle s'amusa à décalotter plusieurs fois mon prépuce.

— Est-ce que je dois m'y prendre différemment ?

— Non, non... ce que tu es en train de faire (*risque de me faire éjaculer en deux minutes*)... c'est très bien.

Avachie contre mon bras, elle fit l'inverse de la façon dont je m'y serais pris et promena sa main de haut en bas, comme si elle pouvait y passer des heures. Son corps chaud contre le mien court-circuitait mes neurones. Plus rien n'existait en dehors de ses caresses sur mon sexe secoué de pulsations. Au bout d'un moment, je me soulevai pour aller à sa rencontre.

Penny se dressa sur ses genoux et m'attrapa de ses deux mains en tournant légèrement à chaque passage, puis tapota le dessous.

— Comme ça, tu aimes ?

— Oh, bordel.

Si j'aimais ? Je poussai un long soupir. Les émotions déferlaient en moi. Mes orteils se recroquevillaient peu à peu. Penny savait précisément quoi faire.

— Tu ne plaisantais pas, au parc. Pas vrai ?

— Je ne fais jamais de promesses que je ne peux pas tenir.

Je sentais que son souffle devenait saccadé. Penny s'agitait sur son siège. Serait-ce aussi excitant pour elle que pour moi ?

Ça ne pouvait pas l'être autant. J'approchais du point de non-retour.

— Ah, Penny, je..., grognai-je. Je suis gêné, ma puce. Ce soir, je risque de ne pas tenir bien longtemps.

— Je m'en doute. Je sais que je suis douée.

Sur ce, elle s'humecta la lèvre inférieure. Était-ce inconscient ou exposait-elle volontairement son arsenal érotique ? Peu importait.

Je fermai les yeux. Ce n'était pas tant que je refusais d'exploser entre ses mains expertes, mais elle avait commencé depuis à peine cinq minutes. Et si elle me trouvait décevant ? Peut-être qu'en détournant le regard de ses pommettes roses, de sa poitrine rebondissant au rythme de ses gestes insistants, je pourrais tenir plus longtemps. Mais, au moment de clore mes paupières, elle piqua une accélération. Je serrai les poings, mais c'était peine perdue.

Et puis, une sensation fraîche et humide me fit sursauter. J'ouvris brusquement les yeux et découvris les lèvres roses et pulpeuses de Penny autour de l'extrémité de ma bite. Je voulus la prévenir, mais c'était trop tard. Tout ce qui m'échappa fut « oh, putain ! » au moment de jouir.

Penny se figea, la bouche sur ma queue qui tressaillait, et avala. Presque aussitôt, je fus envahi d'un terrible sentiment de honte altérant mes vertiges d'extase. Je venais d'éjaculer dans sa bouche sans lui demander son avis. J'aurais dû l'interrompre pour enfiler un préservatif, ou me retirer au dernier moment...

— Je suis désolé ! bredouillai-je. Je n'ai pas eu le temps de te prévenir.

La tête inclinée sur le côté, elle se mit à rire.

— Merci, je le prends comme un compliment.

— Oui, amplement mérité. Attends, je vais me nettoyer.

Elle récupéra son verre de vin.

— OK, je finis ça en attendant.

Aurais-je dû lui proposer un verre d'eau ? Je me levai.

— Je suis vraiment désolé.

— Ce n'est rien, ne t'inquiète pas. Apparemment, je suis aussi douée avec ma bouche qu'avec mes mains.

L'échec d'un nouveau ricanement m'enfonça davantage dans la honte et je filai dans la salle de bains.

Mais qu'est-ce qui te prend ? me hurla ma raison quand je croisai mon regard dans le miroir. *On ne gicle pas dans la bouche de quelqu'un pour ensuite disparaître et laisser la personne seule, voyons ! Elle se montre gentille et compréhensive, et toi, tu fous le camp ?*

Je me dépêchai de me nettoyer sans cesser de m'insulter mentalement. Penny devait me prendre pour un salaud pour avoir fui comme ça. Avec un peu de chance, elle me laisserait l'occasion de me rattraper.

Te rattraper ? Pour ça, il faudrait que tu la fasses hurler comme une truie si tu veux te montrer à la hauteur !

À mon retour, elle était toujours sur le canapé, appuyée contre le dossier. Les cheveux en bataille, elle admirait les lumières de la ville d'un air rêveur.

Quand je vins m'asseoir près d'elle, elle leva les yeux. Sans doute se demandait-elle si j'étais le genre de mec à rouler sur le côté et à s'endormir après avoir eu son compte. Je voulais qu'elle comprenne à quel point je lui étais reconnaissant.

— Merci.

Ça me paraissait trop faible.

— Quand tu veux, me sourit-elle.

Quand je veux ?

Il m'était rarement arrivé de vouloir relancer la machine juste après l'extase, mais ce soir, j'étais insatiable. En reprenant Penny dans mes bras, mon sentiment de complétude béate fut vite remplacé par un nouvel élan lascif. Tout en la couvrant de baisers, je passai en revue tous les moyens à ma portée pour lui apporter autant de plaisir qu'elle venait de le faire pour moi.

— Excuse-moi pour cette interruption.

— Je croyais qu'on avait terminé.

Ce qui me coupa copieusement dans mon élan.

— Tu... Tu veux arrêter ?

Si c'était le cas, j'étais le roi des imbéciles avec ma bouche dans son cou et mes doigts dans ses cheveux.

— Quoi ? Non, bien sûr que non ! Seulement, je pensais que, comme tu avais déjà...

Si Penny voulait me rassurer, c'était raté.

— Mais pas toi, bredouillai-je.

— Non, exact. En même temps, c'est assez rare.

Sa petite voix trahissait son embarras. Se reprochait-elle de n'avoir pas joui ?

— Attends une minute, grommelai-je en me redressant, les sourcils froncés. Chaque fois, tu offres aux hommes des branlettes à se damner...

— Waouh, merci ! s'exclama-t-elle avec un sourire aussi rayonnant qu'un lever de soleil.

— Je t'en prie. Mais après ça, aucun de ces hommes ne t'a renvoyé l'ascenseur ?

— Pas parce qu'ils s'y prenaient mal. J'imagine qu'ils étaient très doués. C'est moi, je ne les laissais pas faire.

Ah.

— Ah.

À présent, que faire ? Si je lui proposais de renverser la tendance, risquait-elle de se sentir forcée ?

— C'était trop intime, je n'en avais pas envie, s'expliqua Penny, presque mal à l'aise. Avoir un... un orgasme devant quelqu'un, ça me gêne.

Sachant que je venais d'en faire l'embarrassante expérience, je ne pouvais que compatir.

— Bon, très bien. Oublie ça, je te laisse tranquille.

Elle eut un rire nerveux.

— Non, ne me laisse pas tranquille. Je veux que tu le fasses.

Profitant du fait que je sois bouche bée, Penny ajouta :

— Allez, prenons-le comme un tour d'essai.

Le sourire aux lèvres, je restai sur mes gardes.

— Un tour d'essai ?

— Eh bien oui, au cas où je décide de coucher avec toi, bafouilla-t-elle en remuant à peine, puis elle se mordilla la lèvre. Bon... par quoi on commence ?

Continue de me surprendre comme tu le fais, et ma trique ne redescendra jamais.

Je n'allais pas m'en plaindre. Annie avait peut-être raison, finalement, lorsqu'elle disait que Penny me rendait ma jeunesse, car, dans l'immédiat, j'étais aussi maladroit qu'un adolescent en rut.

Je me penchai pour l'embrasser et gagner du temps afin de réfléchir. Je saisis sa hanche et glissai mes mains sous son tee-shirt et son soutien-gorge pour épouser la forme de ses seins. Un soupir soudain souleva sa poitrine. Je rompis notre baiser pour lui susurrer à l'oreille :

— Commence par m'arrêter si tu n'aimes pas ce que je te fais. Et dis-moi ce que tu aimes. Je veux apprendre à te faire plaisir, et pour ça, guide-moi. On gagnera du temps.

— Oh, bon sang, soupira-t-elle en rejetant la tête en arrière. Continue de me murmurer à l'oreille.

Ma main se faufila vers la braguette de son jean pour l'ouvrir doucement.

Tu l'as fait un millier de fois, Ian. Tu maîtrises la situation.

Parfaitement. Je maîtrisais la situation. Il me suffisait de garder confiance.

Non seulement je pouvais le faire, mais, en plus, je pouvais être doué.

Il me suffit de caresser l'avant de sa culotte du bout de l'index pour retrouver l'assurance de mes capacités sexuelles.

— Tu veux que je continue de te parler des milliers de façons dont je vais te faire jouir ?

— Mmh.

Sa respiration s'emballait. Bougre, j'étais prêt à lui déclencher une crise d'asthme à force de la faire jouir si ça pouvait lui faire oublier la bêtise des macaques qui étaient passés avant moi.

— Je parie que tu es sublime en plein orgasme.

Je frottai sa culotte avec deux doigts. Elle était trempée. Je dus me mordre la joue pour ne pas grogner.

— J'ai hâte de t'entendre gémir, susurrai-je.

Penny fit un petit bruit qu'elle réprima derrière ses lèvres scellées.

— Ne fais pas ça. Personne d'autre que moi ne t'entendra.

Je n'aimais pas lui donner des ordres, mais, si elle commençait à prendre du recul sur ses réflexes instinctifs, elle n'allait pas en profiter.

— Dans ce cas, fais-moi hurler.

Ces mots à la fois haletants et sexy me provoquèrent un soupir guttural. Je ne supportais plus cette couche de dentelle entre nous. Je voulus glisser ma main dans sa culotte, mais son jean faisait barrage. Tandis que j'évaluais mes options, Penny me coupa l'herbe sous le pied.

— Ça te dérange si je retire mon pantalon ?

Quel abruti répondrait « oui » ?

— Non, au contraire, ça me faciliterait la tâche.

Soulevant à peine les fesses du canapé, elle fit glisser le jean par terre, mais pas sa culotte. Le message était clair : elle garderait le sous-vêtement. J'aurais adoré la voir complètement nue, mais son confort était ma priorité. Et puis, je frôlerais ses doux pétales tôt ou tard. Pour l'instant, il faudrait me contenter de les imaginer par le toucher. Qui sait, je pourrais les dessiner de mémoire lorsqu'elle serait

partie.

En tout cas, il restait au moins une chose sous sa culotte que je désirais revoir au plus vite. Glissant le doigt sous l'élastique, je tirai à peine pour l'apercevoir. La pieuvre que j'avais cru distinguer l'autre jour à la piscine.

— Ah, voilà le poulpe que, *moi*, je rêvais de rencontrer.

Avec un rire, elle chassa ma main.

— Si tu ne remets pas très vite tes mains où elles étaient, je vais me mettre à pleurer.

— Oh, je ne voudrais pas te décevoir.

Je me penchai pour un baiser en remettant les mains où elle les réclamait. Sans le jean pour me bloquer, je pouvais à présent librement sentir son sexe dans ma paume. Penny se souleva, les cuisses écartées. Était-ce de m'avoir sucé qui la rendait si mouillée ? Combien de fois était-elle rentrée chez elle la libido en feu sans aucun homme pour la satisfaire ? J'étais touché qu'elle me laisse y remédier.

Lorsque mon doigt s'inséra entre ses lèvres pour trouver son clitoris, son corps fut pris d'un spasme. Elle attrapa mes épaules et enfonça les ongles dans ma chair à travers ma chemise.

— Eh, tout doux ! J'apprécie le compliment, mais je tiens à ma peau.

— Oups, désolée, pantela Penny en m'attirant contre elle.

Caresser son point sensible en cercles lents, voilà une bonne manière de commencer doucement pour ne pas finir écorché. Son souffle saccadé suivait une cadence régulière et tressaillait dès que mon cercle atteignait son bourgeon. Les sourcils froncés, elle ferma les yeux, concentrée. Son pouls battait sous mon index.

— Je peux entrer ?

Drôle de formulation. Je passais pour un empoté au bord du désespoir. Il faut dire que je me languissais de la sentir se crispier autour de ma main. Je voulais que ses orgasmes n'aient plus de secret pour moi.

Pour illustrer mon propos, je remplaçai mon index par mon pouce et, du reste, sillonnai la jonction entre les lèvres de son sexe. Penny laissa échapper un « ouais » chevrotant.

Le souffle coupé, j'enfonçai deux doigts. Pas trop loin, juste assez pour la sentir se refermer comme un étau. Putain, j'imaginai cette sensation autour de ma queue.

— Il est plus profond, m'indiqua-t-elle entre deux soupirs, ondulant sous ma prise.

Je mis une seconde à comprendre qu'elle parlait de son point G.

— Tu sais où il est, quelle chance ! m'exclamai-je dans un rire. Ça me facilite les choses.

Je sus tout de suite que je l'avais trouvé : son bassin se souleva et Penny s'agrippa au dossier derrière elle en hurlant :

— Oh, putain ! Putain ! Putain !

— Oh, putain, lui fis-je écho.

Je n'étais pas sûr de l'avoir déjà entendue jurer. Ses hanches roulaient au rythme de mes assauts, puis, tout à coup, son corps entier se raidit et elle ouvrit la bouche, d'où aucun son ne sortit. Son vagin se resserra quatre fois sur mes doigts – chacune d'elles resterait gravée dans mes fantasmes – et sa jambe droite se tendit. Puis elle se laissa retomber sur le canapé, les joues rouges et le front suintant.

Une scène magnifique et trop brève à mon goût. Sa confiance en moi me bouleversait. J'étais le premier homme à la faire jouir. Ma main la possédait encore et je faufilai l'autre sous son tee-shirt en murmurant :

— On continue ?

Ses yeux se rouvrirent sous le choc.

— Quoi ?

Sa voix rauque me fit sourire.

— Tu veux jouir encore ? Honnêtement, je pourrais y passer la nuit sans soucis.

— Oui ! hurla-t-elle sans hésiter.

Bon, puisque madame souhaitait remettre le couvert, madame aurait son compte. Un instant venait de passer, sa peau devait être moins sensible sans avoir tout à fait refroidi. C'était mon astuce : attendre juste assez pour ne pas enflammer ses rougeurs, mais reprendre au bon moment pour profiter d'une deuxième vague de chaleur. Je repris mes gestes de tout à l'heure, à cela près que son sexe était à présent enflé et humide. Tellement humide. À chacun de mes passages, un bruit de succion déclenchait mes pulsions. Lorsqu'elle se cambra, j'en profitai pour remonter ma main plus haut sous son tee-shirt de sorte à effleurer ses mamelons durcis. Elle était si belle allongée là, au comble du plaisir, que je ne pus résister à l'envie de l'embrasser. Elle attrapa mon visage à pleines mains et dévora ma bouche goulûment en pressant son bassin contre le mien.

Nos lèvres étouffèrent son cri d'extase et elle s'écarta brutalement en me suppliant :

— Stop, ça suffit !

Je retirai lentement mes doigts puis, sans y penser, les portai à ma bouche pour en goûter la saveur. Un de ces jours, ma langue lécherait ce parfum musqué directement à la source pendant que je la tiendrais d'une poigne ferme, et elle gigoterait en m'implorant de la faire jouir encore.

Pour l'instant, Penny m'observait de ses grands yeux. Sa poitrine se soulevait régulièrement. Un ricanement satisfait m'échappa.

— Je t'apporte quelque chose ?

— De l'eau.

Sa voix était aussi sucrée qu'une charlotte au chocolat. Je lui embrassai la joue.

— Je reviens tout de suite.

Tout en cherchant une bouteille dans le frigo, je l'entendis rire dans la pièce d'à côté.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Rien, c'est l'endorphine.

À l'intérieur, je frappai mon torse façon Tarzan.

— Ah. J'en déduis que j'ai fait du bon travail.

— Du travail bénévole, gloussa Penny.

— Alors, je me considère grand philanthrope, car j'étais entièrement dévoué à ma cause.

Je retrouvai ma place à ses côtés sur le canapé, un bras autour d'elle. Les câlins, c'était son truc : elle replia aussitôt ses jambes sous ses fesses et se lova au creux de mon flanc.

— Merci, dit-elle dans un murmure.

— Avec grand plaisir.

J'étais prêt à recommencer tout de suite si elle me le demandait.

— Non, je voulais dire... Merci de ne pas m'avoir forcée à aller plus loin, dit-elle d'une voix chevrotante. Ça me fait du bien d'être considérée comme une femme, et pas comme un défi à relever.

Nom d'un chamois !

Était-ce la raison pour laquelle elle refusait qu'un homme la touche ? Parce qu'elle craignait qu'il cherche simplement à briser sa virginité ?

Je serrai mon bras autour de ses épaules.

— Penny, je me fiche de savoir si tu coucheras ou non avec moi. J'espère qu'on en viendra un jour à le faire, mais, si ça n'arrive jamais, je n'aurai pas la sensation d'avoir manqué de quoi que ce soit. Tu es ce qui m'est arrivé de plus beau ces dernières semaines.

La véracité de cet aveu me médusait. Penny m'avait fait plus de bien que les repas de famille, les

soirées devant la télévision, voire la perspective d'un nouveau contrat susceptible de rapporter gros. Elle occupait une immense place dans mes pensées, et en grappillait toujours davantage à chaque moment passé en sa compagnie. Et ça ne me dérangeait pas le moins du monde. Elle pouvait même tout occuper si elle le voulait.

Me prenant la main, elle dit :

— Tu sais... pour moi aussi, tu as été ce qu'il y a eu de plus beau.

Encore plus beau qu'un tête-à-tête avec un poulpe ? avais-je envie de lui demander.

Mieux valait ne rien dire, je risquais de faire une ânerie.

Chapitre 10

Comme j'avais délaissé ma famille ces derniers temps, je passai l'après-midi chez Annie à regarder les Yankees se prendre une raclée par les Tigres de Détroit. Je n'étais pas aussi accro au sport que certains – comme Bill et Danny –, mais c'était une façon comme une autre de passer un bon moment. Et puis, j'en profitai pour penser à autre chose qu'à Penny. Quel sentimental ! C'en était écœurant.

Je rentrai chez moi en voiture, l'esprit dérivant vers des contrées romantiques. Depuis ma rencontre avec Penny, je ne pensais plus qu'à elle. À chaque battement de paupières, je voyais son sourire, ou bien ses lèvres autour de ma queue pendant l'unique seconde où j'avais été capable de tenir dans cette posture. À quoi bon le nier ? J'étais amoureux, transi tel un adolescent lors des premiers émois. Après l'année que je venais de passer, ma réserve d'efforts se tarissait.

Je garai ma voiture et hésitai un moment avant d'éteindre le moteur. Ma main se posa naturellement sur mon portable. Dimanche dernier, j'avais appelé Penny sans prévenir et je ne voulais pas en faire une habitude. Je n'étais pas un mufle, elle avait le droit de vivre sa vie comme elle l'entendait. Après ce que nous avons fait la veille, je ne voulais pas qu'elle me soupçonne de réclamer une partie de jambes en l'air.

Certains diraient que nous avons arrêté en pleins préliminaires. Mais moi, je voyais la chose différemment : nous étions allés au bout d'un échange bien plus intime qu'un banal coït. J'en étais encore retourné. Je refusais que Penny pense que je me servais d'elle.

Appelle-la dès que tu seras rentré chez toi, me promis-je pour m'empêcher d'aller directement sonner à sa porte. Après cette nuit tardive, j'avais des courbatures partout, histoire de me rappeler que je n'étais plus tout jeune. Dès que j'aurais refermé ma porte, je sèmerais mes fringues comme le Petit Poucet jusqu'à ma chambre. Ensuite, je me permettrais d'appeler Penny puisque, une fois affalé sur mon lit, aucune raison sur terre, aussi douce, belle, mouillée et délicieusement étroite soit-elle, ne me ferait reprendre la voiture à ce stade-là.

Va pour le chemin de Petit Poucet jusqu'à la salle de bains, décidai-je.

J'attrapai ma veste et ma cravate sur la banquette et sortis de la voiture pour rejoindre ma tour, tripotant mes clés dans ma poche. Trop absorbé par mes pensées, je ne m'aperçus de la présence de Penny devant ma porte qu'au moment où je manquai de la bousculer. Était-ce vraiment elle ou mon imagination lubrique me jouait-elle de mauvais tours ?

— Penny ?

Elle se retourna lentement. Ses cheveux étaient trempés, elle n'était pas maquillée. Bien sûr, j'aurais dû me réjouir de la trouver en petit short et débardeur moulant, mais elle tremblait, le regard dans le vague. De quoi me faire redescendre de mon nuage.

— Je suis désolée, j'aurais dû appeler...

— Ça ne va pas ?

Au diable les politesses, je me fichais qu'elle ne m'ait pas prévenu. Ce qui m'inquiétait, c'était sa mine dévastée. Je pris son visage dans mes mains et contemplai ses yeux rouges et gonflés. Qu'était-il arrivé à sa jovialité contagieuse ?

Inutile de poser la question. La réponse émana de ses sanglots, dont le hoquet lui brisait les poumons.

— J'ai... j'ai croisé mon ex dans le parc avec sa... sa fiancée et leur bébé.

Mon Père, donne-moi la force de ne pas retrouver ce bougre de crotale pour lui faire subir un sort qui me mènerait directement derrière les barreaux.

J'étais impuissant face à son chagrin. Même en crevant les pneus de ce salopard, je n'y changerais rien. Le pire était de ne rien savoir de sa précédente relation et de voir que Penny en était encore profondément perturbée sans que je ne puisse rien y faire.

— Viens par là.

Soit je la prenais dans mes bras, soit je ne le faisais pas. Le choix fut rapide. Elle fit un pas vers moi et je la serrai fort, peut-être un peu trop. Si j'avais pu remplacer son chagrin par mon affection, je l'aurais fait sans hésiter. Malgré la douceur de l'après-midi, sa peau était glacée.

— Viens te réchauffer.

— Je suis désolée, ne cessait-elle de répéter durant le trajet jusqu'au premier étage.

Mon cœur se brisait un peu plus chaque fois qu'elle prononçait cette phrase. Je voulais lui dire de ne pas s'excuser, qu'elle ne me dérangerait jamais, mais, pour l'instant, le silence était d'or.

— Il te faut des vêtements chauds et à boire, de quoi te revigorer, affirmai-je finalement.

En réalité, je n'en avais aucune idée, mais, quand j'étais petit, c'était le remède miracle de ma mère en situation émotionnelle critique. J'accompagnai Penny jusqu'au salon, où je récupérai le plaid du canapé pour l'emmitoufler.

— Attends-moi ici, je reviens.

Gena ne m'avait laissé aucune de ses affaires, et tant mieux. Je me voyais mal proposer à ma petite amie les vêtements de mon ex-femme, ce serait troublant.

Enfin, si je pouvais considérer Penny comme ma petite amie. J'avais du mal à comprendre où nous en étions, et ce n'était pas ce soir que j'allais lever le voile sur ce mystère.

Dans la chambre, je sortis du placard la caisse de mes vêtements d'hiver dans l'idée de retrouver un pull vert tout doux et un pantalon de pyjama en flanelle, dont elle pouvait serrer la ceinture à la taille. J'apportai la tenue au salon et elle l'accepta volontiers.

— Va te changer pendant que je te sers un poison. Lequel tu veux ?

Penny me regarda d'un air perplexe.

— Aucune idée.

— Pas de problème, j'improvise, la rassurai-je en lui embrassant le front.

Elle serra fort mes vêtements contre sa poitrine.

De retour en cuisine, j'examinai le contenu de mes placards. Ce que j'avais à lui proposer de mieux, c'était du Glenlivet Nàdurra. Si elle ne se réchauffait pas avec ça, il ne resterait plus que le four.

Je lui en servis un verre, puis un second pour moi, les deux purs et sans glaçons. Je retournai au salon au moment où Penny sortait de la salle de bains. Son petit corps disparaissait sous les couches de vêtements : elle avait retroussé le pantalon au-dessus des chevilles et tirait les manches pour couvrir ses poings fermés. Elle me semblait plus fragile encore que tout à l'heure, lorsqu'elle grelottait dehors.

Elle s'assit près de moi et prit son verre, qu'elle ingurgita comme s'il s'agissait d'un *shooter*. Nos regards se croisèrent.

— Je vais chercher la bouteille, annonçai-je gravement.

À mon retour, mon verre était vide aussi. Je remplis les deux et me rassis.

— Tu veux en parler ?

— Non, fit-elle, et pourtant elle hochait la tête, pressant le bout des doigts sur ses tempes. Brad et moi avons rompu au mois de mai. Aujourd'hui, je l'ai croisé avec sa fiancée et leur bébé de quatre mois.

Je fis le calcul dans ma tête.

— Oh, non. Penny...

— Je sais. Va savoir depuis quand ça durait. Je les soupçonne d’avoir vécu ensemble. Depuis janvier, peut-être. Nous n’allions plus chez lui parce qu’il disait que son colocataire avait de drôles de comportements.

Penny se leva, son verre à la main, et s’approcha de la fenêtre.

— J’ai retourné la situation dans tous les sens. Sous la douche, j’essayais de me rappeler les indices qui auraient pu me mettre la puce à l’oreille. Mais rien. Quelle crétine j’ai été !

— Tu n’es pas crétine.

Ce qui n’allait pas l’aider. Préciser que le crétin de l’histoire était son ex ne lui apporterait rien non plus, elle était déjà au courant.

— Parfois, on a envie d’aimer quelqu’un qui ne mérite pas cet amour et on se pousse à croire qu’il le mérite quand même.

Au bout du rouleau, elle acquiesça lentement et but une gorgée en faisant la grimace.

— La fille est folle de lui, je l’ai bien vu. Elle le regardait avec des cœurs dans les yeux, et moi, j’avais la sensation que je devais la prévenir, mais de quoi ? Qui sait, ils pourraient être faits l’un pour l’autre. Peut-être qu’il ne lui fera pas de mal, à elle.

— Dans ce cas, ce serait gâcher leur bonheur, opinai-je.

Non pas que j’estime sa théorie valable – un homme capable d’embobiner deux femmes jusqu’à engrosser l’une d’elle ne devient pas blanc comme neige du jour au lendemain –, mais Penny ne pouvait assumer cette responsabilité.

— Ce n’est pas à toi d’aider cette fille à comprendre qu’un monstre l’a mise en cloque. Et puis, tu crois vraiment qu’elle t’aurait crue ?

— Non. Je serais passée pour l’ex-copine folle à lier.

Une pause, le temps pour elle de boire une longue gorgée de Glenlivet. Son verre était presque vide. Elle me le tendit.

— J’espère que ce truc ne t’a pas coûté un bras.

— Non, affirmai-je en reprenant la bouteille. Mais évite de te mettre l’estomac à l’envers.

— Et de vomir dans ton appartement ?

— Ah, Penny. Rares sont ceux que je laisserais vomir chez moi, et tu fais partie des exceptions.

Au moins, ça lui provoqua un petit rire.

Elle s’empara de la bouteille et se servit maladroitement un verre à ras bord. Une partie coula par terre, mais elle n’eut pas l’air de s’en apercevoir.

— Je n’aurais pas dû venir te raconter mes histoires d’ex-petit ami. Ce n’est pas gentil pour toi qui cherches à être son remplaçant. (Elle fronça les sourcils.) Enfin, je crois. C’est en tout cas l’impression que tu m’as donnée.

— Dans le mille. J’espère que je suis encore en lice.

Un coup d’œil vers son verre plein, et je remerciai Gena d’avoir insisté pour du parquet. Le Glenlivet coulerait à flots ce soir.

Surtout dans le gosier de Penny, à en croire la moitié de son verre engloutie sans autre forme de procès. Puis elle le reposa sur la table basse et vint s’asseoir à côté de moi.

— Je l’ai fait attendre trop longtemps. Deux ans, ce n’est pas rien.

Plutôt mourir que de la laisser justifier le comportement de cette ordure.

— Tu crois que coucher avec lui l’aurait empêché d’aller voir ailleurs ? Tu n’y es pour rien, bordel ! S’il voulait se taper une autre nana, il aurait dû d’abord te larguer dans les règles.

— Tu es grossier, murmura-t-elle.

— Je peux arrêter, si tu veux.

— Non, tu ne peux pas.

Tout juste. Je poussai un soupir.

— Ce con... C'est le genre de mec à te tromper, que tu couches avec lui ou non. Fréquenter une autre femme alors qu'il était avec toi, c'est tout simplement...

Je m'interrompis. Si elle n'était pas déjà arrivée à cette conclusion d'elle-même, je ne voulais pas être celui qui la lui jetterait au visage.

Elle hocha tristement la tête.

— Je sais. Je sais pourquoi il est resté si longtemps avec moi.

Mon bras posé autour d'elle, Penny enfouit le visage dans mon épaule pour pleurer. Inutile de lui signaler que cet enfoiré allait tôt ou tard faire sa nouvelle copine cocue. Penny le savait. Comme aucune parole ne pouvait apaiser sa douleur, je me contentai de la laisser couvrir mon pull de larmes.

Lorsqu'elle se redressa, les yeux bouffis, elle termina son verre et plongea son visage dans ses mains.

— Je suis désolée. Je ne ressemble à rien. Je suis arrivée ici en épave, et maintenant, je suis une épave alcoolisée.

— Tu n'es pas la première que ce canapé voit noyer son chagrin dans l'alcool, figure-toi, la taquinai-je avec un petit coup de coude. Ne t'excuse pas d'être venue me voir. Je suis fou de joie que tu m'aies choisi pour te confier.

— Vraiment ? fit-elle, relevant la tête. Je peux avoir encore de ce truc ?

Je lançai un regard en biais à la bouteille et fis le calcul dans ma tête. Le degré d'attaque du Glenlivet divisé par son poids plume multiplié par le taux d'alcoolémie... OK.

— Que dirais-tu d'une bière, à la place ? Histoire de ralentir la cadence.

— D'abord l'alcool fort puis la bière ? Tu as raison, c'est meilleur pour la conscience, affirma-t-elle en levant les pouces fièrement.

Finalement, j'hésitais même à lui donner une bière. Quand je revins lui apporter sa bouteille, je la retrouvai de meilleure humeur.

— C'est bizarre, mais je me sens presque soulagée par cette histoire.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, à la fin de notre relation, Brad était distant avec moi. J'ai compris pourquoi aujourd'hui, mais à l'époque, j'avais l'impression que... (Elle reprit son souffle.) Tout s'écroulait entre nous. Il semblait rester avec moi patiemment pour être le vainqueur, celui qui remporterait ma virginité.

Que dire ? Je me contentai d'un hochement de tête.

— J'ai la confirmation de mes doutes. C'est la preuve que je n'étais pas complètement folle. Même si c'est douloureux, ça fait du bien. Et puis, je suis contente que Brad ait rompu. Sans quoi, je ne t'aurais jamais rencontré. Tu m'as fait plus de bien en quelques jours que lui en deux ans.

— C'est égoïste de ma part, mais moi aussi je suis content que vous ayez rompu.

— On peut dire que tu t'en sors plutôt bien dans cette affaire.

Dans sa façon de s'appuyer contre moi, on lisait un naturel déconcertant, comme s'il était normal pour elle de trouver du réconfort auprès de moi. J'avais le cœur serré. Le pire aspect du célibat, c'est le manque de proximité physique. Il m'arrivait de passer des journées entières sans toucher qui que ce soit. Bien sûr, si j'avais besoin d'un câlin, un simple coup de fil à ma sœur suffisait, mais ce n'était pas pareil. Penny se blottissait contre moi par nécessité, comme si j'avais le pouvoir de chasser son chagrin.

On ne m'avait pas accordé une telle importance depuis très, très longtemps. Je m'apercevais aujourd'hui à quel point ça m'avait manqué.

Notre étreinte eut un effet soporifique autant sur Penny que sur moi. La quantité de whisky qu'elle venait d'ingérer en un temps record n'y était pas pour rien. Je m'allongeai sur le canapé, Penny installée

entre mes jambes, sa tête sur mon torse. Après une longue journée, lendemain d'une courte nuit, et cette soirée haute en émotions, le sommeil reprenait ses droits.

Lorsque je parvins à soulever les paupières, les aiguilles de la grande horloge de ma tour indiquaient minuit et demi. Je poussai doucement Penny avec mon coude.

— Penny ? Ouvre les yeux, ma puce. On s'est endormis.

— Je ne comprends rien quand tu marmonnes, dit-elle – enfin, je crois.

Entre nous, elle marmonnait plus que moi.

— Tu veux que je te ramène chez toi ?

J'aurais dû la laisser dormir. Qu'est-ce qui me prenait ? C'était si bon de la garder contre moi.

Elle cligna des yeux.

— Je peux rester ici ?

— Bien sûr. Le lit de la chambre d'amis n'est pas fait, mais je...

— On peut dormir ensemble ? marmonna-t-elle. J'ai besoin de câlins.

Avec n'importe quelle autre femme, j'aurais senti approcher une nuit torride. Mais sachant que ce n'était pas pour ce soir – entre son vœu de chasteté et sa cuite au Glenlivet, adieu le sexe –, je me sentais détendu. Il y avait un je-ne-sais-quoi de particulièrement intime dans le fait de dormir pour la première fois avec une femme sans lui faire l'amour.

Si intime, d'ailleurs, que j'étais presque plus anxieux que si nous nous apprêtions à coucher ensemble.

— Très bien. Mais pas de cochonneries. Je te vois venir, m'amusai-je.

Penny se redressa et j'en fis autant en poussant un grognement, puis lui offris ma main.

— Allons-y avant que je ne dorme debout, dit-elle en bâillant.

Je lui emboîtai le pas, une main au creux de ses reins pour l'accompagner dans l'escalier flottant.

— Tu dois être vraiment fatiguée pour entamer ces marches sans te poser de questions.

Elle eut un rire endormi.

— Je n'ai jamais eu peur des escaliers.

— Alors, l'autre jour, tu m'as menti en disant que tu n'aimais pas mon magnifique flottant ! feignis-je dramatiquement l'outrage. Comment as-tu osé ?

— Je ne te connaissais pas encore assez. Tu aurais pu me tendre un piège.

Nous passâmes les dernières marches et prîmes la direction de la chambre.

Je savais bien qu'elle aurait été mal à l'aise de voir ma chambre dès sa première visite chez moi, mais de l'entendre le dire enclenchait une alarme dans mon esprit. Me croyait-elle capable d'abuser de son corps ? Je n'avais aucune raison d'être ainsi sur la défensive. Penny, en revanche, avait toutes les raisons de soupçonner un homme – même aussi charmant et désinvolte que moi – des pires desseins meurtriers.

Cette perspective me chagrinait tellement que j'en oubliais d'être vexé.

— J'espère que tu ne me croyais pas capable de te...

Elle s'approcha et posa les mains à plat sur mon torse.

— Si j'avais eu cette inquiétude, je ne serais jamais montée chez toi une première fois ni, *a fortiori*, une deuxième. En revanche, je te croyais parfaitement capable d'une tentative de séduction maladroite.

— Le jour où je tenterai de te séduire avec maladresse, tu le sauras.

Au-dessus de la table de chevet, j'enclenchai l'interrupteur de l'applique murale en acier brossé.

De ses pas lents et traînants, Penny me suivit.

— Je t'apprécie beaucoup, Ian. Je voulais t'empêcher de me décevoir par maladresse, c'est tout. Ce n'est pas la stratégie relationnelle du siècle, je sais.

J'entendais le triste récit qu'elle cachait à demi-mot. De toute évidence, elle avait eu affaire à des hommes mal intentionnés et me croyait incapable d'idées pareilles. Mais elle était bien là, dans ma chambre, prête à y passer la nuit, convaincue que je ne tenterais rien de déplacé. Pour moi, c'était une preuve de confiance absolue.

— Ça tient chaud, soupira-t-elle en tirant sur le col de son pull. Tu n'as rien de plus léger pour la nuit ?

Je sortis un tee-shirt de ma commode.

— Je te laisse l'emprunter à une condition.

Penny plissa les yeux.

— Interdiction d'être plus sexy que moi dans ce tee-shirt.

Le vêtement vola jusque dans ses mains. Elle secoua légèrement la tête. Dans ces moments-là, je n'avais aucune idée de ce qu'elle pouvait penser. Était-elle désespérée de mes réactions parfois nazes ? Hum, oui, sûrement.

Elle pointa du doigt la porte close.

— C'est la salle de bains ?

— Oui, acquiesçai-je en la devançant afin de récupérer mon produit pour les lentilles de contact et ma brosse à dents. J'utilise celle d'en bas en attendant.

À mon retour, elle était encore enfermée. J'en profitai pour réfléchir à mon option pyjama. D'habitude, je dormais tout nu, mais ce serait hors de propos ce soir. Je troquai ma chemise pour un tee-shirt et croisai les doigts pour que mon caleçon ne l'offusque pas.

J'entendis la porte s'ouvrir au moment où je ressortais la tête du trou du vêtement. Mazette, même dans mon vieux tee-shirt, elle était resplendissante.

Surtout dans mon vieux tee-shirt.

Le plus dur fut de ne pas garder les yeux braqués sur ses jambes. Elles étaient bronzées et galbées, dignes d'une caricature de pin-up. Bien qu'elle ne soit pas grande, ses cuisses n'étaient qu'à demi recouvertes, et cette vision me donnait des vertiges, allez savoir pourquoi. Je l'avais pourtant déjà vue en bikini, et même en sous-vêtements, ondulant lascivement sous mes caresses. Là, c'était différent. Elle était prête à aller au lit avec moi, toutes ces bandes de peau nue frôleraient mon corps et ce tee-shirt se retrousserait dans son sommeil...

Je me glissai sous les draps, et vite.

— Tu prends quel côté ? s'amusa Penny. Ne t'inquiète pas, tu n'auras pas à défendre ton territoire.

— C'est ce que tu dis maintenant, mais je vous connais, les femmes. Je vais me réveiller par terre et tu seras étendue comme une étoile de mer au milieu du lit.

Pendant qu'elle s'installait, je retins mon souffle.

— Pour moi, c'est une grande première.

Ses cheveux se balancèrent autour de son visage lorsqu'elle se pencha pour éteindre la lumière, et elle reprit :

— Je n'ai encore jamais passé la nuit entière chez un homme.

— Je comprends pourquoi, fis-je mine de grommeler en passant un bras autour de son petit corps. Tu es tout bonnement immonde sans maquillage.

Elle poussa un cri en me donnant un coup, puis s'installa confortablement sur mon épaule.

— Je brise l'une de mes règles capitales pour toi, et voilà comment tu me remercies. Tu es méchant.

Amusé, je lui embrassai le front en la serrant fort.

— Mais non, je ne peux pas être méchant avec toi. Je t'aime, tu le sais bien.

Je ne m'aperçus de ce que je venais de dire qu'au moment où son corps se crispa. Puis, tout bas, elle

me dit :

— Non, je... je ne le savais pas.

Quel imbécile ! Je me serais cogné la tête contre un mur.

— Quand je dis « aimer », c'est dans le sens...

— Tu m'aimes vraiment ?

Était-ce l'ombre d'un sourire que je percevais dans sa question ? J'aurais voulu voir son visage, pour savoir si elle me regardait d'un air horrifié ou non.

— Bon, c'est dit, voulus-je rire, mais je ne fis que tousser. J'aurais préféré un contexte plus romantique, mais nous y voilà.

— Oui, nous voilà dans ton lit... et tu me dis... que tu m'aimes.

— Non ! Non, non, ce n'est pas...

Frustré, je me passai la main sur la figure.

— Je t'aime. Je t'aimerais autant si j'étais dans la voiture en train de te raccompagner chez toi. Même si c'est peu probable, vu ma fatigue. Ce que je veux dire, c'est...

— Ian ? Je te charrie.

Sur ce, j'entendis un gloussement satisfait au creux de mon bras.

— Super. Merci d'avoir manqué de me provoquer une crise cardiaque en pleine déclaration d'amour.

Penny remua pour s'allonger sur le ventre et se redressa sur les coudes afin d'approcher son visage du mien. Ses grands yeux brillaient dans le clair de lune filtré par le Velux entrouvert.

— Je suis contente que tu me l'aies dit.

Pour autant, elle ne me le disait pas en retour. Quelque part, j'étais soulagé. J'avais moins l'impression de me précipiter et d'avoir encore fait une belle boulette.

Je relevai la tête et elle plaqua sa bouche contre la mienne. Son corps était humide et doux dans mes bras, mais surtout, elle était ivre – et avait peut-être vomi dans ma salle de bains à en juger par son souffle. Sa main s'inséra sous mon tee-shirt et ses doigts éraflèrent mon torse – oh, bonté divine ! Lorsqu'elle se redressa, elle était à cheval sur mes cuisses.

Aucun signe d'une culotte sous ce tee-shirt. Je l'attrapai par les hanches avant que mon cerveau ne reprenne du service.

— Attends, arrête, l'interrompis-je malgré mon instinct animal assourdissant. Non !

— Non ? fit-elle en se frottant contre moi.

En bas aussi, elle était humide. Je serrai les dents très fort.

— Je ne peux pas. Pas comme ça.

— Mais tu..., bredouilla Penny. Tu n'en as pas envie ?

— Si. Crois-moi, j'en ai envie. Mais je refuse.

Je me redressai sur les coudes.

— Mais tu m'as dit que tu m'aimais.

Mon cœur se serra.

— C'est la vérité. Je te jure, ma puce, je ferais n'importe quoi pour toi. Mais te baiser alors que tu es ivre morte et émotionnellement fragile... Non, pas comme ça.

Un silence.

— Je parie que Brad t'a dit qu'il t'aimait, poursuivis-je. Et d'autres avant lui. Tu n'aurais pas été fière si tu les avais laissé faire à ce moment-là. Là, c'est pareil. Si on le fait, tu ne seras pas fière demain matin au réveil.

— Je suis désolée, chuchota-t-elle, puis elle passa une jambe au-dessus de moi et s'assit au bord du lit.

Je mis un moment à comprendre qu'elle ne comptait pas vomir, mais qu'elle pleurait toutes les larmes de son corps.

La prenant par les épaules, je l'attirai doucement contre moi. Sa tête posée sur mon épaule, elle glissa encore sa main sous mon tee-shirt, mais, cette fois, ce fut pour la laisser posée là, sur mon cœur.

En matière de décibels, dormir aux côtés de Penny revenait à poser son oreille contre le moteur d'une tondeuse à gazon amochée. Pourvu que ses ronflements saccadés soient le résultat d'une apnée causée par le whisky, et pas un état pérenne dont il faudrait s'accommoder sur le long terme.

Toutefois, pour rien au monde je n'aurais échangé cette place contre une nuit seul dans mon lit. Malgré mon sommeil entrecoupé de ses grondements rocaillieux, j'étais heureux de me réveiller au contact de son corps chaud et soyeux. À mesure que le soleil se levait, je discernais ses lèvres entrouvertes et la mince ride creusée entre ses sourcils au gré de ses rêves. Même si j'abandonnais l'idée de dormir, je restai près d'elle et esquissai mentalement les lignes de son visage pendant ce qui me parut une éternité. Lorsque sa réserve de sommeil sembla dépasser celle de ma vessie, je repoussai méticuleusement le drap et la laissai se reposer en paix.

Sa culotte était pendue à la barre de la serviette dans la salle de bains. Reculant sur la pointe des pieds, comme devant une grenade dégoupillée, je décidai de me diriger vers la salle de bains du premier étage. En fouillant dans le panier de la buanderie où s'entassait du linge propre en attente d'être rangé, je trouvai un tee-shirt et un pantalon de pyjama qui feraient l'affaire.

Je pris une douche rapide. Et me branlai. Eh bien quoi ? Je reste un homme. Penny était trempée d'excitation lorsqu'elle m'avait chevauché la veille, puis avait passé la nuit à se coller à moi sans vergogne, une jambe sur la mienne, son souffle chaud dans mon cou. Tout homme normalement constitué ne resterait pas de marbre dans ces conditions. Et s'il est bien élevé, il se masturbe discrètement dans la douche avant le réveil de madame.

Une fois ma tête propre et mes bijoux de famille soulagés, j'eus dans l'idée de préparer le petit déjeuner. Pourquoi ? Allez savoir. En passant devant le salon où gisait la bouteille à moitié vide sur la table basse, je changeai d'avis. Même jouissant d'un jeune foie en pleine forme, Penny aurait l'estomac noué au réveil.

Je remplis plutôt un verre d'eau et fouillai le tiroir à pharmacie.

Pour la gueule de bois, oui à l'ibuprofène, non au paracétamol, disait souvent Gena.

Je fus choqué de penser si souvent à mon ex-femme. La présence de Penny chez moi devait faire remonter de vieux souvenirs. Pourvu que ce soit temporaire.

Penny et moi étions-nous la bouée l'un de l'autre ? J'espérais que non. Notre relation ne devait pas puiser ses ressources des personnes qui nous avaient fait souffrir, ce serait malsain. Je ne voulais pas d'une bouée, mais d'une compagne. Une femme avec qui partager mon quotidien un an, cinq ans, voire le restant de mes jours. Pour être franc, je voulais que cette femme soit Penny. Je voulais qu'elle soit l'amour de ma vie.

L'amour de votre vit.

Je manquai de lâcher le verre d'eau et me précipitai dans l'escalier pour récupérer le carnet dans mon studio, celui que j'avais payé une fortune le jour de notre second rendez-vous. Je tournai vivement les pages.

À mon retour du parc, ce jour-là, j'avais tenté de reproduire mon portrait de Penny. Tracé de mémoire, il était bien moins bon que le premier, mais là n'était pas la question. Ma fascination pour cette jeune femme était telle que j'avais redouté de voir cette journée s'achever, d'où ce deuxième portrait. Sur le coin de cette page, un trombone pinçait le bout de papier de mon biscuit chinois. Celui d'un premier

rendez-vous désastreux.

L'amour de votre vit apparaîtra sur votre sentier au cours de l'été.

Je montai les marches quatre à quatre. Avant Penny, je ne croyais ni aux signes ni aux prédictions de ce genre. Mais, si je devais m'y mettre un jour, c'était aujourd'hui. Un peu plus, et j'entraîs en trombe dans la chambre en claironnant : « L'été est terminé, amour de ma vie ! » Au lieu de ça, je rangeai le papier dans ma poche et m'approchai de la porte.

Comme j'ignorais si Penny était debout, voire nue en train de s'habiller, je frappai trois coups assez doux pour ne pas la réveiller si elle dormait. Et puis, même si elle ne dormait plus, je n'allais pas lui assommer le crâne en tambourinant comme un forcené.

— Je suis réveillée, répondit-elle d'une voix endormie.

En poussant la porte, je découvris un cas intéressant de gueule de bois au stade avancé. De belles poches noires cernaient ses yeux injectés de sang, qui clignaient comme ceux d'un animal de laboratoire découvrant le soleil pour la première fois. Elle avait le teint pâle et les traits tirés, presque cadavériques.

— Bonjour, lui soufflai-je en venant m'asseoir au bord du lit. Je me disais qu'un peu d'eau ne te ferait pas de mal.

Elle prit le verre en fronçant les sourcils.

— Sans vouloir te commander, tu n'aurais pas plutôt du jus d'orange ?

Décidément, ma liste de courses s'allongeait.

— Je crois que tu connais déjà la réponse à cette question.

— Exact.

Penny regardait le verre d'eau comme un condamné scruterait la potence.

— Tu auras besoin de ça aussi.

Je sortis la boîte d'ibuprofène de ma poche et elle esquissa un sourire potentiellement voué à retenir un élan vomitif.

Et puis zut...

Je sortis autre chose de ma poche.

— Je voulais aussi te montrer un truc...

On aurait cru qu'elle observait dans ma main un puzzle d'une complexité absolue. Penny reposa son verre sur la table de chevet et déplia le papier de ses doigts tremblants en me lançant un regard inquiet. Puis, elle le lut et se figea une seconde avant de relever des yeux sévères.

— Je croyais que tu l'avais jeté.

— J'ai menti.

J'eus soudain la nausée. Si Penny avait l'estomac retourné par son abus d'alcool, le mien était noué par l'angoisse que me provoquait ma déclaration d'amour de la veille. Une déclaration qu'elle ne m'avait pas retournée, un détail un peu plus lourd à chaque heure.

— Joyeuse fête du Travail ¹.

— Je...

On ne pouvait pas dire que sa crise de larmes me rassurait. Ce n'était pas le genre de sanglots qu'une déclaration d'amour était censée provoquer.

Malgré le désespoir qui me tirait les entrailles, je m'inquiétai des larmes de Penny. D'avance, je savais que je ne m'habituerai jamais à la voir pleurer. Si l'on me proposait une solution garantissant à Penny le bonheur jusqu'à la fin de ses jours, mais que cette solution impliquait de devoir me couper un doigt pour elle, j'attraperais une paire de ciseaux dans la minute.

— Eh, doucement, susurrai-je en la prenant dans mes bras. Que t'arrive-t-il ?

— J'ai tout gâché.

Sa voix était si rauque que j'avais mal à la gorge pour elle. Perplexe, je cherchai en quoi Penny avait pu gâcher quoi que ce soit.

— Tu veux dire en voulant coucher avec moi ?

Oups ! J'avais refusé ses avances alcoolisées, et maintenant, elle se sentait rejetée.

— Ce n'est pas toi que je repoussais, ma puce, je...

— Je sais, je sais.

Elle s'assit dans le lit et sécha ses larmes comme si elle en avait honte. Un changement radical comparé à sa désinvolture de la veille.

— À ta place, je n'aurais pas eu envie de me baiser non plus.

L'effort fut douloureux pour ne pas m'esclaffer devant une telle absurdité. Je ne pouvais pas lui prouver à quel point j'avais envie d'elle – lui parler de mon plaisir solitaire dont elle était mon inspiration tout à l'heure sous la douche me semblait inapproprié –, mais je ne pouvais pas non plus le nier.

— Crois-moi, ce n'était pas l'envie qui manquait.

— J'ai voulu me servir de toi pour oublier les souffrances que m'a causées un autre homme. C'est terrible !

Elle se couvrit le visage pour se protéger du soleil ou de la honte qui l'accablait. Elle n'avait aucune raison d'être gênée. Ce n'était certainement pas la première à agir bêtement sur un coup de tête à cause d'une peine de cœur.

Par exemple, dire à ta sœur que tu as trompé ta femme pour ne pas avoir à admettre que ton mariage est tout simplement un échec, voilà une belle bêtise.

Je fis taire cette petite voix cruelle.

— Ce ne sera pas la dernière fois que tu feras une chose aussi stupide, tu peux me croire.

Je voulus en rire, mais cette réalité n'avait rien de drôle. Tout ce que je demandais, c'était de ne plus jamais être la cause de sa souffrance. En tout cas, je ne voulais pas qu'elle ait peur de partager ses sentiments avec moi. Hors de question de répéter les mêmes erreurs qu'avec Gena.

— Moi aussi, je peux tout fichier en l'air, tu sais ? Mais je veux tout traverser avec toi. De A à Z.

— En fait, je ne voulais pas..., marmonna Penny en levant les yeux. J'étais désespérée. Après tout ce que j'ai vécu, je ne voulais plus te faire attendre.

Je pris ses mains dans les miennes. Elles étaient toutes petites et fragiles. Le souvenir de sa paume sur mon cœur me laissait une douleur lancinante. Je portai ses doigts recroquevillés à mes lèvres.

— Je ne suis pas comme eux, Penny. Moi, je saurai t'attendre pour de vrai.

Je pris une gifle en pleine figure. Métaphorique, en tout cas. Car Penny, qui était au bord du désespoir, ses grands yeux noisette remplis de larmes, me grimpa sur les genoux et me coupa le souffle en se jetant à mon cou.

— Tout doux, haletai-je lorsqu'elle me laissa respirer, puis je relevai le menton et chassai une mèche de son visage. Attention, je ne suis pas aussi solide et fougueux que toi.

Elle sécha ses larmes.

— Désolée. Je suis extrême dans mes démonstrations affectives. Si tu veux être avec moi, il va falloir t'y faire.

— D'abord, je vais acheter un équipement de protection.

Un masque à gaz, par exemple, si cette haleine devait marquer chacun de mes réveils à ses côtés. Je l'aimais, certes, mais il me fallut respirer par la bouche pour presser mon front contre le sien.

— Penny ?

— Oui ?

Pour ce genre de chose, il ne faut pas y aller par quatre chemins.

— J'aimerais t'embrasser, mais tu as une haleine de chacal.

Elle plissa les lèvres très fort et se mit à rire par le nez. Une main plaquée sur la bouche, elle s'exclama :

— Tu aurais du bain de bouche ?

— Oui, va vite le vider dans ton gosier.

Miracle, elle ne l'avait pas mal pris. Encore un signe prouvant notre compatibilité.

Penny se tourna minutieusement vers le bord du lit pour poser les pieds au sol, et le mouvement retroussa juste assez mon tee-shirt pour me laisser voir la courbe gracieuse de sa fesse. Je détournai vivement le regard pour ne pas apercevoir plus que cela. En se dirigeant vers la salle de bains, elle me lança :

— J'exige un baiser à mon retour.

— Ça va de soi.

Le seul fait de l'évoquer me donnait des pulsations. Le bout de papier gisait sur les draps. Je relus l'inscription. L'amour de ma *vit*. Pourquoi pas ?

¹. Aux États-Unis, le premier lundi de septembre est férié et considéré comme la fête du Travail. (*NdT*)

Chapitre 11

À ma grande déception, Penny dut retourner au bureau pour une affaire à régler. Sophie et son amie étaient plus sévères que je ne le pensais avec leur assistante. La faire travailler un jour férié, quand même... En tout cas, ce fut l'occasion pour moi de partir en quête de mon étoile spirituelle.

Je n'ai pas appelé Danny tout de suite. D'abord, je voulais nettoyer les taches de whisky de la veille sur le parquet, faire le lit et récupérer mon chapelet. Puis, je montai sur la terrasse.

Gena n'avait jamais compris ma nécessité de prier. Elle ne m'avait jamais mis de bâtons dans les roues non plus, mais ma bigoterie la mettait mal à l'aise, ce qui me perturbait et m'empêchait de prier en paix. J'en étais venu à me cacher, prétextant une lecture en haut sur notre terrasse vitrée. Une excuse qui convenait parfaitement à Gena. À présent, même seul, je gardais l'habitude de prier au soleil, entouré par les créations de Dieu, le ciel et la terre, et non de mes créations de fer et de béton. Là, je méditais sur les mystères de la vie. Je chaussai mes lunettes de soleil, posai les pieds sur la chaise longue, fis le signe de croix et m'efforçai de me vider la tête pour me réciter le Symbole des Apôtres.

J'arrivai à peine à la moitié de mon premier *Je vous salue Marie* quand mes pensées divaguèrent vers Penny.

Ne va pas me le reprocher, Seigneur. Après tout, c'est toi qui l'as mise sur mon chemin.

Je frottai les perles du chapelet dans ma paume et rejetai la tête en arrière. Danny disait toujours que ce qui interrompait ma prière méritait d'être le sujet de ma méditation.

Je l'aime. Mais c'est trop tôt. Et puis, je suis trop vieux pour elle.

Je repensai à la deuxième épître aux Corinthiens. Un passage disait : « Alors même que notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » Se renouvelle... C'était peu dire. Je n'affirmerais pas non plus que je me détruisais. Mes genoux craquaient dès que je me levais et le moindre rhume me tenait un mois entier, mais, tout de même, je n'étais pas encore à jeter. Enfin, j'espérais au moins avoir le temps de remplir le rôle de compagnon aimant pour Penny. Voire de fonder une famille avec elle.

Pour fonder une famille, autant le faire avec une femme plus jeune. Au cas où. C'était un peu glauque, mais il fallait y penser. Si j'avais un bébé dans deux ans, il aurait un père de soixante-dix balais au moment d'entrer au lycée. Si je me trouvais une femme de mon âge, le problème serait le même, à cela près qu'il faudrait y ajouter d'affreux traitements pour la fertilité, le genre de choses que Gena souhaitait à tout prix éviter. Là encore, une femme enceinte à cinquante-cinq ans, c'est chose rare. Penny voulait des enfants jeune ; moi, je voulais être papa, et vite.

Et si Penny se faisait écraser par un bus dans cinq ans ? Retour à la case départ. Et si, moi, j'avais une crise cardiaque ? Ou un cancer ? Neil s'était battu contre un cancer à presque cinquante ans, je n'étais à l'abri de rien. Personne ne sait s'il vivra vieux ou non. Avais-je vraiment envie de laisser un enfant orphelin ? Qui l'élèverait ? Danny ? Mon désir de paternité me rendait-il égoïste à ce point ?

J'ai besoin de savoir quoi faire.

Le problème étant que je n'en savais rien. Je repris donc ma méditation rituelle du lundi, me repassant les premiers temps de la vie de Jésus depuis l'Annonciation jusqu'au jour où il fut trouvé en train de prier au temple. Une fois terminé un dernier *Ave Maria*, je sus ce qu'il me restait à faire.

— Joseph, c'était un vieux papa, pas vrai ? demandai-je au moment où Danny décrochait.

— Salut, oncle Ian. Ça va, et toi ?

— Je suis en crise. J'ai besoin de vos conseils, *mon père*, appuyai-je pour réclamer son obligeance.

Saint Joseph était-il, oui ou non, un vieux grabataire à la naissance de Jésus ?

En fond, j'entendis le volume de la télévision baisser.

— On ne peut pas répondre par oui ou par non. Certains théologiens pensent que, effectivement, saint Joseph était veuf et père de plusieurs enfants, d'où la référence à des frères et sœurs de Jésus dans la Bible. D'autres affirment qu'un vieillard aurait difficilement pu suivre Marie et Jésus dans leurs pérégrinations. Que t'arrive-t-il pour que tu te poses une question pareille ?

— D'après toi, je ferais un bon père ?

À la manière dont je balançais ma question sans y mettre les formes, la réponse de Danny n'était pas surprenante.

— Ne me dis pas que tu as engrossé la gamine de vingt-deux ans !

— Non, non. Mais si elle était enceinte, je me retrouverais dans le cas de saint Joseph.

Le fait de parler de Penny en ces termes et à voix haute me noua l'estomac.

— Je m'inquiète, repris-je. Je l'aime, et ça m'inquiète. Elle veut fonder une famille, moi aussi. Mais j'ai des doutes.

— Tu hésites à faire des enfants à cause de ton âge ?

Sa question n'attendait pas de réponse puisqu'il enchaîna :

— Si c'est ton destin, alors ça arrivera. Sinon, tant pis. Tu peux prier pour être père – après t'être marié, s'il te plaît –, et Dieu t'entendra. Il décidera si c'est bon pour toi ou pas.

— Penny n'est pas catholique. Je ne suis même pas sûr qu'elle soit croyante. Crois-tu que Dieu inclura son bonheur au destin qu'il me réserve ? Parce que je doute que...

Je déglutis, chassant la boule de nerfs qui entravait ma gorge.

— Je doute que Penny soit heureuse en fondant une famille avec un homme de mon âge. Je ne connaîtrais même pas nos petits-enfants.

— Tu n'en sais rien. Qui te dit que tu ne vivras pas centenaire ? Personne ne sait quand il sera rappelé au paradis. Mais qu'est-ce qui te prend, oncle Ian, de penser à tout ça ?

Je poussai un soupir, paré face aux remontrances de mon neveu au plein cœur de ma confession.

— J'ai dit à Penny que je l'aimais.

Contrairement à mes attentes, il n'y eut aucun reproche.

— Tu l'aimes ? se contenta-t-il de demander.

— Oui. Je crois que je l'aime depuis notre second rendez-vous. Ce n'est jamais trop tôt pour y réfléchir, pas vrai ?

Je me levai pour faire les cent pas sur la terrasse.

— Non, tu as raison. Mais de te voir gamberger, j'en déduis qu'elle ne t'a pas rendu la pareille.

Son sixième sens avait parfois le don de m'agacer.

— Dans le mille. Elle ne m'a pas dit qu'elle m'aimait aussi.

— Il n'y a pas de honte à déclarer sa flamme. Laisse-lui le temps. Elle le fera au moment voulu.

J'aimerais être aussi confiant que Danny.

— Pour résumer tes conseils spirituels du jour : fais ce que tu veux et Dieu arrangera tous tes problèmes. C'est ça ?

— Parfaitement. Ce devrait être ta philosophie de tous les jours. Faire ce que tu veux et réclamer à ton neveu des billets gratuits pour le paradis sans passer par la case « enfer ».

Même en temps de crise, Danny adorait me lancer des piques. Il ajouta :

— Est-ce que tu arrives à te projeter dans l'avenir avec Penny ?

Je laissai vagabonder mon imagination. À cet instant précis, je me vis passer une vie entière à ses côtés. Me réveiller près d'elle. Laver la vaisselle qu'elle sécherait ensuite. Faire les courses. Nous plaindre du travail. Nous disputer. Faire l'amour. Nous rendre heureux.

Si j'arrivais à me projeter ? Mieux que ça, je le vivais d'avance.

— Oui. Je n'imagine pas un avenir sans elle.

— Mince, t'es foutu.

— Je sais. Merci pour tes lumières. Tu dois hériter d'une longue lignée d'hommes beaux et intelligents.

— Exact, je tiens du côté de mon père, me charria Danny. Fais attention à toi, oncle Ian. Évite d'avoir le cœur brisé pour la deuxième fois en un an.

Je regardai dehors, où la surface de l'eau brillait dans le port sous le soleil à son zénith.

À qui le dis-tu, gamin.

Il y a des jours où l'on croirait friser l'Apocalypse. Ce jeudi, par exemple. Burt me harcelait pour connaître ma décision concernant le projet aux Bahamas. Une décision impossible à prendre tant que Carrie ne m'envoyait pas plus de documentation. En parallèle, les soucis fleurissaient au bureau comme autant de mauvaises herbes dans un champ en friche. Il me tardait d'être au week-end. Certes, mes problèmes seraient toujours là lundi – et même samedi et dimanche –, mais, au moins, j'allais voir Penny.

Elle m'appela jeudi soir. Rien de tel que sa douce voix pour apaiser mes soucis de la journée. J'en devenais accro. La veille, nous avions discuté pendant une heure. Je n'avais encore jamais passé autant de temps au téléphone. Même si nous n'échangions que des banalités, ces moments m'étaient précieux.

— J'espère que tu n'avais rien prévu d'extraordinaire pour nous ce week-end, parce que je vais devoir annuler.

Le coup fut douloureux à encaisser. Mentalement, je calculais déjà le temps à passer sans la revoir. J'essayai d'en rire :

— Quel niveau de désespoir m'autorises-tu sans me prendre pour un cas d'école ?

— Tu devrais toucher le fond.

Une perspective loin de m'enchanter. Qu'étais-je censé comprendre ?

— Je le touche déjà. Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne coupes pas les ponts pour de bon, j'espère...

Aurais-je fait quelque chose qui l'aurait chiffonnée ? Penny s'empressa de me rassurer.

— Non ! Bien sûr que non ! C'est juste que je ne suis pas dans mon assiette.

— Si tu es barbouillée, une soupe te ferait du bien.

Arrête d'insister, mon vieux. Un peu de tenue, que diable !

— Hum, pas ce genre de barbouillage. C'est plutôt un barbouillage... mensuel.

Je voulus presque rire. Une femme avait partagé mon quotidien pendant huit ans et j'avais grandi avec cinq sœurs. Il m'en fallait plus pour me traumatiser.

— Penny ? J'ai cinquante-trois ans, je connais les règles. N'aie pas peur, tu ne vas pas me choquer.

— Ah, tant mieux, soupira-t-elle, clairement rassurée. Dans ce cas, tu dois comprendre pourquoi je me sens sale.

Une raison suffisante pour justifier qu'elle n'ait pas envie de parcourir New York en long, en large et en travers.

— Oui, je comprends. Si tu as besoin de quoi que ce soit, de la glace, une bouteille d'eau tiède, une dispute chauffée aux hormones...

— Ce n'est pas drôle, dit-elle sèchement.

Effectivement, de quel droit faisais-je montre d'aussi peu de compassion ?

— Excuse-moi. En tout cas, je suis sincère. Si tu as besoin de moi, je passe quand tu veux dans le week-end.

— Oh, tu voulais venir chez moi ? Hum... J'ai une télévision dans ma chambre. On pourrait voir un film.

Ah, la belle époque de la colocation où il fallait s'enfermer dans sa chambre pour un brin d'intimité.

— Parfait. On maintient pour demain soir, alors ?

— Pourquoi pas ce soir ?

— Ce soir ?

La voir, je ne demandais que ça. Mais j'aurais préféré le lendemain et ne pas avoir à me lever tôt pour me rendre au bureau.

— Désolée, tu travailles demain, s'excusa Penny.

— Pas toi ? lui rappelai-je gentiment.

— Non, je me suis fait porter malade.

J'aurais dû refuser de rouler jusque chez elle alors qu'il était déjà 19 heures et qu'il me faudrait rentrer assez tôt pour me reposer cette nuit. Pourtant, j'avais beau être épuisé, je savais d'avance que je céderais à la tentation. Après tout, rien ne m'obligeait à rentrer chez moi ce soir. Ambroise serait ravi d'avoir le lit pour lui tout seul. Il ne m'avait toujours pas pardonné l'intrusion de Penny.

Je poussai un soupir. Aucune volonté...

— Bon, d'accord. Je peux rester dormir ? Demain, je partirai directement de chez toi pour le bureau.

— Oui, reste. Ça me fait plaisir.

De l'entendre sourire alors qu'elle était au trente-sixième dessous un instant plus tôt me donnait l'impression d'être doté de superpouvoirs.

— J'arrive dans quarante minutes. Tu veux que j'apporte le dîner ?

— Pourquoi pas des pizzas ? proposa Penny. Je t'invite.

— Non, je... (*Ne refuse pas, Ian, ce serait l'insulter.*) Bon, avec plaisir. Mais pas d'olives noires. Tout, sauf des olives noires, par pitié.

— C'est parti pour une pizza au poulet, sauce barbecue avec anchois et ananas.

Elle gloussa. J'espérais qu'elle plaisantait.

Après avoir raccroché, je montai dans ma chambre récupérer mon costume pour le lendemain et rangeai mes affaires de toilette dans la poche latérale du sac de voyage. Puis, je réfléchis à ce que je portais. J'avais retiré ma cravate et déboutonné ma chemise, mais le résultat était le même : j'avais toujours cette allure de croque-mort, pour reprendre les termes de Penny. Je n'allais pas me rendre dans son appartement de jeune femme branchée, où devaient courir des guirlandes multicolores sur toutes les étagères, habillé comme un représentant d'assurances-vie.

Sans aller non plus jusqu'à faire plus jeune que mon âge. Je trouvais assez ridicule comme ça de sortir avec une femme de trente ans ma cadette sans y ajouter le regard que Penny pourrait porter sur moi en croyant que je me cherchais une deuxième jeunesse.

Je n'avais jamais passé autant de temps devant mon placard.

Finalement, mon choix se porta sur un jean et un tee-shirt. C'était intemporel. Enfin, je l'espérai.

Le bruit de la fermeture Éclair de mon sac attira Ambroise, qui daigna faire une apparition avec un miaulement plaintif.

— Ce n'est pas un voyage d'affaires, le rassurai-je. Je rentre demain.

Il sauta sur le coin du lit et me lança un regard dédaigneux.

— Il va falloir t'y faire. Je vis une nouvelle aventure amoureuse et tu as intérêt à être plus gentil avec elle qu'avec Gena.

Dès le départ, Ambroise avait détesté Gena. Il n'avait pas dû apprécier qu'elle vienne empiéter sur notre relation d'homme à homme. Elle-même appréciait moyennement le matou, ce qui n'arrangeait rien à l'affaire. En même temps, je la comprenais ; Ambroise prenait un malin plaisir à pisser sur toutes les affaires de Gena qui lui tombaient sous la patte. Des magazines aux chaussures, en passant par des objets plus significatifs. Par exemple, une robe à trois cents dollars qu'elle venait de récupérer au pressing.

Je remplis ses gamelles d'eau et de pâtée, et quittai l'appartement.

En arrivant chez Penny, je garai ma voiture à la seule place disponible, au coin de la rue, enfermai ma serviette dans le coffre et marchai d'un pas nonchalant jusqu'à la porte de l'immeuble. Appuyant sur le bouton, j'entendis la voix de Penny faire grésiller l'interphone.

— Bonsoir ! Monte, appartement B.

Dans le hall, je fus transporté vers le souvenir de mes premières années à New York, à cela près que je n'avais pas les moyens de vivre à Manhattan à cette époque. L'immeuble de Penny était défraîchi sans pour autant tomber en ruine. Il planait même une odeur de javel. Des taches d'humidité suintaient des murs et il manquait des dalles sous mes pieds. Pas d'ascenseur en vue. Heureusement, l'appartement B était seulement au deuxième étage. Penny m'attendait sur le seuil. Mes jambes flageolaient sous le poids de la fatigue et mes yeux se fermaient tout seuls, mais j'eus la force de lui décocher un grand sourire.

Je m'efforçai de rester discret en la lorgnant. Longue vie à l'inventeur du legging. Si je pouvais le rencontrer un jour, je lui serrerais chaleureusement la main. Penny portait également un débardeur bleu et avait ramené ses cheveux au sommet de son crâne en un énorme chignon. Elle avait plus l'air prête à donner un cours de yoga que de souffrir d'une hémorragie utérine.

— Au téléphone, on aurait cru que tu étais aux portes de la mort. Je suis rassuré de voir que tu respirez encore.

— Oui, je me sens affreuse, rien de plus, soupira Penny en m'invitant à entrer. Bienvenue dans notre cocon.

— Modeste mais chaleureux, précisa une jeune femme depuis le canapé.

Rosa, si ma mémoire était bonne. Lorsqu'elle ne fronçait pas sévèrement les sourcils dans la lumière blafarde d'un néon de Perron en me voyant peloter sa colocataire, elle était plutôt charmante avec ses longues boucles noires et sa silhouette d'amazone, dont elle m'offrit un aperçu en se levant du canapé.

— Je m'appelle Rosa.

— On s'est déjà vus... hum. En bas.

— Exact, lorsque vous vous tripotiez, tous les deux. Mais nous n'avons pas eu le plaisir de nous présenter dans les formes.

Elle me décocha un sourire comme pour me rassurer. Elle ne jouerait pas à la mère de substitution pour sa colocataire. Parfait.

Penny se tourna vers moi.

— Je pensais regarder sagement un film dans ma chambre, histoire de ne pas inquiéter maman ici présente.

— D'accord pour le film, mais ça n'aura rien de sage, décidai-je avant de m'adresser à la colocataire. Désolé, mais mes intentions à l'égard de Penny n'ont rien de pur.

— À partir du moment où vous ne m'imposez pas la bande-son, faites ce que vous voulez, affirma Rosa.

Penny m'accompagna jusqu'à sa chambre, qui se trouvait juste derrière le salon. Un détail que je gardai en tête. J'étais loin de trépigner à l'idée de faire entendre à la copine les gâteries que j'offrirais à Penny.

Ma nostalgie reprit ses droits à la découverte de la chambre de Penny. Des loupottes colorées

couraient effectivement sur le plafond. Son lit n'était pas immense, mais il y avait pire que de passer la nuit à frôler sa peau douce et soyeuse. Au pied du lit, une petite télévision à écran plat tenait par miracle sur une boîte de rangement en plastique. La chambre typique d'un jeune à New York. C'était parfait.

— Tout ça me rappelle tellement de souvenirs. En particulier de mon premier appartement new-yorkais.

En se tournant vers moi, elle prit un air abattu.

— Parce que c'est un minuscule trou à rat ?

— C'est vrai que c'est petit, mais il est bien plus propre que mon appartement de l'époque. En plus, je partageais une chambre aussi grande que la tienne avec un autre type. Nous n'avions même pas de lit.

Je ris pour tenter d'effacer ce que j'avais bien pu dire qui la mette dans un tel état de déprime. En vain.

— Je suis désolée. Tu n'as sûrement pas envie de traîner dans l'appartement miteux d'une adolescente au portefeuille troué.

— Tu m'as écouté ? Je dormais *par terre*, Penny.

Pour bien lui faire comprendre le message, je quittai mes chaussures. Là, elle verrait que je n'allais pas prendre mes jambes à mon cou.

— Je ne m'attendais pas à un appartement en duplex avec cinq chambres, tu sais. Et puis, je suis venu te remonter le moral, pas fouiner dans les moindres recoins de ton lieu de vie.

Depuis la pièce voisine, Rosa intervint en hurlant :

— Les pizzas sont arrivées !

Suffisant pour détourner l'attention de Penny.

— Attends-moi ici, me dit-elle. La télécommande est sur ma table de chevet.

Je restai là sans trop savoir quoi faire, seul au milieu de la pièce. Convaincu qu'elle serait rassurée de me voir à l'aise, je m'assis sur le lit et ouvris le tiroir de la table de chevet.

Aucun signe d'une télécommande.

En revanche, j'y trouvai un vibromasseur d'un violet brillant orné de strass roses et blancs.

Je refermai le tiroir si brutalement que le meuble se cogna au mur et la lampe bascula dangereusement. Près de la lampe, la télécommande.

Elle avait dit « sur », pas « dans ».

Et moi, je venais d'entrer dans son intimité avec mes grands sabots.

Je ramenai mes jambes sur le lit et m'appuyai contre les oreillers en cherchant une posture détendue. Impossible, la moindre position semblait hurler : « J'ai vu ton vibro ! »

Arrête de te faire des idées, mon vieux.

Il n'empêche que j'étais désormais obsédé à l'idée que le truc électrique dans ce tiroir avait connu l'intimité de Penny. L'image de ses mains délicates sur l'objet me hantait déjà. Je la voyais allongée sur le lit, dans la chambre à peine éclairée par les guirlandes de loupottes, les genoux repliés et écartés tandis qu'elle se caressait avec son jouet. Dans mon fantasme, elle n'était pas nue. Son tee-shirt blanc ressemblait étrangement à celui qu'elle avait porté chez moi. L'encolure glissait sur l'une de ses épaules. Je trouvais l'évocation d'une bande de peau bien plus sexy qu'un corps totalement nu. La suggestion de formes plus sombres sous un tee-shirt immaculé, ses tétons pointant rageusement sous le tissu, sa tête rejetée en arrière avec un soupir...

— J'ai eu les yeux plus gros que le ventre, déclara-t-elle en ouvrant la porte, chargée d'un carton de pizza et de boîtes en plastique. En même temps, je n'y peux rien, ce sont les hormones.

Peut-elle lire dans mes pensées ? Ce serait bien ma veine.

À moins d'un mètre de l'objet du crime, j'étais convaincu qu'elle pouvait sentir ce que j'avais à me

reprocher, tel un indice au petit moteur vrombissant dans la table de chevet.

— Tu es sûre de vouloir manger sur le lit ? Tu n’as pas peur de mettre de la sauce partout ?

Penny fronça les sourcils.

— Je ne sais pas comment tu manges tes pizzas, mais moi, j’ai l’habitude de faire ça proprement. Et puis, tu as déjà vécu en colocation, tu sais qu’il est important que chacun respecte son espace vital.

— C’est vrai. Je me souviens du malaise lorsque je voulais ramener une fille à la maison.

Moins gênant que de tomber accidentellement sur le vibromasseur de sa nouvelle copine, mais gênant quand même.

Elle s’assit en tailleur à côté de moi et ouvrit le carton, puis on se mit à manger. Ça, pour manger, Penny ne manquait pas d’appétit. J’en aurais ri si je n’avais pas eu peur de cette machine vorace. Elle demanda comment s’était passée ma journée au travail, ce que j’avais fait à ma pause déjeuner, le tout par monosyllabes puisqu’elle avait la bouche occupée. Je n’avais jamais vu quelqu’un manger aussi goulûment.

— Et toi ? demandai-je lorsqu’elle fit une pause pour tout faire descendre à grandes gorgées de soda.

— Le train-train quotidien. Ton travail a l’air beaucoup plus intéressant que le mien.

Sans doute à cause des jurons qui ponctuaient le récit de ma journée au travail.

— Ou beaucoup moins frustrant, selon le point de vue qu’on adopte, rectifiai-je. En tout cas, je redoute d’y retourner demain.

Ce que je redoutais le plus, c’était de devoir quitter les bras d’une sirène dans un lit chaud pour aller au bureau. Nous n’avions pas encore partagé une grasse matinée ensemble, à traîner au lit sans être forcés de se lever pour aller travailler ou se remettre d’une méchante gueule de bois. J’avais tellement hâte de connaître cet instant d’intimité avec Penny que je me faisais peur moi-même.

Elle s’essuya une main, qu’elle posa sur mon genou.

— En tout cas, merci d’être venu malgré cette semaine éprouvante. Depuis notre coup de fil de tout à l’heure, je me sens mieux.

— Ravi d’avoir pu t’aider.

J’aurais pu rester sept heures au téléphone avec elle, ça n’aurait jamais été aussi agréable que d’être à ses côtés. Ce qui risquait de poser un problème si je devais accepter la proposition de Carrie. J’avais passé une grande partie de la journée à plancher sur les structures de ses hôtels déjà existants pour éviter de reproduire un style architectural dont Carrie voulait s’éloigner. Au bout de plusieurs heures, j’avais finalement pris conscience que j’envisageais sérieusement d’accepter le projet.

Seulement, voilà, les choses évoluaient à vitesse grand V entre Penny et moi. J’allais devoir évoquer le sujet, et vite. Le seul fait d’envisager un déplacement de dix-huit mois sans lui en parler pouvait passer pour une trahison. Ce n’était pas le meilleur soir, sachant l’état fébrile de Penny, mais avais-je vraiment le choix ?

Je m’éclaircis la voix.

— En parlant de travail, j’ai quelque chose à te dire.

— Ah ?

Elle s’empara d’un énième gressin. Il fait bon avoir un jeune estomac de vingt-deux ans.

— On m’a proposé un projet qui m’imposerait une délocalisation... hum, temporaire.

Son visage pâlit à vue d’œil. Comme elle maintenait le gressin devant sa bouche sans le croquer, je me mis à paniquer.

— Rien de permanent, m’empressai-je de la rassurer. Et puis, ce serait seulement l’an prochain. Mais j’ai pensé qu’il fallait te mettre au courant.

Je la sentis se détendre. Elle reprit des couleurs et croqua son gressin avant de répondre la bouche

pleine :

— Où partirais-tu ?

— À Nassau pour un hôtel de luxe. C'est dans les Bahamas.

Précision inutile. Elle n'est pas idiote, alors cesse de lui parler comme à une gamine.

— Mortel ! Je pourrai venir te voir ?

Ma nouvelle semblait l'emballer. Je crus d'abord qu'elle s'imaginait les plages de sable blanc sous les palmiers, puis je me souvins de sa passion pour les animaux de mer. Y avait-il des poul... hum, des céphalopodes dans les Bahamas ?

— J'espère bien ! Après toute la route que j'ai faite pour toi ce soir, ce serait la moindre des choses.

Elle se mordit la lèvre.

— Bon, tant qu'à évoquer les sujets qui fâchent, j'en ai un aussi. Mes parents viennent me voir la semaine prochaine.

— C'est un sujet qui fâche ? m'étonnai-je.

— Pas encore, mais j'y viens. En fait, ils aimeraient te rencontrer.

Penny m'annonçait cela en fronçant les sourcils, comme si le ciel allait lui tomber sur la tête.

— Tu leur as parlé de moi ?

J'aurais pu paniquer à l'idée qu'une femme me présente sa famille alors que nous nous connaissons depuis moins d'un mois. Mais non. Moi-même, j'avais bousculé les codes en lui déclarant mon amour plus tôt que ne l'aurait fait un autre couple.

— Oui... Je leur ai dit que je voyais quelqu'un, et ma mère a pensé que cette visite serait l'occasion idéale pour rencontrer cette personne.

À sa façon de hausser les épaules, je devinais que l'idée l'emballait moyennement.

— On ne se voit pas très souvent, toi et moi, reprit-elle. Je pense que ma mère veut donner son accord avant que ça ne devienne sérieux entre nous.

Je me pris cette phrase dans la figure. Je ne m'étais pas formalisé du fait que Penny n'ait pas répondu à mon « je t'aime ». C'était la preuve qu'elle avait un minimum de jugeote, contrairement à moi qui me précipitais comme un gosse. En revanche, de l'entendre dire « avant que ça ne devienne sérieux », je devais lui poser la question.

— Ce n'est pas déjà sérieux entre nous ?

— Je me suis mal exprimée, bredouilla Penny en se mordillant la lèvre. En fait, je ne voulais pas prendre pour acquis...

— Moi non plus, l'interrompis-je. Mais mes sentiments pour toi sont très sérieux, Penny.

Était-ce même nécessaire de le préciser ?

Une trace de sauce tomate lui recouvrait la joue. Et elle qui affirmait manger les pizzas proprement... Je l'essuyai avec mon pouce.

— Oh, zut. Je brise la magie de l'instant en dévorant mon repas comme un ogre, dit-elle en riant. Mes sentiments pour toi sont sérieux aussi, Ian. Super sérieux, même.

— Tant mieux.

Quel soulagement ! Je me retenais de faire sortir l'air de mes poumons sous l'indice de pression d'un pneu crevé. Soudain conscient que je la scrutais, je baissai les yeux, sans quoi sa beauté – même teintée de sauce tomate – m'aurait hypnotisé toute la soirée.

— Je rencontrerai tes parents avec plaisir. Tu n'as qu'à me dire où et quand.

— D'accord, tu le sauras en temps voulu. Merci, ajouta-t-elle en me serrant doucement la main.

— Merci ?

— Oui, de m'avoir donné une chance. On a si peu de choses en commun. Regarde ma chambre, je vis

dans un appartement aux antipodes du tien. Idem pour nos rythmes de vie.

— Et c'est toi qui me remercies ?

Ne voyait-elle pas que c'était ridicule ? Cinquante-trois ans, divorcé, tous les placards de la cuisine désespérément vides. Penny avait toute la vie devant elle. Ma vie à moi s'était écroulée.

— J'ai tout foutu en l'air pour notre premier rendez-vous et tu me remercies ? Je suis un vieux schnock, ma puce. C'est moi qui devrais te remercier de m'avoir donné une chance.

Contre toute attente, l'estomac de Penny fut enfin rassasié. Elle se recroquevilla contre moi pour regarder la télévision.

— Je te laisse zapper.

Sur ce, elle reposa la tête sur mon épaule. Comment voulait-elle que je trouve un programme intéressant avec son corps chaud blotti contre le mien ?

— Tu n'as pas la télé chez toi, si ?

— Bien sûr que si.

Je voulais bien être plus âgé, mais de là à me croire plus vieux que la télévision...

— Je n'ai vu aucun écran, pourtant.

Ah, c'était donc ça.

— Oui, parce qu'il est caché par un système ingénieux.

Une émission de jardinage ? Non, je passerais pour un grabataire.

Elle leva les yeux vers moi.

— Où ça ?

— Tu te souviens du canapé ? La fenêtre qui est en face ?

Des jeux télévisés... Ça existe encore ?

— L'écran est incrusté dans le sol. Si besoin, je le fais sortir par un système motorisé.

— Impossible ! Comme dans *Les Jetson* ?

— À vingt-deux ans, comment peux-tu connaître *Les Jetson* ? La prochaine fois que tu viendras chez moi, je te montrerai ma télévision.

— Si tu veux. Mais je ne te croirai pas tant que je ne l'aurai pas vue de mes propres yeux.

Comme elle remuait pour trouver une position confortable, j'intimai à mon manche de rester tranquille. Grave erreur. À peine pensai-je à ce crétin de sexe, que celui-ci se réveilla comme un petit chiot après la sieste.

— Dis-moi, tu peux récupérer le coussin chauffant sous le lit ? me demanda Penny.

Je me penchai, ravi d'avoir autre chose à penser, tout en croisant les doigts pour ne pas attraper une petite culotte, ou pire, un deuxième vibromasseur. Je tâtai le sol et sentis un câble électrique. Me redressant, j'emportai l'objet avec un : « Tada ! »

Heureusement, c'était bien le coussin chauffant. Elle s'en empara et roula sur le côté en poussant un grognement.

— Tu as besoin d'aide ?

— Non. Je suis jeune, mais je peux brancher un appareil électrique toute seule, rétorqua Penny.

Posant le coussin sur son ventre, elle gémit encore.

— C'est si grave que ça ?

Avec Gena, j'en étais venu à associer cette période à l'échec de nos tentatives pour concevoir un bébé. Chaque mois, j'étais furieux de voir ses règles arriver. Égoïstement, je m'appropriais sa souffrance. De voir Penny dans cet état aujourd'hui me renvoyait l'image du salaud que j'étais avec Gena.

— Oui. Merci de ne pas avoir dit : « Ce n'est pas si grave. »

— Quel imbécile dirait une chose pareille ?

J'avais bien appris ma leçon avec Gena et m'indignais désormais qu'on puisse être aussi insensible. Le regard de Penny indiquait clairement que je passais pour un crétin de menteur.

— Tout le monde, souffla-t-elle.

— Moi, je ne dirai jamais ça, mentis-je encore. De quel droit ? Je n'ai aucune idée de ce que tu ressens. Et puis, je n'ai pas envie de provoquer la colère d'une femme gonflée d'hormones qui serait capable de m'arracher l'intestin pour m'illustrer ce qu'elle endure.

J'entourai mon bras autour de Penny et elle posa instinctivement la tête sur mon torse, comme si nous l'avions fait un millier de fois. C'était à la fois bon et troublant. Je la serrai fort.

— Il faut que tu saches que tu es la seule femme avec qui j'accepte de manger une pizza au lit.

— Et toi, tu es le seul homme à qui je n'ai pas envie de cacher mes règles, répondit Penny en bâillant.

Comment étais-je censé le prendre ?

— Excuse-moi, Penny, mais je trouve ma déclaration plus flatteuse que la tienne.

Une émission passait à la télévision, je me fichais de savoir laquelle. Tous les meilleurs scénarios d'Hollywood me fascineraient moins que de voir Penny s'endormir paisiblement.

Chapitre 12

— Qu'en penses-tu, Ambroise ?

Mon chat clignait des yeux, l'air ahuri, perché sur l'étagère derrière les toilettes. Je me peignai les cheveux une dernière fois et ajustai ma cravate.

— Nom d'un cornichon, Penny a raison. J'ai l'air d'un croque-mort.

Ambroise détourna le regard.

— Va te faire voir, je n'ai pas besoin de tes critiques.

La célèbre rencontre avec les beaux-parents. Une scène qui promettait d'être intéressante. Neil m'avait raconté sa première rencontre catastrophique avec la famille de Sophie. Avec un peu de chance, les parents de Penny seraient plus mesurés.

Si notre écart d'âge les bouleversait, je n'allais pas leur en vouloir. À bien y réfléchir, c'était assez glauque, finalement. Mais plus je passais de temps avec elle, et moins j'y pensais, sauf lorsqu'elle me lançait une référence culturelle qui me laissait perplexe. C'était d'ailleurs l'une de mes pires craintes dès que je prévoyais de la rejoindre. En même temps, avec n'importe quelle femme, je trouverais toujours une bonne raison de me ronger les sangs. Chacun porte sa croix : la mienne, c'était le manque de confiance en moi. Mais en public, c'était une autre histoire. Difficile d'ignorer les regards en coin de passants écœurés. Je n'avais pas à me justifier auprès de ces gens, et pourtant, je détestais sentir leur jugement. En revanche, si les parents de Penny adoptaient la même attitude, je serais forcé de me défendre.

Pourvu qu'on n'en arrive pas là.

Une fois que j'eus fait tout mon possible pour arranger les attributs que Dieu avait bien voulu m'allouer, je fis un signe de tête à mon reflet et partis récupérer ma veste dans le placard. Ambroise me suivait, et je dus l'esquiver quand il voulut se frotter à mes chevilles.

— Qu'est-ce que tu fous, saleté de matou ! J'essaie d'impressionner des gens, pas de prendre l'air d'un mec qui vient de se rouler dans la benne à cadavres de la SPA.

En arrivant à ma voiture, je rentrai l'adresse du restaurant dans mon téléphone et activai le GPS. En centre-ville, cet outil était plus dangereux qu'utile, mais au moins il me rapprocherait de ma destination. Penny avait choisi une adresse un poil guindée, sans doute par naïveté. Malheureusement, ce n'est pas parce qu'on dépense une fortune lors d'un rendez-vous que celui-ci se passera forcément sans accroc. Mais bon, elle voulait impressionner ses parents puisqu'elle ne les voyait pas souvent.

Je trouvai la rue avec quelques minutes de retard et lâchai une série de jurons à l'égard des bouchons. J'eus la chance de trouver une place non loin du restaurant et me mis à trotter jusqu'à la porte.

Une serveuse me sourit, mais j'étais trop stressé pour lui retourner sa gentillesse.

— Je rejoins une table réservée au nom de Parker, je crois.

— Par ici.

Je balayai la salle du regard. Penny n'était nulle part en vue. Une jeune femme dont la silhouette rappelait la sienne tourna la tête et me sourit. Je mis une seconde à ressentir ce frisson de bonheur désormais familier.

Elle s'était coupé les cheveux. Une coupe d'enfer, un carré au niveau du menton, ébouriffé façon « au saut du lit ».

Elle était encore plus belle si j'y ajoutais la mention « au saut de *mon lit* ».

— Penny, je ne t'ai pas reconnue !

Je brûlai d'envie de l'écraser dans une étreinte, mais parvins à me retenir pour me contenter d'un bras autour de sa taille et d'un baiser sur sa joue.

— Tu t'es coupé les cheveux, ça te va bien.

Non, ça ne lui allait pas « bien ». Elle était canon, sexy, à tomber à la renverse.

— Merci.

Elle esquissa un sourire timide qui n'avait rien de l'éclair de bonheur étincelant auquel elle m'avait habitué. Puis, elle se tourna vers ses parents et je me souvins du but de cette sortie.

— Maman, papa, je vous présente Ian Pratchett, mon petit ami.

Je tendis la main vers son père, qui me réduisit les phalanges en poussière. Hochement de tête cordial. Penny venait de m'appeler son petit ami, et, avec le choc d'endorphine que cette annonce provoquait dans mon système, j'aurais supporté que cet homme me fasse craquer les dix doigts et les orteils s'il le fallait.

— Ian, voici mon père, James Parker, et ma mère, Deborah Smythe-Parker.

— James, Deborah, je suis ravi de vous rencontrer.

Enfin, ça reste à voir.

Ils avaient une allure qui correspondrait parfaitement à l'illustration du mot « BCBG » dans un dictionnaire. Mme Smythe-Parker avait le visage étrangement lisse pour une femme de mon âge. Ses cheveux étaient relevés à la manière dont les attacherait une épouse de politicien. Elle en avait également l'expression : un sourire figé, comme si elle se tenait près d'un représentant du Congrès qui justifierait devant une assemblée pourquoi on l'avait repéré s'éclipsant aux cabinets de l'aéroport en compagnie d'un jeune homme de vingt ans.

M. Parker avait le bronzage de George Hamilton. Ou était-ce ses dents ridiculement blanches qui accentuaient son teint hâlé ? Il avait les cheveux blancs, peignés sur le côté un peu comme moi. Sinistre observation. J'espérais ne pas avoir l'air d'un présentateur télé à quelques jours de la retraite, moi aussi.

Je m'installai à la table et poursuivis :

— Votre fille est une jeune femme exceptionnelle.

J'adressai un clin d'œil à Penny.

Deborah laissa échapper un gloussement stupéfait.

— Comme c'est gentil, lâcha-t-elle.

— Je ne le dis pas par gentillesse, me défendis-je.

Cette femme pensait-elle que je flattais sa fille uniquement pour m'attirer les grâces des beaux-parents ?

— Vous avez un accent, remarqua James, à la limite du ton accusateur. D'où venez-vous ?

J'hésitai à répondre que j'étais Allemand, mais la plaisanterie ne serait pas appréciée à sa juste valeur.

— D'Écosse.

Ils se turent un très, très long moment et se contentèrent de nous regarder, Penny et moi. En même temps, à leur place, je serais gêné de rencontrer le copain de ma fille et d'apprendre qu'il avait le même âge que moi. En voyant les choses sous cet angle, j'eus l'impression de passer pour un vieux pervers libidineux.

Sa mère finit par demander :

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

— Ma patronne nous a arrangé un rendez-vous, répondit Penny.

— Son mari et moi avons fait nos études ensemble, expliquai-je pour qu'ils ne s'imaginent pas une vieille dame cherchant désespérément à caser sa jolie secrétaire avec un vieil ami. Sophie était convaincue qu'on s'entendrait bien.

— Elle a vu juste, on s'aime beaucoup, affirma Penny en me souriant.

Le premier sourire franc depuis mon arrivée. Ouf, ça faisait du bien.

Soulagé, je le lui rendis.

— Oui, beaucoup.

— Que pensez-vous de sa nouvelle coupe de cheveux ? nous interrompit sa mère avec un rire de sorcière. À croire que Penny n'a pas terminé sa crise identitaire.

Sa crise identitaire ? Pour quoi la prenait-elle ? Pour une ado attardée ?

— J'ai dit que je la trouvais magnifique, lui rappelai-je en m'efforçant de garder mon calme, mais sa question me poussait dans mes retranchements, c'était plus fort que moi. Pourquoi cette remarque ? Est-ce que changer de coupe de cheveux équivaut à traverser une crise, de nos jours ?

— Quand il s'agit de Penny, oui.

À sa manière de prononcer le prénom de sa fille, Déborah la faisait presque passer pour un sujet de conversation désagréable qu'il était préférable d'éviter à table.

— Étant petite, elle nous a toujours causé un tas d'ennuis.

Qu'est-ce qu'elle raconte, cette mégère ?

Je trouvais si méchant de préciser un tel détail à une personne que sa fille appréciait que je me murai dans le silence, incapable de trouver quoi que ce soit de poli à lui répondre.

Le serveur tomba à pic pour nous apporter la carte des vins et les menus. Voilà de quoi me faire penser à autre chose. Je pouvais presque tenter de me convaincre qu'il s'agissait d'un quiproquo et que les parents de Penny avaient un bon fond.

La mère était un mur de glace. Je préfèrai tenter ma chance avec le père.

— Dites-moi, James, il paraît que vous êtes à New York pour tenir une conférence ?

— Exact.

Point final. La discussion était terminée. Penny tenta de rouvrir le sujet.

— Mon père est chirurgien.

Un jeune serveur vint remplir nos verres d'eau et je me penchai en arrière pour qu'il atteigne le mien.

— Vraiment ? dis-je. Dans quelle branche ?

Placide, James se contenta de répondre :

— Les mains.

— Et vous êtes architecte ? intervint la mère de Penny.

Les sourcils levés, elle m'attendait au tournant. Ma dernière rencontre avec les parents d'une petite amie remontait à longtemps, mais cette sensation de passer un entretien d'embauche était encore plus ancienne. Je tapotai la table du bout des doigts. Une cigarette n'aurait pas été de refus. Non, deux.

— Oui, je suis codirecteur d'une entreprise nommée la Pratchett & Baker. Nous élaborons les plans de propriétés commerciales, en particulier des bureaux et des établissements de santé.

— Parfois aussi des hôtels, non ? demanda Penny.

Bien que sa question soit banale, je me sentis soudain mal. Plus les semaines passaient, et plus l'idée de m'éloigner de Penny m'était insoutenable.

— Rarement. Mais j'envisage un projet aux Bahamas. Et vous ? m'enquis-je en désignant Déborah. Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis anesthésiste.

Tomber dans l'inconscience en présence de cette femme ? Je n'envie pas ses patients...

— Vous êtes codirecteur ? répéta Déborah, reportant la discussion droit sur moi. Vous êtes donc propriétaire de la boîte ?

— Oui. Nous avons fondé cette entreprise à deux et travaillons ensemble depuis un petit moment, maintenant. C'est éprouvant, mais j'aime mon métier.

Que dire de plus pour combler sa curiosité ?

— On dirait que c'est prenant. Vous travaillez beaucoup ?

Une question pertinente. À sa place, j'aimerais aussi savoir si le compagnon de ma fille lui consacrait suffisamment de son temps.

— Je m'impose un rythme de soixante heures maximum par semaine. Les risques de santé sont trop importants à mon âge pour les ignorer. Burt, mon partenaire, a déjà subi une crise cardiaque. Autant que faire se peut, je tiens à éviter de vivre la même chose.

— Pour travailler si peu, vous devez être salarié, non ? insista Déborah.

Ah, ce n'était donc pas une question de temps à consacrer à Penny, mais une histoire d'argent. J'avais l'habitude. Les gens étaient généralement plus directs : « Oh, vous êtes architecte ? Et combien gagnez-vous par mois ? » Posée franchement, la question me semblait moins insultante que détournée.

Le père de Penny semblait moins intéressé par mon compte en banque que par ma vie privée.

— Ce doit être difficile pour vos compagnes. Avez-vous déjà été marié ?

— Oui, je viens de divorcer.

Ce n'était pas une honte. Enfin si, j'avais honte du mensonge qui nous avait menés au point de rupture, Gena et moi. Mais ce détail ne regardait en rien les parents de Penny.

James se contenta de grommeler en guise de réponse.

— Navrée de l'apprendre, soupira Déborah, et le semblant de sincérité que je crus percevoir s'envola quand elle termina sa phrase. Il paraît que les pensions alimentaires sont de plus en plus élevées.

C'est une caméra cachée, ou quoi !?

D'abord, elle se permettait de critiquer sournoisement sa fille juste sous mon nez, et maintenant elle réclamait ouvertement des détails sur mon salaire mensuel. C'était inacceptable.

— Demandez-moi carrément combien je palpe, tant que vous y êtes.

La phrase m'échappa, et je la regrettai aussitôt lorsque Penny pouffa de rire pour apaiser les tensions. J'aurais dû garder mon sang-froid. Ne serait-ce qu'essayer. Après tout, je me fichais de leur opinion, mais ce n'était certainement pas le cas de Penny. Pour elle, je devais ravalier ma fierté.

Le serveur reparut pour prendre nos commandes, baignant dans la plénitude de l'ignorance. Je l'enviais de ne pas percevoir le nuage polaire qui planait au-dessus de notre table. Bien que résolu à la politesse, quelles que soient les piques que me lançait la mère de Penny, je ne pus résister à la tentation de lui en glisser une à l'occasion.

— Aujourd'hui, c'est moi qui régale. Pour vous remercier d'avoir élevé une jeune femme formidable.

Tout en parlant, je ne détournai pas le regard de celui de Déborah. Je voulais lui faire sentir le fond de ma colère qui ne cessait de grandir depuis son commentaire sur la coiffure de sa fille, qu'elle qualifiait d'enfant difficile. Ils avaient le profil à savourer amèrement un repas offert par un homme qui touchait un meilleur salaire qu'eux.

— Au fait, vous savez quoi ? Ian vient d'une famille très nombreuse. Fascinant, n'est-ce pas ?

Penny était le rayon de soleil aveuglant capable de terrasser la plus violente des tornades.

Déborah prit son verre d'eau.

— Vraiment ?

— Oui, j'ai deux frères et quatre sœurs.

Et deux autres sont décédés, ajouta la voix cruelle de mon esprit.

— Ils vivent tous aux États-Unis ? s'enquit James.

Son dédain finirait-il par s'estomper lorsqu'il comprendrait que nous étions des immigrants européens ? Je secouai la tête.

— Seulement une sœur. Elle vit avec son mari à Brooklyn, non loin de chez moi.

— Tous ces frères et sœurs..., gloussa Déborah en secouant à peine la tête, l'air de dire : « Mon noble rang me sauve de ce type d'infortune. »

— Oui, nous sommes catholiques, c'est dans nos mœurs, justifiai-je, comme toujours, la raison d'une si grande famille.

Le corps de Penny se figea, comme pour éviter d'attirer l'attention du T-Rex de *Jurassic Park*. L'expression de Déborah faisait écho à celle de sa fille. À croire que le père de cette femme était mort attaqué par une bonne sœur enragée.

— Vraiment ? fit la mère. Et vous êtes... pratiquant ?

Un peu plus, et elle serait moins écœurée de me demander si j'étais pédophile.

Se mêler de mes finances personnelles était une chose, mais critiquer ma foi en était une autre. Je n'étais pas saint Pierre, hors de question de nier mes croyances pour cette mégère. Bien que la réponse paraisse évidente, je lui retournai la question.

— Je dirais que oui. Et vous, êtes-vous croyante ?

On aurait dit que, à mon tour, je venais de l'insulter. Bien fait pour elle.

— Non, la religion n'est pas ma tasse de thé.

— Ce ne sont que des superstitions absurdes, grommela James.

Prenait-il son pied à jouer au père de famille ronchon dans son coin ? Si c'était un rôle, je lui décernais la Palme d'or.

Penny s'élança pour me défendre. Ou plutôt, elle se jeta dans la gueule du loup.

— Moi-même, je suis plutôt superstitieuse.

— À notre grand désarroi, soupira Déborah, levant les yeux au ciel si violemment que je m'attendais à les voir sortir de leurs orbites et rebondir sur la table. Crois-moi, ma chérie, nous n'avions pas oublié ce détail.

Dites-moi que je rêve !

Cette femme était incapable de parler à sa fille sans la descendre en flèche. Pourquoi s'obstinaient-ils à garder contact avec elle si elle les désespérait à ce point ? À chacune de leurs phrases, Penny s'enfonçait un peu plus dans son siège. Le halo de lumière qui émanait habituellement de son être était caché, voire écrasé sous une tonne d'aberrations révoltantes.

— Ne fais pas l'innocente, maman, déclara Penny en se forçant à rire. Toi-même, tu crois aux malédictions familiales.

— Malédictions familiales ? gronda l'autre. Il n'y a aucune malédiction dans notre famille.

— Attendez, ça m'intéresse, déclarai-je en me tournant vers Penny pour l'encourager. Quel genre de malédiction ?

Je parlais par automatisme, mais intérieurement, il se passait tout autre chose. Je me fichais de connaître leur légende familiale. Ces deux pantins ne méritaient pas de faire partie de la famille de Penny.

Ne les écoute pas, Penny. Regarde-moi. Lis dans mes yeux la femme exceptionnelle que je vois.

Impossible de lui faire passer le message dans ces conditions. Je me sentais comme un animal en cage. Ce n'était pas l'envie qui me manquait de sauter sur ses parents pour les dépecer afin que Penny n'ait plus jamais le regard contrit qu'elle tournait vers moi à cet instant.

— Moi aussi, je suis piquée de curiosité, lança Déborah sur un ton enjoué, tandis que son mari était

plongé dans une contemplation silencieuse.

— Vous savez bien, la malédiction... Si une femme de notre famille couche avec un homme, c'est qu'il est son grand amour, et si jamais elle fiche tout en l'air, alors plus jamais...

Oh, Penny !

— Oh, fit sa mère avec un claquement de langue désapprobateur. Cette histoire-là ? Ma chérie, c'était il y a des années.

— Je sais, mais...

— C'était une invention, soupira sa mère au bord de l'exaspération.

Pas honteuse pour un sou d'avoir menti à sa fille, elle semblait surtout désespérée de constater que Penny était assez bête pour y croire encore.

— Après ce qui est arrivé à Ashley, on n'est jamais trop prudents, expliqua James.

J'ignorais qui était cette Ashley et quelles étaient censées être les conséquences de cette prétendue malédiction. En tout cas, la réaction de Penny montrait qu'elle avait pris cette légende très au sérieux.

— Vous... vous m'avez menti ?

— Si nous t'avions simplement interdit formellement de te frotter aux garçons, tu ne nous aurais jamais obéi.

Déborah parut presque fière de ses techniques éducatives. Je rêvais de lui jeter mon verre d'eau à la figure. La réticence de Penny à l'égard de la sexualité ne m'avait jamais choqué. J'avais perçu la chose comme l'une des facettes de sa personnalité. À présent, la vérité sautait aux yeux : Penny n'était pas vierge par choix, mais par sens de l'obligation.

— Ton obsession du tarot et des horoscopes nous a donné l'idée d'exploiter ta naïveté superstitieuse, poursuivit sa mère.

— Nous ne pensions pas que tu y croirais si longtemps, enchérit James en sirotant son vin, visiblement surpris d'apprendre que sa fille s'était fait rouler dans la farine aussi facilement. C'était une sorte de père Noël ou de fée des dents.

— De fée des dents ? répétai-je inconsciemment.

Sous la table, mes mains tremblaient de rage. Je n'allais tout de même pas frapper le père de Penny. Sa mère, encore moins. Je ne pouvais frapper personne, la violence n'était pas dans mon tempérament. Mais, dans un moment comme celui-ci, elle me semblait parfaitement justifiée.

— Mais toutes ces années, tous les deux, vous... Depuis que je suis adulte, je crains...

La douleur qui serrait la gorge de Penny me transperçait le cœur.

— Nous t'avions pourtant prévenue que tu prenais ces superstitions beaucoup trop au sérieux.

La voix de Déborah grimpa dans les aigus en fin de phrase.

Ils avaient prévenu Penny qu'elle ne trouverait jamais le grand amour si elle couchait avec lui. Enfin, l'exactitude du propos m'échappait, mais, quoi qu'il en soit, ils lui avaient menti pour la dissuader de connaître une étape pourtant incontournable de la vie. Or, à voir la réaction de Penny, elle n'avait jamais vraiment eu envie d'opter pour l'abstinence. Et maintenant, ses parents osaient lui reprocher d'avoir cru à leurs mensonges ?

Je n'y tenais plus.

— Vous l'avez pourtant encouragée à y croire en créant cette fable de toutes pièces.

— Penny s'est très vite... développée, marmonna James, comme si l'idée d'imaginer sa fille adulte le débectait. Les animaux, la science, elle apprenait beaucoup, mais, concernant les gens, elle était encore très naïve.

Déborah opina du chef, comme s'il n'y avait rien de plus naturel que de ruiner l'expérience sexuelle de son enfant de façon à enrayer son développement personnel sur le long terme.

Certes, mon éducation catholique me permettait de comprendre le concept, mais pas dans ces conditions. Ces gens étaient cruels.

— Nous étions convaincus qu'elle finirait jeune mère célibataire à quinze ans. Or, nous n'avions pas le temps de gérer ce genre de tracas, se lamenta l'autre godiche.

Ils n'avaient pas le *temps* ? D'éduquer convenablement l'enfant qu'ils avaient choisi de mettre au monde ? Je voyais clair dans leur jeu : ils voulaient un enfant, à condition que celui-ci vive selon leur vision rétrograde du monde.

— Vous avez conscience que cette histoire a bouleversé le passage de Penny dans la vie adulte, n'est-ce pas ?

Les poings serrés, je m'évertuais à leur faire comprendre qu'ils avaient été des monstres envers cette jeune femme que j'aimais assez fort pour avoir envie de renverser la table.

— Vous n'avez pas le moindre soupçon de culpabilité ? ajoutai-je.

Le rire de Déborah résonna à mes oreilles, toujours plus méprisant dès qu'il coulait de cette gorge en caoutchouc.

— Essayez d'élever un enfant qui vous déçoit, monsieur Pratchett. Vous comprendrez alors qu'il faut parfois employer les grands moyens.

Penny s'enfonçait sur son siège, les yeux rivés à ses genoux, telle une enfant qu'on dispute à cause de ses mauvaises notes à l'école. Je désirais la consoler, mais le moindre geste donnerait du grain à moudre à ses parents.

Je ne voulais pas la laisser gérer leur cruauté toute seule, et, en même temps, je ne voulais pas non plus dire ou faire quelque chose qui risquerait d'empirer leurs rapports. Je devais partir.

En reculant ma chaise à grand bruit, je fis sursauter Penny et sa mère.

— Excuse-moi, dis-je à mon tendre amour, mais je ne peux pas rester là à écouter ces conneries.

— Je vous demande pardon ? s'indigna Déborah.

Ses joues rougissaient à vue d'œil. Parfait, sa tête n'avait qu'à implorer comme un grain de raisin au micro-ondes, ça nous ferait des vacances.

— Vous avez raison de demander pardon ! l'accusai-je en la pointant du doigt. De toute ma vie, je n'ai jamais vu de parents aussi indignes. Regardez votre fille. Elle est accablée et vous vous en réjouissez !

Le fait que tu attires l'attention du restaurant tout entier ne doit certainement pas aider, bougre d'idiot !

— Écoutez..., commença James.

Seulement, j'en avais ma claque.

— Non, je n'écoute pas. J'en ai assez entendu ! Tous les deux, vous êtes pires que les sorciers des contes des frères Grimm.

Je me tournai vers Penny. Mince, elle ne m'adresserait plus jamais la parole après le scandale ridicule que je faisais éclater dans ce restaurant. Tant pis, qui ne tente rien n'a rien.

— Penny. Je t'aime et je suis navré de me donner en spectacle. Mais je ne peux pas rester là à écouter ces singeries. Si tu veux m'accompagner, c'est avec plaisir.

Bouche bée, elle détourna la tête pour regarder ses parents. Bon Dieu, j'avais vraiment tout gâché. Si elle ne comprenait pas que ces deux-là étaient scandaleux, ce n'était pas à moi de l'en convaincre. Elle ne voudrait plus jamais m'adresser la parole.

Reculant d'un pas, je levai une main.

— Appelle-moi quand tu seras prête à reparler de tout ça.

Si elle était prête un jour. Sinon, je ne pouvais pas lui en vouloir. Les dents serrées, je lançai un

regard noir aux deux crétiens des Alpes.

— Et vous, amusez-vous bien à torturer votre fille.

Qu'ils paient l'addition, ça leur ferait les pieds !

Je quittai le restaurant en trombe, claquai la porte et remontai la rue en ruminant un monologue intérieur.

Tu as tout foutu en l'air. Elle ne te rappellera jamais.

Non seulement j'avais remis ses parents en place, chose qui avait dû la choquer pour peu qu'elle ait grandi dans cette dynamique de cruauté qu'elle devait trouver normale, mais je l'avais également embarrassée devant toute la clientèle du restaurant. Certes, la salle était petite, mais n'importe quel imbécile aurait vu que Penny se liquéfiait sur sa chaise.

Elle ne voudra plus jamais te parler, jamais.

Ma seule chance, aussi infime soit-elle, serait d'y retourner pour m'excuser auprès d'elle. Pas auprès de ses parents, ce serait trop me demander, mais si je pouvais la prendre en aparté pour la supplier de me pardonner...

Je fis demi-tour et repris la direction du restaurant, les yeux rivés au trottoir en réfléchissant à mon discours.

En relevant la tête, j'aperçus Penny qui marchait droit vers moi. J'accélérai le pas et ouvris la bouche.

— Non, non, laisse-moi parler d'abord, me coupa-t-elle dans mon élan.

Ses yeux étaient rouges et mouillés de larmes. Sa lèvre inférieure tremblait. L'avais-je blessée à ce point-là ?

— Ce que tu viens de faire... Personne ne s'est jamais battu pour moi comme ça. Je ne me suis jamais sentie aussi... aimée, protégée.

Les mots sortaient laborieusement tant sa poitrine était secouée de sanglots qu'elle cherchait à réprimer. Un couple nous dépassa. J'avais imposé suffisamment de gêne à Penny pour la soirée. Je la pris dans mes bras pour la soustraire à leur regard.

— Chut, ma puce... Tu mérites mieux que leur infâme rhétorique. Tu es bien plus qu'un simple compte en banque ou qu'un métier respectable.

Je m'écartai pour la prendre par les épaules comme le ferait un entraîneur avec son champion.

— Tu es Penny Parker ! OK ? Une jeune femme dont les idées, les pensées et les sentiments ne cesseront jamais de me surprendre. Dieu a donné à ces deux pantins le plus beau des cadeaux : toi. Et comment ils le remercient ? En te descendant en flèche. Qu'ils aillent au diable. Je t'aime, Penny. J'aimerais que tu aies ce même amour pour toi-même que celui que je te porte.

Muette comme une carpe, elle cligna des yeux. Je la pris sous mon bras.

— Viens, nous n'avons toujours pas mangé et il te faut de quoi te remonter le moral. J'ai une idée.

En réalité, je n'avais aucune idée, mais ça viendrait en marchant. Je l'accompagnai jusqu'à ma voiture, curieux de savoir ce que racontaient M. Parker et Mme Smythe-Parker pour nous casser du sucre sur le dos. Ce que je ne donnerais pas pour me transformer en petite souris sur les lieux du crime...

Je conduisis Penny jusque dans son quartier, désormais sûr de mon plan. J'avais l'intention de l'emmener au restaurant chinois qu'elle m'avait fait découvrir lors de notre moitié, pas si catastrophique, de premier rendez-vous. Quand elle reconnut le quartier, elle s'exclama :

— Chouette ! Tu veux venir chez moi pour que je te cuisine quelque chose ?

Par miracle, elle semblait de meilleure humeur.

— Non, j'ai pensé que tu aurais besoin de conseils spirituels.

Quand je pris la rue du restaurant chinois, Penny dit en riant :

— En tout cas, ils ont les meilleurs biscuits de la ville.

Cette fois-ci, elle commanda autre chose qu'un plat épicé. Apparemment, elle comptait m'embrasser ce soir. Excellente nouvelle. Quand nos commandes furent prêtes, je lui proposai :

— Et si on emportait le repas chez moi ? J'aimerais te montrer quelque chose.

— D'accord. Mais d'abord..., fit-elle en plongeant la main dans le sac pour sortir les biscuits. Voyons ce que nous réserve l'avenir.

Nous décidâmes de les ouvrir dans la voiture, où la climatisation nous épargnerait l'humidité qui planait sur la ville. La dernière fois, j'avais eu le summum du bouleversant, c'est pourquoi je dépliai le papier comme si un gant de boxe monté sur ressorts s'y cachait.

— Putain, c'est une blague !

— Qu'est-ce qui est écrit ?

Je lui tendis le message. Si je l'avais lu, elle ne m'aurait pas cru. Moi-même, j'avais du mal à le croire.

— « Une relation imprévue deviendra continue. » C'est toi, tu as triché !

— Je te jure que non, balbutiai-je. Mais je ne me plains pas, ce message me plaît bien.

Notre relation pouvait être aussi continue que Penny le voulait. Je désignai son biscuit d'un geste du menton.

— Ouvre le tien.

Penny s'exécuta avec dextérité.

— « Ne cherchez plus. Le bonheur est à côté de vous. »

Oh, mazette ! C'était vrai pour moi. L'était-ce pour elle ? J'espérais que oui. Mais je ne voulais pas la forcer à dire quoi que ce soit sans qu'elle soit prête.

— On devrait peut-être arrêter, murmurai-je. Tous les messages ne tomberont pas toujours aussi bien.

— Je le prends comme un signe.

Sa gorge était sèche. Pourvu que ce soit l'émotion, et pas la climatisation.

J'enclenchai la première.

— Oui, tu as raison.

Enfin, je l'espérais.

Le trajet se termina dans un silence chargé en électricité, ni agréable ni vraiment déplaisant. Nous venions de franchir un palier, mais j'ignorais vers quoi. Je ne connaissais pas suffisamment Penny pour lire ses pensées dans son silence, mais j'en savais assez pour me rendre compte que le mutisme n'était pas dans ses habitudes.

— Désolé, je ne suis pas bavard, murmurai-je en traversant le pont de Brooklyn, un murmure qui suffit à déchirer le silence lourd. J'ai l'impression de devoir dire un truc profond.

Sans doute parce que ce moment sur le trottoir avait semblé intense, comme un début isolé du milieu d'une histoire dont on connaîtrait tous les deux la fin. Ou plutôt, dont on aimerait connaître la fin.

— Je vois ce que tu veux dire.

Mais elle n'en dit pas plus.

Arrivés chez moi, nous déballâmes nos plats pour les déguster dans des assiettes autour d'une table comme des gens civilisés. Notre discussion resta légère jusqu'au moment où Penny susurra :

— Je tiens à m'excuser.

— Pourquoi ?

— Pour mes parents.

Je déglutis la bouchée que je venais d'engloutir et la fis descendre avec une gorgée d'eau. De toutes

les choses que je voulais lui dire, la première consistait à lui assurer que mes sentiments pour elle n'avaient pas changé sous prétexte que ses parents étaient incapables de se tenir en société.

— Tu n'as pas à t'excuser pour eux. Ce n'est pas ta faute si ce sont des...

— Connards ? me coupa Penny, peut-être pour ne pas me laisser le dire. Je sais que ce n'est pas ma faute, mais je n'aurais jamais dû t'imposer leur présence toxique. Et puis, je suis désolée de ne pas être sortie du restaurant avec toi.

Mentalement, je grimaçai. En sortant de table, j'avais mis Penny dans une situation à deux issues : ses parents – des éléments susceptibles de rester plus longtemps dans sa vie que moi – ou notre relation. Sans le vouloir, je lui avais imposé un choix. Honteux, je tournai le regard vers la fenêtre.

— Je n'aurais pas dû te mettre dans cette position. Je t'ai donné un ultimatum. Or, tu mérites mieux que ça.

— C'est vrai, murmura-t-elle avant de marquer une pause. Je te mérite, toi.

Comment en était-elle arrivée à cette conclusion ? Je voulais la croire, mais, en même temps, ni moi ni personne d'autre n'étions à la hauteur de ce que méritait Penny. Une chose était certaine : je ne voulais plus jamais voir quiconque lui faire subir ce qu'elle venait de vivre avec ses parents. Je ne voulais plus jamais lire la tristesse et le manque de confiance en elle sur son visage. Si la tâche me revenait d'incarner celui qui l'en sauverait, j'étais prêt à remplir mon rôle de toute mon âme.

Notre repas terminé, nous débarrassâmes nos assiettes en cuisine sans dire grand-chose. Ce silence me rendit nerveux, et elle dut le sentir à la façon de m'exclamer :

— Attends, je vais les laver à la main.

Je n'allais pas lancer le lave-vaisselle pour si peu de couverts.

— Je lave, tu essuies, d'accord ? proposa Penny. Tu m'as offert le dîner, la moindre des choses serait de t'aider à nettoyer.

— Marché conclu.

En parlant de nourriture et de cuisine, je me souvins de la première raison pour laquelle j'avais voulu l'inviter chez moi.

— Au fait, je voulais te montrer quelque chose.

Son visage s'illumina à la mention d'un autre sujet de conversation que celui d'un carnage au restaurant. J'ouvris mes placards fièrement pour lui montrer le fruit de mon expédition au supermarché. J'avais acheté des denrées basiques telles que des pâtes, de la soupe et des flocons d'avoine, ainsi que les ingrédients nécessaires à une recette que j'avais spontanément cherchée sur Internet. Le jour où je saurais prononcer le mot « quinoa », je la lui cuisinerais.

— Tu as fait les courses ! s'extasia Penny à la manière dont on féliciterait un bébé la première fois qu'il utilise le pot.

J'ignorais qu'elle me considérait comme un cas désespéré.

— Regarde ça, annonçai-je en lui ouvrant le frigo, où étaient rangés les œufs, le jus d'orange, les steaks hachés et une betterave. Tu vois ? Les bières se sentiront moins seules.

— Je suis fière de toi !

Penny se dressa sur la pointe des pieds pour une étreinte trop brève à mon goût. Après cette laborieuse soirée, j'avais besoin de sentir que nous étions toujours autant attachés l'un à l'autre.

— Je m'en doutais.

Je pris un torchon que je flanquai sur mon épaule pour ma mission vaisselle, puis dégainai mon portable. De la musique. Rien de tel pour nous épargner un nouvel épisode de silence gêné. J'ouvris l'application d'iTunes et laissai le téléphone sur sa base reliée par Bluetooth au système de son de mon appartement. Penny ne reconnaîtrait aucun de mes morceaux, j'en étais convaincu. J'étais resté bloqué

dans les années 1980.

À l'époque, ils faisaient encore de la bonne musique.

— Cool, je n'avais pas écouté cette chanson depuis des lustres. Ma bibliothèque iTunes est vraiment immense.

Sur ce, je me mis à siffler les premières mesures du morceau.

— N'essaie pas de m'impressionner, rétorqua Penny. C'est de qui ? On dirait Paul McCartney.

— Presque, c'est un Beatle. George Harrison.

Ce n'était certainement pas la dernière fois qu'il me faudrait lui expliquer les reliques d'un temps qu'elle n'avait pas connu.

— *I've got my mind set on you*. L'air te reste dans la tête pendant des mois. Dans un an, tu la chantonneras encore dans ton sommeil.

Un sourire éclaira son visage de profil. Combien de soirées passerait-on dans cette cuisine à faire la vaisselle ensemble en riant de tout et de rien ? À savourer un moment tous les deux ? Je nous imaginais au même endroit, mais fatigués. Des jouets traîneraient par terre, je serais épuisé par ma journée de travail, mais heureux d'être rentré pour retrouver ma compagne et le petit monstre qui dormirait à l'étage.

Je voulais cette vie-là avec Penny. J'avais prié pour recevoir un signe de là-haut qui me dise si, oui ou non, nous étions faits pour vivre une histoire. Je doutais fortement qu'Il utilise les biscuits chinois pour faire passer le message, mais pourquoi pas. Après tout, Il avait fait plus impressionnant dans la Bible. En tout cas, lorsque j'imaginai ma famille à venir, Penny était à mes côtés.

Elle l'était ce soir, devant l'évier, avec sa nouvelle coupe sophistiquée et sa robe noire moulante, dont il me suffirait de dénouer la ceinture pour la faire glisser à ses pieds. Je ne demandais pas mieux : la prendre dans mes bras et imaginer un avenir au-delà de la soirée catastrophique que nous venions de passer.

Je reposai le torchon sur l'évier et déclarai :

— M'accorderiez-vous cette danse ?

Elle se sécha les mains.

— Là, dans la cuisine ? Tu es sérieux ?

— D'après toi ?

Sans attendre qu'elle me repousse, je l'attirai contre moi, une main au creux de ses reins, et l'entraînai dans une valse hésitante.

— Avec toi, on ne sait jamais à quoi s'attendre.

Penny m'embrassa la joue, puis s'écarta pour tourner sous mon bras. Elle m'écrasa accidentellement le pied. C'était catastrophique. Je la rattrapai avant qu'elle tombe.

— Il nous faudra suivre des cours si on veut passer pour un couple chic et sexy qui danse comme il ferait l'amour à même le sol.

Elle me lança un regard perplexe.

— Ce ne serait pas une jolie danse.

— C'est une façon de parler, coquine.

Toutefois, je ne manquai pas de l'ajouter à ma liste de souvenirs potentiels : Penny et moi, étreignant notre nouvelle maison de quartier en nous frottant comme des sauvages au tapis tout neuf du salon...

Ses yeux regardaient dans le vague.

— Je te donne des vertiges ? Si c'est le cas, je vais vite appeler les copains pour me vanter.

Elle éclata de rire.

— Non, c'est juste... toi. Toi seul.

Moi seul. Une ébullition hormonale de crainte et de joie me donna le tournis. J'ignorais ce qu'elle

entendait par là, mais une chose était certaine : je ferais tout pour qu'elle me regarde toujours avec ces yeux-là.

— Tu es l'homme de mes rêves, Ian. Je veux que tu sois l'homme de ma vie.

— Moi aussi, je veux être l'homme de ta vie.

Sous le choc, j'avais les zygomatiques endormis, bloqués sur un sourire.

Elle se mordilla la lèvre. J'avais envie de la lui mordiller aussi.

— Je suis sincère, dit-elle encore. Je tiens tellement à toi. Et je me fiche des traditionnels « pour toujours » construits de toutes pièces par la société. Même si nous devons rompre dans deux mois...

Cette idée ne me plaisait pas du tout, je ne voulais pas l'entendre dans sa bouche. Je pris son visage dans mes mains et l'embrassai. Mais un simple baiser n'était pas suffisant. Je lui soulevai délicatement le menton pour la regarder droit dans les yeux.

— Ça n'arrivera pas, alors inutile de parler de rupture.

Si tu dis ce que tu as sur le bout de la langue, tu passeras pour un fou.

Finalement, on ne pouvait pas faire pire que de dire « je t'aime » au quatrième rendez-vous.

— Puisqu'on est dans le thème... Penny, ça fait longtemps que je sais qu'on est faits l'un pour l'autre. J'avais peur de te le dire. Je ne voulais pas passer pour un pervers qui ferait tout pour retirer ta culotte.

Penny ne quitta pas la pièce en courant, c'était bon signe. Elle réclama un autre baiser en s'accrochant à mon cou.

— Moi aussi, il faut que je te dise quelque chose, puisqu'on est dans les confidences.

Ses lèvres étaient douces contre les miennes. Je ne pensais qu'à sa bouche. C'est pourquoi je répondis par un vague « mm-mmh ».

Ses doigts enfouis dans mes cheveux tirèrent doucement pour capter mon attention.

— J'en ai envie, murmura-t-elle. Ce soir.

— Envie de quoi ?

Bien sûr, j'avais compris de quoi elle parlait, mais nous échangeions les rôles : j'étais à mon tour pris de vertiges par manque d'afflux sanguin jusqu'à mon cerveau. L'irrigation filait droit au sud.

— Hein, maintenant ?

— Oui, à moins que tu préfères finir la vaisselle...

— Oublie la vaisselle, m'indignai-je.

Je la saisis par les fesses et la fis s'asseoir sur le comptoir. Calé entre ses cuisses, je retroussai sa robe. Penny s'agrippa au col de ma chemise comme pour me l'arracher.

Il me suffirait d'ouvrir ma braguette et de repousser sa culotte sur le côté pour la prendre là, tout de suite.

Non. Pas ce soir. Pas pour le grand soir.

— Attends, attends.

Je posai mes mains sur les siennes à plat contre mon torse pour l'empêcher de défaire d'autres boutons.

— Tu es sûre de ne pas vouloir attendre un contexte plus romantique ?

— J'attends un contexte romantique depuis l'âge de treize ans.

Un souffle d'amertume ombragea une seconde son regard, puis la lueur d'excitation reprit le dessus.

— Je t'aime, ce n'est pas suffisant ? soupira-t-elle.

Voilà, elle l'avait dit.

— Si, il ne m'en faut pas plus.

Nos bouches se pressèrent l'une contre l'autre. Je fis courir mes mains dans son dos tandis qu'elle s'agrippait fébrilement à ma chemise. Il fallait faire une pause. J'aurais pu continuer de la peloter toute la

nuit, mais cette chemise ne méritait pas de mourir sous les ongles de Penny.

— Tu veux qu'on aille dans la chambre ?

Je n'arrivais pas à décrocher mes yeux de sa bouche gonflée par tant de baisers. Quand je croisai finalement le regard de Penny, elle me dit :

— Oui.

Chapitre 13

Penny monta les marches avec un balancement langoureux des hanches. J'avais envie de glisser mes mains sous sa robe, de la pencher en avant, et de la baiser à même l'escalier.

Sur cet escalier-là ? Évite, si tu tiens à la vie.

Effectivement, ces marches suspendues étaient piégeuses. Et puis, je n'avais qu'une main de libre, sachant que Penny tenait l'autre, comme si elle tirait son chien en laisse. Enfin, elle n'avait pas besoin de me tirer, je la suivais volontiers. Tout en la talonnant jusqu'à ma chambre, je défis les boutons de ma chemise.

— Je vais chercher un préservatif, histoire d'en avoir sous la main.

Seigneur, si j'ai été un fidèle adorateur, récompense-moi en mettant des capotes dans le placard à pharmacie. Amen.

Il y avait fort à parier que ce genre de prière intéressait moyennement notre Dieu. Dans le catholicisme, on n'est pas censés posséder de moyens de contraception. Mais je n'étais pas supposé, non plus, être divorcé et coucher avec une femme en dehors des liens du mariage. Or, cette deuxième option était au programme ce soir, quitte à conduire en sous-vêtements jusqu'à la première pharmacie.

Je jetai ma chemise sur le lit et me dirigeai vers la salle de bains. J'avais oublié que j'avais acheté des préservatifs après ma rupture avec Gena, convaincu qu'il me fallait multiplier les soirées torrides et sordides en bonne compagnie pour me remettre d'avoir été largué. Mais la déprime m'en avait coupé l'envie et le paquet gisait là, triste dans son emballage scellé, symbole de ma crise pathétique de la cinquantaine.

À présent, je reprenais du service et ma victime était une femme qui comptait beaucoup pour moi. Une femme qui attendait de moi gentillesse et patience pour faire de sa première expérience un moment inoubliable. Croisant mon regard dans le miroir, je remarquai que je n'avais jamais eu l'air aussi terrifié de toute ma vie.

Je fis craquer mon cou et empruntai les traits d'un type prêt à donner son maximum.

Tu aimes cette nana, grimaçai-je à mon reflet dans la glace. Tu veux passer le restant de tes jours à ses côtés, mon vieux. Putain, tu veux même lui faire des mioches. Si elle souhaite adhérer à ton programme, elle mérite que tu ailles réaliser tous ses fantasmes, ceux qu'elle assume autant que ceux qu'elle garde enfouis dans son inconscient. Si jamais tu fiches tout en l'air, tu n'es qu'un bon à rien qui ne mérite pas une femme comme Penny. Non, je ne te mets pas la pression, quelle idée !

Vite, je devais filer de cette salle de bains maudite avant de me mettre à pleurer. Les doigts tremblants, je déchirai l'emballage des capotes, en sortis une, et retournai dans la chambre.

La robe noire de Penny formait une flaque de tissu par terre. La jeune femme fit deux pas en avant, lentement, pour pénétrer dans l'un des rectangles de lumière que projetait la lune à nos pieds. Elle était plus sexy avec ma chemise blanche que n'importe quel mannequin en sous-vêtements. Entre les pans déboutonnés, je discernai le noir de sa culotte, mais aucun soutien-gorge en vue. Ses mamelons pointaient sous le coton.

Je ne bougeais plus, respirant à peine alors que ce n'était pas le moment de faillir.

— Je ne savais pas si je devais être nue ou pas à ton retour, murmura-t-elle en refermant la chemise autour de son ventre. Je voulais te faire une surprise, mais j'ai commencé à paniquer, et...

Si sa phrase avait une fin, je ne l'entendis pas à cause du vacarme que produisait l'afflux sanguin à mes oreilles. Trop obnubilé par l'image de Penny la Vierge, j'en avais oublié Penny la Femme. Or, cette dernière se tenait devant moi, le regard incertain, ses cheveux blonds aux reflets d'argent sous le clair de lune. Elle piétinait, confuse.

— Dis quelque chose, Ian.

J'avais une meilleure idée. Je franchis le mètre interminable qui nous séparait, la saisis par la taille et la plaquai contre moi. Ma chemise s'ouvrit sur son corps brûlant, dont la peau douce frôla mon torse. Je lançai le préservatif sur le lit et portai son corps frêle dans mes bras. Par réflexe, Penny referma les jambes autour de moi comme elle l'avait fait des semaines plus tôt à la piscine. Mais cette fois, elle ne me lâchait plus. Elle ne rougissait pas et verrouillait sa prise sur mes épaules, si bien qu'il m'aurait fallu un pied-de-biche pour la déloger.

En tout cas, si j'avais voulu la déloger. Ce n'était pas le cas.

Je la portai jusqu'au lit et la déposai délicatement par terre, puis je m'agenouillai en face d'elle, mes mains calées derrière ses cuisses. Chaque parcelle de son corps était douce comme la soie. Il me tardait de la dévorer à pleine bouche, mais pas de précipitation. Pour l'instant, j'écartai la chemise et posai ma joue contre son ventre.

Un petit bruit lui échappa, à mi-chemin entre l'écureuil agréablement surpris et le chiot au bord de la crise d'asthme. Intérieurement, je souris.

— Tu sais, Penny, tu me rends nerveux. Si ce simple geste te coupe le souffle, qu'en sera-t-il lorsque je ferai ça ?

Et je déposai un baiser sous son nombril. Aussitôt, son bassin tressaillit contre mon visage. Les doigts de Penny fouinaient à la racine de mes cheveux, les serraient, les relâchaient, au rythme de mes caresses derrière ses cuisses. J'osai l'exploration plus au nord, vers l'élastique de sa culotte de dentelle qui étreignait l'arrondi parfait de ses fesses.

— Enlève la chemise, susurrai-je en déposant un nouveau baiser sur son ventre. Je veux te voir.

Un simple geste, et le vêtement glissa à terre. La poitrine ondulant sous son souffle court, les poils dressés par l'angoisse, Penny était nerveuse. Je la fis s'asseoir sur le lit.

— Tu sais qu'on peut arrêter à tout moment. Si tu ne te sens pas prête, ou si ça ne te plaît pas, dis-le-moi.

Je priais pour qu'elle ose me le dire. Il n'y aurait rien de pire que de la sentir se forcer à faire ce dont elle n'avait pas envie. Ce serait égoïste. Au pire, je pouvais me branler plus tard.

Elle prit une profonde inspiration.

— D'accord, je m'en souviendrai. Maintenant, tu veux bien me baiser ?

Je n'en revenais pas de voir que je l'excitais tant. Je n'allais pas m'en plaindre.

— À vos ordres. Mais d'abord, puis-je me permettre une chose ?

L'index en crochet, je lui fis signe d'approcher. Elle se pencha vers moi.

— Hum, oui ? fit Penny d'une voix oscillant entre assurance et appréhension.

Je chassai une mèche derrière son oreille et pris goulûment son lobe dans ma bouche. Comme elle frémissait, je la libérai pour lui murmurer :

— Je veux enfouir mon visage entre tes cuisses pour te savourer. Qu'en penses-tu, ma puce ? T'es partante ?

— Oh... oui.

Dans l'instant, Penny s'allongea confortablement sur les oreillers.

Tandis que je me relevais, mes genoux ne craquèrent pas. *Alléluia !* Je grimpai sur le lit et m'installai entre ses jambes. En se redressant, Penny frôla la bosse solide de mon jean. Je couvris son cou de baisers

et me frottai inlassablement contre elle, ravi du soulagement que cette friction m'apportait.

— Quelle impatience !

Je commençai doucement, le temps d'embrasser son cou, puis sa poitrine, et son nombril. Là, j'accélérai. Penny avait attendu longtemps qu'un homme lui apporte ce plaisir, et même si je voulais qu'elle savoure l'instant, je ne voyais pas l'intérêt de repousser l'échéance indéfiniment. Glissant les doigts de chaque côté de sa culotte, je la laissai toutefois bien en place et fis courir ma langue sur l'élastique, puis, avec mon nez, massai sa féminité à travers le tissu presque trempé. Son excitation me chatouillait les narines.

Son corps se raidit.

J'avais connu suffisamment de femmes pour savoir quand l'une d'elles avait besoin d'être rassurée.

— Tu sens si bon, je te croquerais.

C'était la pure vérité. Son parfum unique m'enivrait à m'en mettre l'eau à la bouche. Avec son aide, je fis glisser sa culotte sur ses jambes. Le vêtement resta accroché à l'une de ses chevilles.

La dernière fois, mon seul contact avec son vagin s'était fait au travers du toucher. J'avais ensuite cherché à m'imaginer ses contours selon ce que je sentais au bout de mes doigts, mais ce soir, je constatais que mon imagination n'était pas à la hauteur. Sa douce toison, d'un blond à peine plus foncé que sa chevelure, était taillée en triangle inversé qui partait juste au-dessus de la fente de son sexe. Ses lèvres délicates laissaient entrevoir les plus petites. Je les écartai doucement avec mes pouces pour découvrir le bourgeon de son clitoris. J'y déposai un baiser, évitant toutefois d'atteindre directement le capuchon. Penny poussa ce grognement guttural qui me hantait depuis le soir où elle s'était allongée sur mon canapé en me suppliant de la faire jouir.

Je glissai les bras sous ses genoux pliés et l'attirai contre ma langue assoiffée, que je posai à plat directement sur son sexe avant de l'agiter dans une course folle. Penny se redressa juste assez pour empoigner mes cheveux et m'attirer plus près entre ses cuisses.

J'aurais voulu reprendre ma respiration, mais finalement, ce serait une digne mort.

Ma bouche poursuivit l'exploration qu'avaient entamée mes doigts. La cadence de sa respiration et les mouvements de ses reins me guidaient. En projetant ma langue latéralement, je compris que j'étais sur la bonne voie, puisqu'elle hurla :

— Oh, mon Dieu !

C'était comme de trouver le chemin vers la Cité d'or. Rien ne me ferait dévier de ma trajectoire. Remuant, gigotant, Penny tournait fébrilement la tête d'un côté, puis de l'autre. Si ses mains n'agrippaient pas le drap sous ses fesses, j'aurais pensé qu'elle était en grave danger. Je saisis ses mains ravageuses et liai sensuellement nos doigts.

— Je jouis ! hurla-t-elle encore et encore en me serrant presque douloureusement les phalanges.

Pendant qu'elle chevauchait mon visage, je ne cessai de faire courir ma langue sur son sexe jusqu'à la sentir secouée de quatre puissantes décharges électriques. Puis son corps retomba lourdement sur les draps.

Je relevai la tête, libérai l'une de mes mains et m'essuyai le menton. Après cette séance, elle risquait la déshydratation. De quoi booster mon ego à puissance maximale.

— Tu veux que je continue ?

Le temps d'y réfléchir, Penny fit la moue, puis elle me réclama au bord du désespoir :

— Non ! Je veux que tu me baises. Je te veux en moi tout de suite.

Grinçant des molaires, je me passai la main sur le visage.

— Oh, putain.

Son plaisir avait accaparé toute mon attention. Mais maintenant, je me rendais compte que j'étais au

bord de l'implosion. Hors de question de lui offrir une éjaculation précoce. En me suppliant de la prendre, Penny dégageait un érotisme dont elle n'avait pas conscience.

— Je me souviendrai de cette image et de ces mots à chaque fois que je me branlerai pour le restant de ma vie.

Je me mis debout et défis ma ceinture, puis quittai rapidement mon pantalon. De ses grands yeux, elle me regardait faire, et, même si le désir émanait de sa posture, je ne pus m'empêcher de m'en vouloir. Elle méritait un jeune homme robuste aux tablettes de chocolat, pas un quinquagénaire au corps banal. Et moi, j'allais grimper aux rideaux avec une déesse digne de faire la couverture de magazines de mode. Une belle injustice.

Elle se leva, debout dans le mince espace entre le lit et moi, et me prit dans ses bras. Son ventre soyeux vint à la rencontre de mon membre dressé pour elle. J'en avais les genoux flageolants. Mes bras se refermèrent autour d'elle et sa joue se pressa contre mon torse.

— Tu en as toujours envie ? lui murmurai-je, juste pour être sûr.

— Oui, vraiment.

Penny se retourna pour se pencher sur le lit et remettre la couverture en place. J'avais une envie folle de planter les doigts dans sa chair et de la prendre par-derrière.

Une autre fois.

Puis, elle s'allongea et me dit d'une petite voix :

— Écoute... Je ne sais pas si c'est vrai, mais il paraît qu'on saigne la première fois et... Je ne voudrais pas souiller tes draps. Sur Internet, ils disent que c'est faux, mais d'après mes copines au lycée...

— Je ne sais pas.

Saigner ? Mazette... Je voulais la baiser, pas la blesser. C'était un sujet qui m'échappait totalement. Je caressai doucement sa joue avec le dos de mes doigts. Penny était comme un petit animal fragile.

— Je n'ai jamais dépuclé une femme, mais je te promets d'y aller doucement. Pour ce qui est des draps, on s'en fout.

Il n'existe aucune technique pour enfiler un préservatif gracieusement. Je retrouvai donc la capote cachée parmi les draps froissés et l'enfilai banalement sous le regard fasciné de Penny.

— Tu n'es pas censé y glisser une goutte de lubrifiant pour de meilleures sensations ? me demanda-t-elle. Tu en as, au moins, du lubrifiant ?

Bonne idée, mais pas pour moi.

— Oui, mais je n'ai pas besoin d'être stimulé davantage. Au contraire, j'espère tenir assez longtemps. J'aurais pu lui épargner ce détail. Fouillant dans ma table de chevet, je sortis le flacon.

— En revanche, repris-je, on va en utiliser pour toi, histoire de rendre les choses plus faciles.

On n'est jamais trop lubrifié. Ce devrait être le onzième commandement.

Penny remua sur le lit.

— Comment veux-tu me prendre ?

Dans toutes les positions imaginables.

M'efforçant d'oublier la douleur de mon membre turgescant, j'appliquai une couche de lubrifiant sur le latex.

— Je te laisse choisir, Penny.

— OK. Je crois que j'aimerais t'avoir au-dessus de moi.

Et moi, je la voulais en dessous. Comme quoi, tout roulait à la perfection. Je grimpai sur le lit et m'installai à genoux entre ses jambes. Je me penchai ensuite pour un baiser, puis fis courir ma bouche sur sa joue, dans son cou et sur sa poitrine. Comme elle se cambrait, je le pris pour un signe

d'encouragement.

— Tu es prête ? lui susurrai-je à l'oreille.

Elle s'agrippa à mes épaules et répondit :

— Oui.

Bon, on y est.

Je me demandais si nous étions au même niveau sur une échelle de nervosité de un à dix. Le poing fermé autour de mon manche, je m'approchai de son entrée. Elle était mouillée à l'extrême et le lubrifiant me mettait à rude épreuve. Je m'enfonçai plus vite que je ne le pensais, pas profondément, mais brusquement.

Relevant la tête, je croisai son regard affolé.

Génial, imbécile, tu lui as fait mal !

— Ça va ? Tu veux que...

Question idiote. Évidemment, elle voulait qu'on arrête. Je commençai à me retirer, mais Penny s'accrocha à moi en suppliant :

— Non, continue.

Sur ces mots, elle écarta davantage les cuisses pour m'offrir un meilleur accès. Seulement, le problème ne venait pas de l'angle, mais du fait que son vagin se refermait en étau sur mon sexe au bord de l'implosion. Une implosion qui n'aurait rien d'agréable.

— Désolé de devoir m'interrompre, mais je n'ai pas le choix si je tiens à ma queue. Qu'est-ce que je peux faire pour te détendre ?

— Oh ! Excuse-moi ! s'esclaffa-t-elle en prenant une profonde inspiration. C'est tellement excitant, j'ai les nerfs en pelote.

— Ne t'inquiète pas, tu t'en sors à merveille.

Je lui offris un baiser, et, à mesure que ses lèvres épousaient les miennes, je la sentis s'assouplir autour de moi.

Penny rompit notre baiser pour s'exclamer :

— Oh, mon Dieu ! Ian !

Quand ma douce pénétration lui parut trop paresseuse, elle eut le cran de me souffler :

— Vas-y. Je n'ai pas mal.

J'étais soulagé d'être ainsi guidé et de constater que Penny n'avait pas peur de me dire ce qu'elle voulait. En retour, je lui apportai ce qu'elle me réclamait et m'enfonçai autant que possible. Quand il y eut une résistance, Penny sursauta.

— Trop loin ? haletai-je en voulant me retirer.

— Non, c'est parfait. Je suis juste... surprise par la différence de sensations...

Sa phrase mourut sur une note aiguë, puis un petit cri me poussa à reculer. Une main maladroite sur mon épaule, l'autre au creux de mes reins, elle enfouit le visage dans mon cou et pantela :

— Baise-moi. Je t'en prie, baise-moi pour de vrai.

— Pour de vrai ?

J'étais surpris de pouvoir encore former des mots cohérents. Son corps était doux et brûlant. Elle opina et s'humecta les lèvres. M'enfonçant davantage, je volai sa bouche en un baiser langoureux, puis ressortis doucement de son vagin. Penny leva une jambe que j'attrapai pour la sceller autour de ma taille.

Non seulement elle apprenait vite, mais, en plus, elle y prenait déjà un plaisir palpable. Malgré son manque d'expérience, elle connaissait son corps et trouva rapidement son rythme, ondulant sous mon corps pendant que je la possédais à répétition.

— Hum... ça te dérange si je me caresse ?

Décidément, elle mettait mon endurance à rude épreuve. Heureusement que les positions n'étaient pas inversées. Je n'aurais jamais tenu en la voyant me chevaucher, les doigts sur son clitoris enflé.

Quelle idée de me mettre une telle image dans le crâne !

— Non, au contraire. Je veux que tu jouisses.

Avec un peu de chance, je ne craquerais pas avant qu'elle ait terminé. Heureusement que j'avais une capote. Je n'ai jamais aimé ça, mais, en l'occurrence, si j'avais senti sa chaleur humide autour de moi, j'aurais cédé depuis bien longtemps. Penny glissa une main entre nous, deux doigts en fourche autour de son entrée. Je me mis à grogner, forcé de penser à autre chose qu'à ses gémissements. Ses muscles se raidirent. Elle planta les ongles dans ma peau. Pas de doute, j'en garderai les marques. Puis, de puissantes secousses par quatre, visiblement son chiffre fétiche, firent tressaillir mon gland. Penny s'accrocha à moi, criant à chaque poussée, puis termina en hurlant :

— Oh, mon Dieu, je baise enfin !

— Pas pour longtemps, ma puce, haletai-je en riant.

Je l'embrassai sans ralentir le rythme et priai pour garder cette sensation de délice jusqu'à la fin de mes jours. Penny me tenait fermement avec ce qu'il fallait de confiance en soi pour m'offrir ce spectacle qu'elle n'avait encore jamais octroyé à personne. Je ne voulais pas que ça s'arrête. Mais la pression de ses muscles intimes et de ses cuisses frôlant ma taille me poussa au bord du précipice. Je la martelai fébrilement en grommelant contre sa bouche.

En silence, je restai aussi longtemps que possible avec elle, mais je venais de vider mes réserves et il était hors de question de lui imposer une fuite malvenue et une contraception d'urgence.

Si Penny devait prendre la pilule du lendemain, je ne me le pardonnerais pas.

Me retirant de son corps soyeux, je roulai sur le dos et dissimulai ma respiration aussi saccadée qu'un vieux train à vapeur au bord de la retraite. Je portai sa main à mes lèvres.

— Ça va, ma puce ?

— Ouais.

Sa voix était si normale que c'en était bizarre, comme si elle avait totalement écarté le sexe de son esprit.

— Oui, ça va, dit-elle encore. Je croyais... je ne sais pas, fondre en larmes. Être traumatisée à l'idée qu'une étape soit franchie dans ma vie. Mais non, rien du tout.

D'abord, je le pris mal. Et puis, j'essayai de me souvenir de ce que j'avais ressenti la première fois : c'était pareil, à cela près que la rengaine qui résonnait en boucle dans ma tête – « j'ai baisé, j'ai baisé » – m'avait envoyé tout droit au confessionnal.

— Je vois. Et comment tu te sens ?

Je tendis la main pour prendre un mouchoir sur la table de chevet. On peut faire attention autant qu'on veut, retirer un préservatif, c'est comme de s'électrocuter à coups de Taser.

— Je me sens... fatiguée. Et en même temps, je suis sur un nuage. Je pourrai avoir deux orgasmes à chaque fois ?

Penny glissa sur le ventre, son petit cul rebondi éclairé par la fenêtre au-dessus de nous. Elle vint m'embrasser sur la joue.

— Deux minimum, j'espère.

Voire dix ou vingt, jusqu'à ce qu'elle me supplie d'arrêter. Je voulais être le seul homme à savoir combler ses désirs les plus enfouis. Mais chaque chose en son temps.

— De mon côté, j'essaierai de tenir plus de cinq minutes.

— Ce n'est rien, Ian. Je pense que, pour une première fois, il vaut mieux que ça ne dure pas trop longtemps, affirma-t-elle en touchant son entre-cuisse. Mais je n'ai pas eu mal du tout.

— Ouf, tant mieux ! m'exclamai-je en me couvrant le visage, au cas où mon soulagement finisse en crise de larmes. C'est ce qui me faisait le plus peur.

— Je sais. Justement, ta prévenance m'a permis de ne pas être angoissée du tout.

Menteuse. Un quart d'heure plus tôt, elle était aussi paniquée que moi.

— Excuse-moi si je suis un peu flippant, mais il faut que je te le dise. (Une pause.) Merci. Tu as attendu longtemps avant de franchir le pas, et je te remercie d'avoir partagé cette expérience avec moi.

Nous nous embrassâmes. Ce baiser était teinté de la même douceur passionnée que celui partagé la première fois dans le parc.

— Je t'aime, Ian. Je sais, je l'ai dit bien après toi, mais je le pensais déjà à ce moment-là. Seulement, je tenais à en faire un instant bien spécial.

— Tu es spéciale, Penny Parker.

Zut, ma voix menaçait de flancher. À force de jouer les gros durs pour la frêle princesse encore vierge, je risquais de défaillir. Mais Penny ne s'en formaliserait pas. Ma main épousa la forme de sa joue.

— Moi aussi, je t'aime.

L'absence de ronflement me réveilla en sursaut. En ouvrant les yeux, je m'attendis à trouver Penny gisant sans vie. Je ne l'imaginai pas silencieuse dans son sommeil. La pièce semblait tourner autour de moi, et c'était pire dès que je clignais des yeux.

Mince, j'avais oublié d'enlever mes lentilles de contact.

Penny n'était plus au lit. Finalement, elle n'était pas morte et tant mieux. Par terre, on distinguait les formes sombres de ses vêtements. Elle n'était donc pas partie non plus. J'en conclus qu'une magnifique jeune femme blonde au cul rebondi se promenait toute nue dans mon appartement.

Il y a pire, comme réveil. Mais le top aurait été de ne pas avoir de plastique mou collé aux pupilles.

J'entendis des pas dans le couloir, puis sa silhouette obscure apparut sur le seuil de la porte, entourée de lumière en contre-jour, comme un ange apparaîtrait au type plongé dans le coma. Je plissai les yeux pour y voir plus clair, mais c'était peine perdue.

— Tu portes mon jean ?

Elle lança quelque chose sur le lit et resta plantée là, aussi floue que torse nu.

— Oui. Tu préfères la tenue Donald Duck à celle de Mickey Mouse, c'est ça ?

— Non, au contraire, Mickey est encore plus sexy. (Si seulement j'y voyais clair.) Au moins, je vois tes seins.

Elle éclata de rire et son bras flou barra sa poitrine.

— Bon, hum... Merci pour hier soir. Grâce à toi, c'était...

Même myope comme une taupe, je la voyais trembler.

— Tu frissonnes et tu es sans voix. Je crois que j'ai compris le message.

Je n'avais jamais autant eu le melon. C'était la fierté absolue. J'aurais dû filer à la salle de bains pour régler mon problème oculaire, mais Penny était juste là, dans ce corps si doux, et je ne pouvais plus bouger. Je repoussai les couvertures.

— Viens par là.

Elle abandonna mon jean et me rejoignit au lit.

— Ne le prends pas mal, mais je n'ai pas envie de sexe.

— Tu as des courbatures ?

Comme si la douleur physique était la seule raison qui puisse couper l'envie de sexe... J'étais idiot, ce n'était pas ce que je voulais dire. Avant de pouvoir m'expliquer, Penny rétorqua :

— Oui, je crois m’être froissé un muscle.

Sur ce point, nous étions d’accord. J’avais l’impression d’avoir couru un marathon sans échauffement.

— Rien de tel qu’une petite sieste pour y remédier.

— Mais on vient de se réveiller ! s’indigna-t-elle. Quoique, je pourrais rester au lit toute la journée.

C’est tellement relaxant.

— Je suis d’accord, mais j’ai les lentilles collées à mes yeux, ça me fait un mal de chien. Reste là en attendant. Dès mon retour, nous discuterons du petit déjeuner.

Je l’embrassai sans me soucier de notre haleine matinale. La perfection avec laquelle nos corps s’emboîtaient, voilà ce qui m’importait. Avant d’entamer quoi que ce soit dont elle n’aurait pas envie, je roulai sur le lit et partis dans la salle de bains. Oups ! Je n’y voyais rien, au contraire de Penny.

— Ne regarde pas mon cul tout flasque, s’il te plaît, lui lançai-je par-dessus mon épaule.

— Mais je l’aime, ton cul tout flasque !

Le sourire aux lèvres, je refermai la porte derrière moi.

Une fois mes yeux noyés de sérum physiologique, je titubai jusqu’aux toilettes pour soulager ma vessie, puis luttai un moment avant de parvenir à retirer mes lentilles. Dans le placard, je sortis mes affreuses lunettes à monture noire et fronçai les sourcils devant mon reflet dans le miroir. Quand je les avais choisies, c’était en pleine crise existentielle. Je croyais, à tort, que je pouvais assumer le côté cool et ironique des lunettes moches.

Après tout, Penny était tombée sur le contenu de ma poubelle pleine de cuillères en plastique et de restes de beurre de cacahuètes. Ce n’était pas ce matin qu’elle allait fuir en courant.

Quand je reparus dans la chambre, Penny se redressa dans le lit. Je pensais qu’elle ferait un commentaire sur mes binocles, mais elle murmura :

— Je voulais te parler de ce que tu as dit au restaurant hier soir.

Pas de bol. Et moi qui pensais avoir laissé cette conversation derrière nous.

— Désolé, je n’ai pas été très malin. J’ai sans doute tout compliqué entre tes parents et toi.

— Oui, mais ce n’est pas le propos. Je voulais te poser une question sur ta famille.

Ma famille. L’estomac noué, j’essayai frénétiquement de me rappeler ce que j’avais bien pu raconter.

— Le soir de notre premier rencard, tu m’as dit que vous étiez une fratrie de neuf. Et hier soir, tu as dit...

— Qu’on était sept. Oui, je sais.

Le regard fuyant, je me raclai la gorge pour chasser la bile qui me brûlait. La matinée avait pourtant si bien commencé. Pourquoi cette discussion ? Pourquoi maintenant ?

— Si je vais trop loin, dis-le-moi. Je me demandais simplement... pourquoi en avoir omis deux ?

Je baissai les yeux sur le drap en quête d’une peluche à chasser. Mais ce que je voyais, ce n’était pas du coton. C’était un linoléum bon marché couvert de taches rougeâtres. L’odeur de cuivre aigre empuantissait l’appartement sombre où il faisait si chaud. Je sentais encore cette odeur aujourd’hui.

La voix de Penny me tira doucement de cet océan de souvenirs sans fond.

— Ils sont morts, n’est-ce pas ?

— Oui.

Je me raclai encore la gorge, mais ce goût refusait de partir. Je *goûtais* cette affreuse odeur malgré toutes ces années.

— Je... D’habitude, je n’en parle pas.

— Oh, désolée !

Penny n’insista pas.

Sa façon de ne pas me pousser à la confidence me donnait envie de... me confier. Rares étaient ceux à

qui je racontais l'histoire de ma famille. Gena était au courant. J'avais attendu trois ans pour le lui dire, après un séjour en Écosse où elle avait rencontré mes proches et posé des questions sur les photos encadrées aux murs. Au moment de tout lui confier, j'avais eu les mains moites et les larmes aux yeux. Je pensais qu'en parler m'aiderait à me soulager du poids du chagrin.

Ce n'est pas ce qui s'était passé. Les cauchemars que j'avais mis des années à chasser étaient revenus à la charge, détruisant tout sur leur passage. En parler n'avait rien résolu. Dès que je repensais à Cathy et Robby, ma tristesse était pire que jamais.

Enfin, pas pire que jamais, mais bon...

— Non, ne t'excuse pas. Je n'aime pas en parler, mais toi, il faut que tu le saches. (*Je ne veux rien te cacher. Le mensonge est proscrit entre nous.*) Mon frère Robby et ma sœur Cathy ont été... assassinés.

Elle prit une bruyante inspiration, la meilleure réaction en condensé qu'on m'ait offerte jusqu'à présent.

— Ouais.

Rien de plus éloquent ne me venait à l'esprit pour acquiescer au choc de Penny. À mes oreilles, ce récit n'était pas moins traumatisant que pour elle.

— C'était... En fait, Cathy sortait avec un type. Un enfoiré. Dans la famille, on le voyait d'un mauvais œil. Mais Cathy était du genre électron libre. Elle a donc emménagé chez lui et attendu un enfant, brisant le cœur de notre mère au passage, pour qui ces deux-là vivaient dans le péché. Ensuite, l'autre s'est mis à battre ma sœur. Pas pour rigoler. Cathy venait nous voir les yeux tuméfiés et le corps couvert de bleus.

Je marquai une pause, paupières closes, cherchant à reprendre courage. Je sentis Penny bouger près de moi. Un câlin m'aurait fait du bien, et pourtant, je ne supporterais aucun contact physique dans l'immédiat. C'est le danger du deuil : on s'isole du monde alors qu'on ne veut surtout pas se retrouver seul.

— Il la battait si violemment qu'elle a perdu le bébé. Un mauvais coup au bide a rompu... je ne sais pas, un truc qu'il ne faut pas rompre, sans doute. À l'époque, j'avais dix-neuf ans, je ne posais pas de questions. La police ne servait à rien. Si ces crétins de flics avaient...

Non, inutile d'aller par là. Le sujet m'avait assez tourmenté comme ça.

— J'ai retourné cette théorie dans tous les sens, je ne vais pas recommencer ce soir. Quand Cathy est sortie de l'hôpital, ma mère a décidé que c'en était trop. Sa fille devait revenir vivre à la maison. Si la police ne voulait pas en entendre parler, alors on se débrouillerait en famille. Après tout, on était assez nombreux pour la maintenir à distance de ce fou furieux. Comme ils pensaient que le type était au boulot, Robby et Cathy sont allés chez lui récupérer des affaires, mais l'autre les attendait sagement dans la maison et il... il leur a tiré dessus. Tous les deux sont morts sur le coup.

— Ian...

— Ah, je ne devrais pas te barber avec mes histoires.

Je voulus rire du caractère pathétique de la situation. Penny me rendait heureux. Avec elle, je ne devrais penser qu'à l'avenir au lieu de ressasser les malheurs du passé que je ne pourrais jamais changer.

Pourtant, ce n'était pas faute d'avoir cherché tous les moyens possibles pour modifier le destin. Si j'étais arrivé à temps, s'ils n'étaient pas partis seuls, si Robby et moi avions eu le courage de le tuer avant, d'exécuter le plan que nous avions monté la veille.

Un plan que je ne confierais jamais à personne. Pas même à un curé.

— Ça ne me barbe pas, dit Penny d'une petite voix. Ce que tu as vécu est affreux. Je n'arrive même pas à l'imaginer.

Effectivement, c'était impossible. Personne ne pouvait l'imaginer. Quelque part, j'étais rassuré qu'elle en soit consciente.

— J'étais étudiant à l'époque, mais je venais de rentrer quand Cathy est partie à l'hôpital. (Mon cœur se serra.) En fait, c'était ma sœur jumelle. Les jumeaux sentent les choses. Je sais qu'on croirait entendre une vieille légende de sorcières, mais c'est la vérité.

Dès que je me regardais dans un miroir, je voyais les yeux de Cathy, le nez de Cathy. Pour sûr, elle les portait mieux que moi. Parfois, il m'arrivait d'entendre ses expressions lorsque je parlais. Mais toutes ces choses me laissaient de glace. Un peu comme lorsqu'on se réveille le lendemain de la mort d'un proche et qu'on se souvient de sa mort avant même de prendre conscience qu'on l'avait oubliée.

Mes yeux piquaient. Les lentilles de contact n'étaient plus une excuse. Je glissai un doigt derrière le verre de mes lunettes et me frottai l'œil. Il ne manquait plus que ça, pleurer devant ma copine. J'étais sorti avec des femmes pendant plusieurs années sans jamais pleurer devant elles.

En même temps, je ne leur avais pas raconté la partie sombre de ma vie. Penny m'impressionnait par son sang-froid.

— J'ai senti qu'elle était morte dans la minute où la balle l'a transpercée.

Le récit s'écoulait en flot continu alors que Penny savait déjà ce qu'elle avait besoin de connaître. Ce n'était pourtant pas assez pour comprendre. Et moi, j'avais besoin que Penny comprenne. Elle, plus que quiconque.

— Je déjeunais dans un pub, et un drôle de sentiment m'a coupé l'appétit. Toutes les couleurs ont pâli autour de moi. Je suis arrivé sur les lieux avant les flics, mais c'était trop tard.

Ce qui ne m'avait pas empêché d'essayer de les sauver. Je sentais encore le sang de Robby couler sur mes mains et mes chaussures. Mon estomac se noua.

— Il était... La tête de Cathy avait...

— Arrête, Ian, tu n'es pas obligé de tout me dire, susurra Penny en me prenant dans ses bras, comme si notre écart d'âge disparaissait et que je devenais un enfant à consoler.

Je la serrai en retour, mon visage enfoui dans son cou, et laissai les larmes couler librement tout en cherchant à ne pas m'effondrer. Penny ne voulut pas sécher mes pleurs ni me faire voir le bon côté des choses. Elle se contenta de me serrer contre elle.

Fichtre, cette nana ferait une excellente mère.

Mais ce n'était pas la mienne, il était temps de se ressaisir. Je relevai la tête et reniflai.

— Voilà, tu sais tout. Je suis désolé de ruiner notre matinée...

— Tais-toi. C'est moi qui l'ai réclamé, me gronda-t-elle doucement.

— Tu es la deuxième personne à savoir. Sinon, il n'y a que ma famille qui soit au courant. Après cette tragédie, je suis rentré à Glasgow pour être près de ma mère, j'ai étudié pour un job plus concret, puis j'ai emménagé à New York dès que j'ai pu.

Cette distance m'avait permis d'oublier mon ambition de prendre ma revanche sur ce meurtrier et sur sa famille, qui n'avait eu aucun scrupule à le défendre devant le juge.

Je roulai sur le dos et observai le plafond, chassant mes larmes d'un revers de la main.

— C'est ridicule. Je suis là à te raconter mes déboires au lieu de te préparer le petit déjeuner ou de te dire à quel point cette nuit était magique.

— Chut..., fit Penny en fronçant les sourcils. Ne te force pas à être heureux tout le temps. N'essaie pas de me cacher qui tu es vraiment. Je veux tout savoir de toi, les petits bonheurs autant que les malheurs... et même les putains d'atrocités.

Les gros mots dans sa bouche avaient quelque chose de charmant.

— Vraiment tout ?

— Vraiment tout, insista-t-elle.

Je me tournai vers elle et pris son visage dans mes mains.

— Moi aussi, je veux tout savoir de toi, ma puce.
Je voulais tout de cette femme. Pour toujours.

Chapitre 14

Je retrouvais les frissons d'un nouvel amour pour la première fois depuis des années. Penny et moi passions plus de temps ensemble qu'au début de notre relation. Après tout, nous nous étions déclaré notre amour, ce n'était pas rien. C'était même sérieux, si l'on oubliait les gloussements et autres sourires béats.

De ces deux-là, nous en abusions allègrement. Une fois que Penny ouvrait son cœur, elle baissait franchement la garde. Ou était-ce moi qui lui inspirais une telle confiance ? Elle papotait de tout et de rien, passant du coq à l'âne à une vitesse vertigineuse et ponctuant ses histoires de tant de potins que j'aurais pu gagner un jeu télévisé de culture générale haut la main. Elle préférait les comédies légères aux films dramatiques, et de loin. Pour une fois, j'appréciais d'être avec une femme qui ne me forçait pas à aimer le dernier film d'auteur hermétique à la mode. En revanche, pour une Américaine, elle avait de grosses lacunes en films d'action.

Nous allions y remédier.

Je m'efforçais d'équilibrer les nuits où l'un dormait chez l'autre. Les rares fois où elle passait la nuit chez moi en semaine, c'était plutôt pratique puisqu'elle travaillait non loin de là. Mais elle était arrivée en retard une ou deux fois au bureau à cause de notre manque de self-control au réveil. D'où la décision de limiter au maximum les nuits ensemble pendant la semaine. Le week-end, je passais quelques vendredis chez elle, mais nous préférions tous les deux ma tour. À mon âge, on se repose difficilement sur un matelas écrasé dont les ressorts vous transpercent les vertèbres. Et puis, l'idée que sa colocataire nous entende en plein coït me hantait pour la première fois depuis mes vingt ans. Malgré tous ces arguments, je tenais à lui offrir l'équité du temps passé chez l'un ou chez l'autre.

Le samedi soir, nous restions toujours chez moi, plus par besoin que par confort. En effet, même si j'aurais volontiers passé tous mes dimanches matin à dévorer Penny en guise de petit déjeuner, l'appel de la messe était le plus fort. Annie noterait scrupuleusement mon absence, tel le professeur pendant l'appel, et la raison de mon école buissonnière ne jouerait pas en ma faveur. Elle boudait déjà suffisamment à cause des repas du dimanche que je manquais de plus en plus souvent. Autre raison de me pointer à la messe : l'occasion de me confesser pour toutes les parties de jambes en l'air hors liens conjugaux – non pas que je regrette quoi que ce soit, pour être franc.

Pendant ce temps, Penny partait courir, et je la retrouvais à mon retour fraîchement douchée et prête à prendre le déjeuner. Ou à être prise elle-même en guise de déjeuner.

Le mois de novembre approchant, nos habitudes affichèrent une teinte un poil plus morose. J'aimais la routine presque conjugale que nous installions pendant le week-end, mais mes matinées dominicales à l'église en célibataire me rappelaient qu'il restait des choses que Penny et moi ne partagions toujours pas.

Un vendredi soir, j'évoquai la question tandis que nous étions au lit devant une rediffusion de *Philadelphia*, une série dont raffolait Penny et qui me laissait perplexe. Nos sens de l'humour respectifs avaient tendance à diverger, mais son rire délicieux en valait la chandelle. Elle était allongée près de moi dans une longue chemise de nuit en flanelle avec de grosses chaussettes moelleuses, emmitouflée sous la couette, sa tête posée sur mon torse. En ce moment, il régnait un froid de canard dans son appartement à cause de son propriétaire, qui n'avait plus allumé le chauffage depuis le lendemain de Thanksgiving. Le scénario de son épisode m'apporta une transition vers le sujet de l'église : les trois cornichons

propriétaires du bar s’amusaient à rester assis le plus longtemps possible pendant l’office, et Penny s’enquit en riant :

— C’est vrai qu’il faut constamment se lever à la messe ?

— Bien plus que ça, dus-je admettre. D’ailleurs... tu pourrais m’accompagner.

Elle se redressa d’un bond.

— Tu plaisantes, j’espère ?

— Hum... non, bafouillai-je, me redressant à mon tour sur les oreillers. La foi fait partie intégrante de ma vie et j’aurais aimé partager cet aspect-là avec toi.

— Je ne sais pas trop, Ian. Tu sais que je ne suis pas vraiment pieuse.

On croirait que je lui proposais de faire don de ses deux reins à un caniche. En même temps, pour quelqu’un qui n’a pas grandi dans la croyance, le domaine religieux est une autre planète.

— Oui, je sais. Je ne te demande pas d’être pieuse, ni de venir à la messe pour tomber folle amoureuse du Saint-Esprit au point de réclamer un baptême dans la journée. Mais si tu m’accompagnais ne serait-ce qu’une fois pour découvrir cet aspect de ma vie, j’en serais très touché.

Ses traits laissaient entrevoir le conflit intérieur qui la tiraillait.

— Et si je te faisais honte en commettant une bêtise ?

— Pourquoi ? Tu comptes retirer ton soutien-gorge ? Ou hurler des grossièretés ?

— Bien sûr que non, dit-elle en riant, puis elle baissa les yeux. Je dois bien admettre que je trouve ça... intime, tous ces gens qui prient autour de toi. C’est un peu bizarre.

— Voilà pourquoi je tiens à vivre cette expérience avec toi. Je ne m’attends pas à ce que tu partages mes croyances, mais j’aimerais que tu apprennes à mieux me connaître, soupirai-je en haussant les épaules. Réfléchis-y, je ne te force à rien. Si tu estimes que...

— Je peux venir ce dimanche ? m’interrompit Penny.

Dans son regard, je lus sa détermination. C’était l’une de ses particularités : une fois ses choix fixés, elle dégageait une assurance hors du commun.

— Si tu veux. (D’abord, il me faudrait préparer psychologiquement Annie.) Mais tu dors chez moi demain soir, pas vrai ?

— Oui. Non. Tu crois que c’est bien ? Je veux dire, baiser toute la nuit avant d’aller à l’église, n’est-ce pas blasphématoire ?

Les sourcils froncés par l’inquiétude, elle se mordilla la lèvre. J’embrassai ses mains avant de les poser sur mes genoux.

— Oui, tu as raison. Demain soir, on s’en tiendra aux fellations.

Penny me flanqua un coup d’oreiller.

Le dimanche matin, je pris ma douche dans la salle de bains d’en bas pour laisser la grande à Penny le temps d’envahir le lavabo de produits de beauté. Je devrais lui proposer de laisser une trousse de toilette pour que sa brosse à dents se sente moins seule. Je venais de finir de me peigner quand je l’entendis m’appeler depuis le salon.

— Ian ?

— Oui, ma puce, j’arrive.

J’ajustai ma cravate, décrochai ma veste de la patère et quittai la pièce.

Penny était appuyée au dossier du canapé, son manteau de laine noire replié sur ses bras croisés. Elle portait une robe bleu marine à pois blancs et un chandail gris. Elle s’était sagement lissé les cheveux, dont elle avait minutieusement recourbé les pointes.

— C’est assez classique, tu crois ?

Je ne pensais pas que sa tenue l’inquiéterait à ce point pour la messe.

— Oui, c'est parfait. J'aime beaucoup ta coiffure.

— Merci, murmura-t-elle en se touchant les cheveux. J'ai pensé qu'il valait mieux éviter le look « saut du lit ». Comme je risque de rencontrer ta sœur, je ne voudrais pas qu'elle pense...

— Que je t'ai sautée au lit ?

Le sourire en coin, elle acquiesça.

— Oui, voilà.

— Rassure-toi, tu es magnifique. De toute façon, ma sœur mettra un moment avant de t'apprécier.

— Ce n'est pas rassurant du tout, soupira Penny. Tout ce que je veux, c'est que ça se passe bien. C'est une étape importante pour toi.

— C'est vrai, mais le plus important, c'est que tu viennes de ton propre chef, même si ce n'est qu'une fois.

Quand je l'eus aidée à enfiler son manteau, j'endossai mon trench gris et nous bravâmes la bise glaciale de novembre. Quelques flocons dérivèrent dans le ciel grisonnant.

— Oh, non ! Il neige déjà, regretta Penny.

— Profite de la messe pour prier que la neige cesse.

Comme ma plaisanterie tomba à plat, je m'empressai de me rattraper :

— Désolé, je ne disais pas ça pour te forcer à croire en Dieu. C'était une blague, rien de plus.

— Oui, je sais, sourit Penny. Ta blague était nulle, c'est tout.

Le petit parking de l'église Saint-Basil était presque complet. Je parvins toutefois à me dégoter une place et accompagnai Penny dans l'édifice. Ses talons claquaient sur les vieux carreaux du vestibule.

Les yeux écarquillés, elle découvrit les hommes vêtus de redingotes, ceux portant des chemises et des pantalons beiges. Des adolescents en jean et tee-shirt délavé accompagnaient leurs parents. Les pères se distinguaient par leur style homme d'affaires décontracté, et les mères par leurs écharpes en soie et leurs gros bijoux.

— Je suis trop habillée, me chuchota Penny à l'oreille.

— Mais pas du tout, tu es sublime. Mes parents disaient toujours qu'il faut être sur son trente-et-un pour le Seigneur, c'est une marque de respect.

Même à l'époque où les finances ne nous permettaient même pas de réparer une fuite dans le toit, ma mère rapiécrait nos falzars et nous gominait les cheveux tous les dimanches alors que nous mangions du pain et des haricots depuis des semaines.

Penny chassa une poussière de sa jupe.

— Bon, qu'est-ce que je dois faire ?

Je secouai la tête.

— Rien, Dieu sait que tu n'es pas catholique. Il te suffit d'entrer dans l'église, de t'asseoir sur le banc à côté de moi, de te lever et te rasseoir en même temps que les autres, de t'agenouiller si ça te chante, et de sourire chaleureusement à ma sœur. Ah, et évite de communier. Quand tout le monde ira prendre l'hostie, tu resteras à ta place.

— L'hostie ?

Elle me regarda avec de grands yeux. Zut, il aurait fallu lui faire un cours de rattrapage avant de venir. Comment était-ce possible de n'avoir jamais assisté à une seule messe de sa vie ? N'avait-elle jamais été invitée à un mariage ?

— Ne t'inquiète pas, je te dirai quoi faire. Ne stresse pas, d'accord ?

Pourtant, elle avait toutes les raisons de stresser à l'idée de rencontrer Annie, mais, sur ce coup-là, je préférais tenir ma langue. Inutile d'en rajouter. Annie savait que nous venions, elle avait eu tout le temps d'élaborer une attaque frontale. De mon côté, j'aurais droit à un beau regard noir : elle me reprocherait

sans doute de venir à l'église accompagné de la jeune femme avec qui je vivais dans le péché.

En pénétrant dans le sanctuaire, je trempai les doigts dans l'eau bénite et fis le signe de croix sous le regard curieux de Penny. Si elle avait eu un stylo, elle aurait pris des notes. Je m'approchai des cierges, glissai un billet de dix dollars dans la boîte de dons et allumai assez de bougies pour ma mère, mon père, Robby et Cathy.

— À quoi ça sert ? murmura Penny.

J'en pris une autre pour l'enfant de Cathy que je ne connaissais jamais.

— Le principe, c'est d'allumer un cierge en mémoire de tes proches disparus.

— Oh.

Je sus qu'elle comprenait à qui je dédiais les miens.

Après un nouveau signe de croix, je reculai d'un pas.

Arrivé à ma place habituelle, je ne vis Annie nulle part. J'aurais aimé faire les présentations avant d'aller au confessionnal, mais ma sœur n'était pas encore arrivée. Bon, elle ne reconnaîtrait pas Penny sans moi, de toute façon. Après une brève génuflexion au bout de la rangée, je m'écartai pour laisser Penny s'avancer au milieu du banc et s'asseoir.

— Je dois aller réclamer l'absolution à Danny. Je peux te laisser seule une minute, ça ira ?

— Oui, je crois, fit-elle en regardant autour d'elle, les yeux grands ouverts. Tous ces chants me mettent mal à l'aise.

Aux premiers rangs, Dan Holmes appelait :

— Le cinquième mystère glorieux : le Couronnement de la Vierge Marie, mère du ciel et de la terre.

L'assemblée répondit par un *Notre Père*.

— Ah, oui. Je comprends que ce soit troublant, bafouillai-je en me grattant la nuque. C'est une prière du rosaire, rien de méchant. Tu ne bouges pas, d'accord ?

— Mais oui, le rosaire ! s'écria Penny en se frappant le front, ce qui fit sursauter la femme assise devant elle. Quand même, j'aurais pu deviner, reprit-elle plus bas. C'est le stress.

— Tu te débrouilles très bien.

Retenant mon souffle, je pris le chemin de la sacristie. Avec un peu de chance, Danny m'absoudrait en vitesse.

Je quittai la grande salle, remontai le couloir jusqu'au vestibule et frappai à une porte indiquant « Privé ».

— C'est moi, Ian.

Danny ouvrit la porte en ajustant le micro clippé au col de son habit de cérémonie.

— Tu es en retard. Je devrais déjà me préparer pour le confessionnal. J'espère que tu as peu de péchés à me confesser.

— J'en ai à la pelle, comme d'habitude, lui rappelai-je, refermant la porte derrière moi. Mais je vais te donner la version courte : Penny m'attend.

— Penny ! Tu l'as amenée ici ?

Il regarda derrière mon épaule, comme s'il pouvait voir au travers des murs jusque dans le sanctuaire.

— Tout se passe à merveille entre nous. Je me suis dit que c'était le bon moment, expliquai-je avec l'envie de sourire. Au fait, je t'ai dit que tout se passait à merveille entre nous ?

— Estime-toi heureux que maman ne soit pas venue aujourd'hui, soupira Danny. En fait, non, ne t'estime pas heureux. Elle te passera un savon quand elle apprendra qu'elle a manqué l'occasion de rencontrer la femme qui lui vole son petit frère.

— Elle ne vient pas à la messe ? m'étonnai-je, juste pour être sûr. Pourtant, je lui ai dit que Penny serait là. Qu'avait-elle à faire de plus important ?

— Avec papa, elle est partie à Washington avec leur groupe de prières. Ils passent une journée avec d'autres couples. Elle a dû oublier de t'en parler. Aujourd'hui, ils assistent à la messe de la basilique du sanctuaire national.

— Bonne idée, ça leur fera du bien de prendre l'air, affirmai-je.

Qu'on n'aille pas me faire croire que ma sœur omettait banalement de me parler d'un séjour à Washington. Elle ne voulait pas rencontrer Penny, voilà tout.

— Oncle Ian, si tu tiens vraiment à présenter cette fille à ma mère, tu vas devoir l'inviter à venir dîner à la maison. As-tu la moindre idée des remous que ça crée chez mes parents ?

J'osais à peine imaginer, d'où les coups de téléphone les plus brefs possible à ma sœur ces derniers temps.

— Voilà pourquoi je gardais secrète ma relation avec Penny. J'attendais qu'on apprenne à mieux se connaître. C'est un grand pas, aujourd'hui. Elle n'est pas du tout croyante, mais elle est venue quand même. Parce qu'elle sait que c'est important pour moi. C'est la femme de ma vie, Danny. J'en suis sûr.

— Ravi de l'apprendre. Mais si c'est vraiment la bonne, tu vas devoir te débrouiller pour que maman la rencontre. Elle est déjà remontée comme une pendule à cause de cette fille. Je te jure, si elle le pouvait, elle enfermerait tes deux olives dans un bocal.

Danny vint m'offrir une étreinte pour me donner du courage. Tandis que je lui assénais une tape dans le dos, je sentis le fil de son micro sous sa chasuble.

— Oh, non ! bafouillai-je en reculant d'un pas. Ne me dis pas qu'il était branché.

On frappa à la porte.

— Mon père ? Votre micro est branché.

Mon neveu écarta un pan de sa robe et observa la petite boîte électronique accrochée à sa hanche. Puis il leva les yeux de la lumière verte.

— Oh, merde !

— Mais bon Dieu, éteins-le ! m'exclamai-je avec de grands gestes pendant qu'il appuyait sur le bouton. C'est encore pire que le jour où tu l'as laissé allumé pour aller pisser !

— Ça peut arriver à n'importe quel prêtre, calme-toi, grommela Danny.

Une sueur froide me transit.

— Penny... Elle est dans la salle... À moins qu'elle ne soit partie en courant !

J'ouvris la porte à toute volée et me précipitai dans le vestibule, puis ralentis et retrouvai mon souffle avant de pénétrer dans la grande salle. Des regards en coin me grattaient la nuque, mais je pris un air innocent. La seule personne qui m'intéressait était assise là-bas, une jolie blonde droite comme un *i* sur son banc. Petite flexion des genoux avant d'entrer dans la rangée, puis je lui glissai, fuyant son regard :

— Je suis vraiment désolé.

Ma cravate me parut soudain aussi serrée qu'un garrot.

Un gloussement me fit tourner la tête. Penny avait la main devant la bouche, les yeux rieurs.

— Ravi de voir que tu trouves ça drôle, voulus-je la gronder.

Mais à bien y penser, maintenant que j'étais sûr de ne pas l'avoir fâchée, je fus frappé par le comique de la situation.

— Danny va se prendre un savon, soupirai-je.

Penny ricana de plus belle et chuchota :

— Tu diras à ta sœur que si elle compte enfermer tes olives dans un bocal, c'est elle qui prendra un savon.

Durant la messe tout entière, je sentis les regards sur moi. Une partie des paroissiens était amusée,

l'autre agacée, je préférerais donc ne croiser aucun regard. Je me sentais surtout observé par une paire de mirettes bien particulières. Penny m'étudiait comme un anthropologue découvrant une culture ancestrale. Je voyais carburer ses méninges : à la fin de la messe, elle connaîtrait tous les hymnes et les réponses des paroissiens, et passerait aisément pour une catholique pure souche une fois qu'elle aurait fait le tri dans les informations collectées ce matin. Je lui enviais sa mémoire et son intelligence. Elle ferait une excellente arnaqueuse.

Après la cérémonie, je pris soin d'éviter tout le monde. Y compris Danny ; si l'on me surprenait à lui parler, l'incident serait gravé à jamais dans les mémoires de ceux qui auraient pu l'oublier. Enfin, si c'était possible. D'un autre côté, j'aurais préféré affronter tous ces inconnus plutôt que de subir la conversation qui m'attendait avec Penny.

Nous montâmes en voiture, puis je rejoignis la file vers la sortie du parking.

— Bon...

— Si le but était de trifouiller le micro pour faire de ma première expérience religieuse un calvaire, c'est réussi.

Un silence s'installa, durant lequel elle traça des cœurs dans la buée sur sa vitre. Allez savoir si c'était de l'humour.

— Tu le prends si mal que ça ?

Je sentis qu'elle se tournait vers moi, mais, comme j'avais les yeux rivés sur le carrefour droit devant, je ne pus voir son visage.

— Mais non, je plaisante, me taquina Penny, ce qui provoqua un relâchement total des muscles de ma poitrine. Ce n'est pas grave, Ian. Et puis, l'erreur de Danny m'a appris une excellente nouvelle.

— Bon, maintenant que tu sais que je dessine des cœurs autour de ton nom dans mon agenda, je n'ose plus te regarder en face.

— Ce n'est pas un mal de faire savoir à la femme qui t'aime à quel point tu l'aimes en retour. Si tu me surprenais à parler de toi sans que je le sache, tu aurais envie de changer d'adresse.

J'en doutais fort. En revanche, j'avais envie de changer la sienne. La solitude commençait à me peser dans ma tour quand Penny n'était pas là.

— Ce serait si terrible que ça ?

— Oui, tu apprendrais tout ce dont je rêve pour notre avenir.

Notre avenir. Ce qui m'apparaissait jusque-là comme une possibilité prenait soudain toute sa substance.

— Si je comprends bien, tu as en tête les plans de table de notre mariage. Et les prénoms de nos enfants, tu les as choisis, tant que tu y es ?

— Si j'ai choisi les prénoms de nos enfants ? Mieux que ça, j'ai épluché tous les articles sur les avantages et les inconvénients d'un accouchement avec péridurale.

De mon côté, j'y avais réfléchi aussi et déplorais que mon divorce nous prive d'une cérémonie à l'église. J'étais rassuré de constater que je n'étais pas le seul à laisser les soucis pratiques empiéter sur mes rêveries romantiques.

— Alors ? Ai-je réussi à te déculpabiliser d'avoir déclaré que j'étais la femme de ta vie dans toutes les enceintes de l'église ? (Elle rit, puis fit une pause.) Tu aimes lire, Ian ?

— Oui, bien sûr.

— Bon. Dans une histoire, lorsque les personnages sont frappés d'une tragédie dont tu doutes qu'ils se remettent un jour, t'arrive-t-il de sauter plusieurs chapitres pour t'assurer que tout rentrera dans l'ordre ?

— *Une danse avec les dragons*, chapitre 69, répondis-je instinctivement.

De colère, j'avais jeté le livre par terre, c'était la première fois qu'une telle chose m'arrivait.

— Et quand tu as vu qu'ils s'en sortaient, cela ne t'a pas empêché de vouloir poursuivre ta lecture, pas vrai ? Ça ne t'a pas gâché le plaisir.

Je me mordis la joue. Je n'allais tout de même pas lui raconter la fin de l'histoire.

— Tu as raison. Quand j'ai vu que Jon Snow s'en sortait à la fin d'*Une danse avec les dragons*, je me suis senti beaucoup mieux.

— Eh bien, c'est ce que je ressens vis-à-vis de notre relation, m'expliqua Penny.

Je dus me mordre de plus belle pour me retenir de la supplier de ne plus jamais comparer notre amour à la saga du *Trône de fer*. Elle reprit :

— Quoi que l'avenir nous réserve, je sais qu'à la fin, on sera ensemble. Et moi, ça me rassure. J'en ai pris conscience grâce à ton neveu et à sa maîtrise discutable de son système audio. Alors, ne regrette surtout pas cet incident.

Dans ce cas, il me faudrait remercier Danny. Mais seulement après lui avoir remonté les bretelles une seconde fois, à cet emplâtre. Je pensais qu'après avoir partagé sa pause pipi avec son assemblée de bons chrétiens, il aurait retenu la leçon. Mais que nenni !

Je posai une main sur le genou de Penny.

— Ton verdict : pour ou contre la péridurale ?

— Pour, sans hésiter, dit-elle en riant. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Si j'acceptais ce projet aux Bahamas, nous n'étions pas près d'y être. Bref, à quoi bon gâcher ce beau dimanche avec ce genre de pensées sinistres ?

— Exact. Pour l'instant, concentrons nos efforts sur la répétition de l'étape de la conception.

Un coup d'œil dans le rétroviseur et je changeai de voie. Nous devons passer chez elle récupérer des vêtements pour son travail le lendemain. Bien que je connaisse d'avance la réponse, je lui demandai :

— Cette répétition, tu aurais envie de la faire tout de suite ?

— Avec grand plaisir.

Elle posa la main sur ma cuisse et la remonta du bout des doigts.

Finalement, heureusement que je ne m'étais pas confessé, puisque de toute façon, une heure plus tard, je serais bon pour y retourner.

Chapitre 15

J'avais pris l'habitude de retrouver Penny après la messe. Parfois, elle m'attendait en jolie robe, prête pour sortir déjeuner. D'autres fois, elle m'attendait au lit, toute nue. Un dimanche que je n'oublierais jamais, elle était dans son bain et provoquait ma patience en me laissant entrevoir sa peau par intermittence.

Dès l'instant où la serviette avait touché son corps, j'étais à genoux devant elle et dévorait son matou.

Aujourd'hui, elle rentrait de la messe avec moi. Je ne savais donc pas à quoi m'attendre. Aussitôt les portes de l'ascenseur refermées, Penny se jeta à mon cou, m'étouffant presque.

— Eh, doucement ! m'indignai-je en riant. Si tu veux baiser dans un ascenseur, j'ai une deuxième option plus intime à l'étage.

— Je sais, mais je ne peux pas m'empêcher de te toucher. Alors, fais-toi une raison et arrête de te plaindre.

Une fois dans mon appartement, Penny quitta son manteau et se dirigea tout droit vers la façade du cadran, dans le salon. C'était devenu un réflexe dès qu'elle arrivait chez moi. La vue la fascinait, et moi, j'étais sous le charme.

— Waouh, il neige vraiment ! s'extasia-t-elle en observant les flocons.

— Tu fais bien de rester chez moi. Dehors, tu serais ensevelie sous la neige, susurrai-je en accrochant mon manteau avant de la rejoindre devant la fenêtre. J'ai l'impression que nous allons chanter *Baby it's cold outside*.

— J'espère que tu ne mettras pas de drogue dans mon verre, rétorqua sèchement Penny.

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi ferais-je un truc pareil ?

— C'est ce que la femme chante lorsqu'il lui sert à boire. Je trouve cette chanson perturbante. Tu sais ce qu'on devrait plutôt faire ?

Elle fit un pas en arrière.

— Prendre le premier avion pour Miami et échapper à l'hiver tant qu'il est encore temps ? proposai-je.

Penny fit la grimace.

— J'aime la neige. Enfin, seulement après Thanksgiving. Avant, c'est trop tôt. Mais lorsque les guirlandes illuminent les rues et que les boutiques passent des chansons de Noël, j'adore la neige. Bref, j'allais plutôt te proposer de prendre une grosse couverture, de grimper au dernier étage et de se faire des câlins là-haut.

— Sous la neige ?

— Mais non, je te rappelle que tu as une espèce de porche. Allez, viens. S'il fait trop froid, on pourra toujours rentrer se mettre au chaud.

— Je connais un petit endroit douillet où il fait bien chaud, ronronnai-je avec un regard lourd de sens posé entre ses cuisses.

— Ne dis pas de bêtises, marmonna Penny, les joues écarlates à ma suggestion coquine.

Comment pouvait-elle rougir alors que je l'avais prise par-derrière à peine douze heures plus tôt ?

— Bon, très bien. Je veux bien monter me geler les cacahuètes pour te faire plaisir, déclarai-je avec

un soupir théâtral.

Penny leva les yeux au ciel.

— Promis, je te les réchaufferai vite, tes cacahuètes.

Nous emportâmes une couette de la chambre avec nous dans l'ascenseur et montâmes jusqu'à ma terrasse partiellement couverte. Effectivement, la neige s'intensifiait et venait balayer les meubles recouverts de bâches.

— C'est de la folie, soupirai-je en retirant la protection d'une méridienne.

Enveloppée dans la couette, Penny se laissa choir sur les coussins.

— Tu permets que j'en profite un peu ? grommelai-je en tirant sur un coin de la couverture.

— Je ne pensais pas qu'il ferait si froid, admit-elle comme nous cherchions une position confortable.

Je m'adossai à la méridienne et Penny s'installa entre mes jambes, utilisant mon torse en guise d'oreiller.

— Pourtant, ce n'est pas faute de t'avoir prévenue, lui fis-je remarquer en tripotant ses cheveux.

— On va vite se réchauffer, là-dessous.

Elle tira la couette jusque sous son menton.

— Parle pour toi, j'ai les jambes sous la neige.

— Mince, je n'avais pas pensé à ça, soupira Penny en tapotant un ongle sur ses dents. Tu sais quoi ? Je n'ai qu'à me recouvrir la tête...

En poussant sur mon torse, elle disparut sous la couette. J'entendis une voix étouffée me demander :

— C'est mieux, là, non ?

Si c'était mieux ? Alors qu'elle ne respirait plus ?

— Hum... Pas vraiment, non.

Je la sentis s'en prendre à ma braguette, puis sa main glissa dans mon pantalon.

— Et maintenant ?

Ses doigts se refermèrent sur mon membre.

— Tiens, oui. Maintenant que tu le dis, ce n'est pas trop mal.

Le fait de ne pas voir ce qu'elle fabriquait sous la couette était presque aussi excitant que d'être là, à la vue de tout le monde. Certes, ce « monde » se résumait à peu de choses comparé au spectacle qu'il m'était arrivé de donner en public avec mes précédentes partenaires, et il y avait même peu de chances pour qu'on nous aperçoive sur cette terrasse, mais le simple fait d'être dehors ajoutait une touche de piment à l'affaire. Ma queue se raidit sous les lentes caresses de sa main. Un souffle chaud me frôla le gland une seconde avant que ses lèvres, humectées de salive, ne viennent s'y poser. Par réflexe, je soulevai le bassin. Le rire de Penny me fit vibrer jusqu'aux orteils.

Elle s'amusa à remettre mon prépuce en place pour passer la langue tout autour en cercles paresseux.

— Oh, putain !

Je serrai les poings lorsqu'elle me prit tout entier dans sa bouche. Quand elle m'accueillit trop loin, elle toussa et recouvrit mon manche d'une couche de salive, puis reporta son attention sur mon gland, qu'elle recouvrit puis découvrit de son prépuce à l'aide de son poing. Y reportant ses lèvres, elle s'amusa à frôler l'étouffement à chaque passage. Je ne voyais pas quel plaisir cet acte pouvait bien lui apporter, mais le son faisait gonfler mon ego presque autant que son poing faisait gonfler mon érection.

La tête rejetée en arrière, je me laissai faire, pétrissant les coussins sous mes fesses à mesure qu'elle me faisait jubiler avec sa technique à la fois buccale et manuelle. Il n'y avait pas à dire, elle maîtrisait les fellations comme personne. Les premières fois, elle avait eu quelques maladresses, mais je l'avais guidée avec plaisir. Elle apprenait vite.

En parlant de vitesse, lorsqu'elle libéra sa bouche pour faire courir la pointe de sa langue sur toute la

longueur de mon phallus, je dus serrer les dents pour ne pas craquer. Mais qu'est-ce qui m'arrivait, bordel ? J'avais plus d'endurance à dix-sept ans qu'à cinquante-trois ! Penny n'avait qu'à me frôler pour me propulser au bord de la folie. Rien ne pouvait entraver sa détermination. Maintenant, par exemple, ce n'était même pas la peine de lutter.

Je glissai une main sous la couverture et la posai sur sa tête.

— Tu ne voudrais pas ressortir de là-dessous avant que je me ridiculise pour de bon ?

— Te ridiculiser ? Pourquoi ? souffla-t-elle sous le tissu avant de me libérer et de sortir la tête de sous la couette. Tu parles toujours de ridicule, mais moi, je serais ravie de te faire éjaculer.

— Tu serais ravie ? Et comment je fais, ensuite, pour te baiser ?

Je me redressai pour saisir ses flancs à pleines mains. Ses jambes se refermèrent d'elles-mêmes autour de ma taille et son petit cul nu reposa sur mes cuisses. J'ouvris de grands yeux surpris.

— Tu avais une culotte en partant à la messe, j'espère !

Elle n'en crut pas ses oreilles.

— Évidemment !

Ouf, quel soulagement ! Même si, au fond, il y avait quelque chose de terriblement sexy à l'imaginer cul nu sur un banc d'église.

Oh, bougre de babouin ! Je vais devoir me confesser pour une pensée pareille, et vite !

Penny tâta la méridienne derrière elle et me tendit une petite culotte rose en guise de preuve. Je la lui pris des mains et la reniflai généreusement, ce qui lui arracha un cri.

— Oh, mais c'est dégoûtant !

— Pas du tout. Tu portes l'une de mes odeurs préférées.

Comme elle se frottait à moi, j'eus le souffle coupé. Dix centimètres en avant et je glissai en elle comme dans du beurre.

— On doit rentrer, ma puce. J'ai oublié les capotes en bas.

— Oh, non ! Juste une toute petite fois ! réclama Penny.

Mauvaise idée.

Elle se mordilla la lèvre et ondula sur mes cuisses.

— Une seule fois. Pour connaître la sensation que ça fait.

Tu peux toujours te retirer au dernier moment.

La dernière fois que j'avais tenté l'astuce remontait à une éternité. Pourvu que ça revienne vite, comme le vélo.

— À partir du moment où tu es consciente des conséquences...

— Merci, Ian, mais j'ai tout appris en cours de science quand j'avais douze ans, soupira-t-elle en levant les yeux au ciel. Retire-toi au dernier moment, et puis voilà.

Tu vois ? Je te l'avais dit.

— L'espoir fait vivre, grommelai-je.

Étais-je censé incarner le plus responsable des deux puisque j'étais le plus expérimenté ?

Oh, elle est délicieusement mouillée.

Je la soulevai à peine, le temps pour elle de se positionner. Une friction déplaisante pendant à peine une seconde, puis je m'enfonçai jusqu'à la garde et l'on poussa un grognement en chœur.

Les yeux de Penny s'écarquillèrent avant de se fermer très fort, puis elle roula du bassin.

— Au diable les capotes !

— Ne parle pas trop vite, elles peuvent être utiles.

Pas forcément pour les couples fidèles qui n'avaient que faire de se protéger, mais je me sentais le devoir de défendre mon ami le préservatif.

— Personnellement, j'ai connu de très bons moments grâce à elles.

Dans un rire haletant, Penny me lança :

— Ferme-la et laisse-moi profiter de l'instant.

C'était dans mes cordes. Mais qu'elle ne m'en demande pas plus. Chaque relief de nos intimités se frottant l'une à l'autre était jusqu'à présent engourdi par le latex. Aujourd'hui, la sensation me frappait de plein fouet. Penny se redressait sur ses genoux, puis se rassoyait, la cadence soutenue et les paupières papillonnantes. Je regrettais qu'elle ne soit pas nue. J'aurais ainsi pu parcourir sa poitrine et son dos, et l'abaisser plus fort sur mon membre d'une pression sur la nuque. Si je ne pouvais pas toucher ses seins, je pouvais enfouir les doigts dans ses cheveux et accompagner son mouvement. Penchée en avant comme elle l'était, Penny n'avait d'autre choix que de maintenir son équilibre pendant que je me soulevais pour la prendre sauvagement. Finalement, je faisais tout le travail.

Elle rompit notre baiser.

— Ouvre ma fermeture Éclair.

— Mais il fait un froid de canard.

Je lui mordillai le lobe de l'oreille, mais elle s'écarta.

— Je m'en fiche. J'ai chaud !

Pas de doute, elle était brûlante. Une pellicule brillante recouvrait son front et les ailes de son nez. Elle avait la peau rougie. À tâtons, je trouvai la fermeture de sa robe et la tirai jusqu'en bas. Penny remua pour se libérer du vêtement, qu'elle laissa tomber par terre. L'espace d'une seconde, nous nous figeâmes de terreur en voyant la robe danser sous la brise en direction de la rambarde, pour finalement choir au pied de la méridienne.

Ouf !

Penny dégrafa ensuite son soutien-gorge et le laissa glisser de ses épaules. Je ramenai la couverture sur elle avant qu'elle ne prenne froid, et nous reprîmes notre cadence langoureuse.

Penny glissa soudain une main entre nous en s'écriant :

— Là ! Continue de faire ça !

Je ne savais pas vraiment de quoi elle parlait, donc je poursuivis sur ma lancée. Elle se redressa, basculant son poids sur sa main posée derrière elle, et caressa son clitoris de sa main libre. La couverture glissait sur ses épaules et découvrait son corps sublime à la vue de tous sur cette terrasse à demi couverte. Des flocons de neige dérivait autour de nous et disparaissaient au moment de toucher la chevelure de Penny. Sur sa peau, ils ne s'attardaient pas non plus, aussitôt fondus par sa chaleur corporelle, malgré la chair de poule visible sur ses bras.

Dans cet instant d'érotisme, Penny n'était pas timorée. Même si personne ne pouvait nous voir, il y avait forcément quelqu'un – les voisins d'en dessous, ou ceux du bâtiment d'en face, ou même tout Manhattan – qui pouvait entendre ses cris poussés crescendo.

Moi-même, je peinais à retenir mes grognements de concentration. Dans ma tête résonnaient les mots « retiens-toi, retiens-toi, retiens-toi » telle une vieille rengaine. Ses muscles se contractèrent et je me sentis au bord de l'implosion. Certes, je voulais être en elle pour son orgasme, mais certainement pas pour le mien. Avec un bruit qui illustrait bien ma détresse mêlée de déception, je soulevai Penny pour me retirer et l'attirai contre mon membre pour froter son clitoris sur toute ma longueur. Le timing était parfait, car quelques passages suffirent à lui faire pousser un cri d'extase. Ses soupirs se dissipèrent au rythme du bruit de succion obscène qu'opéraient les lèvres de son sexe contre la base de mon manche. Les mains scellées sur ses hanches, je poursuivis vigoureusement notre va-et-vient et jouis juste après elle, la tête en arrière, me délectant de sa peau glissante à souhait.

Penny se laissa retomber lourdement sur moi.

— Je sais, ça colle entre nous, dit-elle en riant. Mais je suis trop fatiguée pour rester droite.

Je retirai ma chemise, puis mon maillot de corps que je mis en boule pour m'en servir de chiffon lorsque Penny eut enfin la force de se redresser. Et moi aussi, d'ailleurs. Mon cœur battait aussi fort que si j'avais grimpé quatre étages au pas de course. Quant à mon sexe, il était secoué de spasmes, plus sensible que jamais et coincé entre nos corps suintants. J'avais peur de bouger et redoutais le moindre mouvement de Penny. Les yeux clos, je repris mon souffle. Finalement, la méditation a du bon : elle vous empêche de hurler lorsqu'une surface vient se frotter à votre queue juste après l'orgasme.

— Je n'arrive pas à croire qu'on vient de le faire sur le toit, marmonna Penny dans mon cou.

J'ouvris les yeux.

— Ah, parce qu'on est sur le toit ?

Taquine, elle me poussa l'épaule.

— C'est vraiment agréable, comme ça. On devrait oublier les préservatifs, non ?

— Pour ça, il faudrait songer à un autre moyen de contraception.

Je voulais des enfants avec elle, mais pas forcément dès l'été prochain.

— D'accord, je me pencherai sur le sujet. Dès que ce sera réglé, au feu les capotes !

— Est-ce qu'on pourra opter pour un endroit où il fait plus chaud, la prochaine fois ?

Relevant la tête de mon épaule, elle glissa une main entre nous et me saisit le service trois pièces.

J'eus un sursaut.

— Tu vois ? dit-elle. Tes cacahuètes n'ont pas gelé, finalement.

Je lui assénaï une petite tape sur les fesses. Quand elle se redressa, nous nous empressâmes d'utiliser notre chiffon de fortune pour nous essuyer. Maintenant que la folie poétique de cet instant magique s'estompait, la température nous glaçait les os. Une fois nos vêtements rassemblés, nous rejoignîmes l'ascenseur à la hâte, emmitouflés dans la couverture durant le trajet jusqu'au troisième étage.

Là, Penny me demanda :

— Il te reste de la glace qu'on a entamée la dernière fois ?

— Oui, je crois.

Le sourire aux lèvres, elle appuya sur le bouton pour rejoindre le premier étage. Comparé à la terrasse, il faisait aussi chaud dans l'appartement que dans une jungle équatoriale. C'était divin. Direction le frigo en tenue d'Adam. Ces derniers temps, ce réfrigérateur profitait amplement de nos corps dans leur plus simple appareil.

— D'où sort ce caramel salé ? Je m'étais habitué aux baies et à la grenade, me lamentai-je en sortant le pot de glace.

Un gentleman doit toujours ouvrir le congélateur pour éviter à madame le vent froid sur ses tétons.

— Prépare-toi à l'arrivée de la menthe poivrée, m'avertit Penny. En octobre, c'est le mois du potiron, toujours ponctuel. Et le lendemain de Thanksgiving, c'est la menthe. Je déteste ce goût-là.

— Moi, j'aime bien la menthe, affirmai-je en retirant le couvercle du pot de glace.

— Ah. Finalement, tu n'es plus mon âme sœur, désolée.

Elle sortit deux cuillères du tiroir et se pencha au-dessus du comptoir pour que je m'installe en face d'elle.

— Tu ne veux pas t'asseoir ? proposai-je en désignant la grande table.

— Sans façon. Je n'ai pas envie de laisser de substance gluante sur tes sièges.

Pourquoi les femmes ont-elles ainsi honte de leur corps et de leurs fluides naturels ?

— Cette substance gluante, comme tu dis, est la preuve que tu viens de passer un moment d'anthologie. Et j'aime penser que c'est un peu grâce à moi.

— Pas qu'un peu ! s'exclama Penny en me volant le pot pour déguster la première bouchée. Je t'ai

trouvé vraiment sexy, aujourd'hui.

— Je croyais que j'avais une allure de croque-mort ?

On dut se battre pour la glace.

— Je ne parle pas de tes vêtements, mais de te voir dans une église. J'ai trouvé ta foi absolue en toutes ces choses... particulièrement sexy.

Surprenant.

— En quoi est-ce si sexy ?

— Je ne sais pas, marmonna-t-elle en replongeant sa cuillère dans le caramel. La foi rend vulnérable.

Et un homme vulnérable, c'est canon.

J'aimais être qualifié de canon, mais sa première affirmation avait tendance à me chiffonner.

— Pourquoi dis-tu que la foi rend vulnérable ?

— Parce que, lorsqu'on croit en quelque chose, on est susceptible d'être déçu. Tiens, prends Brad et moi, par exemple. Je pensais qu'on resterait ensemble pour toujours. J'y croyais. Tout ça pour finir le cœur brisé. Cette foi en nous m'a détruite.

— Mais tu m'as dit, il y a de ça à peine deux heures, que tu croyais en nous.

— Oui, mais l'univers conspire en notre faveur. Les biscuits chinois ne mentent jamais, déclara-t-elle avec une grimace. Hum... j'imagine que les superstitions entrent dans la case des croyances. Décidément, je me condamne à la déception à perpétuité.

J'attirai le pot vers moi et engloutis une cuillerée avant de répondre :

— Non, jamais. Pas avec moi. Nous sommes tous vulnérables et émotionnellement fragiles. On croit tout maîtriser, mais en réalité, le monde nous échappe.

Elle eut un petit rire.

— S'il te plaît, Ian, laisse-moi baigner dans ma naïveté.

Un silence agréable s'imposa dans cette cuisine où nous dévorions, tout nus, notre glace au caramel. À cet instant précis, j'eus envie d'y croire, moi aussi.

Le jeudi après-midi arriva le coup de fil tant redouté.

— Ian ! m'interpella la voix enjouée de Carrie. C'est Carrie Glynn. Je te dérange ?

Oui, elle me dérangeait forcément si c'était pour me parler de ce projet aux Bahamas. Je n'avais toujours pas pris de décision. Or, l'horloge tournait.

— Non, pas du tout. Que puis-je faire pour toi ?

— Eh bien, je te prends un peu au dépourvu, mais je viens d'arriver à New York et j'ai du temps ce soir pour une petite réunion. Tu es libre ?

— Oui, je suis libre.

Enfin, pas tout à fait. Je fis la grimace. J'avais promis à Penny de l'appeler pour éventuellement organiser un repas à nous faire livrer pour le dîner, mais nous n'avions encore rien décidé. Je savais qu'elle comprendrait que le travail peut parfois bousculer le quotidien. Elle-même était une travailleuse acharnée.

— Parfait. Que dirais-tu d'un dîner ? Rien de formel, bien sûr, ajouta Carrie par précaution.

— C'est pourtant un entretien d'embauche, pas vrai ? m'enquis-je, un sourire en coin.

— Si tu as des idées à me soumettre, je suis tout ouïe, dit-elle en riant. Vingt heures ?

— Entendu. Je te laisse donner l'adresse à ma secrétaire.

Ou plutôt, laisser sa secrétaire me donner directement l'adresse. Dans l'océan du business, Carrie était un gros poisson.

— Pas de problème. Il me tarde d'être à ce soir, nous avons plein de choses à nous raconter, lança-t-

elle, enjouée.

Après avoir raccroché, j'appelai Penny. Comme souvent en journée, je tombai sur le répondeur.

— Coucou, ma puce. J'ai bien peur de devoir remettre notre dîner. Un repas d'affaires vient de tomber. Je t'appelle dès que j'ai fini, s'il n'est pas trop tard. Je t'aime.

Entre le bureau et le restaurant, je n'avais pas le temps de rentrer me changer. Penny m'avait rappelé, mais j'étais alors en pleine réunion. J'essayai de la joindre depuis le taxi, mais elle ne répondit pas. Dommage, j'aurais tellement voulu entendre sa voix. Pour moi, c'était une torture de ne pas réussir à l'avoir au téléphone.

C'est peut-être un signe, imbécile.

Si je ne supportais pas une journée sans lui parler, comment allais-je tenir dix-huit mois ?

En même temps, pouvais-je refuser un projet qui rapporterait gros pour mon entreprise en devenir ? Je gagnais bien ma vie, mais mes employés dépendaient de la boîte. De quel droit chasserais-je l'opportunité de leur assurer un bel avenir ?

Calme-toi, m'intima la petite voix de ma raison. Rien n'est encore fait.

Carrie et moi nous étions mis d'accord pour un restaurant de sushis dans le quartier d'affaires de Midtown. Une adresse chic mais détendue, de quoi clairement brouiller les frontières entre dîner d'affaires et tête-à-tête entre amis. Quand j'arrivai, Carrie m'attendait au bar. Elle me fit signe.

— Ian Pratchett. Tu n'as pas changé ! mentit-elle entre ses dents.

Elle, en revanche, était bien plus belle que dans mes souvenirs. Ses cheveux blonds ondulaient délicatement et son visage était aussi lisse que si elle n'avait pas vu le soleil depuis les années 1980. Observation ridicule compte tenu de son teint hâlé. Visiblement, elle avait fait appel à d'éminents chirurgiens.

— Tu mens comme tu respirez, Carrie. Toi, tu es vraiment sublime. L'Espagne te réussit.

— Merci.

Pas une ombre de gêne sur ses joues. Visiblement, elle était toujours aussi sûre d'elle.

Une serveuse nous conduisit à notre table. Carrie ne perdit pas de temps pour plonger les deux pieds dans le plat.

— Comment va Gena ?

— Bien, j'espère, répondis-je franchement. Pour être honnête, je n'en ai fichtrement aucune idée. Nous avons divorcé au printemps.

— Oh, mince, bredouilla Carrie, gênée. Je ne savais pas. Burt n'a pas parlé de...

— Ce n'est rien, l'interrompis-je d'un signe de la main, puis je pris la carte des menus. Ce n'est pas plus mal, en réalité. Avec le temps, nos visions de l'avenir ont pris des chemins différents. J'ai une petite amie extraordinaire, on est très heureux ensemble.

— Ah, bonne nouvelle, sourit Carrie en s'emparant de sa carte. Si elle a un frère, présente-le-moi.

Cela faisait cinq ans que Carrie et son mari, Chris, étaient séparés. Je n'étais pas certain que le divorce ait été officiellement prononcé, mais je ne voulais pas fourrer mon nez dans ses affaires.

— Comment vont les enfants ? Ils doivent être grands, maintenant.

Je parcourus les menus, même si je prenais toujours la même chose, quel que soit le restaurant de sushis : des sashimis au thon et un œil du dragon.

— Ils vont très bien. Jackson vient de décrocher son diplôme à Harvard. Justement, je prends l'avion demain matin pour le rejoindre à Boston. Angela est en Nouvelle-Zélande, elle travaille dans un ranch. Au départ, elle faisait le tour du monde avec son sac à dos, et finalement, La Comté lui a tapé dans l'œil. (Un soupir.) Tout ce que je souhaite, c'est qu'elle ne rentre pas enceinte jusqu'aux dents.

Notre serveuse, une charmante Asiatique dont les cheveux courts avaient de beaux reflets roux, vint

prendre notre commande. Elle plissa les yeux de douleur en récupérant nos menus. Carrie lui lança :

— C'est le canal carpien ?

— Oui, j'ai oublié mon attelle, murmura la serveuse.

— On m'a opérée pour la même chose, ça n'a rien arrangé, observa Carrie. Tentez plutôt l'acupuncture.

— Merci. Je transmets votre commande et je reviens vous apporter du thé et du saké.

— Tu t'entendrais bien avec ma petite amie, glissai-je à Carrie. Elle aussi croit à toutes ces médecines stupides à la mode.

Elle secoua la tête.

— Navré de te décevoir, mais les clients de nos hôtels de luxe attendront des salons entièrement consacrés à ces « médecines stupides à la mode ».

Nous y voilà. La conversation glissait en toute discrétion vers les affaires. Bon sang, elle était douée.

— Vraiment ? Dans ce cas, je ferais bien d'expérimenter moi-même la chose en visitant l'un de tes hôtels, histoire de prendre mes marques.

Un voyage d'affaires pour un employé honnête en reconnaissance sur les lieux, Carrie avait forcément le budget pour se le permettre. Qui sait, Penny pourrait même m'accompagner et nous boirions des cocktails sur la plage.

Carrie acquiesça.

— Je vois que tu as réfléchi à ma proposition.

— Oui, je me suis penché sur certains de tes hôtels de luxe et j'ai déjà quelques idées pour les Bahamas. Mais sache que le seul établissement de loisirs sur lequel j'ai travaillé se résumait à un petit hôtel rattaché à un centre des congrès. Mon équipe n'a pas l'habitude de ce type de projet.

À croire que je voulais la convaincre de ne surtout pas m'embaucher. En même temps, c'était la solution de facilité : la laisser prendre une décision à ma place.

— Tu travaillais sur la cure de désintox de Catskill quand on collaborait à Stafford, me rappela-t-elle.

— J'avais oublié.

Un projet qui ne m'avait pas enchanté, mais, à l'époque, j'avais besoin d'accumuler de l'expérience. De jeunes gens de la boîte auraient déjà sauté sur cette opportunité.

— Quelle envergure prendrait cet hôtel de luxe, en définitive ?

— Nous avons un budget de 3,4 milliards.

Si j'avais commencé à manger, je me serais étouffé.

— Tu plaisantes, Carrie. Notre plus gros centre des congrès, dans l'agglomération de Boston, pesait 63 millions...

Elle se redressa sur sa chaise.

— Ian. Je ne suis pas idiot. Cela fait quelques années que je t'observe. Nous savons tous les deux que Burt Baker n'enverra pas ses hommes sur le terrain. Il est très bien là où il est. Je t'offre une fortune qui se compte en millions. De quoi élever ta boîte au rang supérieur. Finis les immeubles de bureaux et les centres des congrès dans la campagne.

— Voilà le problème, Carrie. Nous ne sommes pas à la hauteur. Je ne pourrai jamais, en bonne conscience... avec mes employés actuels...

— Engage de nouvelles personnes. Fais ce qu'il faut.

La serveuse nous apporta du thé et Carrie attendit qu'elle reparte pour insister :

— J'ai travaillé avec toi, Ian. J'ai planché sur tes récentes créations. Tu en es capable. J'ai les conseillers et les concepteurs qu'il te faut, vous travailleriez ensemble. C'est un défi, je sais. Mais il me

semble que tu adores les relever.

Elle titillait mon talon d'Achille. Ces derniers temps, mon travail m'ennuyait et me portait sur les nerfs. J'avais besoin de changement. Et avec cet argent, j'assurais à Penny un avenir radieux. Ainsi qu'à nos enfants, si nous devions en avoir un jour.

— Oui, j'aime les défis, acquiesçai-je. Dis-moi ce que tu as précisément en tête pour cette nouvelle propriété.

Au fur et à mesure de notre repas, Carrie m'exposa les problèmes posés par les structures actuelles de ses hôtels de luxe. Ils consistaient pour la plupart en de grandes tours bordées de piscines somptueuses et d'espaces détente en extérieur, le tout avec de magnifiques panoramas sur l'océan. La nouvelle propriété ne serait pas située à Nassau même, mais sur une île artificielle non loin de là, permettant une vue à trois cent soixante degrés. Carrie cherchait à éviter les thèmes surfaits de type aquatique, qui rendaient tous les hôtels tristement semblables.

Je devais bien admettre que le projet attisait ma curiosité, et pas seulement pour le côté financier. Elle avait raison, c'était un défi, et une excellente excuse pour embaucher de nouveaux talents.

Mais pouvais-je vraiment mettre un prix sur le report de ma vie de couple avec Penny ? Elle voulait des enfants dans les deux années à venir. Or, cette ambition devrait être mise entre parenthèses. Pouvais-je moi-même me permettre une telle attente ? À moins que Penny n'emménage avec moi aux Bahamas...

— Est-il toujours question d'un déplacement de plusieurs mois ? voulus-je clarifier.

Carrie se couvrit la bouche pour déglutir.

— Mm-mh. Cela te pose-t-il un problème ?

— Je...

Une pause. J'allais devoir en parler avec Penny. Je ne pouvais plus repousser l'échéance.

— Donne-moi une semaine. J'ai besoin d'y réfléchir.

— Tu sais, moi non plus je ne suis pas sûre à cent pour cent de te vouloir sur ce projet, rétorqua-t-elle sèchement. J'aimerais d'abord voir tes premières esquisses pour m'assurer que nous sommes sur la même longueur d'onde.

— Ouais, je t'envoie ça dès que possible.

Je ne voyais pas où caser ce dessin dans mon planning, mais pour un chèque à huit chiffres, je pouvais bien faire un effort.

Tandis que nous terminions notre dîner, les dollars dansaient dans ma tête. Il me tardait d'en parler à Penny. En même temps, je redoutais sa réaction. Elle ne serait pas forcément emballée à l'idée d'emménager sous les tropiques ou de mettre ses projets de maternité sur pause.

J'avais dû prier presque trop fort cet après-midi pour voir Penny, car, au moment de rejoindre la sortie du restaurant, Carrie et moi tombâmes nez à nez sur elle.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

J'étais légèrement mal à l'aise. M'aurait-elle... suivi ? Non, ce serait ridicule. D'ailleurs, elle semblait aussi surprise de me trouver là.

Penny décocha un grand sourire si forcé que, même dans la nuit noire, je n'y aurais pas cru. *Oh, non !* Après l'épisode de Brad, elle allait forcément mal le prendre. Une fois que je lui aurais tout expliqué, elle comprendrait, j'en étais sûr.

Sa voix chevrotait lorsqu'elle me dit :

— Je suis venue déposer une attelle. La copine de Rosa travaille ici, elle l'a oubliée à l'appartement et m'a promis qu'elle m'offrirait le repas si je la lui rapportais.

— Oh, la serveuse au canal carpien, s'exclama Carrie en riant. Quelle coïncidence ! Penny, c'est bien ça ? Carrie Glynn, ravie de vous rencontrer.

— Glynn ? répéta la jeune femme en serrant la main que l'autre lui présentait. Comme dans Glynn Resort ?

— Vous m'avez démasquée, fit Carrie, le sourire éblouissant.

— Je te présente ma petite amie Penny, dont je t'ai parlé tout à l'heure, précisai-je pour me défendre aux yeux de ma belle. Penny, voici Carrie, une vieille amie avec qui j'ai travaillé dans les années 1980.

— Ah.

Penny ne dit rien de plus.

Un silence.

— Bien, fit Carrie. J'allais partir. Ian, c'était un plaisir de te revoir. Réfléchis bien à ma proposition, d'accord ? Pour ta réponse, le plus tôt sera le mieux.

Nous échangeâmes une poignée de main et elle partit. Je me tournai vers Penny.

Dans ses yeux brillait une flamme criminelle.

Chapitre 16

— Je suis à deux doigts de craquer, siffla Penny, les dents serrées.

— Pardon ?

— Je suis à deux doigts de craquer, mais j'attends que ta « vieille amie » s'éloigne avant de prendre mes jambes à mon cou.

— J'ai une meilleure idée : viens avec moi. Je te raccompagne chez toi et tu m'expliqueras d'où te vient cet accès de rage.

— Tu ne devines pas pourquoi je suis furieuse ? s'indigna Penny en faisant la moue. Et si j'annulais notre soirée en amoureux pour un « repas d'affaires » avec un vieux copain sexy et milliardaire ?

— Eh bien, Sophie t'en voudrait à mort, plaisantai-je.

Trop tard, je m'aperçus de ma bêtise : quelle idée de me défendre en évoquant Sophie, une femme avec qui j'avais partagé une soirée torride !

— Ce repas n'avait rien de romantique, me repris-je.

— Ne me prends pas pour une conne ! jura Penny. Tu es architecte, Ian. Dans ta branche, vous dessinez des immeubles de bureaux. Alors quoi, tu construis le nouveau quartier général de Glynn Resort, c'est ça ?

Ce ton dédaigneux m'écorchait les oreilles. Me croyait-elle vraiment incapable d'assurer un si gros projet ? Elle ne savait rien de mon travail, c'était un coup bas. Moi qui croyais connaître Penny, je tombais de haut.

— Non, nous évoquions le projet d'un hôtel de luxe. Je t'en ai déjà parlé. Peut-on reprendre cette conversation dans la voiture, ou plus tard ? Je n'ai pas envie de me disputer pour la première fois avec toi dans le vestibule d'un restaurant.

— Et moi, je n'avais pas envie de tomber sur mon petit ami en compagnie d'une belle milliardaire dont l'âge lui correspond bien mieux, et ce, dans le vestibule d'un restaurant. Comme quoi, on n'a pas toujours ce qu'on veut dans la vie, aboya-t-elle, puis elle se tourna vers la sortie.

— Tu n'étais pas censée laisser une attelle à la serveuse ? lui lançai-je.

— C'est déjà fait !

J'avais dû faire un saut dans le temps, parce que je ne l'avais pas vue donner quoi que ce soit en arrivant, mais je préférais ne pas provoquer Penny, et à raison.

Il faisait froid dehors. Penny marchait d'un bon pas, la tête rentrée dans les épaules et les bras croisés. Je n'osais pas passer un bras autour de sa taille pour lui tenir chaud. Elle risquait de me repousser à grands coups de poing.

Le trajet jusqu'à la voiture se fit dans un silence pesant, et, une fois dans l'habitacle, il s'épaissit encore davantage. Je démarrai le moteur pour allumer le chauffage.

— Tu vas quitter ce parking, oui ? grommela Penny.

— Je ne veux pas me disputer en conduisant. Tu me laisses t'expliquer ? Ou préfères-tu te croire cocue sans me demander mon avis ?

Je m'efforçai de réprimer mon exaspération.

— Ce n'est pas parce que je suis furieuse que tu dois me parler comme à une gamine, bouillonna-t-elle. Comment veux-tu que je le prenne ? Tu m'as laissé un message pour me dire qu'on ne se verrait pas

ce soir à cause du travail – ce que je peux tout à fait comprendre –, et tout ça pour te surprendre avec une femme, une « vieille amie », qui ne travaille ni dans ta branche ni dans ton entreprise !

Sur ce coup-là, elle marquait un point.

— J’aurais dû être plus précis dans mon message, admis-je. Ce n’était pas un repas d’affaires pour ma boîte. Carrie cherche à monter une équipe pour un nouvel hôtel de luxe. Et puisqu’elle me connaît...

— D’où te connaît-elle ?

— Au départ, elle était architecte. Nous avons travaillé ensemble il y a une trentaine d’années, et depuis, nous avons plus ou moins gardé contact. De manière platonique, je te jure.

Avec un grognement, je me passai la main sur la figure. J’aurais pu informer Penny des quelques nuits passées en compagnie de Carrie, mais ça n’avait jamais été sérieux entre nous et je préférais éviter d’évoquer mes anciennes partenaires sexuelles en plein cœur d’une dispute.

— De plus, j’apprécie moyennement ta condescendance.

— Je ne suis pas condescendante, s’indigna Penny.

— Vraiment ? « Alors quoi, tu construis le nouveau quartier général de Glynn Resort, c’est ça ? » Ce venin, tu viens juste de me le cracher à la figure.

Je reculai contre l’appui-tête et poussai un long soupir. Je détestais les disputes. J’en avais eu assez pour une vie entière. Les disputes font des ravages. Or, il était question de Penny.

Je ne voulais pas lui faire de mal.

— Excuse-moi, dit-elle d’une toute petite voix. Pardon, c’était méchant. J’étais intimidée, c’est tout. Et choquée, aussi. Quand tu parlais d’un repas d’affaires, je pensais que tu serais avec un groupe de gens, pas seul avec une belle blonde.

— Crois-moi, j’aurais préféré être avec une autre belle blonde que l’on connaît bien, mais à la place, j’ai dû discuter avec une cliente potentielle. Penny... T’ai-je une seule fois donné l’impression que tu ne pouvais pas me faire confiance ?

Les yeux braqués sur ses doigts, elle se mit à rougir, les épaules tombantes.

J’aurais pu me réjouir de la voir chercher ses mots, mais je valais mieux que ça.

— Je sais que ton ex a été cruel avec toi. C’est normal que tu sois désormais méfiante. Pourtant, je te jure que, pour moi, il n’y a aucune autre femme sur terre que toi. Je ne mettrai jamais en péril ce que nous vivons pour quelque chose d’aussi futile qu’un coup d’un soir avec Carrie Glynn ou n’importe qui d’autre.

— Ce n’est pas un coup d’un soir qui me fait peur.

En reniflant, elle releva la tête et perça la buée du pare-brise d’un regard vitreux, comme si elle y percevait un avenir loin d’être radieux.

— La tromperie ne se base pas sur un coup d’un soir. C’est bien plus grave que ça.

— C’est un peu cliché, comme phrase. Qu’est-ce que tu lis, en ce moment ?

Ma plaisanterie tomba à plat. Penny avait les mâchoires serrées et, lorsqu’elle tourna enfin la tête vers moi, ce fut pour m’offrir un regard noir.

— Je ne suis pas une gamine, Ian. Arrête de me traiter comme telle.

— Excuse-moi. Voilà que je m’abonne à la condescendance, moi aussi. Tu disais être intimidée. Par quoi ?

Ses traits s’adoucirent.

— Je viens d’avoir vingt-trois ans, Ian. J’ai un boulot obtenu grâce à un diplôme que je n’ai jamais eu envie de passer. Je n’ai pas d’argent, aucune idée de ce que me réserve l’avenir... Je suis l’exemple même de la fille paumée. Alors que toi... tu as ta propre boîte, tu as accompli de grandes choses, tu fais ce dont tu as toujours rêvé...

— Faux, l’interrompis-je. Je rêvais d’être un artiste. Je rêvais de traverser Paris et de dormir sous les ponts pour tirer le portrait de belles dames assises à la terrasse des cafés. Je n’ai jamais voulu être architecte. Seulement, comme je ne me débrouille pas trop mal, j’en suis arrivé là.

Elle fronça les sourcils.

— C’est vrai, j’avais oublié.

— Moi aussi, il m’arrive de l’oublier. Parfois, c’est encore pire que de savoir qu’on ne vivra jamais cette vie rêvée. C’est affreux d’oublier ses rêves.

Mon discours n’arrangeait rien à l’affaire.

— Tu as peur que je veuille te quitter pour Carrie Glynn ? repris-je. Et pourquoi ? Parce qu’elle est riche ?

— Non. Enfin, l’argent peut peser dans la balance, mais ce qui m’inquiète le plus, c’est l’aspect général de cette femme. Sa fortune, elle l’a amassée grâce à son assurance, sa réussite, son talent. Bref, tout ce que je n’ai pas.

Tristement, elle haussa les épaules.

— Exactement, opinai-je. Tout ce que tu n’es pas. Voilà pourquoi elle ne m’intéresse pas. C’est toi que je veux, Penny. Pas ton contraire absolu.

Comme elle ne disait rien, je laissai cette phrase résonner un long moment avant d’ajouter :

— Tu as parlé de son âge. Est-ce que c’est aussi...

Penny acquiesça frénétiquement.

— Oui. Ton âge m’intimide, Ian. Je ne t’en ai jamais parlé parce que... je ne sais pas. J’avais peur que le fait d’être plus âgé te mette mal à l’aise. En réalité, c’est moi qui suis mal à l’aise d’être plus jeune que toi.

— Ah ?

Que dire d’autre sans avoir l’air de remettre son point de vue en question ?

— Tu lances sans arrêt ces petites remarques sur notre écart d’âge. « Mes genoux l’auraient mieux supporté il y a vingt ans », ou : « On ne se moque pas d’un vieillard. » Et moi, si je me plains de quoi que ce soit, tu dédramatises en me disant : « Imagine un peu dans trente ans. » Pourquoi restes-tu avec moi si je te rappelle sans arrêt que tu vieillis ?

Dans un soupir chevrotant, elle ajouta :

— Quand je t’ai vu avec elle, tu m’as paru naturel. Ne serais-tu pas plus heureux avec une femme qui ne te donne pas l’impression d’être Mathusalem ?

— Je ne me suis jamais comparé à Mathusalem, si ? Bref, ce n’est pas le propos. Je...

L’air me manquait. Penny avait raison. Je faisais ce genre de commentaires à longueur de journée. Pour moi, c’était une simple marque de modestie, rien de méchant.

— Penny, quand je fais ces remarques... c’est parce que tu m’intimidés, toi aussi. Tu es tellement belle, tu respire la vigueur et l’optimisme. Par ces piques, j’essaie d’être honnête avec toi en te rappelant que tu mérites mieux que moi.

— Je me fiche de mériter mieux. C’est toi que je veux !

J’attendis patiemment qu’elle fasse le lien. Lorsqu’elle comprit effectivement mes craintes, son expression s’adoucit.

— Tu ne cherches pas à trouver mieux ailleurs. Eh bien, moi non plus. Je te le jure.

Sur ce, elle chassa ses larmes presque rageusement et regarda droit devant elle.

— Au fait, sache que je ne t’ai pas suivi. Je devais rendre son attelle à Amanda.

— Je te crois. C’était notre serveuse, ce soir.

— Je revenais seulement parce que j’avais oublié d’emporter la nourriture qu’elle m’avait... Attends

une minute ! C'est Carrie Glynn qui lui a recommandé l'acupuncture ?

— Oui, pourquoi ?

Avec un peu de chance, le sujet allégerait l'atmosphère.

Le sourire aux lèvres, Penny se contenta de secouer la tête.

— Pour rien.

— Bon, notre problème est réglé ? m'enquis-je, regrettant de ne pas m'être d'abord raclé la gorge.

Penny me lança un regard comme si je racontais des balivernes.

— Oui, c'est réglé. J'ai honte de ne pas t'avoir fait confiance. Le problème est réglé si tu acceptes de me pardonner.

— J'ai déjà pardonné à des gens pour pire que ça.

Penché au-dessus du levier de vitesse, je capturai sa joue dans ma main et l'embrassai. La réponse de Penny ne se fit pas attendre, ses lèvres douces contre les miennes.

Lorsqu'on s'écarta, je lui murmurai :

— Bon, je ne suis pas rentré depuis ce matin, Ambroise doit être affamé. Tu viens dormir chez moi ?

— Hum... Tu sais, je ne voudrais pas que tu te sentes obligé...

— Penny, l'interrompis-je en lui touchant le bras. Viens chez moi, s'il te plaît. Ni toi ni moi n'avons envie de rester seuls ce soir.

— C'est vrai, soupira-t-elle, comme déçue de sa propre faiblesse.

Nous nous rendîmes chez elle, où je l'attendis dans la voiture pendant qu'elle récupérait ses affaires, puis je la ramenai chez moi, où m'attendait un Ambroise furieux. J'ignorais qui de Penny ou de moi l'énervait le plus.

J'aurais volontiers jeté le souvenir de notre première dispute aux oubliettes. Nous étions tous les deux mentalement épuisés. Elle se recroquevilla contre moi dans le lit. Un lit qui n'avait plus la même saveur lorsqu'elle n'était pas là.

— Je regrette qu'on se soit chamaillés, murmura-t-elle d'une voix endormie.

— Ça devait arriver. Notre première dispute. On devrait fêter ça.

Je me mis à bâiller. Mes paupières pesaient une tonne.

— J'achèterai du champagne.

Penny ne dit plus rien pendant un long moment. Puis, soudain, elle s'assit sous les draps comme si elle venait de recevoir une décharge électrique.

— Oh, mince ! Quelle idiote, j'ai complètement oublié de te demander où en était ton projet !

Je venais de frôler la crise cardiaque. Il me fallut une minute pour retrouver une respiration normale.

— Ah oui, le projet aux Bahamas dont je t'ai déjà parlé. Mais par pitié, ne me refais plus jamais une frayeur pareille !

— Le projet qui te ferait partir plusieurs mois ? bredouilla Penny en se mordillant la lèvre. Tu vas l'accepter ?

— On dirait que je n'ai pas vraiment le choix. C'est... un gros contrat.

Donnais-je l'impression de me pavaner ?

— Et ? C'est plutôt positif, non ? Grâce à un gros chèque, ton entreprise pourrait se développer.

En remuant, elle fit glisser le drap de sa magnifique poitrine.

— Oui, et j'aurais moi-même de quoi gonfler mon épargne.

J'eus soudain l'impression qu'un papillon de nuit s'était coincé dans mon ventricule gauche, car je me mis à frissonner de la tête aux pieds. J'avais les mains moites.

— J'aurais même assez pour... me caser. Économiser pour les études d'un enfant. Voire deux.

Un sourire timide illumina le visage de Penny.

— Deux, c'est bien.

— Oui. Combien...

Je fronçai les sourcils. Un soupir m'échappa. Je craignais vraiment de faire une attaque. Au moins, ce serait pour une cause on ne peut plus romantique.

— Sais-tu combien coûtent les mariages, de nos jours ?

— Eh bien, j'imagine que ça dépend du lieu. Dans les Bahamas, ou...

Elle gigotait sous les draps, frôlant mes jambes avec les siennes.

— Oui, c'est une option à envisager. En temps voulu, murmurai-je en m'inclinant vers elle.

Penny se redressa pour m'embrasser, ce qui ne fut pas une mince affaire avec le sourire jusqu'aux oreilles. Pour le moment, je ne pouvais rien lui promettre. La franchise avant tout.

— Je crois que nous devrions mettre les choses au clair. Par exemple, combien de temps nous risquons d'être séparés.

Un soupir de déception lui échappa. Elle se redressa dans le lit.

— J'espérais éviter le sujet, mais tu as raison. Il faut en parler.

— Ce serait plus d'un an.

— Plus d'un an ? s'exclama-t-elle, les yeux aussi écarquillés que si elle venait de voir un train dérailler. Quand partirais-tu ?

— En juillet. Et je ne rentrerais pas avant le début des travaux en 2017.

Un silence.

— Je sais, repris-je. Moi non plus, ça ne me plaît pas. Mais je te l'ai déjà dit, tu pourrais venir me rendre visite.

Tu pourrais partir avec moi.

Non, je n'osais pas le lui demander. Nous nous connaissions depuis août. À peine trois mois. On a beau se sentir bien dans un couple, on ne demande pas à sa compagne de déménager, de quitter un boulot et une vie entière après seulement trois mois. Ça ne se fait pas.

Que m'arrivait-il ? Je ne m'étais jamais posé ce genre de questions. Les partouzes, ça ne se fait pas. Coucher avec une collègue de travail non plus. Laisser une jeune femme qu'on a rencontrée en boîte emménager chez soi après deux semaines de sexe presque constant, n'en parlons pas. Pourtant, j'avais fait tout ça. Il était temps de faire les choses dans les règles, pour une fois.

— Ouais.

La voix de Penny se fit soudain triste. Son élan d'énergie de tout à l'heure repartait aussi vite qu'il était arrivé. Elle me sourit d'un air fatigué.

— Ce serait parfait pour une lune de miel.

— Pourquoi pas, acquiesçai-je.

Je nous imaginai sur la plage, récitant nos vœux au coucher du soleil. Il n'y aurait qu'elle, moi et le célébrant. Était-ce vraiment obligatoire d'avoir des témoins ? Au pire, je pourrais payer des touristes du coin.

Dans ma tête, Penny était déjà ma femme. Je ne lui avais même pas demandé son avis.

Il lui suffirait de me demander, voire seulement d'évoquer l'éventualité de me suivre, et je l'emmènerais dans l'avion. La commission que je tirerais de ce projet suffirait à assurer notre avenir tout entier. Ce serait égoïste de nous en priver sous le seul prétexte qu'elle allait me manquer.

C'était bizarre, Penny avait l'air abattue.

— Que se passe-t-il, ma puce ?

Dis-le, la suppliai-je en silence. Demande-le-moi.

— C'est juste que... tu vas me manquer.

Elle se glissa sous les draps. Qu'est-ce que je croyais ? Elle n'allait tout de même pas me demander de partir avec moi. Dans deux ans, je reprendrais ma vie où je l'avais gaiement laissée. La sienne, en revanche, suivrait son cours.

Je déposai un baiser sur son front et l'attirai tout contre moi. Chaque moment où nos peaux se toucheraient serait à chérir jusqu'au jour maudit où il me faudrait prendre l'avion.

— Toi aussi, tu vas me manquer. Crois-moi, s'il y a une chose qui me donne envie de refuser ce contrat, c'est bien l'idée d'être loin de toi.

Comme d'habitude, la meilleure chose à faire est aussi la plus difficile. Dans le cas présent, le bon choix, c'était de partir. Je me surpris à prier pour qu'elle évoque l'idée de m'accompagner. Un espoir qui tint encore longtemps après qu'elle se soit endormie.

Le lendemain, cette rengaine me matraqua cruellement le cerveau : *Tu aurais dû le lui demander, imbécile de Zapotèque !*

Je tapotai mon bureau avec mon stylo, le regard rivé à mon téléphone. Ce serait si simple d'appeler Penny pour lui dire : « Salut, ma puce ! Et si tu venais avec moi ? » Mais ce serait injuste. Elle répondrait oui, et je deviendrais l'élément perturbateur de sa vie.

Avant de franchir un tel cap, j'avais besoin de conseils.

Je composai le numéro du bureau paroissial et attendis qu'Annie décroche.

— Église de Saint-Basil, répondit ma sœur avec cette voix haut perchée qu'elle adoptait pour les personnes extérieures à notre cercle privé.

— Est-ce que c'est trop fou de demander à Penny d'emménager avec moi aux Bahamas ?

Le ton guilleret d'Annie retomba platement.

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

J'aurais dû aborder le sujet de ma délocalisation avant d'y ajouter le cas de Penny. Elle l'aurait mieux pris.

— On m'a proposé un contrat qui impliquerait un séjour d'un an et demi...

Je l'entendais presque faire le signe de croix. Avant qu'elle ne me tombe dessus, je m'empressai de me défendre.

— Oui, je sais ce que tu vas me dire. Je ne devrais pas lui demander de m'accompagner alors qu'on se connaît depuis peu, mais les circonstances font que...

— Tu pars vivre un an et demi aux Bahamas !

Annie avait toutes les raisons d'être scandalisée. J'étais son plus proche parent. C'était comme si je l'abandonnais.

— Je me fiche complètement de savoir ce qu'il adviendra de ta put...

— Eh ! m'indignai-je. Je ne t'ai pas appelée pour que tu insultes la femme que j'aime. J'appelle pour avoir ton avis.

— Mon avis ? Hypocrite, va. Tu ne m'as pas demandé mon avis avant d'accepter de changer de pays, rétorqua-t-elle sèchement.

— Toi aussi tu serais partie si on t'avait foutu un putain de chèque à sept zéro sous le nez !

— Surveille ton langage, Ian ! Je suis dans une église.

— Non, tu es dans un bureau au sous-sol d'une église, nuance !

Je pris une profonde inspiration. Comme Penny la veille au restaurant, j'étais à deux doigts de craquer.

— Je n'ai pas le choix, Annie, je dois accepter ce contrat. Soit la Pratchett & Baker reste au point mort, soit elle devient l'une des plus grosses boîtes de Manhattan.

— Sept zéro ? Tu me fais marcher, c'est ça ? Avoue.

— C'est très sérieux, Annie. Aussi sérieux que la crise cardiaque qui a emporté maman.

C'était la seule chose sur laquelle je pouvais jurer si je voulais convaincre ma sœur de me croire.

— Tu acceptes ce job pour gonfler ton propre portefeuille, pas vrai ?

Voilà qu'elle jouait à : « Quel est l'ordre de tes priorités ? »

— Oui, aussi. Sept millions de dollars pour ma poche.

Elle poussa un petit cri. Il me tardait qu'elle reprenne le téléphone, j'avais peur de l'avoir tuée.

— Tu comprends mieux pourquoi j'envisage d'accepter, maintenant ?

Pour ma sœur, il n'y avait rien de plus important que la famille, mais je savais qu'elle ne me reprocherait pas de signer un projet à plusieurs millions sous le soleil.

— Mais pourquoi veux-tu emmener cette fille ? insista Annie, décidément désagréable. Elle a trente ans de moins que toi et tu la suis ventre à terre sous les tropiques.

— Ce n'est pas elle qui me fait partir ventre à terre, mais un gros chèque bien dodu. Pour l'instant, elle n'a même pas prévu de m'accompagner. Je voulais justement ton avis pour savoir si je devrais le lui proposer ou non.

— Non, mais tu t'entends ? Tu envisages de quitter le pays avec une femme que tu ne nous as encore jamais présentée ?

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Tu m'as dit que tu serais à l'église et, au lieu de ça, tu es partie en balade à Washington, lui rappelai-je sèchement. Figure-toi que Gena avait emménagé chez moi bien avant que tu daignes la rencontrer.

— Ce qui t'arrangeait bien, avoue-le !

— Va te faire foutre, Annie !

Je lui raccrochai au nez et jetai mon téléphone si fort sur le bureau que je craignis de l'avoir fissuré.

Quel emplâtre ! J'adorais ma sœur, je ne pouvais pas prendre le risque de la perdre. Ni elle, ni n'importe quel autre membre de ma famille. Je me sentis mal de lui avoir parlé de cette manière. Et si elle mourait d'un accident de voiture en rentrant chez elle ce soir ? Et si c'étaient mes dernières paroles à ma sœur ?

Visiblement, elle aussi avait des remords, car mon téléphone se remit presque aussitôt à sonner.

— Excuse-moi, dit Annie à l'instant où je décrochai, me coupant l'herbe sous le pied. Je n'ai pas été gentille avec toi, Ian. Je ne devrais pas me servir de ton divorce comme d'une arme à chacune de nos disputes.

— Absolument. J'ai commis des erreurs, j'en suis conscient. Mais cette fois, je ne veux pas les reproduire.

Avec un soupir de frustration, je tripotai le stylo posé sur le buvard, ouvrant et refermant le capuchon d'un geste compulsif.

— Moi non plus. Je n'aime pas te voir souffrir. Et puis, je n'ai rien contre cette fille. Cette situation ne m'inspire rien qui vaille, c'est tout.

— Ça, c'est uniquement parce que tu n'as jamais rencontré Penny, insistai-je. J'aimerais qu'elle vienne avec moi jeudi.

— Pour Thanksgiving ? s'étonna Annie.

— Oui, pourquoi ? Elle n'est pas la bienvenue ?

Je tapotai mon buvard avec la pointe de mon stylo.

— Bien sûr que si. Mais elle n'a pas de famille ?

Pendant un instant, j'imaginai à quoi pouvait ressembler Thanksgiving chez les Parker. Des critiques à la pelle, une ambiance passive-agressive et une animosité à peine masquée envers Penny. Ce serait une

torture. Je sentis renaître ma haine pour ses parents.

— J'ai rencontré ses parents. Si tu les entendais parler à leur fille, tu n'en croirais pas tes oreilles. Et tu n'aurais pas non plus envie de la laisser en leur compagnie pour un repas de fête.

— C'est triste. Si elle n'a pas prévu de les voir, alors bien sûr, elle est la bienvenue à la maison.

Les histoires de pauvres gens sans famille attendrissaient Annie à tous les coups. On frappa à ma porte. En levant les yeux, je vis Burt me faire de grands gestes derrière la baie vitrée.

— Je dois te laisser, Annie. Excuse-moi de t'avoir insultée. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime. On se voit jeudi.

En raccrochant, je fis signe à Burt d'entrer.

— C'était ta petite femme ? fit-il, le sourire aux lèvres.

Je poussai un soupir en reposant – cette fois doucement – mon portable sur le bureau.

— Non, c'était ma grande sœur autoritaire.

— Comment s'est passé le repas d'affaires ?

Si Burt n'avait pas plongé dans le sujet la tête la première, je l'aurais soupçonné de couvrir un virus.

— Très bien.

Toute la matinée, je l'avais fait mariner. Par exemple, j'avais gratifié son mail particulièrement matinal d'un sobre : « Nous en discuterons au bureau. » Une fois au travail, nos emplois du temps respectifs ne lui avaient pas laissé une seule minute pour me passer à la question. J'avais pris un malin plaisir à faire durer le suspense, mais il était temps d'en venir aux faits.

— Huit chiffres au compteur.

— Je te demande pardon ? bredouilla Burt, le visage aussi lumineux qu'un sapin de Noël. Tu peux répéter ?

— Plusieurs millions iront dans les caisses de la boîte. Je formerai une équipe avec qui je partirai dix-huit mois aux Bahamas.

— Tu as besoin de recommandations ? me lança-t-il sans perdre de temps.

— Hum...

Si j'avais mis tout ce temps pour lui en parler, c'était sans doute afin de repousser le moment où le projet deviendrait réalité. Une réalité inévitable.

— Si tu préfères me garder en retrait...

— Non, non, ce n'est pas ça du tout, le rassurai-je. J'aurai besoin de ton avis, c'est évident. J'aurai même besoin du soutien de toute l'équipe. Ce projet est d'une envergure colossale. Moi-même, j'en ai encore des vertiges. Après tout, j'ai appris il y a vingt-quatre heures à peine que ma vie serait chamboulée.

— Pendant dix-huit mois, précisa platement Burt. Dix-huit mois dans un paradis de soleil et de sable chaud.

— Ou plutôt dans un puits de gadoue rempli de matériel de mesures. Mais ce n'est pas ce qui me chiffonne.

Non, du tout. Ce qui me chagrinait, c'était de laisser Penny à New York alors qu'une vie de couple heureux nous attendait, alors que nous envisagions l'avenir à deux. Je ne voulais pas mettre ce bonheur en attente pendant dix-huit mois. Tant de choses pouvaient arriver. Penny pouvait m'oublier. Elle pouvait rencontrer quelqu'un d'autre, un gaillard plus jeune que moi et en meilleure forme, à la fois physique et mentale. Un gaillard qui la mettrait en tête de ses priorités au lieu de fuir aux Bahamas en s'imaginant qu'elle allait l'attendre.

— Et qu'est-ce qui te chiffonne ?

Burt chassa les pans de sa veste déboutonnée pour fourrer les mains dans ses poches.

— Ce serait de flinguer le projet et de tirer une balle dans le pied de notre société. Mais j'ai également quelques craintes sur le plan personnel, dus-je admettre.

— C'est cette fille, pas vrai ?

Son sourire m'évoquait celui d'un homme à qui l'on présente une valise remplie de fric et qui serait prêt à dire n'importe quoi pour qu'on ne la lui retire pas.

— Oui. On a abordé le sujet de l'avenir, d'une famille qu'on aimerait éventuellement fonder ensemble, ce genre de truc. Je me fais vieux, Burt. Je veux voir mes enfants grandir.

Je partageais rarement une conversation aussi intime avec mon codirecteur. À l'époque de ma séparation avec Gena, il m'avait exprimé tout son soutien, mais nous n'étions pas amis pour autant. Nous gérons une boîte à quatre mains. Si je refusais cette offre unique, il n'allait pas me féliciter. Même s'il me restait six mois à vivre, il se débrouillerait pour traîner ma carcasse sur le chantier.

— Facile : tu la fais venir avec toi aux Bahamas, vous chevauchez des étalons sur la plage et tu la ramènes à l'hôtel pour la mettre en cloque, résuma Burt, comme s'il n'y avait rien de plus normal pour lui que d'évoquer ainsi la conception de mon futur enfant.

— Ne dis pas n'importe quoi, grondai-je.

— Pardonne ma franchise. Seulement, je n'arrive pas à croire que tu oses ne serait-ce qu'envisager de refuser une telle opportunité.

— Je n'envisage pas de refuser. Je suis triste d'être forcé d'accepter, c'est tout.

C'était le cœur de mon problème. J'avais le choix, tout en ne l'ayant pas, puisque je me trouvais incapable de tourner le dos à mes obligations.

Nom d'un mérinos mal léché ! J'avais l'impression de revivre mon divorce ! La seule différence étant que, cette fois-ci, je ne perdais pas d'argent, j'en gagnais.

— Ne t'inquiète pas, je ne ficherais pas tout en l'air, rassurai-je mon collaborateur. J'ai besoin d'un jour ou deux pour me faire à l'idée et commencer à réfléchir aux plans, c'est tout. J'ai encore le temps. La précipitation nous desservirait sur le long terme.

— Tu as raison, affirma Burt.

Il était tellement rassuré que je ne refuse pas le projet qu'il aurait acquiescé à n'importe quoi.

Son téléphone sonna dans sa poche. Il le sortit et fronça les sourcils.

— Je dois décrocher.

Chose qu'il fit en quittant la pièce. Je m'enfonçai dans mon fauteuil, les yeux au plafond. Six mois en arrière, ce contrat aurait été pour moi un rêve devenu réalité.

Bon, chaque chose en son temps. D'abord, je devais inviter Penny à Thanksgiving. Je détestais passer un appel privé pendant mes heures de travail, mais je savais que ça ne dérangeait pas Penny. Je sélectionnai donc son nom dans mon répertoire.

— Allô ?

Sa voix douce eut raison d'une bonne partie de ma tension.

— Vous êtes Américaine, non ?

— Vous croyez ? s'amusa-t-elle. Bonjour, Ian.

— Salut, ma puce, gloussai-je.

Je faisais de mon mieux pour entamer nos conversations « normalement », pour reprendre le terme de Penny, mais c'était pour moi un défi.

— Quelqu'un d'autre est Américain. Tu sais qui ? lui demandai-je.

— Toi, même si tu refuses de l'admettre.

— Comment oses-tu ? fis-je mine de m'indigner. Non, j'allais dire le mari de ma sœur. Et comme je te soupçonne de ne pas fêter Thanksgiving chez tes adorables parents... (Elle pouffa.) J'ai pensé que tu

aimerais m'accompagner chez Annie.

Un silence.

— Ce serait avec plaisir, mais...

— Mais ?

Elle soupira.

— Ta sœur n'a pas envie de me rencontrer. Je l'ai bien compris le jour où elle a fui à Washington pour m'éviter.

— Elle n'a pas fui.

Elle avait simplement omis de me prévenir que, comme par hasard, la semaine où je décidais de venir à la messe avec Penny, elle quitterait la ville pour le week-end.

— Et puis, même si elle avait fui, ce ne sera pas le cas cette fois-ci, lui assurai-je. Je sais où elle habite, on montera un guet-apens. Elle n'osera jamais abandonner une dinde au four.

J'eus un petit rire pour que Penny n'ait pas l'impression que je la suppliais.

— Écoute, je ne veux pas te mettre la pression.

— Non, non, ça va.

Il m'en fallait plus. « Ça va », c'était juste bon pour attirer les soucis.

— Excuse-moi, se reprit Penny. Je ne sais pas pourquoi je suis chiante comme ça.

— Parce que tu es nerveuse.

Oups ! Venais-je de lui donner raison alors qu'elle se disait chiante ? Je m'empressai de poursuivre pour qu'elle n'ait pas le temps d'y penser.

— J'aimerais que tu t'entendes bien avec ma sœur, je l'avoue. Mais rassure-toi, Penny, je ne vais pas te chasser de ma vie parce que tu n'es pas la meilleure copine d'Annie.

— Quel pessimisme ! Ça pourrait très bien se passer entre elle et moi. Qu'est-ce que tu en sais ?

Elle était sur la défensive. À croire qu'elle avait effectivement noté que je ne l'avais pas contredite lorsqu'elle s'était qualifiée de « chiante ».

— Impossible, je connais ma sœur. Il n'y en a qu'une parmi vous qui aura envie de faire des efforts pour s'entendre avec l'autre, et c'est toi.

— Elle n'aura pas envie de s'entendre avec moi ? résuma Penny.

Je pesai mes mots.

— Disons qu'Annie sera sur ses gardes, sans vouloir t'inquiéter.

— Trop tard.

— Ne t'inquiète pas, ma sœur t'appréciera. Ou en tout cas, même si elle reste sur ses gardes, elle fera des efforts.

Annie était pétrie de préjugés. Une fois qu'elle se faisait une idée de quelqu'un, difficile de la faire changer d'avis. Mais en définitive, elle ne souhaitait que mon bonheur.

— Lorsqu'elle s'apercevra combien je t'aime et la place que tu occupes dans ma vie, elle ne nous mettra aucun bâton dans les roues.

— Mais si je ne m'entends pas avec elle...

Penny hésita, puis recommença sa phrase.

— Si je n'ai aucun atome crochu avec ta famille, est-ce que ça aura une incidence sur notre relation ?

— Penny, est-ce que j'apprécie tes parents ? lui rappelai-je.

Elle n'avait pas rompu après la scène du restaurant. Certes, ils étaient moins proches que ma sœur et moi, mais quand même.

— Ne t'inquiète pas, tout ira bien. Et même si ce n'est pas le grand amour entre vous, tant pis. Annie n'a pas à décider de la manière dont je dois vivre ma vie.

— Bon, d'accord, murmura Penny. Tu veux que j'apporte quelque chose ?

— Non, rien du tout. Annie penserait que tu la soupçonnes de ne pas pouvoir gérer le repas toute seule, ce serait l'insulter. Je leur trouverai une bonne bouteille de vin, ce sera suffisant.

— Tu veux dire qu'on offrira une seule chose de notre part à tous les deux ? Comme un vrai couple ? Ça me plaît, gloussa Penny.

— C'est l'un des avantages de vivre une relation sérieuse. Ça, et les complémentaires santé.

— Tu veux partager ma mutuelle ? pouffa Penny.

— Elle est forcément plus intéressante que la mienne.

Connaissant Sophie et ses idées libérales, elle payait forcément la sécurité sociale de ses employés.

Raison n° 430 pour justifier qu'il te faut accepter ce projet d'hôtel de luxe, m'informai-je. Et si ton enfant naissait handicapé ? Il faudrait pouvoir payer les traitements et les opérations chirurgicales.

— Nous comparerons nos mutuelles plus tard, décidai-je. Est-ce que tu m'accompagnes jeudi ?

— Oui. Je te suivrai n'importe où.

Mon cœur se serra.

Demande-le-lui, connard. Demande-lui de t'accompagner à Nassau. Ce n'est pas le genre de chose qu'on lâche au téléphone au plein milieu d'une journée de travail.

— C'est noté. Tu viens dormir chez moi mercredi soir ?

— Non, je sors avec des amis. On se retrouvera chez toi jeudi.

— Très bien. Quand Annie m'aura donné l'horaire, je te passerai l'information dans la soirée.

Après un « je t'aime » mutuel, nous raccrochâmes et je tournai mon fauteuil vers mon ordinateur. Je sortis de l'écran de veille pour examiner les plans détaillés que m'avait envoyés Carrie. Elle voulait du changement.

Pas moi.

Chapitre 17

Quelque part dans Manhattan, le père Noël faisait les emplettes pour préparer sa mission livraison, pendant que ma petite amie traversait la ville pour rejoindre ma tour. Elle avait presque vingt minutes de retard et cuvait son alcool d'hier soir, à en juger par les textos enivrés qu'elle m'avait envoyés dans la soirée. J'étais agacé. D'habitude, Penny était plutôt ponctuelle.

Mon agacement était surtout nourri par l'angoisse. Je voulais que tout soit parfait pour la rencontre entre ma sœur et Penny. Mais n'allez pas tendre à Annie le bâton pour vous faire battre. Arriver en retard, c'était lui offrir une grenade dégoupillée.

La sonnette retentit.

— C'est moi ! cria Penny dans l'interphone grésillant. Désolée du retard !

— Entre.

Voilà, j'avais déjà oublié ma colère.

J'empruntai l'ascenseur et rejoignis Penny dans le hall. Elle portait une robe marron ravissante avec de grands carreaux et une coupe digne des années 1960, une large ceinture jaune nouée à la taille. Moi, je m'étais contenté d'enfiler un pull et un pantalon en velours côtelé.

— Tu es magnifique ! m'exclamai-je.

Mon compliment venait du cœur. Allez savoir comment Penny se débrouillait pour être toujours plus belle que la fois précédente. Il paraît que l'amour se renforce quand l'autre nous manque. Apparemment, deux jours pouvaient suffire.

— Merci, sourit-elle en baissant les yeux. Désolée pour le retard.

— Ce n'est rien, Annie sait qu'il est difficile de se déplacer en ville les jours de fête.

Mais elle savait également que les riverains sont au courant et qu'ils peuvent anticiper leurs déplacements en fonction du trafic. Bon, je préférais rester optimiste.

— Elle sera ravie d'apprendre que tu n'as pas passé la nuit chez moi.

— Pourquoi ? Notre vie sexuelle pose-t-elle un problème à ta sœur ? fit Penny, craintive.

— Uniquement en dehors des liens du mariage.

Ce qui n'arrangeait pas le problème.

— Dois-je comprendre que nous serons privés de câlins toute la soirée ? s'enquit-elle tandis que nous nous dirigeons vers la voiture. Bien sûr, je n'ai pas l'intention de te peloter devant ta famille, mais j'espère que ta sœur ne compte pas laisser un siège vide entre toi et moi pour éviter trop de proximité.

Je me serais cru au catéchisme.

— Non, contente-toi de ne pas me rouler de pelle entre la salade et la dinde, et tout ira bien.

Je lui ouvris la portière de ma voiture, puis la refermai derrière elle. Je venais de m'installer derrière le volant lorsqu'elle me glissa :

— Je suis prête à tout pour lui faire bonne impression.

— Sois toi-même. Nous n'allons pas au tribunal, tu sais.

Moi, en revanche, je devais me tenir à carreau devant le juge Annie. Je risquais une sentence maximale. Penny n'était là que pour témoigner en ma faveur.

Garé devant la maison de ma sœur, je pris la main de Penny dans la mienne.

— Tu es prête ?

Elle esquissa le petit sourire du patient qui s’apprête à subir une opération bénigne mais désagréable. En marchant jusqu’à la porte, elle ne cessa d’ajuster sa robe et de se tripoter les cheveux. Je n’y prêtai pas attention et ouvris le battant en appelant :

— On est là !

Danny était affalé sur le canapé, ce manchot, au lieu d’aider en cuisine. Il se leva.

— Oncle Ian. Penny, ravi de vous revoir.

— Tout le plaisir est pour moi, affirma Penny en offrant à Danny une étreinte qui me laissa aussi stupéfait que mon neveu.

J’étais heureux de la voir à l’aise avec une personne qui m’était si chère. Puis, elle fit un pas en arrière en marmonnant :

— Désolée, mes parents n’ont jamais été tactiles avec moi. Je ne sais pas vraiment comment me tenir pour les fêtes en famille.

— Tu te débrouilles à merveille, la rassurai-je en logeant une main au creux de ses reins pour l’accompagner vers la cuisine.

Penny contourna le gros fauteuil en cuir et me suivit à travers la salle à manger. Annie avait recouvert la table d’une nappe de notre mère, en dentelle blanche immaculée, elle-même décorée d’un centre de table digne de Martha Stewart. Penny ralentit le pas pour détailler les photos accrochées au mur, mais je la tirai par le bras avec impatience. Les années 1980 avaient été dévastatrices pour ma garde-robe, je préférais épargner ses pupilles.

Dans la cuisine, Bill sortait une tarte du four et Annie s’essuyait les mains sur un torchon.

— On est là, répétai-je.

Annie s’approcha en souriant et me serra dans ses bras avec une force qui me compressa les côtes.

— J’avais presque oublié à quoi tu ressemblais, m’accusa-t-elle.

— Je pensais que tu attendrais d’avoir dit les grâces avant de me lancer des piques.

Lorsqu’elle me libéra enfin de sa prise mortelle, je poussai doucement Penny vers elle, une main au bas de son dos.

— Et voici Penny.

— Ah, la célèbre Penny, déclara Bill avec un sourire amplement plus sincère que celui de ma sœur.

Nous avons beaucoup entendu parler de vous.

— Ma sœur Annie et son mari, Bill, les présentai-je.

Annie s’efforça de prendre un air accueillant, mais elle mentait comme un arracheur de dents.

— C’est gentil d’être venue, dit-elle à la pauvre Penny.

— C’est moi qui vous remercie de m’avoir invitée.

Penny se montrait déterminée à s’attirer les bonnes grâces de ma frangine. Je devinais que celle-ci réfléchissait déjà à sa prochaine attaque. Penny insista :

— C’est pour moi l’occasion de connaître toute la famille de Ian.

— Non, pas toute, la corrigea Annie. Ils sont presque tous restés de l’autre côté de l’océan. J’espère que vous avez un passeport.

— Je peux t’aider ? offris-je à ma sœur avec un regard noir.

Elle aurait pu accepter gentiment la cordialité de Penny.

— Non, non, c’est bon, je gère. Allez plutôt rejoindre Danny, visitez la maison, ne restez pas dans nos pattes, suggéra-t-elle en nous chassant de la cuisine comme le faisait notre mère quand on était gamins.

Penny en profita pour revenir voir les photos accrochées au mur. Elle pointa du doigt celle que nous avions prise à Glasgow lors d’une visite chez mon frère David. Cette photo devait dater d’une bonne vingtaine d’années puisque le plus jeune des mômes de David avait environ quatre ans.

Moi aussi, j'avais vingt ans de moins. Mes cheveux étaient encore bruns et mon visage moins marqué. Et puis, j'étais mince. J'étais même dégingandé. Mon corps actuel avait dû se développer autour de la quarantaine.

— Ce sont tes autres frères et sœurs ? Ceux pour qui je vais devoir me procurer un passeport ? s'enquit Penny.

Je sortis de mon spleen nostalgique et désignai mon frère sur la photo.

— Oui, c'est David. Là, c'est sa femme, Brandy. Elle vient de Californie, précisai-je pour que Penny se trouve un point commun avec Brandy, même si elles ne s'étaient jamais vues. Et puis, voilà leurs enfants. Devon, Ashleigh, Peter, James, Mark, Dakota et Madison.

— Une famille nombreuse, remarqua-t-elle, un brin anxieuse.

— Oh, tu sais... C'est un truc de catholiques, marmonnai-je nonchalamment.

— Ne mets pas tout sur le dos de l'Église, me tança Danny, qui passait par là. Personne ne les a forcés à faire tous ces gamins.

La porte de la cuisine s'ouvrit à toute volée, annonçant l'arrivée de la dinde. Bill la portait sur l'un des plateaux d'argent de ma mère. Un plateau encore mieux lustré qu'à l'époque où maman s'en servait. J'ignorais comment se débrouillait Annie pour si bien entretenir l'argenterie. La volaille était splendide. Avec sa couche croustillante, elle paraissait goûteuse, comme tous les ans.

Lorsque Annie préparait un plat de fête, il y avait de quoi monter un reportage sur les coutumes locales.

En parlant du loup, la voilà qui émergeait de sa cuisine, apportant un saladier de purée de pommes de terre selon une recette de famille destinée à rassasier sept convives au lieu de cinq. L'une des particularités propres aux grandes familles, c'est qu'on ne peut jamais cuisiner pour le nombre exact de bouches à nourrir.

— Annie, votre dinde est magnifique, s'extasia Penny.

Ma sœur se mit à râler :

— J'aurais voulu qu'elle soit plus grillée.

En posant ma main sur l'épaule de Penny, je la sentis nouée par la tension.

— Accepte le compliment, un point c'est tout, Annie.

— Puis-je vous aider à faire quoi que ce soit ? suggéra Penny.

La pauvre, elle ne baissait pas les bras. J'admirais sa détermination, mais Annie risquait de la juger « désespérée », ou une bêtise du même acabit. Était-ce vraiment si difficile d'être gentille envers ma petite amie ?

— Non, la cuisine est trop petite pour trois, vous seriez dans nos pattes, rétorqua ma frangine, avant d'ajouter dans la foulée : Danny, viens m'aider.

Tous les trois repartirent en cuisine récupérer d'autres plats. Penny se tourna vers moi en mimant un silencieux : « Putain, je rêve ! »

Je n'avais pas le temps de lui expliquer pourquoi mon aînée avait perdu sa chaleur d'antan. Ma sœur avait une vision faussée de mon passé. Elle n'était pas la seule. J'avais moi aussi une image ternie de moi-même depuis que je lui avais menti sur les véritables motivations de ma rupture avec Gena. Mais quand même, pour une fois, Annie pourrait garder sa langue de vipère dans sa poche.

Je passai un bras autour des épaules de Penny et lui embrassai le front en murmurant :

— Laisse couler. Elle finira par faire tomber le masque.

— Pas de galipettes sous mon toit, les tourtereaux, gloussa Bill en déposant une assiette de gelée de canneberge coupée en tranches.

Annie le suivait de près avec un gratin d'oignons. Un par un, les plats atterrirent sur la table : le pain,

la casserole de haricots verts, le maïs, la sauce, la farce, j'en passe et des meilleures. À croire qu'Annie s'apprêtait à nourrir un régiment de l'infanterie américaine.

Perplexe, Penny lança à la volée :

— Waouh ! Vous attendez d'autres enfants pour le dîner ?

Oups. Le sujet qui fâche. J'aurais dû prévenir Penny, c'était ma faute.

— Non, Danny est notre fils unique, répliqua Annie d'un ton cassant.

Une réponse qu'elle servait depuis toujours. Dernièrement, la question suivante tournait autour d'un :

« Oh, vous n'êtes pas triste à l'idée de ne jamais être grand-mère ? »

Il fallait ramener la conversation en terrain neutre, et vite. Je toussai dans ma main pour m'éclaircir la voix.

— Tout a l'air divin, Annie. Tu t'es surpassée.

— Visiblement, j'en ai fait beaucoup trop.

Sur ce, elle retourna en cuisine en poussant la porte qui claqua violemment sur ses gonds.

J'aurais voulu rassurer Penny, lui dire que ce n'était pas sa faute, mais malheureusement, je n'étais pas doté de télépathie.

— Je reviens tout de suite.

La porte de la cuisine se referma bruyamment derrière moi et je suivis Annie jusque dans la cour. Il faisait un froid de canard et nous n'avions pas pris nos manteaux. Je croisai les doigts pour que cette dispute soit brève.

— Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu traites ma petite copine aussi mal ? demandai-je en portant ma main en visière pour me protéger d'un ciel gris et pourtant étrangement aveuglant.

— « Petite copine », tu as trouvé le bon mot, rétorqua-t-elle, dédaigneuse. « Puis-je vous aider ? Attendez-vous d'autres enfants ? » Cette gosse est désespérée, ma parole !

Dans le mille.

— Elle ignorait que le sujet des enfants était tabou avec toi, argumentai-je. Elle essaie d'apprendre à te connaître, c'est tout.

— Eh bien, qu'elle évite d'aborder un thème aussi intime, grogna Annie.

Une fois qu'elle était en colère, elle était comme un chien qui grignote un os.

— Si Penny est là ce soir, c'est pour rencontrer ceux qui deviendront probablement sa belle-famille, lâchai-je.

Je le regrettai aussitôt.

— Oh, vraiment ? pouffa Annie, comme si je venais de lui raconter la blague de l'année. Pour combien de temps, Ian ? Jusqu'à l'arrivée en scène de ta prochaine proie ? Puis tu en épouseras une autre ?

— Si tu sous-entends que j'ai trompé Gena avec Penny...

— Je ne sous-entends pas, j'accuse, rectifia-t-elle. Je ne suis pas née de la dernière pluie. Franchement, regarde-la, avec ses cheveux blonds et ses gros nichons. Mon Dieu, on la croirait sortie tout droit d'une cassette de film cochon.

— Je ne crois pas qu'ils les pressent encore en cassettes, précisai-je avant de me rappeler d'être vexé. Et comment oses-tu la rabaisser comme ça ? Ce n'est pas sa faute si Penny a un beau cul et de gros nibards !

— Surveille ton langage !

Qu'elle aille se faire voir avec son langage.

— Si elle a envie de tourner un porno, qu'elle le fasse. Je ne l'aimerai pas moins. Mais je te rappelle qu'elle était vierge au début de notre rencontre, ce n'est donc pas son genre.

C'est ça, creuse encore. Avec un peu de chance, tu feras un trou assez grand pour que ta sœur t'y enterre vivant.

Les yeux d'Annie étaient ouverts si grands que je m'attendais presque à la voir se transformer en monstre.

— Elle *était* ? J'en déduis qu'elle n'est plus vierge ?

Un silence.

— Ian David Pratchett ! reprit-elle. Tu as accumulé les mauvaises décisions dans ta vie...

— Là, ce n'est pas une mauvaise décision, me défendis-je. C'est elle qui a choisi de coucher avec moi.

— Et tu n'as pas été capable de résister ? Alors que tu étais marié ?

— Penny n'est pas la femme avec qui j'ai...

Je m'interrompis. Il était temps de rétablir la vérité.

— Annie. Gena et moi n'avons pas divorcé à cause d'une tromperie. Je ne l'ai jamais trompée. Nous avons rompu parce qu'elle ne voulait pas d'enfants.

Annie souffla avec un air de déni, mais, plus les secondes passaient, plus son expression changeait. Elle n'était plus sûre du fondement de son accusation.

— Pourtant, vous avez essayé. Vous avez consulté un médecin.

— Oui, on a essayé, on a vu un médecin. Mais Gena ne voulait pas aller plus loin.

Aborder ce sujet me pesait lourd, surtout aujourd'hui, parce qu'en défendant ma cause, je nourrissais la tendance malsaine qu'avait ma sœur de me mater. En retournant dans la salle à manger, elle ne changerait pas d'avis sur Penny, mais verrait en elle une nouvelle façon pour moi d'avoir le cœur brisé.

— Ce n'est pas parce qu'elle ne supportait plus d'être déçue qu'elle ne voulait pas d'enfants, Ian. Crois-moi, je sais ce qu'on ressent quand la tragédie frappe chaque mois. Les hommes ne peuvent pas comprendre...

— Oh, si. Je comprends très bien.

J'étais conscient de la souffrance de ma sœur après toutes ces années à n'avoir pas pu concevoir d'autres enfants avec Bill, mais, moi aussi, j'avais mes problèmes. Même s'ils étaient moindres par rapport à ceux d'Annie, j'avais le droit de souffrir aussi.

— Chaque fois qu'elle avait ses règles, Gena me rassurait en disant que ça marcherait peut-être le mois suivant. Au début, on s'y faisait. Mais au bout de dix, onze, douze fois, je fondais en larmes. Je restais fort devant Gena parce que je croyais qu'elle en avait autant envie que moi, puis je m'asseyais derrière mon bureau et je pleurais.

— Je l'ignorais, murmura Annie, la voix chevrotante.

— Exact, tu l'ignorais parce qu'en ce qui me concerne, tu t'empresses toujours de croire les pires choses.

C'était faux, je le savais bien. Mais j'étais à vif et je voulais qu'elle ressente un peu de ma souffrance. J'étais cruel, car la réaction de ma sœur n'était que le résultat de mon propre mensonge.

— Voilà pourquoi je t'ai fait croire que j'avais trompé Gena. Ou, en tout cas, c'est l'une des raisons qui m'ont poussé à mentir. Je ne voulais pas que tu la détestes, mais je ne voulais pas non plus que tu penses que je faisais une croix sur un mariage idéal sous prétexte que je désirais une chose qu'elle ne pouvait m'apporter.

— Pourtant, c'est ce que tu as fait, s'indigna Annie. Parce qu'elle ne pouvait pas concevoir, tu l'as quittée. Vous pouviez toujours adopter ou...

— Elle ne voulait pas de gosses, Annie ! hurlai-je. Écoute l'histoire jusqu'au bout avant de parler, bordel ! Elle ne voulait pas de gosses. Elle a fini par me l'avouer après toutes les épreuves traversées,

après m'avoir fait croire qu'on partageait cet objectif ensemble. Elle m'a dit qu'elle avait fait semblant de vouloir un bébé pour me faire plaisir, mais qu'elle en avait marre.

— Tu aurais dû...

Annie se tut.

— Je ne pouvais pas te le dire.

Comment aurais-je pu ? J'aurais raconté que ma femme m'avait menti depuis le début ? Annie n'aurait rien pu faire pour moi, alors à quoi bon ?

— Je ne t'ai rien dit parce que je me sentais idiot, piégé, berné. Je n'avais pas envie, en plus, de t'écouter maudire Gena et l'insulter pendant que je souffrais.

— Je n'aurais jamais fait ça, murmura Annie avant de se retourner pour rentrer dans la cuisine.

Je lui emboîtai le pas et claquai la porte derrière moi.

— Bien sûr que si. Tu aurais attisé ma colère pour que je la haïsse autant que toi. Alors que moi, tout ce que je voulais, c'était éviter de péter les boulons.

Je secouai la tête, incapable de regarder Annie dans les yeux. Elle avait si facilement accepté ce mensonge ! Et puis, je m'en voulais de m'être fichu dans ce pétrin tout seul.

— Pour moi, c'était plus facile de te laisser me blâmer autant que je me blâmais moi-même. Mais Penny n'a rien à voir avec cette histoire. Je veux l'épouser...

— Tu veux l'épouser ? lâcha Annie dans un souffle.

— Parfaitement.

Bill entra dans la cuisine en grommelant :

— Tout va bien ?

Traduction : il nous avait entendus. Génial.

Dans la pièce voisine, Danny demandait à Penny si nos enfants seraient élevés dans la tradition catholique. À croire qu'ils s'étaient tous donné le mot afin d'enrayer toute possibilité pour moi d'avoir une vie amoureuse.

— Danny ! Fiche la paix à ma copine ! aboyai-je en arrivant en trombe dans la salle à manger.

Mon neveu s'empressa de tripoter son col blanc d'un air coupable. En faisant son entrée, Annie eut enfin la décence d'esquisser un sourire à Penny. Puis, ce fut le tour de Bill, et chacun retrouva sa place.

— Danny, dit son père d'une voix patiente et déterminée à ramener la paix autour de cette table. Tu veux bien dire les grâces ?

— Oui, papa.

Danny fit le signe de croix et nous l'imitâmes.

Ses mots furent éloquentes concernant la chance que nous avons dans nos vies et que nous tenions parfois pour acquise. Je n'écoutais que d'une oreille. Depuis ma conversation avec Annie, j'avais le cerveau en ébullition de rage et d'incompréhension.

— Merci, Danny, dis-je lorsqu'il eut fini.

Je dépliai ma serviette d'un geste vif et la posai sur mes genoux.

Chez ma sœur, je ne comptais plus les détails qui me rappelaient ma mère. La nappe en lin. Les couverts en argent poli. Le pessimisme ambiant.

— Bon, ça, c'est fait. À l'attaque ! déclara Bill, une étoile meurtrière dans le regard brillant, et il brandit son couteau de boucher électrique.

Le temps de se passer mutuellement les plats, Annie et moi en profitâmes pour apaiser nos tensions. Penny était abasourdie de voir la quantité de nourriture servie et la vitesse à laquelle elle atterrissait dans son assiette. Comme toute son attention était focalisée sur la danse culinaire complexe d'un dîner chez les Pratchett, Annie ne trouva aucune brèche lui permettant de la critiquer. En revanche, une fois les assiettes

pleines et les verres remplis d'un vin qui n'allait pas calmer nos ardeurs, ma sœur était de retour à l'œuvre.

— Dites-moi, Penny. Depuis combien de temps fréquentez-vous Ian ? lança-t-elle avant de couper un petit bout de dinde, qu'elle se mit à mâchouiller frénétiquement.

— Depuis la fin du mois d'août, répondit ma dulcinée en levant les yeux au plafond pour faire le calcul. Ce qui fait... trois mois environ ?

Annie déglutit.

— Trois mois entiers. Mon frère a l'air de dire que c'est du sérieux entre vous. Il parle déjà de noces. Le but était certainement d'effrayer Penny, mais celle-ci se contenta de me décocher un sourire coquin.

— Vraiment ?

— Oui, tu te souviens ? Nous en avons parlé en début de semaine, rappelai-je à mon adorable compagne en lui adressant un clin d'œil.

— Dans ce cas, c'est officiel ? Avez-vous déjà décidé d'une date ? réclama Danny avec une timidité à trancher au couteau. Il faut compter six mois de préparatifs au minimum.

— D'abord, elle doit être des nôtres, ajouta Bill, comme s'il n'y avait pas assez de venin autour de cette table.

— Des vôtres ? répéta Penny, confuse et un brin affolée.

— Vous convertir, expliqua Annie. Mais de toute façon, ils ne pourront pas se marier à l'église à cause du divorce.

Je décidai d'intervenir.

— Personne ne se convertira à quoi que ce soit. Laissez-la tranquille, nom d'un chien ! Vous brûlez les étapes. La question n'a pas encore été officiellement abordée entre nous, m'emportai-je avant de prendre une profonde inspiration. Qui plus est, il ne sera pas question de mariage tant que je ne serai pas rentré de mon déplacement à Nassau.

Penny se figea à mes côtés. Je voulus me tourner vers elle et lui jurer que je l'épouserai là, dans cette salle à manger, tout de suite, si elle me le demandait. Bien sûr, il me faudrait pour cela torturer mon neveu pour qu'il accepte de nous unir. Mais je n'allais pas faire une telle déclaration devant ma sœur, qui risquait d'exploser à la moindre provocation. Penny se passerait bien de ce genre de scène.

Demande-le-lui.

Cette pensée me vint si naturellement que je fus sans voix. Tant pis pour le désordre chronologique. Je demanderais Penny en mariage ce soir. Certes, je n'avais pas d'alliance. Et le romantisme ne serait pas au rendez-vous avec l'estomac farci de dinde. Mais rien ne pouvait plus m'arrêter.

Rien, sauf l'expérience de mon passé qui m'avait vacciné contre la précipitation. Je voulais épouser Penny, mais je voulais aussi que ce mariage se construise sur une base solide.

Pendant le reste du repas, je fus surpris de constater que ma sœur faisait des efforts. Elle évitait de provoquer le conflit, c'était déjà ça. Ou, en tout cas, envers Penny. En revanche, elle ne se privait pas de raconter les pires anecdotes de mon passé. Par exemple, la courte période où, à l'âge de cinq ans, j'avais l'étrange lubie de pisser par les fenêtres. Il fut également question de se moquer de ma coiffure copiée sur le chanteur de Flock of Seagulls. Mais moi, je ne trouvais pas ce look aussi affreux que l'affirmait ma sœur. Bref, elle racontait toutes ces histoires avec amour. J'étais touché.

Une fois la tarte engloutie, Bill se leva pour déclarer :

— Je vais faire la vaisselle.

— Laisse, papa. J'y vais, intervint Danny, même s'il ne risquait pas de s'y mettre.

Secrètement, Bill adorait faire la vaisselle. Il fit signe à son fils de se rasseoir.

— Profite d'un jour de repos, ils sont rares. Va plutôt faire la sieste. Moi, j'ai tout le week-end pour me reposer.

— Je peux vous aider, affirma soudain Penny en se levant d'un bond.

Bon sang, elle faisait vraiment tout pour leur laisser une bonne impression. Annie était-elle vraiment aveugle à ce point ?

— Très bien, fit ma sœur. Pendant ce temps, Ian et moi nous occuperons des déchets. À commencer par la carcasse de cette volaille.

De toute évidence, elle voulait encore me parler seul à seul. Tout en vidant les assiettes, j'essayai de deviner à quelle sauce j'allais être mangé. Hurlerions-nous de plus belle ? Nous ferions-nous la tête ? En tout cas, je n'étais pas d'humeur.

Nous sortîmes jeter les poubelles et Annie en profita pour récupérer les cigarettes dans la gueule de sa grenouille en céramique. Elle m'en proposa une sans un mot.

Je l'allumai volontiers.

— Alors, que penses-tu de Penny ? Ou est-ce que je ferais mieux d'éviter le sujet ?

— J'aime bien son rire, admit Annie. Et puis, elle n'a pas l'air de vouloir grappiller ton argent. Ce n'est pas un monstre. Ni une gamine, bien qu'elle en ait l'apparence.

— J'ai rencontré sa mère. La jeunesse éternelle coule dans ses veines.

Je pris une longue bouffée de nicotine avant d'ajouter :

— En revanche, j'espère qu'elle n'a pas hérité de son sale caractère.

Le regard dans le vide, Annie souffla un nuage de fumée.

— Je suppose que tu ne veux pas mon avis sur la question ?

— Exact. Tu es ma sœur et je t'aime, Annie. Mais laisse-moi apprendre de mes erreurs. Je sens que Penny m'apporte tout ce qu'il faut pour être heureux.

— Et toi ? Tu la rends heureuse ? Je ne dis pas ça pour entraver ton bonheur. J'ai confiance en toi, tu sais. Mais je ne comprends pas pourquoi tu nous as menti sur la cause de ton divorce.

— Je n'ai pas menti à Danny, rectifiai-je. Mais je lui ai interdit de vous le répéter.

— Le secret absolu du confessionnal, je trouve que c'est une belle foutaise, grommela Annie.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je ne peux pas rendre Penny heureuse ? demandai-je avec une sincère curiosité, et non pour provoquer le conflit.

Si Annie était inquiète, elle n'allait pas me le cacher. Tant mieux, ça me ferait du bien de l'entendre.

— Tu es trop vieux pour elle, Ian.

Venant d'elle, c'était bien plus douloureux que lorsque je me le disais moi-même. J'étais plutôt doué pour faire la sourde oreille à ce que pouvaient penser les gens, mais Annie...

— C'est injuste, poursuivit-elle. Tu dis vouloir des enfants, c'est très bien. Je te l'ai souhaité aussi. Mais on se fait vieux, Ian. On sait que tout peut basculer du jour au lendemain. Regarde papa, par exemple.

Notre père était mort d'un cancer à l'âge de soixante ans. Un jour, il avait eu des remontées acides, rien de grave, *a priori*. Et puis, le diagnostic était tombé. En deux mois, le cancer l'avait rongé. Comme ça, en un claquement de doigts, il avait succombé.

Je tapotai ma cigarette. On peut se dire tant qu'on veut que l'homme est mortel, qu'on peut se faire écraser par un bus dès le lendemain matin, mais ce serait se voiler la face que de fermer les yeux sur mon âge avancé et les risques grandissants de mourir d'une maladie. Mon père était décédé à soixante ans. J'en avais cinquante-trois. Si je partais au même âge que lui, mon enfant perdrait son père avant même ses dix ans.

La porte s'ouvrit derrière nous. Je fis volte-face et tombai sur Penny qui traînait un autre sac-poubelle

derrière elle. Avec une grimace, elle chassa la fumée.

— Ian, tu fumes ?

— Non, fis-je en cachant la clope derrière mon dos.

Réflexe idiot. J'étais déjà pris la main dans le sac.

— C'est donc que ton manteau a pris feu.

— Il a arrêté de fumer il y a longtemps, me défendit Annie en me prenant la cigarette des mains.

L'extrémité embrasée me frôla les phalanges et je poussai un juron en portant mes doigts à ma bouche.

— Désolé, Penny. Je te jure, c'est juste comme ça, exceptionnellement.

— Ne t'inquiète pas, Ian. C'est... hum, ce n'est rien.

Elle m'en voulait. Les femmes de sa génération n'avaient-elles pas grandi dans l'idée qu'il « suffit de dire non » ?

— Je vous en prie, Penny, ne me dénoncez pas, chuchota ma sœur en désignant l'intérieur de la maison. Jusqu'à présent, je cache plutôt bien mon jeu.

— Oui, c'est un trait de famille, rétorqua Penny avec un humour glacial.

Soudain, je m'en voulus. Elle pointa son pouce derrière son épaule en disant :

— Je retourne à l'intérieur.

— J'arrive dans une minute.

Je frottai la semelle de mes chaussures sur le béton. Comment pouvais-je avoir si froid tandis que mes doigts me brûlaient ?

— Il me faut de la glace pour ma main.

— D'abord, je dois jeter cette poubelle, dit Penny, comme si elle venait de se souvenir du sac dans sa main.

— Je vais le faire, affirmai-je en prenant le relais. Pour me faire pardonner.

Penny retourna dans la maison et j'attendis que la porte se referme derrière elle.

— Tu vas te faire gronder, chantonna Annie.

On éclata de rire tous les deux. C'était délicieux de sentir la tension entre nous s'effacer peu à peu.

— Oui, je vais le regretter, soupirai-je. Annie, je sais que tu m'aimes, tu es toujours là pour moi. Mais cette fois, je vais pousser l'égoïsme jusqu'au bout. Je sais que je ne suis pas éternel, mais personne ne l'est. Je veux un enfant. Penny n'est pas idiote, elle est consciente que notre écart d'âge fera d'elle une veuve avant qu'elle n'ait des cheveux blancs. Mais elle a envie de vivre cette aventure avec moi. As-tu la moindre idée de l'importance qu'avait sa virginité pour elle ?

Sur ce, je baissai d'un ton pour que Penny ne m'entende pas depuis le salon.

— Elle n'a jamais eu envie de se dépuceler avec ses ex, mais à moi, elle me fait confiance.

— J'espère que tu n'agis pas sans réfléchir, soupira Annie.

— Oui, maman, nous utilisons des préservatifs. Je tâcherai de le confesser, la menaçai-je.

— Ah, non ! Pas à mon fils ! s'écria-t-elle.

Annie avait un don pour nier l'existence de ce qu'entendaient les oreilles pures de son fiston au confessionnal. Un soupir lui échappa.

— Est-ce que tu l'aimes, Ian ? J'entends par là : est-ce que tu es prêt à faire de Penny la dernière femme avec qui tu partageras le restant de tes jours ?

Je n'hésitai pas une seconde.

— Oui. Je te le jure devant Dieu, Annie. Oui.

Elle posa les mains sur mes épaules. La cigarette qu'elle m'avait piquée se consumait encore, coincée entre ses doigts, l'autre ayant fini écrasée sous sa semelle.

— Dans ce cas, je suis heureuse pour toi. Sincèrement.

En retournant dans la maison, j'eus la sensation d'avoir laissé notre précédente dispute dans le jardin. On venait de me libérer d'un énorme poids. Je pouvais enfin respirer et profiter de ce jour de fête.

Bill, en revanche, nous scruta comme s'il venait d'assister à un meurtre.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux ? Tu as avalé de travers ? le taquinai-je avant de me tourner vers Penny. Qu'est-ce que tu lui as fait ?

Son regard était aussi noir que si elle allait se jeter sur ma jugulaire. Il y avait un problème. Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque.

— Nous parlions de Gena, répondit Penny, furieuse.

Tout se mit à exploser autour de moi, comme dans un film de guerre où les bombes chutent à un mètre du héros, dont les oreilles se mettent à siffler.

— Non, non, non, paniquai-je, comme si cela pouvait annuler ce que Bill lui avait probablement raconté. Penny, ce n'est pas ce que tu crois.

— Ce n'est pas le lieu pour en discuter, fit-elle remarquer sur le même ton que celui avec lequel elle avait envoyé paître les jeunes mères dans le parc, et je trouvai particulièrement désagréable d'en être la cible. Je te propose d'en parler dans la voiture pendant que tu me ramènes chez moi. (Elle se tourna vers nos hôtes.) Merci pour l'invitation. Ce fut très agréable. Grâce à vous, j'ai appris à mieux connaître Ian.

Sa voix se brisa et elle se précipita vers la porte de la cuisine.

— Et merde, grommelai-je, une main dans les cheveux.

— Il ne savait pas, dit Annie, comme si je pouvais reprocher quoi que ce soit à Bill.

— Je sais, je sais. Seulement...

D'un geste de la main, je passai le relais de l'explication à Annie. Il me fallait rattraper Penny.

— Vous partez ? lui demanda Danny en la voyant enfile son manteau.

Sans un mot, elle ouvrit violemment la porte d'entrée.

Moi non plus, je ne répondis pas à mon neveu. Annie lui expliquerait.

Je poussai des jurons en récupérant mon manteau et me précipitai sur le petit chemin. Penny m'attendait à côté de la voiture. Elle tremblait et se balançait d'un pied sur l'autre sans s'en apercevoir.

— Merci de m'avoir invitée. Je comprends mieux à qui j'ai affaire.

— Penny, je peux tout t'expliquer.

— C'est une phrase que tu dis souvent ces derniers temps.

Elle marquait un point. Inutile de chercher bien loin pour savoir quelle image elle se faisait de moi. Ce n'était pas la première fois qu'elle me croyait infidèle.

Quelle injustice ! Je ne lui avais jamais donné une seule raison de me croire capable de la tromper.

— Et toi, tu crois un tas de choses sur moi, ces derniers temps. Monte en voiture. Je n'ai pas envie de me disputer devant la maison de ma sœur.

— Ne me donne pas d'ordre ! hurla-t-elle. Et arrête de me dire de prendre les choses avec maturité. Tu as trompé ton ex-femme !

— Je n'ai jamais trompé Gena !

Ne lui hurle pas dessus. Tu n'avais qu'à pas mentir, ce n'est pas la faute de Penny.

— J'ai raconté à Annie que j'avais trompé Gena pour ne pas avoir à lui avouer la réelle cause de notre divorce.

— Comment suis-je censée le comprendre, Ian ? Tu ne voulais pas que ta sœur sache que votre mariage était un échec pour une raison banale, alors tu t'es fait passer pour un salaud, c'est ça ?

Dit comme ça, on pourrait effectivement me prendre pour un piteux menteur.

— Je sais que ça paraît incroyable...

— Incroyable ? s'esclaffa-t-elle amèrement. Donne-moi une seule bonne raison de te faire encore

confiance.

— Est-ce que je t'ai déjà menti ?

— Tu m'as dit que Gena ne voulait pas d'enfants. Bill vient de me dire que vous avez consulté un spécialiste de la fécondité, résumé Penny, bras croisés. Visiblement, tu fumes, ce qui ajoute à...

— J'ai fumé une seule clope, ça ne fait pas de moi un criminel !

— En tout cas, ça prouve qu'il y a des choses que tu ne me dis pas. Crois-tu que, parce que tu les gardes secrètes, elles n'ont aucune importance ?

Penny marqua une pause, les doigts pressés sur ses tempes.

— Dis-moi d'où tu connais vraiment Carrie Glynn.

Nom d'un chien ! Ce mensonge-là, même par omission, allait alourdir mon dossier. Si je sortais miraculeusement indemne de cette dispute, Penny apprendrait tôt au tard mon aventure avec Carrie. Ce serait reparti pour un tour. J'étais coincé.

— Nous avons travaillé pour la même boîte. Et nous avons couché ensemble quelques fois.

Penny prit une inspiration saccadée.

— Je t'en aurais parlé...

— Et toi et Gena ? Tentiez-vous, oui ou non, d'avoir un enfant ?

Je détournai les yeux, incapable de la regarder en face au moment où la vérité m'achèverait, même sans raison justifiée.

— Oui, nous avons consulté un médecin. On a essayé pendant plus d'un an.

Quand je me retournai vers elle, Penny avait les yeux fermés et des larmes roulaient sur ses joues.

Si elle me l'avait demandé, je l'aurais prise dans mes bras. Mais, dans l'immédiat, je la connaissais suffisamment pour deviner qu'il valait mieux éviter de la toucher.

— Penny, je te jure... Il y a une bonne raison derrière tout ça. On ne dirait pas, je sais. On pourrait même facilement me prendre pour un menteur pathologique, mais c'est faux.

Je t'en supplie, crois-moi. Il faut que tu me croies. Si je te perdais... Non, je ne peux pas te perdre.

— Non ! Tu as trompé ton ex-femme, et puis tu m'as menti. Comment oses-tu, après ce que j'ai vécu avec Brad...

C'en était trop. J'explosai de colère.

— Mais putain, je ne suis pas Brad !

Une phrase qui me brûlait les lèvres depuis le soir où elle m'avait « surpris » avec Carrie. Si jamais je croisais ce bougre d'olibrius... Eh bien, je ne ferais rien du tout. On a beau dire qu'on aimerait frapper quelqu'un ou l'écraser sous sa voiture, moi, je ne ferais jamais une chose pareille. Ce qui redoubla mon sentiment d'impuissance.

Je ne voulais pas hurler sur Penny, mais ma frustration était plus forte.

— Il t'a blessée, je peux le comprendre, mais je refuse de payer pour les erreurs d'un autre. Si tu as besoin de ressasser tes sentiments pour ce type, tu n'as qu'à rompre avec moi !

Voilà où nous en étions arrivés. Nous aurions dû rire d'un repas de famille embarrassant. Nous aurions dû rentrer chez moi et faire l'amour jusqu'au petit matin. Nous aurions dû plaisanter autour d'un bon petit déjeuner, puis retourner au lit et reprendre nos galipettes. Nous aurions dû être ensemble pour toujours... Mais, après ces mots que je venais de lui lancer, toutes ces choses me parurent soudain peu probables.

Pourquoi les as-tu prononcés, connard ?

— Ramène-moi chez moi, réclama Penny.

Elle semblait rapetisser sous mes yeux. Toute petite. En souffrance.

— Non, se reprit-elle. Emmène-moi plutôt au métro le plus proche.

Je ne savais pas quoi lui dire, alors j'obéis. Le trajet se fit en silence jusqu'à la station.

Propose-lui de la raccompagner en voiture, tu gagneras du temps.

J'étais vexé qu'elle ne veuille pas rester avec moi en voiture, mais ce qu'elle ressentait était bien pire. Je venais de lui dire que je ne voulais pas rester avec elle tout court. C'était faux, archifaux.

La gorge serrée, allez savoir comment je parvins à bredouiller :

— Je ne veux pas rompre, Penny.

— Figure-toi que tu n'as pas vraiment le choix, rétorqua-t-elle.

— Ce que je voulais dire..., repris-je, comme si j'avais la moindre idée de la fin de cette phrase, alors qu'en réalité, je cherchais désespérément une bouée à laquelle m'accrocher. Je ne veux pas rompre. Et en même temps, je me demande si l'on ne s'est pas rencontrés trop tôt. On dirait qu'on a tous les deux besoin de plus de temps pour nous remettre de nos relations précédentes...

Dis quelque chose, ma puce. Donne-moi une bonne raison de me battre pour nous.

Mais Penny ne dit rien. Je me raccrochai alors au moindre fil d'espoir possible.

— Je pourrais aller à Nassau, et à mon retour, peut-être que...

— Que ton mensonge aura disparu ? répliqua-t-elle. À ton retour, je t'aurais attendu deux ans sans te voir en gardant l'espoir que tu aies changé ? C'est ça que tu veux ?

Je n'avais aucun moyen de lui prouver mon innocence, à moins de retrouver Gena pour lui demander de me défendre. Et encore, cela ne prouverait rien à Penny, mis à part que j'étais bel et bien un menteur. Mais pas envers elle. En tout cas, pas encore.

— Je t'aime, Ian, murmura-t-elle d'une voix chevrotante. Ou, du moins, j'aime ce qu'il y a eu de sincère chez toi.

— Penny...

Elle m'interrompit en sortant de la voiture, puis claqua la portière derrière elle.

Rattrape-la ! Sors de cette bagnole et va lui demander pardon ! Ne la laisse pas partir !

OK, si jamais elle se retournait dans les cinq secondes, j'irais la rattraper. Au bout de cinq secondes, j'en attendis dix. Et comme elle ne se retournait toujours pas, je pris conscience qu'elle me quittait pour de bon.

Entre nous, c'était terminé. Aussi vite que ça avait commencé.

Je passai la première et repris la route, jetant frénétiquement des regards dans mon rétroviseur, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la bouche de métro.

Sans se retourner.

Chapitre 18

Mes premières vacances de divorcé touchaient le summum du cafardeux. Même Dickens n'aurait pas fait mieux s'il avait écrit une trame en trois actes en mettant la fin heureuse au placard. Je rôdais dans les rues de New York, le front plissé par une mine renfrognée, et lançais des regards noirs à tous les couples qui s'embrassaient sous les guirlandes de Noël. Les rires d'enfants me donnaient une boule au ventre. Il ne manquait plus que Burt meure pour venir me hanter le soir du réveillon en agitant ses foutues chaînes de fantôme devant ma figure.

S'il voulait me hanter la veille de Noël, qu'il vienne me chercher dans les Hamptons. J'observai le théâtre de mes vacances de l'enfer, à savoir le salon de mon vieux copain Neil, dans son palace en bord de mer. Cet endroit sentait le luxe à plein nez, plus encore que les autres baraques des Hamptons. Pardon pour le jugement gratuit, mais ce n'est pas parce qu'ils avaient les fouilles remplies de dollars que Neil et Sophie devaient forcément gaspiller autant d'espace. Et puis, tous ces gens venus en masse fêter l'esprit de Noël me débectaient.

— Je vois que tu t'amuses.

Je reconnaîtrai cet accent guindé de riche veinard entre mille. Je bus une gorgée de mon whisky et le regrettai aussitôt. Pauvre Neil, il était sobre. Évidemment, il ne fournissait pas ses invités en alcool pour que ceux-ci se mettent à la diète, mais je me sentais mal de boire sous son nez.

— Si tu veux que je m'amuse, organise une fête un jour où je ne broie pas du noir.

Neil s'approcha de mon petit coin triste et observa la bringue depuis mon point de vue.

— Elle refuse toujours de répondre au téléphone ?

— J'ai arrêté de l'appeler. Puisqu'elle n'a pas répondu aux cinq premières fois...

Cinq, c'était beaucoup trop. J'aurais dû m'arrêter à trois. Non, une seule. Mais l'espoir avait persisté jusqu'à la cinquième.

Cette fois, c'est la bonne, elle va décrocher et tout rentrera dans l'ordre.

— Je préfère tourner la page.

— Je suis désolé pour toi, mon vieux.

L'une des plus grandes qualités de Neil : il maîtrisait l'économie de la parole. Je lui étais reconnaissant de ne pas chercher à me faire voir le verre à moitié plein, ou je ne sais quelle niaiserie du genre.

Et moi, je n'avais pas envie de passer la soirée à parler de Penny. Je ne voulais plus en parler du tout. Une part de moi s'était demandé si elle serait là ce soir, en tant qu'employée de Sophie. J'étais à la fois soulagé et déçu qu'elle ne soit pas là.

— Tiens, j'oubliais. On m'a envoyé un courrier l'autre jour, une invitation pompeuse pour un événement, changeai-je radicalement de sujet.

— Vraiment ?

Neil prit un air curieux, comme s'il ne voyait pas de quoi je voulais parler.

— Oui, on me demande une participation financière pour un gala organisé en faveur des victimes de viol, un truc du genre, me moquai-je gentiment, sachant que son centre d'accueil était cher à son cœur. Bref, une soirée mondaine barbante.

— Dans ce cas, tu ferais bien de ne pas venir, opina sagement mon vieil ami.

— Pour tout te dire, je ne serai pas dans la région à cette période, dis-je en reprenant mon sérieux. Je suis désolé, je serai à Nassau pour du repérage professionnel.

Sirotant sa bière sans alcool, Neil eut l'air étonné.

— Dans les Bahamas ? L'architecture paie bien, dis-moi.

— Tu n'es pas le seul à pouvoir t'offrir une résidence secondaire, je te signale. Mais là, c'est pour le travail. Carrie Glynn m'a proposé un projet.

— Oh, voilà que tu grimpes dans les hautes sphères du show-biz, s'autorisa le plus riche membre des dites hautes sphères.

— En matière de salaire, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais cela implique un déplacement de plus d'un an à Nassau. Je pensais commencer les recherches de logement.

J'allais devoir quitter la ville, ce qui annulait tout espoir de revoir Penny. Ou, en tout cas, de la revoir avant qu'elle ne rencontre un autre homme avec qui construire l'avenir que nous aurions dû partager ensemble.

— Oui, tu feras bien d'habiter chez toi, et pas dans une chambre d'hôtel pendant plus d'un an, acquiesça Neil, mais quelque chose attira son regard à l'autre bout de la pièce.

C'était son épouse, une belle brune qui passait d'un convive à l'autre dans sa robe pourpre et ses talons hauts.

— Bien que les chambres d'hôtel aient quelques avantages, ajouta-t-il, rêveur.

— Range l'artillerie, Elwood. Je n'ai pas besoin que tu me fasses du gringue.

Je ne voulais pas le retenir plus longtemps loin de Sophie. Ces tourtereaux étaient comme les deux doigts de la main.

— Va rejoindre ta dulcinée, mon pote. Et profite de ta soirée. Ne laisse pas un vieux grincheux gâcher la fête.

— Au cas où cela intéresserait le vieux grincheux, il paraît que Penny sera au gala de charité, annonça-t-il l'air de rien, les mains dans les poches. Je laisse ton nom sur la liste des invités, au cas où tu changerais d'avis.

Ce soir-là, allongé dans un lit parmi leurs innombrables chambres d'amis, j'observais le plafond au-dessus de ma tête et priais. De toute ma vie, je n'avais jamais prié avec autant de ferveur. Je réclamaient un signe. De quoi prendre conscience de la meilleure décision à prendre. Un signe comme ceux auxquels Penny était attentive et qui lui donnaient toutes les réponses dans les moments de doute. Mais plus je priais, plus je désespérais de ne voir aucun signe arriver.

Ce que je voulais voir surgir, c'était Penny. Je voulais revoir son sourire, l'entendre crier mon nom pendant que je martelais son corps frêle ; porter notre enfant à son sein, marcher jusqu'à l'autel, belle à en rendre jalouses toutes les mariées du monde.

Sans doute était-ce la raison pour laquelle je ne recevais aucun signe. Parce que je savais déjà que Penny était la femme de ma vie. Elle me l'avait dit elle-même : « *Quoi que l'avenir nous réserve, je sais qu'à la fin, on sera ensemble.* » Mais moi, je n'avais pas envie d'attendre cette fin qui pouvait arriver dans un siècle et demi. Je voulais commencer dès maintenant notre vie à deux.

Je m'emparai de mon téléphone et vérifiai mon agenda. Le gala de bienfaisance de Neil était prévu pour le 16 janvier. Rien ne m'empêchait de repousser d'une semaine ma recherche immobilière à Nassau.

Et après ? Tu crois vraiment que Penny te tombera dans les bras sous prétexte que tu as bousculé ton planning pour elle ?

Cela ne changerait rien à mon départ pour les Bahamas. J'allais partir, point final. Elle avait raison : encore une fois, j'avais menti, même si ce n'était pas à elle directement. Depuis notre rupture, nous en étions au même point. En quoi le fait de la revoir y changerait quoi que ce soit ?

Pourtant, il me fallait tenter le sort. J'étais prêt à la supplier à genoux. Je ne pouvais plus me permettre de perdre Penny.

Le soir du gala, je m'observai dans le miroir de ma chambre pour ajuster ma cravate.

— On dirait que je m'apprête à brûler des francs-maçons.

Ambroise miaula son approbation.

— Bon, je ne peux pas faire mieux.

Un nœud me tirait les boyaux. Je me rendais à cette soirée stupide sans avoir la moindre idée de l'état dans lequel j'en reviendrais. Soit heureux comme un coq en pâte, soit au trente-sixième dessous.

— Ne m'attends pas, Ambroise. Je ne sais pas à quelle heure je rentre.

Sur ce, je descendis l'escalier, attrapai mon manteau et rejoignis ma voiture.

Quelle idée d'organiser un gala de charité durant le mois le plus glacial de l'année ! Le ciel était pire que menaçant. Les trottoirs étaient glissants et la neige commençait à recouvrir la route. Mais en arrivant, je vis la file de bagnoles pour le voiturier devant le bâtiment, et je compris que les gens étaient prêts à braver vents et marées pour se rendre aux événements d'Elwood.

Le Centre de ressources Elwood pour les victimes de viol se tenait dans un magnifique bâtiment au sud de Manhattan. Enfin, moins beau que si ma boîte avait élaboré les plans, mais ce n'était pas le propos. La rénovation des lieux était toutefois spectaculaire. Ce qui abritait autrefois le bureau d'une banque ressemblait à présent à une immense structure de verre percée d'un patio en son centre. D'après le site Internet, plusieurs étages étaient destinés à l'hébergement de victimes à haut risque. On trouvait également sur place un établissement consacré à la santé mentale pour les patients en consultation externe comme pour ceux qui étaient hospitalisés ; et, pour le reste du bâtiment, un centre d'éducation.

Depuis la rue, le seul détail indiquant le caractère caritatif du lieu, c'était la plaque de bronze accrochée à l'entrée. En dehors de ça, il ressemblait à un bâtiment administratif comme un autre.

Neil avait investi énormément d'argent dans cette association. Il était ainsi passé du dixième Britannique le plus riche du monde au treizième ; mais pour autant, il n'en était pas encore à manger des conserves sous un pont.

Le gala de charité se tenait dans le patio sus-cité. Le manque de lumière naturelle était largement compensé par des lampes étincelantes. La fontaine, dans toute sa modernité, faite d'une feuille de cuivre granité que l'eau recouvrait de milliers de bulles, aurait instauré en pleine journée une ambiance apaisante avec son bruit crépitant. Mais, ce soir, le son était recouvert par le chahut d'une foule collet monté en pleines conversations et par la musique d'une dizaine d'artistes qui occupaient la scène installée pour l'occasion. Les larges marches d'un escalier se réduisaient à mesure qu'elles se courbaient jusqu'au premier étage. À mes yeux, ce détail art déco jurait avec l'ensemble.

La critique architecturale faisait partie de mes nombreuses déformations professionnelles.

— Du champagne ? m'offrit un serveur en veston blanc qui trimballait un plateau de boissons.

Je le remerciai et pris une flûte, simple accessoire pour compléter ma couverture. Je passais pour un ami venu soutenir Neil dans sa campagne caritative, mais j'étais là pour une tout autre mission.

J'aperçus rapidement Penny à l'autre bout du patio. L'univers qui m'entourait retrouva aussitôt les couleurs qui s'étaient effacées sans que je m'en aperçoive. Le seul fait de la voir, sans même connaître l'issue de cette soirée, me donnait envie de tomber à genoux pour remercier ce cadeau.

Son regard croisa le mien, et, aussitôt, ses lèvres roses s'ouvrirent. Elle avait fixé ses cheveux en vagues régulières qui partaient de son front vers l'arrière. Une épaisse spirale d'argent serrait la base de son cou si fort qu'on aurait cru qu'elle luttait pour respirer. Sa robe noire sans bretelles, généreuse en décolleté, lui allait comme un gant depuis les pieds jusqu'à la poitrine. En traversant la foule pour me

rejoindre, elle traçait comme un trait de pinceau sur la toile de ma soirée.

Je n'allais pas quitter cet endroit sans elle. C'était impossible.

Quand Penny arriva à ma hauteur, elle était crispée.

— Ian, qu'est-ce que tu fais là ?

J'avais la gorge sèche. Et puis, zut ! J'avais toutes les raisons de pleurer, alors qu'on ne vienne pas me barber. Je parvins à avaler le papier de verre qui semblait me racler le gosier.

— Je suis venu te chercher.

Penny fronça les sourcils.

— Pardon, je me suis mal exprimé, grommelai-je en me passant la main dans les cheveux avant de me rappeler qu'il fallait être tiré à quatre épingles dans ce genre de soirée. Mais je veux te récupérer, Penny. Je veux que tu m'accompagnes à Nassau. On pourrait se trouver un joli appartement avec une piscine et une vue sur l'océan. On pourrait même s'inscrire à *Cherche appartement ou maison*, si tu veux. On serait le vieux et sa très jeune femme en quête d'un cocon pour lequel ils n'arrivent jamais à se mettre d'accord.

— Ian...

Le doute s'immisçait dans son regard, et j'avais le cœur brisé.

— Tu m'as dit un jour : « Quoi que l'avenir nous réserve, je sais qu'à la fin, on sera ensemble. » Et moi, j'y crois dur comme fer. J'ai été con d'agir aussi mal avec toi. Et puis, j'aurais dû me battre pour te récupérer. Mais tu sais, je veux qu'on se remette ensemble.

Sa poitrine se soulevait laborieusement dans sa robe serrée. L'ondulation ainsi formée par son décolleté était le comble du sex-appeal sans même qu'elle s'en aperçoive. Mais elle ne dit rien. Comme si ça ne lui suffisait pas.

— Je sais que tu refuses de me croire, mais je n'ai jamais trompé Gena. Si seulement je pouvais t'expliquer les raisons qui m'ont poussé à mentir à Annie à ce sujet...

— Non, ne dis rien.

Sa voix tremblait malgré la détermination que je lisais dans son regard.

Le groupe entama un slow. Un vieux classique qu'on connaît sans le reconnaître. Penny s'essuya l'œil avec son pouce, mais la larme ainsi chassée se reforma aussitôt. Son sourire frémissait. Elle parvint à murmurer :

— Tu m'accordes cette danse ?

— Bien sûr.

C'était mieux que rien. Nous avons rejoint d'autres couples sur la piste pour nous mêler à la foule. Dès lors que mon bras se posa autour de sa taille pour la rapprocher de moi, je sentis l'ordre des choses rétabli. Est-ce qu'elle le percevait aussi ?

Sa main se referma à peine sur mon épaule au moment où nos corps épousèrent le tempo. Elle leva les yeux vers moi, la lèvre tremblante.

— Je n'y arrive plus, Ian.

Mon cœur s'effondra comme le frêle premier étage d'un gratte-ciel alourdi par la déception.

— Je n'arrive plus à vivre sans toi, ajouta-t-elle dans un murmure.

Ah, si c'était si simple.

— Et moi, je ne veux pas que tu te précipites pour me revenir.

Faux. Je voulais qu'elle se jette à mon cou. Dans un film, le volume de la musique monterait peu à peu et la caméra s'écarterait lentement sans rien manquer de notre baiser passionné sur la piste de danse. Les spectateurs rentreraient chez eux ravis que l'on finisse ensemble jusqu'à la fin de nos jours. J'aimerais y croire aussi, mais, en tant qu'acteur, je voyais l'envers du décor, les lumières et les caméras, et je savais que les problèmes n'étaient pas encore réglés. La dispute qui avait marqué notre séparation devait

trouver sa conclusion, et, si Penny n'y voyait pas d'intérêt ce soir, elle s'en apercevrait bientôt.

— Je veux que tu me reviennes, Penny. Mais d'abord, je veux mériter ta confiance.

Elle reposa la tête sur mon torse. Son dos tressaillit quand j'y posai la paume de ma main. Son visage était enfoui dans ma chemise comme pour y cacher ses larmes.

— Nous nous en inquiéterons plus tard. Mon amour pour toi ne va pas disparaître sous prétexte que tu as menti à quelqu'un dans le passé. Notre histoire ne sera pas parfaite et nous mettrons sans doute un long moment à reprendre où nous nous sommes arrêtés. Mais le jeu en vaut la chandelle. Pour l'instant, j'ai besoin de toi.

Ma structure émotionnelle retrouva ses fondations. Je sentis mon cœur se reconstruire. Je dus retenir un soupir de soulagement qui aurait rappelé une explosion nucléaire suivie du halètement d'un poisson hors de l'eau.

— Je suis tout à toi, ma puce. Depuis toujours.

Elle s'écarta d'un pas pour me regarder droit dans les yeux.

— Et si je te demandais de ne pas quitter New York ? Si je voulais rester ici ? Si je te demandais de rester avec moi ?

Mon estomac se noua. Je ne pouvais pas refuser un tel contrat. L'enjeu économique était trop lourd. Mais, en même temps, je ne pouvais non plus racheter une autre Penny, l'argent n'avait donc aucune importance.

— Je refuserais le projet.

— Ian... Ce serait mettre ta carrière en péril.

— Je sais, marmonnai-je, la gorge sèche. Mais toi, tu es bien plus importante que mon boulot.

— Plus importante que...

— Que quelques millions de dollars, oui.

Ce chèque me manquerait uniquement parce que je n'aurais pas su décrocher à la fois le poste et l'amour de Penny.

— Que tu es bête !

Il me fallut un moment pour comprendre qu'elle plaisantait.

— Je ne te demanderai jamais de refuser ce contrat, Ian ! Bien sûr que je vais t'accompagner. As-tu la moindre idée des heures de plongée sous-marine que je vais pouvoir m'octroyer ?

— Hum, tu...

J'avais un discours à lui servir, mais elle le rompit en plaquant ses lèvres contre les miennes. Je refermai mes bras autour de sa taille et retrouvai ce goût qui m'avait tant manqué. Là, sur la piste de danse bondée. Tout le monde devait nous observer, mais je m'en fichais royalement.

Penny recula d'un pas, le regard brillant.

— Viens.

Je la laissai me guider parmi les gens. Au loin, j'aperçus Neil et Sophie au pied de l'escalier, près de l'estrade. Il allait faire un discours pour remercier les généreux mécènes présents ce soir. L'occasion pour Penny et moi de nous éclipser en toute discrétion. Nous passâmes devant le vestiaire en direction du second couloir.

— Où sommes-nous ? chuchotai-je lorsque les portes coupe-feu se refermèrent derrière nous.

Ce couloir était plongé dans le noir à l'exception de deux lumières rouges qui indiquaient les sorties de secours.

— C'est un centre de conférences. Sophie nous a fait visiter les lieux l'autre jour.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? De l'espionnage industriel ? m'enquis-je tandis que nous nous enfoncions dans l'obscurité.

— Non.

Elle s'arrêta devant la forme rectangulaire d'une porte. Il y eut un clic. Elle s'ouvrit.

— On cherche un endroit pour baiser.

Le sang quitta mon cerveau sans prévenir, bien décidé à irriguer une autre partie de mon corps. Penny m'attrapa par le col et m'attira avec elle dans la pièce. Quelle que soit cette salle, elle abritait une grande table de conférence. Penny hésita une seconde, puis sauta pour s'y asseoir, jambes écartées, la robe retroussée jusqu'à la taille.

— Je t'aime et je suis ravie qu'on soit de nouveau ensemble. Il nous reste un million de choses à nous dire, mais d'abord, je t'en supplie, baise-moi.

Qu'elle se rassure, je n'allais pas la décevoir. Bien sûr, nous n'avions pas réglé nos problèmes, et j'avais la ferme intention de lever le voile sur les mystères que je lui avais cachés concernant mon divorce. Mais, pour être suffisamment concentrés sur cette conversation, avant toute chose, il était préférable de laisser s'exprimer nos pulsions.

Lorsque nos corps étaient en contact, que ses bras et ses jambes se refermaient autour de moi, c'était le paradis sur terre. Sans elle, j'avais vécu le purgatoire ; il était temps de retourner au septième ciel.

Je tombai à genoux et glissai ses jambes sur mes épaules, l'approchant de ma bouche. Elle portait un string de satin fin comme du papier de cigarette. Je l'attrapai au niveau de ses hanches et tirai d'un coup sec, aussitôt récompensé par un petit cri.

— Non mais je rêve ! s'exclama Penny, sans la moindre note de colère dans la voix.

Au contraire, elle plongea la main dans mes cheveux pour attirer mon visage entre ses cuisses. Le parfum de son sexe à ma disposition excitait mes sens. Mon flair ne l'avait pas oublié. J'avais passé des nuits entières seul dans mon lit, ma queue dans la main, à tenter de chasser le souvenir de son goût divin, de la sensation de son corps ondulant sous ma bouche. En vain. À tous les coups, le fantasme avait repris le dessus et je ne trouvais aucun autre moyen de nourrir mon plaisir solitaire.

Ce soir, elle était bien là. Rien que pour moi.

— Je t'en prie, me susurra-t-elle.

Je me penchai pour embrasser ses parties avant de les goûter du bout de la langue. D'une main, Penny s'agrippait à ma tête et, de l'autre, elle soutenait son poids en arrière. Roulant du bassin, elle me chevaucha aussi frénétiquement que sa position le lui permettait. J'attrapai son clitoris entre mes lèvres et y passai la langue à plusieurs reprises. J'adorais prendre mon temps pour la savourer, mais là, j'étais à bout de patience. Il me tardait de l'entendre jouir, de retrouver cette connexion entre nous. Elle poussa des soupirs en frappant la table d'une main, me tirant les cheveux de l'autre. Lorsqu'elle lâcha prise, elle laissa échapper une longue plainte. Heureusement que la fête battait son plein de l'autre côté du bâtiment, sans quoi on nous aurait entendus.

— Je n'ai pas de capote, me lamentai-je quand je pus enfin reprendre une bouffée d'air. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On s'en fout, rétorqua-t-elle aussitôt en se levant de la table pour presser son corps contre le mien et poser la main sur ma braguette. Baise-moi, Ian. Je suis prête à assumer les conséquences. Et toi ?

Mon cœur battait la chamade, et pas seulement à cause du manque d'oxygène. Le message de Penny était clair comme de l'eau de roche.

— Ouais, moi aussi.

Je la fis se rasseoir sur la table, retroussai sa robe et me calai entre ses cuisses. En m'enfonçant en elle, je m'aperçus que j'avais gravé son anatomie avec justesse dans ma mémoire. Sa jambe se referma autour de moi.

Je voulais la faire jouir encore et encore pendant des heures sans nous arrêter, mais la voix de ma

raison bredouillait : « Attention, vous êtes à un gala de bienfaisance ».

Tu parles...

Penny était brûlante et humide. Cela faisait un mois que je ne l'avais pas touchée, que je n'avais pas entendu ses petits soupirs sexy. La voix de ma raison pouvait se rhabiller. Je m'enfonçai brutalement jusqu'à la garde, les ongles enfoncés dans la chair de ses hanches, et éjaculai avec une force que je n'avais encore jamais ressentie. Des vertiges me saisirent au moment de vider mes réserves, pas seulement de ce qu'on pouvait croire, mais aussi de toute la tristesse ressentie pendant cette période de séparation.

Je me penchai pour l'embrasser, encore sonné par l'orgasme.

— Désolé. Je pensais que ce serait... mieux.

Prise de frissons, elle crispa les muscles de son intimité autour de moi et poussa un soupir.

— Non, c'était... parfait. Tu es avec moi, et ensemble, tout est parfait.

Après m'être retiré en faisant la grimace – c'est toujours un moment douloureux –, je l'aidai à redescendre de son perchoir. Penny remit sa robe en place et nous partîmes à la recherche de son string dans le noir. En allumant, nous risquerions de nous faire repérer, et, en même temps, abandonner ce string serait un manque de savoir-vivre. Je profitai d'avoir de grandes poches pour lui proposer de le garder avec moi.

Un tonnerre d'applaudissements nous arriva du patio.

— Je ferais bien d'y retourner, regretta Penny. Techniquement, je suis en service ce soir et...

Je ricanai en la voyant plonger la main dans son décolleté pour en sortir son portable. Elle haussa les épaules.

— C'est celui de Sophie. Mince, un appel manqué.

Je portai sa main à mes lèvres.

— File. Après cette soirée, nous aurons tout le temps de nous rattraper.

— Oui, murmura-t-elle dans la lueur orangée du panneau de la sortie de secours, qui me laissa entrevoir son petit sourire. Oui, nous aurons la vie devant nous.

— Vas-y la première. J'arrive dans une minute.

Mais d'abord, je la pris par la main et réclamai un baiser.

Le téléphone sonna encore une fois et je reculai à regret.

Le cœur léger et le cerveau gonflé d'endorphine, je la regardai s'éloigner. Plus tard, Penny et moi aurions une longue conversation, sans doute douloureuse, mais l'essentiel, c'était d'être ensemble. Oui, c'est tout ce qui comptait.

Je plongeai la main dans la poche intérieure de ma veste. L'obscurité m'empêchait de lire ce que racontait le petit morceau de papier qui s'était frotté à tous mes vêtements depuis le mois d'août, mais je n'avais pas besoin de lumière pour savoir ce qui était écrit.

L'amour de votre vit apparaîtra sur votre sentier au cours de l'été.

Bon, je n'avais plus le choix. J'allais me mettre à croire aux signes du destin, moi aussi.

Originnaire du Michigan, **Abigail Barnette** est une auteure à succès qui a déjà sévi sous de nombreux pseudonymes. Cette blogueuse au sens de l'humour légendaire a plus d'une corde à son arc. Quand elle n'est pas occupée à rafler des prix littéraires pour ses romances érotiques, elle dort. Le reste du temps, elle est hors d'état de nuire pour diverses raisons. Elle vit avec ses deux enfants et son mari, seul être humain capable de la supporter plus de cinq minutes sans avoir des envies de meurtre.

Du même auteur, chez Milady :

Pouvoirs d'attraction :

0.5. *The Stranger*

1. *The Boss*

2. *The Girlfriend*

2.5. *The Partner*

3. *The Bride*

4. *The Ex*

5. *The Baby*

First Time :

1. *Ian*

2. *Penny*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Ian's Story*

Copyright © 2015 Abigail Barnette

Publié avec l'accord de Baror International, Inc., Armonk, New York, USA.

Tous droits réservés.

© Bragelonne 2017, pour la présente traduction

Photographie de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8112-2004-4

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr



C'EST AUSSI...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel : annonces exclusives, dédicaces des auteurs, bons plans...

facebook.com/MiladyRomance

Pour suivre le quotidien de la maison d'édition et trouver des réponses à vos questions !

twitter.com/MiladyRomance

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois par e-mail de la sortie de nos romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et nos auteurs vous est envoyée gratuitement !

Pour vous abonner au magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne.